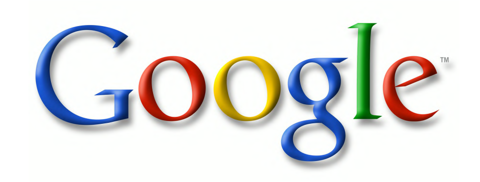





STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES



[redacted]

CORRESPONDANCE

SECRETE,

POLITIQUE & LITTÉRAIRE.

TOME SEIZIEME.

CORRESPONDANCE
SECRETE,
POLITIQUE & LITTÉRAIRE,
OU
MÉMOIRES
Pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

TOME SEIZIEME.

* * *
* *
*

A LONDRES,
Chez JOHN ADAMSON.

1789.

CORRESPONDANCE SECRETE, POLITIQUE & LITTÉRAIRE,

OU

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire des Cours, des Sociétés & de la Littérature en France, depuis la mort de Louis XV.

De Paris, le 25 Fevrier 1784.

UNE triste vérité que l'expérience & la réflexion nous procurent, c'est que le vrai bien sur la terre n'est qu'une chimere; qu'il faut renoncer à son existence, & qu'il faut se féliciter de voir encore cette belle idole recevoir des offrandes plus ou moins pures & plus ou moins abondantes en faveur de l'humanité. Disons donc, & disons avec joie que, si l'on n'a pas fait tout le bien qu'on pouvoit faire pendant un hiver aussi constamment rigoureux que l'a été celui-ci, on en a fait assez pour rassurer sur l'horrible insensibilité dont on taxe, non sans fondement, toutes ces jolies petites machines fibreuses que l'égoïsme agite en tant de sens

dans cette capitale, & qui se ressouviennent à peine des noms d'*homme* & de *société*. Disons donc que les aumônes & les secours, en tous genres, ont été considérables, & que si L. M. n'ont point mis de bornes à leur pieuse munificence, toutes les classes de citoyens ont montré la plus noble émulation à suivre un si bel exemple. Il est peu de corps, peu de particuliers, même de ceux qui ne sont qu'au-dessus du mal-aise, qui n'aient voulu participer à ces actes de bienfaisance; & certainement si tous les malheureux n'ont pas été secourus, c'est moins parce qu'on ne l'a pas pu, que parce qu'on ne les a pas connus. Mais pour les connoître il ne faudroit pas les faire rougir, & c'est le moindre affront qu'il aient à redouter dans la situation où sont les choses. Je voudrois donc qu'un certain nombre de bons philantropes remplissent l'utile & sainte fonction de rechercher les vrais malheureux; d'en captiver la confiance, de reconnoître leurs miseres, & de leur procurer des secours prompts & proportionnés. Tel homme qui ne mériteroit qu'indignation s'il étoit connu, vous arrache par son importunité ce qu'un autre mérite par tant de titres; & si vous négligez cette distinction, vous donnerez beaucoup sans donner utilement. Eh comment, direz vous, parvenir à discerner le mendiant du souffrant? Laissez agir votre sensibilité, veuillez le bien — imitez un jeune Monarque dont la prudence éclaire les charités afin de les rendre plus légitimes, plus fructueuses & plus durables. Un jour le Roi revenoit seul à che-

val d'une chasse au tirer qui s'étoit faite dans un petit bouquetin peu distant de Versailles; enveloppé dans son manteau, un jeune paysan le prend pour un particulier, l'aborde, le suit & lui demande l'aumône avec persévérance : — *Mon pere & ma mere sont malades*, disoit-il, *nous manquons de pain depuis deux jours.* Ces paroles affectent le Monarque; il s'arrête malgré le froid, & veut connoître la vérité. — *Tu m'en imposes peut être? Et tu ne fais que répéter une complainte qu'on t'a soufflée pour surprendre la charité des passans. — Ah Monsieur, Monseigneur, je vous dis la vérité. — Où demeures-tu? — Dans le hameau voisin. — Conduis-moi.* Et voilà le Monarque & le jeune garçon qui s'acheminent pour s'y rendre. — Ils arrivent: S. M. voit le trop fidele tableau de la misere, & verse sa bourse, s'instruit de l'honnêteté des malheureux qu'il avoit visités & leur fait assurer à son retour une pension convenable pour le reste de leurs jours. Cette aventure étant bientôt sue de toute la cour, & le récit en étant fait devant une jeune Princesse à qui quelqu'un se permit d'observer que S. M. n'auroit pas dû s'exposer avec autant de confiance, on eut bien lieu de reconnoître à sa replique la vérité de notre ancien proverbe; que *Bon Sang ne fait point mentir. — Je ne vois rien que de naturel dans la démarche de mon frere*, dit-elle si sagement, & *c'est un grand mal d'éloigner ainsi des Princes la vérité sous le spécieux prétexte de l'intérêt qu'on prend à leurs personnes.* Ces paroles si belles dans la bouche d'une aussi jeune

Princesse font un assez grand éloge de son cœur & de son esprit, & justifient ces vers de M. Roucher.

» Flatteurs, ne dites plus aux Rois,
» Qu'élevés au-dessus des loix,
» Le ciel de tout impôt affranchit la Couronne.
» Louis vous répondroit, qu'en des jours rigoureux;
» Le sacrifice entier des délices du Trône,
» Est l'impôt que les Rois doivent aux malheureux.

La chronique scandaleuse ne rapporte malheureusement, dans les circonstances présentes, que trop de traits flétrissans pour quelques-unes de ces personnes assez honorées, pour être ordinairement chargées de la distribution des libéralités publiques : un anonyme a cru devoir, par la fable suivante, prémunir la société contre les êtres que l'inactivité, le défaut de zele, l'intolérance, la partialité, &c. rendent aussi dangereux que l'infidélité. Si la diction laisse à désirer, la morale en est exacte & frappante, & dès-lors bonne à répandre & à suivre.

LES DEUX NIDS.

FABLE.

Un Marmot du grand ton, que ses gens & sa mere
Appelloient Monsieur le Marquis,
Venoit de découvrir deux méchans pots de terre
Où la neige à floccons battoit deux méchans nids,
A demi dépouillés de leur mousse légere.

Là giſſoient maints & maints petits,
Depuis du temps éclos mais ne profitant guere,
Qui, tranſis, morfondus, ſous ces frêles lambris,
Mouroient comme chez nous de froid & de miſere.
Notre Marquis enleve habitans du logis:
Tiens, dit-il à Colas ſon frere,
Frere de lait s'entend, car vous ne verrez pas,
Si ce n'eſt dans ſon baptiſtaire,
Que frere de Marquis ait jamais nom Colas,
Prens ce nid, nous garderons l'autre,
Tous deux me font pitié, tu ſoigneras le tien;
Et Champagne ou Jaſmin veillera ſur le nôtre.
Colas accepte bel & bien,
Des deux même ſon ame eſt en ſecret tentée.
Colas vîte emporte le ſien,
La réchauffe, l'arrange, apprête une pâtée,
Qu'il préſente lui-même au bout du chalumeau
A la bégayante couvée.
La voilà par ſes ſoins & refaite & ſauvée.
Le Marquis au rebours: il auroit été beau
De le voir de ſa *main faire ainſi le ménage*
D'un chétif & commun oiſeau!
Car c'étoit des Pierrots, Meſſieurs, pas davantage.
Ce ſoin là des laquais n'étoit-il pas l'ouvrage?
Il le leur avoit dit; c'en devoit être aſſez.
Des laquais! belle race! En connoît-on de pire?
De leurs maîtres ſouvent, & ce n'eſt pas peu dire,
L'inſolence & les airs par eux ſont ſurpaſſés.
Et Jaſmin & Champagne avoient un cœur de pierre.
Ni ces gens ni la Chambriere
(Ce ſexe eſt bon pourtant) ne furent empreſſés
D'arracher à la mort une famille entiere;
Et la faim à loiſir, ſur les petits glacés
Imprimant ſa dent meurtriere

Fit de leur nid cimetiere.
Notre Marquis au fond en eut quelque douleur:
Bien qu'élevé dans la grandeur
Il étoit par instans compatissant & tendre.
O vous qui, comme lui, ne pouvez vous défendre
De suivre quelquefois les mouvemens du cœur,
Cette fable doit vous apprendre
A ne faire jamais le bien par Procureur.

Tous les journaux & tous les cercles vantent avec complaisance la *Galatée de Cervantes* que M. le Chevalier de Florian, connu par quelques jolies bagatelles, vient d'imiter & de faire imprimer chez Didot, avec toute la recherche typographique. Il étoit à craindre qu'en peignant la vie pastorale, l'auteur ne transportât dans son ouvrage, les niaiseries de notre opéra-comique; il a su les éviter, ses idées sont naturelles, son style est conforme à ses idées; on peut lui reprocher d'avoir gâté par des phrases triviales, quelques jolis morceaux. Galatée qui cherche sa houlette découvre que son amant l'a trouvée; en rendant compte à ses compagnes de l'inutilité de ses soins, elle dit : *quelqu'un l'a prise; mais je n'y ai pas de regret.* — Si l'on apporte des présens à Silverie & à son amant Durancio, au moment de leur mariage, une bergere leur offre un panier de fruit, l'autre porte dans son chapeau, *les œufs frais que ses poules ont pondus*: celle-ci donne la poule même, celle-là un jeune coq. — Dans le joli tableau du bonheur du village, en peignant le projet de vivre dans les champs, l'auteur s'écrie; —

J'aurois *de quoi* vivre, j'aurois encore *de quoi* donner : car ſans cela point de richeſſes ; c'eſt *n'avoir* rien que de *n'avoir que pour ſoi.* — L'hermite Fabian étoit aſſis « *ſur un morceau de roc ;* il » tenoit *dans ſes mains* une harpe dont il tiroit » des ſons plaintifs ; ſes yeux humides étoient » tournés vers le ciel, & *deux longues larmes* » ſillonoient ſes joues. » Mais ces légers défauts ſont bientôt effacés par des tirades pleines de graces : Elicio réſolu de déclarer ſon amour à Galatée la ſurprend « aſſiſe au bord de l'eau & » plongée dans une ſi profonde rêverie qu'elle » ne vit pas ſon amant ? ſes yeux humides regardoient la fontaine ; ſon front étoit ap- » puyé ſur une de ſes mains, & de l'autre » elle careſſoit le chien d'Elicio, ce chien qui » depuis ſi long temps, étoit plus ſouvent avec » elle qu'avec ſon maître. Le fidele animal cou- » ché aux pieds de Galatée avoit la tête appuyée ſur les genoux de la bergere, les » yeux fixés ſur les ſiens ; & ſon air inquiet » & reconnoiſſant ſembloit lui demander pour- » quoi ce jour-là il étoit careſſé plus qu'à » l'ordinaire. » La bergere en ce moment croyant n'être entendue de perſonne, fait en chantant l'aveu de ſon amour, Elicio l'entend, ſe montre ; Galatée ne peut ſe démentir, mais elle jure d'obéir à ſon pere, qui veut la donner à un riche berger du Portugal qui la fait demander en mariage, elle s'éloigne. « Le » chien de ſon amant fut le ſeul qui oſa la » ſuivre : elle s'en apperçut, & voulut l'en » empêcher en le menaçant de ſa houlette : » mais le chien s'offrit à ſes coups & la

» pauvre Galatée ne put jamais *venir à bout* » ni de le battre, ni de le chasser. »

Il peint ainsi le vénérable Salvador. « C'é» toit le pasteur des bergers, celui qui les con» soloit dans leurs peines & qui remercioit » le ciel de leur bonheur. Tout le village étoit » sa famille, tous les orphelins ses enfans; de» puis quarante ans il remplissoit le sublime em» ploi de louer Dieu & de servir les hommes. » — Le plan de cet ouvrage est simple : Galatée est recherchée par Elicio qu'elle aime, & par un riche Portugais auquel son pere est prêt à l'accorder; Erastre leur rival, par un excès de générosité, demande une brebis à chaque ami d'Elicio, l'obtient, enrichit ce berger que Galatée préfere & la lui fait épouser.

Les épisodes de ce roman ne sont pas fort heureux. L'histoire des tourterelles dont M. de Florian s'accuse d'être l'auteur est ridicule; l'idée de ce cerisier assez grand pour nourrir son maître, sur lequel des tourterelles ont leur nid, déraciné dans une nuit par un seul homme, porté, planté sous les fenêtres de Galatée, sans que les oiseaux amoureux s'éloignent, est d'un cerveau de quinze ans.

L'aventure d'Artidore sauvage par amour comme Cardenio, vivant au fond d'un antre avec deux chevres qui le nourrissent & qu'il défend, est de la même force & de l'invention du traducteur.

Le sacrifice de Fabian à Pimbrio, ce triomphe impossible de l'amitié, sur un amour qu'on suppose excessif, est d'une imagination espagnole amante du merveilleux.

Les moyens des deux auteurs sont toujours les mêmes : Galatée cachée, voit le troc des houlettes ; Elicio caché, apprend qu'il est aimé de Galatée ; Erastre caché, surprend le secret de Fabian ; Pimbrio, Nisida, & Peolinde se cachent, pour écouter Fabian, &c.

Que conclure ? que M. de Florian a quelquefois des graces, que son ame paroît honnête & douce, que son style simple & coulant n'a pas ce faux éclat, ce ton précieux & recherché que tant de gens mettent à la mode dans les Musées & leurs cotteries subalternes ; que sa pastorale enfin est celle d'un jeune homme aimable qui promet beaucoup si, comme on le dit, il n'a que vingt-deux ans.

Je n'ai rien dit des vers que M. de Florian a répandus dans sa *Galatée.*

On les pardonne à sa jeunesse ;
Ces vers ressemblent à la fleur
Dont la couleur est sans finesse,
Et le calice sans odeur.

ÉPITRE

Des Chevaux, Anes & Mulets, au sujet des ballons.

Nous soussignés, Chevaux Anglois,
Chevaux échappés d'Arabie,
Chevaux natifs de Normandie,
Chevaux de poste & de relais,
Chevaux de bonne compagnie
Entiers ou [illegible], blancs, noirs ou bais ;
Item nous race abâtardie,

Entêtés & graves Mulets
Du Poitou, de l'Andaloufie;
Item, nous rouffins d'Arcadie
Vulgairement nommés Baudets,
Par ces préfentes authentiques
Proclamons nos libérateurs
Tous les ingénieux auteurs
Des globes aéroftatiques.

Ils avoient (pour parler latin)
Le cœur doublé d'un cœur de chêne,
Les premiers, qui de grand matin,
Rencontrant des Chevaux en plaine
Sur leur dos, fans bride & fans mord
S'élancerent comme au paffage,
Et n'eurent dans cet équipage
Pour tenir bon contre la mort
D'autre étrier que leur courage:
Et de ces braves gens, hélas!
Les noms font encor lettres clofes:
Parmi les inventeurs des chofes
Polydore ne les met pas.
Ne craignez point un tel outrage,
Phyficiens trop généreux
Dont l'effai déja très-heureux
Tend à finir notre efclavage,
Nous emboucherons, comme il faut,
Les Chevaux de la renommée,
Et vos noms s'en vont au plutôt
Voler de contrée en contrée:
On les faura dans l'univers
Depuis Paris jufqu'au Bengale,
Et Roffinante & Bucephale
Vous béniront dans les enfers.

Pour compâtir à notre peine
Pouvoit-on mieux imaginer ?
Et depuis que l'efpece humaine
Par nous fe fait ici mener,
N'eft il pas temps qu'elle fe mene ?
Que le diable emporte à jamais,
Carroffes, Vis-à-vis, Berlines,
Chaifes, Cabas, Cabriolets,
Diligences & Turgotines,
Fiacres, Charrettes, Haquets !
Pour remplacer tous ces objets
Il fuffira des Carolines.
Des Carolines ! dira-t-on :
Vous croyez ces ballons uniques ?
Pour des chevaux & des bouriques
Vous hauffez un peu trop le ton —
C'eft l'équité qui nous entraîne :
Parce qu'Efope eft inventeur
S'enfuit-il donc que la Fontaine
Ne foit pas auffi créateur ?
A quiconque ouvre les barrieres
Nous difons humblement falut,
Mais d'après nos foibles lumieres
Nous autres, bêtes s'il en fut,
Nous penfons que les Montgolfieres
Arriveront moins vite au but
Que les Carolines légeres,
Quand elles feroient à l'affut
Pour pouvoir partir les premieres.

Ah ! pour voler bien proprement
Rien n'eft tel qu'un ballon fphérique,
Qui, gonflé fucceffivement
Par l'acide vitriolique,

Monte majeſtueuſement,
Et dans ſa courſe pacifique
Peut deſcendre à commandement.

La paille eſt un moyen funeſte:
On dira tout ce qu'on voudra,
Mais, moins on en conſommera
Et plus nous en aurons de reſte.
Et puis que diroient tous les dieux
Si contraints à prendre des crêpes
Ils voyoient l'homme audacieux
Les enfumer comme des Guêpes?
Ils lui feroient un ſort pareil
Au ſort du jeune téméraire,
Qui manqua de brûler la terre
Pour avoir, dans un char vermeil,
Laiſſé quelques brins de litiere
Aux pieds des chevaux du ſoleil.

Nous décernons tous des couronnes
A ceux-là qui ſe roidiſſant
Contre les pamphets monotones
Dont on défioit leurs talens,
Devant Paris, drapeau flottant,
S'en furent poſer leurs colonnes
Preſque aux portes du firmament.
Pourſuivez, couple magnanime,
Allez malgré tout, en avant,
Et remettez à flot de vent
Une machine auſſi ſublime.
Que maint nouvelliſte échauffé
Vous condamne au pieds d'un gros arbre;
Que maint préſident de caffé
Vous cite à ſa table de marbre;
Vous pouvez toujours le ſaiſir,

Le rameau d'or qu'on vous refuſe,
Et laiſſer le ſot, de loiſir,
Quand on l'inſtruit ou qu'on l'amuſe,
En appeller de ſon plaiſir.
La géométrie incrédule
A tout, hors à ſon Appendix,
Vous démontrera par X X
Que votre eſpoir eſt ridicule,
Mais de ces beaux raiſonnemens
Nous voyons les événemens
Contrarier la conſéquence,
Et nous avons l'expérience
Qu'il n'eſt en dépit des ſavans,
Rien d'impoſſible à la ſcience.

Inutiles en mil huit cent,
Nous pourrons avec nos compagnes
Errer par vaux & par montagnes
Et retrouver en bondiſſant
La liberté que les campagnes
Nous offroient au monde naiſſant.
Puiſſe alors planant ſur nos têtes,
L'homme, ce premier animal
S'élever au-deſſus des bêtes
Moins au phyſique qu'au moral !

De Paris, le 3 Mars 1784.

VOUS vous intéreſſez à toutes les découvertes qui peuvent ſervir les arts : vous apprendrez avec plaiſir que M. Hoffman de Strasbourg, poſſede un ſecret, dont je vais eſſayer de vous faire connoître l'utilité.

Il compoſe une encre à l'aide de laquelle

vous pouvez écrire ou dessiner sur un cuivre préparé. Par une opération qu'il connoît seul, dans l'espace de cinq ou six heures, il vous donne un très-grand nombre d'exemplaires de votre ouvrage. Il est impossible de remarquer la moindre différence entre l'original & la copie; les traits les plus délicats, l'esprit du maître, sont rendus avec une précision qu'aucun autre procédé ne peut atteindre; & les objets sur le papier ne sont pas transposés comme dans les gravures ordinaires.

Il n'est rien dans la nature qu'on ne puisse imiter par le moyen de M. Hoffman; il rend avec une égale délicatesse, & l'effet des passions sur la physionomie, & les reflets de la lumiere, & le jeu des ombres, les bois, les animaux, les nuages & l'architecture. Les plus habiles dessinateurs Mrs. Barbier, Renou, La Grenée lui fournissent déjà des dessins: ils sont convaincus que ce nouvel art est susceptible d'arriver à la plus grande perfection; ils travaillent avec d'autant plus de hardiesse que le contour qu'ils viennent d'hasarder peut s'effacer avec un linge trempé dans l'esprit de vin, & qu'après avoir vu le premier trait de leur ouvrage exécuté, ils peuvent le corriger, le retoucher à volonté, sans craindre de nuire à ce qu'ils ont déjà produit. Vous sentez, Monsieur, que ces derniers avantages sont inappréciables, puisqu'ils évitent aux planches de M. Hoffman cette sécheresse, cette dureté inévitables dans celles qui sont corrodées par l'eau forte, ou taillées par le burin.

Par ce beau procédé, on graveroit en cinq

ou six ans, à peu de frais, les plus riches cabinets de l'Europe, ce qu'on ne pourroit exécuter dans deux cens ans, avec des dépenses énormes, par les moyens déjà connus.

M. Hoffman a de plus trouvé le secret de tirer d'une planche à la maniere noire, quatre ou cinq mille épreuves, aussi belles que les quatre ou cinq cens que jusqu'à présent, on en obtenoit avec peine.

Il est à présumer que le gouvernement François protégera les établissemens que M. Hoffman veut former en France, dès que ses découvertes & ses projets lui seront connus.

La rigueur de l'hiver a diminué les plaisirs du Carnaval; les masques se traînoient avec peine dans les neiges amoncelées, & s'efforcoient en vain d'attraper cet air de gaîté franche, qu'on remarquoit chez eux les années précédentes. — Les bals de la bonne compagnie ont été moins fréquens; & ceux de l'opéra n'ont offert que des *bâillemens* aux provinciaux qui les courent. Il n'y avoit pas un de ces bals, il y a quinze ou vingt ans, qui ne fut l'occasion d'une aventure piquante, d'une scene comique, ou d'un couplet malin; tout est changé, le rire & la gaîté ne sont plus connus en France, nous sommes pédants ou philosophes de trop bonne heure, tous nos enfans sont des Catons, toutes nos Dames sont savantes, tous nos petits-maîtres font des vers; & quels vers! L'un d'eux M. le Chevalier de Lang... vient de répandre mystérieusement quelques couplets apologétiques des *cinq-doigts*. Ce sont d'assez plates poliçon-

neries que d'assez méchantes équivoques gazent tant soit peu ; mais où l'on ne trouve ni goût, ni esprit, ni gaîté. Si vous consultiez nos jolis petits hommes, nos jolies petites Dames, tous vous désolent : *C'est charmant!* C'est nouveau, voilà tout, & c'est la seule raison qui m'engage à vous les communiquer.

Boufflers peignit avec graces
Le lieu dont chacun est fou ;
Barthe & D'arnaud sur ses traces
. . . . ;
Ont peint l'objet de leur goût.
Sans m'élever à leurs places
Et pour essayer ma voix,
Je vais chanter les Cinq-doigts.

Un vieux que chacun repousse,
S'il a de l'or bien compté,
Fait la cadence du pouce,
Soudain il est supporté ;
Vénus va, pour lui plus douce,
A son lit s'associer :
Honneur au doigt de financier.

Du second l'emploi me touche :
Du mystere signe heureux
Près d'une mere farouche
Il exprime & parle aux yeux.
En le plaçant sur la bouche,
L'amour fidele & discret
Nous dit, garde mon secret.

Cette pensée est jolie : mais sa délicatesse

contraste étrangement avec la crudité du couplet suivant :

Celui du milieu réclame
Mesdames, le pas sur tous.
Quand l'amour perd sa flamme
Ce doigt le réveille en vous :
Aussi quand près d'une Dame
Le Dieu cueille un beau laurier,
Ce doigt est son brigadier.

Au *suivant l'amour fidele*
Place l'anneau du bonheur.
Qui le reçoit d'une belle
En retour promet son cœur.
Ce doigt d'amour éternelle
Offre le gage enchanteur;
Je le crois un peu menteur.

Ce joli couplet n'a contre lui que d'être en *mauvaise compagnie.*

Le petit dans l'art magique
Passe pour être en crédit.
Toute femme est despotique,
L'œil de la prude est hardi;
L'amant que l'on nomme est l'unique;
Petit panier s'agrandit
Mon petit-doigt me l'a dit.

De tous ces doigts, ce me semble,
L'éloge est poussé trop loin.
De l'écrire encor je tremble
Et le dire est un besoin,

J'ai vu ces faches ensemble
S'unir d'un effort commun
Et se mettre cinq contre un.

Ce n'est guere ici le cas de vous dire : *Devines si tu peux.* — Car mieux vaut au contraire que vous ne deviniez point.

Ce n'est pas que je n'aime & n'entende le mot pour rire tout comme un autre; ce n'est pas que je porte la févérité jusqu'à proscrire absolument ces petites impuretés poétiques; mais il faut qu'elles soient assaisonnées de tant d'agrémens & d'aisance, qu'on puisse s'abandonner comme malgré soi, au charme d'une narration naturelle & piquante; charme que font goûter, en dépit des scrupules, les traits les plus graveleux de la *Pucelle*, & que *le bon Curé Jeannot* (*) vient également de me faire éprouver. C'est un conte fort gaillard, mais il est écrit avec tant de naturel, de naïveté, de légéreté, que si, comme on le dit, M. de Cam... en est l'auteur, je ne vois pas pourquoi ni comment il peut le désavouer. Ses travaux actuels peuvent être d'une toute autre volée, d'une toute autre importance, mais il ne s'ensuit pas qu'un ouvrage de sa grande jeunesse doive blesser sa délicatesse. Au surplus, gardons-nous de blâmer un sentiment

(*) Il n'y en a qu'un très-petit nombre d'exemplaires entre les mains de quelques personnes qui ignorent d'où il leur vient. *Le Curé Jeannot* est suivi d'un autre conte intitulé *Sa Servante.* Cela forme une petite brochure qui vient d'être imprimée anonymement.

aussi louable que rare parmi Messieurs les auteurs ; souhaitons qu'il serve de préservatif à tous les lecteurs *du bon Curé Jeannot*, & qu'il dirige le jugement qu'on doit à son auteur.

» Dieu fasse paix au bon Curé Jeannot,
Qui de son temps vécut comme un saint homme,
Paillard au lit, à l'église dévot,
Il ne connut ni Geneve ni Rome;
Voilà quel fut le bon Curé Jeannot.

Si par hasard une gente pucelle
A deux genoux lui contoit son tourment,
Comme Satan sans cesse la harcele,
Comme elle est foible & convoite un amant;
Lors le béat d'un ton plein de luxure,
D'un ton sacré l'arraisonnoit bientôt,
Puis d'un S. Baume arrosoit sa blessure;
Voilà quel fut le bon Curé Jeannot.

Jean son voisin, mourut dans la *détresse*,
Sa veuve étoit jeunette & faite au tour,
Son corps gentil & taillé par l'amour....
De créanciers une troupe la presse;
Tout est perdu, dit-elle, & sans retour,
Si mon Curé n'a soin de ma jeunesse,
Il en eut soin, il paya largement
Des créanciers l'abominable espece,
Avec la veuve il pleura bonnement,
La consola, lui fit mainte promesse,
Puis vers la nuit, sans trop savoir comment,
Tout en parlant de *requiem*, de messe,
Du paradis, d'enfer & de confesse,
Sans y songer il lui fit un enf...

Il eſt tel ſaint que par-tout on renomme
Qui pour le ciel n'en a pas fait autant,
Je ne connus jamais un plus digne homme.

Entre Guillaume & Jean-Remi Gauthier,
L'un gros marchand, l'autre riche rentier,
Un jour s'émut une grande querelle;
Bientôt la haine & les caquets des ſots,
Les faux rapports, l'inſulte, les gros mots,
Vont circulant par la bouche femelle;
Nos champions s'apprêtoient aux combats,
Déjà leurs mains menaçent leurs oreilles :
Jeannot paroît & Jeannot fait merveilles,
D'un bras nerveux il arrête leurs bras,
Puis, à leurs frais, en vuidant vingt bouteilles,
Il rompt le cours de leurs fâcheux débats.

O S. Jeannot, au ſommet de la gloire,
Quand tu ſauras que ces vilains Anglois,
Que ces peſans amis de la victoire
Veulent encore interrompre la paix,
Dis-leur; Jeannot, — Mylords: il vaut mieux boire,
Et.. c'eſt pécher qu'égorger les François.

Je le voyois ſouvent dans ſon village
En gros ſabots, en habit retrouſſé,
Des flots émus prévenir le ravage,
Faire une digue, élever un foſſé,
Courber en voûte une vigne naiſſante,
Prêter aux champs une onde nourriſſante,
Et le Dimanche, après avoir danſé,
Soigner ſes fleurs d'une main careſſante;
Il avoit fait ſous les murs du château
A peu de frais une belle eſplanade,
Le Marguiller, le Chantre, le Bedeau,

Là

Là gravement bornoient leur promenade ;
Les jeunes gens dansoient au chalumeau,
Les hommes faits lampoient une rasade,
Où mon Jeannot au pied d'un vieil ormeau
Pour ranimer les vieillards du hameau,
Leur frédonnoit une antique balade :

Dans ses sermons pleins de simplicité,
Point ne contoit nos fables effrayantes,
Point ne parloit de chaudieres bouillantes
Où brûleront pendant l'éternité,
Tous les *mortels* de races mécréantes,
Pour n'avoir pas dit *Benedicite*.

En un seul temps il changeoit de maxime,
C'étoit aux mois où l'on payoit la dîme :
Lors il crioit comme un déseſpéré,
Pour un seul crime il n'est pas d'indulgences,
Et c'est pour ceux qui trompent leur Curé
Que l'Eternel réserva ses vengeances.

Il lisoit peu, si ce n'est sur le tard.
Pour s'endormir ; il prenoit au hasard
La fleur des Saints, verboquet, lazarile,
Robert-le-diable, ou le S. Evangile :
A son prochain il ne fit aucun tort,
Fors pour son bien, si j'ai bonne mémoire ;
Que dire, hélas, pour finir son histoire,
Chaste il étoit — quand il dormoit bien fort,
Sobre il étoit — hors quand il falloit boire... ;

Dieu fasse paix au bon Curé Jeannot
Qui de son temps vécut comme un S. homme.
Paillard au lit, à l'église dévot,
Il ne connut ni Geneve ni Rome :
Voilà quel fut le bon Curé Jeannot.

Voilà furieusement de la pâture de carnaval : que de vers! ceux-ci pourtant doivent encore trouver ici leur place. C'est une épître du grand St. Augustin aux comédiens italiens, pour le féliciter d'avoir été les premiers à donner une représentation pour les pauvres. (*)

» Salut à la troupe italique,
A ce comité catholique
Dont le cœur-royal s'attendrit
Sur la calamité publique.

C'est le fils de Ste. Monique,
C'est Augustin qui vous écrit.
O mes amis, par cette Epître
J'abjure maint & maint chapitre
Où j'ai frondé votre métier
Comme tant soit peu diabolique.
Votre tendresse apostolique
Vient de nous réconcilier.
Tout homme au cœur dur, infléxible,
Devant Dieu, voilà le païen.
Mais quiconque a l'ame sensible
Fût-il né Turc, est bon Chétien.
Jadis, en prêchant chez Valere (**)
Je tenois à des préjugés,
Depuis nous avons lu Voltaire,

(*) Ce fut le 30 janvier : quoique la salle ne puisse guere produire que trois à quatre mille livres, on fit ce jour-là huit mille cent soixante-deux livres. La garde eut le désintéressement de refuser la paie.

(**) Valerius, évêque d'Hippone, où prêchoit S. Augustin.

Voltaire nous a bien changés :
Ni moi, ni le Curé d'Hypponne
Nous n'osons plus damner personne.
Tel arrêt n'est point fraternel :
Et sans vouloir imiter Rome,
Nous laissons bonnement au ciel
Le droit de disposer de l'homme.
Oui, sans être garant de rien,
Je croirois qu'un comédien
Risque, s'il est homme de bien,
D'être sauvé tout comme un autre.
Un Mime en face d'un Apôtre,
Est un scandale, dira-t-on!
St. Paul à côté de Rosiere,
Trial vis-à-vis de St. Pierre,
Et bienheureuse Dugazon
Aux pieds d'un diacre ou d'un vicaire,
Le Paradis seroit bouffon.

Tant pis pour qui s'en scandalise :
Allez au ciel par vos vertus,
Et laissez clabauder l'Eglise.
Oui, malgré Rome & ses abus,
Vous êtes au rang des Elus,
Quand le pauvre vous canonise.

Les neiges dont la France a été couverte ont occasionné d'affreux accidens. On a trouvé trois hommes morts depuis Paris jusqu'au Bourg-la-Reine.

Un homme menoit des pourceaux il y a quelques jours ; il eut le malheur de tomber dans un trou, le troupeau qu'il conduisoit fondit sur lui & le dévora.

Un courier perdit son cheval; il se rendit à la poste pour en demander un autre; il ne fut pas un quart-d'heure dans le voyage, des loups avoient mangé l'animal qu'il venoit de laisser expirant.

Ces histoires échaufferent la vieille Marquise de ***; elle alla gronder notre bon archevêque de Paris, & nous dit à son retour: » Quel moment pour faire sortir la chasse de » Ste. Génévieve! — Que veut-on de plus? » Le temps est favorable; Dieu trouveroit » bien agréable la pompe d'une procession qui » ne seroit pas dérangée par les voitures, & » pour laquelle ses zélés serviteurs ne se brû» leroient pas les pieds. — Comme tout dé» génere, bon Dieu! faut-il s'étonner que le » ciel nous traite comme des renégats? »

M. le Comte d'A***** lieutenant général des armées du Roi, est à l'abbaye, pour avoir maltraité le tribunal des Maréchaux de France. Las de sa prison & du régime qu'il y observe, il fit dire, il y a quelques jours, au vieux Maréchal de R..... qu'il ne pouvoit plus vivre éloigné de sa femme, qu'il étoit tourmenté par des desirs violens, que la nature chez lui parloit d'une voix trop forte pour qu'il pût lui imposer silence. Avec cette gaîté charmante qu'il a toujours conservée, le Maréchal de R..... s'écria: — *Ah! ah! dites à M. d'A.... qu'il ne sortira de prison qu'après m'avoir appris son secret.* —

Un jeune homme de qualité pria le même Maréchal d'avancer de trois jours la sortie de son frere qu'une faute légere retenoit à l'ab-

baye. — *Mon ami*, lui dit le Duc de R.....
je.... — Souffrirez-vous, Monſieur le Maréchal, que le frere de votre ami paſſe la nuit en priſon ? — Il obtint ce qu'il demandoit.

Un de ces Marquis qui ne ſont pas gentils-hommes, dit à M. Piis, en parlant d'une de ſes pieces, *qu'elle étoit déteſtable.* Avec beaucoup de douceur & d'honnêteté l'auteur lui demanda les motifs de ſon jugement. — Elle eſt exécrable, vous dis-je, & dix perſonnes de qualité avec leſquelles je ſoupois hier ſont de mon avis. — Vous ne faiſiez pas un ſoupé de famille, lui dit M. Piis, en lui tournant le dos.

Un moine ayant entendu dire que dans les maiſons de jeu, deux hommes qui s'entendent & ſe donnent des points à propos, peuvent ruiner une galerie, fit habiller en ſatin le marmiton d'un traiteur, & ſe rendit chez Charrier. Un garde du corps lui vit donner point à la *triomphe* ayant le Roi, la Dame & le Valet; il ſaiſit le bras du moine, démontra ſa friponnerie & le fit conduire chez le commiſſaire; obligé de ſe faire connoître, il avoua bonnement, que ce moyen étoit le plus ſimple qu'il eut imaginé pour avoir de l'argent. — Comme cette ſcene cauſe du ſcandale, qu'elle eſt publique ; je plains le moine imbécille. Les punitions du cloître ſont terribles ; celui qui vous les inflige a toujours quelques motifs de vengeance contre ſon frere, & ne laiſſe pas échapper l'occaſion de ſe ſatisfaire.

De Verſailles, le 6 Mars 1784.

LES Cours offrent toujours, lorſqu'il s'y prépare une révolution, quelque choſe d'analogue à ces bruits ſouterrains qui annoncent les commotions funeſtes de la terre : nous l'éprouvons en ce moment & nous nous attendons chaque jour à l'exploſion qui doit terminer la criſe. Ce n'eſt point ici comme dans les ſalles de Weſtminſter en préſence de la nation que s'ourdiſſent les trames deſquelles une nouvelle adminiſtration doit réſulter, mais nos boudoirs, nos arriere-cabinets n'offriroient pas un ſpectacle moins intéreſſant, ſi l'on pouvoit appercevoir tout ce qui s'y paſſe, être témoin des ſinguliers marchés qui s'y traitent, entendre les diſcours qu'y dictent l'aſtuce, l'intérêt, l'ambition, l'art de ſéduire, de corrompre, de dominer les eſprits parmi les intrigues variées & ſubdiviſées à l'infini qui n'échappent guere à l'œil exercé des commenſaux de ce ſéjour. On en diſtingue quatre principales, celle des Miniſtres, celle des femmes, celle des freres du Roi, celle des courtiſans.

Le conſeil eſt fort occupé en ce moment des remontrances du parlement, au ſujet des Bénédictins & du chapitre qui s'eſt tenu à St. Denis, contre les regles preſcrites par la conſtitution de cet ordre. Noſſeigneurs du parlement ſont à ce que l'on aſſure, décidés à pouſſer les choſes où elles pourroient aller, & même à décréter les commiſſaires qui ont pré-

ſidé à ce chapitre, ſi la réponſe du Roi ne leur paroît pas ſatisfaiſante ; il y a dans les remontrances dont il s'agit une ſortie fort vive contre les archévêques & évêques qui ſe ſont mêlés de cette affaire. On y rappelle au Roi les troubles du dernier regne ; on y déclame de nouveau contre les commiſſions, & il s'y trouve un paſſage d'autant plus piquant au ſujet de l'affaire de M. de Chalotais, qu'il renferme une épigramme indirecte contre M. de Calonne. Le voici : « V. M. daignera ſe reſſouvenir qu'à ſon avénement au » trône, elle a ſupprimé la procédure odieuſe » qui avoit été faite contre des vertueux Ma- » giſtrats de Bretagne, par des juges corrom- » pus & vendus au deſpotiſme d'une cabale » qui avoit le projet de renverſer la conſti- » tution de la Monarchie Françoiſe, pour y » ſubſtituer la tyrannie & le pouvoir arbi- » traire. Vous êtes, Sire, le protecteur des » loix & nous en ſommes les gardiens : il » eſt de notre devoir de vous dire la vérité » & d'empêcher que ceux qui vous appro- » chent, vous faſſent commettre des choſes » injuſtes ; c'eſt en votre nom que nous fai- » ſons reſpecter la juſtice & obſerver ce » qu'elle preſcrit : nous ſerions puniſſables ſi » par l'oubli du véritable objet du pouvoir » qui nous eſt confié, nous nous rendions » les complices des eſprits turbulens dans le » clergé de votre royaume. »

On remarque une reſſemblance ſinguliere dans le ton de ces remontrances & celui que prennent les communes d'Angleterre dans leurs

discussions actuelles avec la couronne ; mais notre parlement ne doit point oublier qu'on sait lui rappeller dans l'occasion l'extrême différence qui se trouve entre lui & le parlement Britannique.

Une Demoiselle qui vit en Province avec une tante dont elle attend toute sa fortune, & de laquelle elle ne pouvoit obtenir le consentement pour son mariage, avec un des jeunes gens les plus honnêtes de la ville, profitoit du moment où sa tante étoit retirée pour introduire dans la maison celui qu'elle aimoit & passer la soirée avec lui & un de ses cousins, sans lequel il n'auroit pas été reçu chez sa maîtresse. Quatre voleurs, dans la persuasion de ne trouver que des femmes dans cette maison qui est à quelque distance de la ville, s'y sont introduits la semaine derniere sur les onze heures du soir. Deux sont entrés dans la chambre de la vieille tante qui, ne dormant pas dans ce moment, a jetté un cri perçant. Le jeune homme qui étoit avec son cousin dans l'appartement de la niece, sort à ce cri. Ils trouverent deux hommes armés qu'ils ont bientôt mis hors de combat. On vole à la chambre de la tante dans le moment où le poignard est levé sur elle ; un oreiller étouffoit ses cris. Le jeune homme s'élance sur les assassins, on s'en saisit. La tante, frappée du danger qu'elle venoit de courir, ne peut se résoudre à refuser pour son neveu celui qui étoit son libérateur.

De Paris, le 10 Mars 1784.

RIEN n'eſt ſitôt épuiſé que l'admiration des hommes : l'a-t-on une fois exaltée, en vain prétendroit-on la fixer : c'eſt un ſentiment aride, dont une irritation extraordinaire fait jaillir une belle flamme, & voilà tout. Après tant de démonſtrations univerſelles d'enthouſiaſme & d'ivreſſe, lors de l'expérience de Mrs. Charles & Robert, eut-on dû penſer que ce même ſpectacle ne ſeroit ſitôt revu qu'avec la plus froide indifférence ?

M. Blanchard, qui depuis pluſieurs années, nous berçoit de l'eſpoir de le voir s'élever dans les airs, ayant enfin voulu réaliſer ſa promeſſe, avoit annoncé qu'au moyen d'un globe-ſuſpenſoir auquel il adapteroit ſon bateau-méchanique, il démontreroit le premier la poſſibilité de ſe diriger à volonté dans les plaines aériennes. Le ſeul nom de Blanchard a réveillé la malignité; le pauvre méchanicien fut bientôt couvert de ſarcaſmes & de ridicule : cependant ſa machine, offerte à la curioſité des amateurs, parut ingénieuſe, elle lui acquit quelques partiſans, & l'on finit par en eſpérer quelque ſuccès. Finalement l'expérience a été annoncée & tout Paris s'eſt porté au champ de Mars, lieu déſigné pour ſon éxécution. Mais qu'eſt-il arrivé ? C'eſt ce que ſûrement on n'oſeroit ſuppoſer poſſible dans un pays policé, & ſur-tout dans cette capitale. Tandis que notre argonaute diſpoſoit toutes ſes manœuvres, un jeune homme, un furieux s'élance

dans sa nacelle, l'épée nue à la main, & prétend le forcer à le prendre pour compagnon. On lui représente la témérité, l'injustice de son entreprise, il rejette insolemment toutes les remontrances, & menace quiconque osera davantage. Des Personnes de la plus haute qualité se trouvoient présentes; quelques-unes fuient, d'autres pérorent. M. le Duc de Conflans entreprend de sermoner ce jeune fanatique; un grand coup de pied sur la poitrine de M. le Duc est sa réponse. Le Duc outré, parvient à le saisir, lui brise son épée, mais le bouillant enthousiaste a bientôt saisi son couteau, & d'un bras vigoureux, il frappe de droite & de gauche comme un déterminé qui croit avoir à défendre sa vie. Bien heureusement, qui que ce soit ne fut blessé, si ce n'est le pauvre M. Blanchard; qui, voulant garantir sa nacelle, dont il voyoit tous les agrêts dévastés par ce furieux, avoit reçu dans la main un coup d'épée. Quoique dépourvu de tous instrumens dirigeans ou préservatifs, il sent que les trois quarts de ce public assemblé, qui ignore ce fatal événement, ne va pas manquer de lui jetter la pierre s'il ne satisfait pas son attente : il se résout donc à s'exposer à tout. Dom Pech, Bénédictin qui devoit l'accompagner pour faire des observations météorologiques, partage sa résolution & veut le suivre — On les dégage, le ballon part; mais à peine s'est-il élevé de douze à quinze pieds qu'il retombe incontinent. La perte d'air qu'il avoit éprouvée par les saccades du jeune extravagant lui avoit ôté la légéreté

ſpécifique néceſſaire à l'aſcenſion de deux poids auſſi conſidérables. Dom Pech, obligé de renoncer à cette expédition haſardée, deſcendit à regret, & M. Blanchard partit ſeul. Son courage méritoit des encouragemens, & cependant, au lieu de ces acclamations, de ces applaudiſſemens dont Mrs. Charles & Robert furent comblés, le pauvre Blanchard a reçu des uns des huées accablantes, & trouvé dans les autres de l'indifférence & un ſilence non moins déſeſpérant.

Son élevation a été effrayante par ſa hauteur, que quelques obſervateurs ont portée juſqu'à deux mille cinq cent & trois mille toiſes (*). Parvenu là, on a vu, non ſans étonnement & dans la perſuaſion qu'il ſe dirigeoit, cet intrépide argonaute réſiſter en apparence au vent très-ſenſible d'Eſt-nord, puis le vaincre & remonter au Sud-Eſt, d'où après une tenue de trois quarts-d'heure, on l'a vu comme dériver & rétrograder rapidement dans ſa premiere direction, puis baiſſer inſenſiblement, ce qui a compris l'eſpace de cinq quarts-d'heure, pendant leſquels il a toujours été viſible, & au bout deſquels il eſt tombé dans la plaine de Billancourt, ſur le chemin de Verſailles, entre la Seine & le Point-du-jour.

Par le Procès-verbal qu'il a rendu de ſa courſe, il réſulte deux choſes très-importantes, dont M. Charles n'a point rendu compte malgré toutes ſes connoiſſances, toute ſon élo-

(*) Son globe de vingt-huit pieds de diametre, n'offroit que la groſſeur d'une boule de jeu de quilles.

quence & sa belle expérience : C'est *primo* la *preuve démontrée* qu'il existe des *courans d'air* à l'extrêmité de l'atmosphere. *Secundo*, qu'à ces différentes hauteurs, & dans ces différens *courans*, on éprouve soit l'extrême chaleur ou le froid excessif, d'où proviennent les accidens de la faim & du sommeil; points d'où naissent mille réflexions intéressantes. « J'ai, dit-il, » dans un si court espace de temps, éprouvé » successivement le chaud, le froid, la faim » & une excessive envie de dormir. »

J'assistai le 26 du mois dernier, à la séance de l'académie françoise; on y reçut à la place de M. D'alembert, M. le Comte de Choiseul-gouffier, nommé ambassadeur à la Porte; & M. Bailly l'auteur de l'*histoire de l'astronomie*, & des *lettres sur l'atlantide* à celle de M. le Comte de Tressan. Avant l'arrivée du sénat académique, M. de Montgolfier parut & prit place sur les fauteils destinés à Mrs. de l'académie des sciences : dès qu'on l'apperçut, des applaudissemens redoublés lui témoignerent la vénération publique, & dans le cours des lectures, quand son nom fut prononcé, les battemens de main recommencerent. Ils durerent un quart-d'heure à ces mots de M. Bailly : » Le nom de M. de Montgolfier, ceux des » hardis navigateurs de ce nouvel élément » (*l'air*) vivront dans les âges; mais qui de » nous au spectacle de ces superbes expérien- » ces, n'a pas senti son ame s'élever, ses » idées s'étendre, son esprit s'agrandir? Cette » impression est le sentiment d'une nouvelle » force que l'esprit humain a reçue; il la tient

» de l'effort & de l'élan même de l'invention,
» & cette force sera transmise à ceux qui
» dans leurs écrits célébreront ces merveil-
» les. »

On fut attendri par la maniere dont M. le Comte de Choiseul peignit l'amour de M. D'alembert pour cette respectable nourrice qui lui tint lieu de mere, & du contraste qu'il établit entre la simplicité de mœurs & de conduite du savant homme dont il faisoit l'éloge, & l'éclat de cette renommée qui lui mérita les hommages des gens de lettres & des souverains de l'Europe.

M. Bailly fit remarquer que les deux académiciens qu'on remplaçoit, étoient ainsi que lui & que M. le Marquis de Condorcet, & de l'académie francoise & de l'académie des sciences. » C'est donc à tort (dit-il) qu'on a
» pensé quelquefois, que les travaux de scien-
» ces ne pouvoient donner le mérite littéraire.
» Je m'autorise, Messieurs, de ce concours sin-
» gulier & remarquable, pour combattre cette
» idée. » M. le Marquis de Condorcet, dans sa réponse ingénieuse & noble au discours de M. Bailly, appuie cette derniere opinion & termine son discours par ces mots: « Si ces
» préjugés (contre les sciences) chers à quel-
» ques littérateurs ignorans, & à quelques sa-
» vans médiocres, n'ont pour cause que la ré-
» pugnance avec laquelle ils consentiroient à
» reconnoître dans un seul homme une dou-
» ble supériorité, votre caractere peut encore
» les désarmer; & par une exception hono-
» rable, vous échapperez sans doute à la

» profcription que la médiocrité a prononcée » contre tous ceux qui osent embraffer deux » genres fi oppofés en apparence, & ont » le bonheur dangereux & rare de réuffir dans » tous deux. »

Je ne peux réfifter au plaifir de vous citer ce paffage du difcours de M. de Condorcet à M. Bailly : « *La poftérité vous pardonnera votre* » *peuple hyperboréen, comme elle a pardonné les* » *atômes à Lucrece, & les tourbillons à l'auteur de* » *la pluralité des mondes.* Il eft poffible même » que ces fyftêmes, mêlés avec art à des » vérités importantes, aient quelquefois une » utilité réelle, ils peuvent infpirer le goût » de l'inftruction à ces efprits que l'incertitude, » le doute & la méthode lente & rigoureufe » des fciences exactes, fatiguent ou rebutent. » On a dit qu'il falloit des fables aux hommes » pour leur faire fupporter la vérité, & ces » opinions fyftématiques font peut-être la feule » mythologie qui convienne à des fiecles éclai» rés. »

Jamais l'affemblée de l'académie ne fut plus brillante. Ce que nous avons de plus aimable & de plus élégant à la Cour s'y rendit; vingt femmes qui jouiffent du fuprême honneur d'avoir un tabouret tout entier chez la Reine, furent obligées d'y fiéger fur le pommeau d'une chaife, ou fur le bras d'un fauteuil.

Le Mufée de la rue Dauphine préfidé par M. Court de Gébelin, fit, ces jours derniers, une féance où les Dames furent admifes. Ce préfident nous lut une differtation fur

le Bœuf Apis, qui fut peu goûtée des femmes qui l'écoutoient, encore moins des hommes inſtruits qui l'entendirent : c'eſt une froide compilation de ce qu'on trouve ſur cette divinité, dans Montfaucon, dans les mémoires de l'académie des inſcriptions, dans Pluche & ſur-tout dans l'abbé Terraſſon. Un morceau de la traduction d'Ovide (*la métamorphoſe de Daphné en laurier*) par M. de S. Ange; quelques fables aſſez ſpirituelles, mais mal écrites, & ſur-tout la harpe de Hosbrucker nous arracherent au ſommeil, où l'air méphitique de la ſalle trop pleine, & quelques écoliers braillards nous avoient plongés.

On nous annonce pour les premiers jours de la belle ſaiſon, un poëme intitulé *le Printemps* : c'eſt l'ouvrage de M. Viellh de Boisjoſſin, jeune homme aimable qui chante ſes premieres ſenſations avec grace, avec harmonie. On a vanté ſes vers dans les journaux, on les applaudit dans les cercles : parmi ceux qu'il m'a récités & qui ne ſont point imprimés, j'ai remarqué ceux-ci.

LE LEVER DU SOLEIL.

L'ombre fuit lentement, l'alouette légere,
De l'aurore embellie active meſſagere,
Dans l'air qui s'éclaircit s'élance, & de ſa voix
Le bruit va réveiller le peuple aîlé des bois.
Sous des rameaux en fleurs, Philomele tranquille
Lui permet le plaiſir d'un triomphe facile,
Elle ſait que ſes chants doivent rendre à leur tour
Les accens de la nuit plus doux que ceux du jour.

Le ſoleil égayant la terre rajeunie
Va répandre ſes feux, les couleurs, & la vie.
Ses rayons enflammés n'entrouvrent point encor
Les nuages voiſins qu'il change en vagues d'or.
Son éclat eſt voilé : mais bientôt la lumiere
Perce, vole, s'étend ſur la nature entiere,
Elle frappe, elle éclaire, & rougit les côteaux
Dont la pente blanchit ſous de nombreux troupeaux.
Elle gliſſe & produit dans la forêt moins ſombre
Le mobile combat de la nuit & de l'ombre.
La riviere à l'aſpect du globe lumineux
Solitaire, ſans ombre, en reçoit tous les feux,
Elle étincelle au loin : & ſon onde plus belle
Semble s'enorgueillir de ſa beauté nouvelle.
Les rayons diviſés en éclatans rezeaux
Roulent en nappes d'or ſur l'argent de ſes eaux,
Sa mobile ſplendeur ſe prolonge, étendue
Juſqu'aux lieux où le bois par d'obliques détours
Ombrage, rembrunit & me cache leur cours.

Je viens de lire une diſſertation ſur Perſe par M. Selis : il eſſaie de répondre aux critiques de M. Duſaulx traducteur de juvenal : il prétend lui démontrer que les défauts qu'on reproche à Perſe ſont imaginaires ; que les critiques qui l'ont attaqué ne le jugeoient pas avec impartialité, qu'accoutumés au ſtyle facile & peut-être diffus de Cicéron, la préciſion de ce ſatyrique les indiſpoſoit contre lui ; que l'autorité de ſes approbateurs l'emporte ſur celle de ſes cenſeurs. On voit dans le dernier parti, les Scaliger, les Le vaſſeur, Daniel Heinſius, le P. Petau, le P. Rapin, Gérard Voſſius, Farnabe, Colucius, &c. Les

partiſans de Perſe ſont Lucain, Quintilien; Martial, Euſebe, St. Auguſtin, Lactance, Pithon, Turnebe, Caſaubon, Dryden, Addiſſon, Brown, Du Marſais, &c. — M. Sélis aſſure qu'il a lu tous les ouvrages de St. Jérôme ſans y trouver la preuve du mépris qu'on lui attribue pour les ouvrages de Perſe, « On dit » qu'ennuyé de la lecture de ſon livre, il le » jetta au feu en diſant que c'étoit le ſeul » moyen de le rendre clair, mot indigne » d'un bon eſprit & de la gravité de ce pere » de l'égliſe. »

La diſſertation dont je fais l'extrait, commence par une courte analyſe de ſix ſatyres de Perſe; elle eſt faite avec préciſion & donne une idée complette des différens motifs de l'auteur original.

Malgré tous les efforts de M. Sélis, il réſulte même de ſon ouvrage, que le texte de Perſe eſt obſcur. Il eſſaie en vain de juſtifier cette obſcurité par des motifs de politique néceſſaires ſous l'empire d'un tyran; par le tour d'eſprit particulier du poëte latin, qui néceſſitoit les ellipſes, les tranſitions bruſques, les images & les métaphores extraordinaires qu'il prodigue; & ſur-tout par les explications alambiquées, & les opinions oppoſées des commentateurs. Il ſe permet une ſortie ſur l'étalage d'érudition qu'on voit dans les ouvrages de ces derniers : le rapprochement qu'il fait de leurs balourdiſes ou de leur bizarrerie eſt fort plaiſant. « Comment pénétrer juſqu'à Perſe à » travers les ſcolies d'un Plautius qui differte » ſur un &? — Et celle d'un Joſſo Badius

» qui, à l'occaſion de Corvos Pœtas, donne
» la définition des mots *poema*, *poetica*, *poe-*
» *tice*, *poeta*, *poetria*, *poetris*, *poetis ;* & celles
» d'un Jean Britannicus, qui ne peut paſſer
» Heliconiadas ſans décrire tous les lieux con-
» ſacrés anciennement aux muſes; & celles d'un
» Tornorupæus, ou Tourneroche, qui pour
» éclaircir ces mots ſi clairs *Pulmo Ankelat*,
» explique en détail le méchaniſme de la voix,
» à-peu-près comme le maître de langue du
» *Bourgeois Gentilhomme ?* Comment chercher
» & trouver Perſe dans un Scaleſius qui ſur
» le mot *Nare*, donne la deſcription anato-
» mique du nez ? &c. »

Après cette excurſion ſur les Commentateurs, M. Sélis revient à M. Duſaulx qu'il combat du ton le plus honnête, & d'une maniere triomphante : n'a-t-il pas raiſon de s'élever contre la préſomption du traducteur M. Duſaulx qui malgré l'eſtime de tant de grands hommes pour Perſe, ne le juge pas digne de ſa ſavante colere & craint qu'on ne lui applique ce mot d'un ancien; « Vous avez » des balances aſſez juſtes, mais vous n'y pe- » ſez que de la paille. »

Toute admirable, toute divine, j'oſe dire, dans ces temps pervers, que ſoit la généreuſe & magnanime rénonciation volontairement faite par Mrs. Dormeſſon (*) d'un legs de quinze cent mille livres, en faveur des véritables héritiers, la calomnie n'en a pas moins empoiſonné les motifs d'une ſi belle ac-

(*) L'ancien contrôleur général & ſon couſin germain

tion. Les héritiers eux-mêmes élevant leur voix en l'honneur de leurs bienfaisans amis, que pourra-t-on repliquer à leur hommage public que voici ?

Ce ſiecle hélas ! déchu de la ſolide gloire
Qu'imprimoit autrefois la magnanimité
De ces François fameux qui vivent dans l'hiſtoire,
Nous offre enfin la généroſité :
Et c'eſt aux Dormeſſon qu'on doit cet avantage.
Trop grands pour abaiſſer leur oreille au langage
Que nous tient la cupidité,
Ils ne veulent d'autre héritage,
Que l'honneur & la probité.

Par M. Le Comte de Bruck.

Un modele d'élégie naïve & tendre, eſt le touchant cantique de Bertaut, dont le refrein eſt, *Félicité paſſée :* ſi quelque piece pouvoit prêter à la comparaiſon, cette jolie romance, imitée du Languedocien, le mériteroit par ſa ſimplicité.

Au lever de l'aurore,
Sur un tapis des fleurs,
Zéphir careſſant Flore,
Climene, toute en pleurs,
Aſſiſe ſur l'herbette,
A l'ombre d'un cyprès,
Contoit ainſi ſeulette,
Aux échos ſes regrets.

Tircis eſt mort, bergere,
Donnes cours à tes pleurs.

Fleurs, quittez pour me plaire
Vos brillantes couleurs,
Plaintives Tourterelles,
Roſſignols ſi charmans,
Et vous, échos fideles
Répétez mes accens!

Le roſſignol ſauvage,
Quittant les ſombres bois,
Suſpendoit ſon ramage
Pour entendre ſa voix,
L'onde dans la prairie
Plus lentement couloit
Pour ouir l'harmonie
De ſon doux flageolet.

Tircis fut le modele
Des bergers du hameau,
Diſcret, ſage, fidele,
Soignant bien ſon troupeau,
Cueillant des violettes,
Donnant dans les vergers,
Aux agneaux des fleurettes,
Puis à moi des baiſers.

Errez à l'aventure,
A la merci des loups,
Cherchez votre pâture,
Moutons, diſperſez-vous!
Je plains votre miſere;
Mais Tircis m'eſt ravi,
Et ſa triſte bergere
L'aura bientôt ſuivi.

De Versailles, le 14 Mars 1784.

DANS les temps malheureux le peuple souffre d'abord avec patience en espérant des secours, il les reçoit. La reconnoissance le transporte; s'épuisent-ils? il se livre à la fureur. Malgré la multiplicité des œuvres de bienfaisance & de charité, dont à la gloire de la philosophie, on a vu cet hiver sur toute la surface de l'Europe plus d'exemples que n'en ont jamais offert les siecles que le fanatisme regrete, les besoins ont été extrêmes dans plusieurs contrées. Des paysans, des journaliers rassemblés en troupes se sont répandus à main armée dans les Campagnes prêts à sacrifier leur vie pour arracher les moyens de la conserver. Les nouvelles calamités que les inondations ont causées, en ont augmenté le nombre: ils n'assassinent point; mais ils se défendent courageusement contre les maréchaussées, & le Roi s'est opposé formellement dans le conseil au projet d'envoyer des troupes contre eux. *Il faut*, a dit S. M., *les faire vivre & non les tuer. Qu'on leur procure des ressources légitimes, c'est le meilleur moyen de leur faire abandonner celle du crime.*

Ces malheureuses circonstances, la diminution du produit des impositions cette année & l'impossibilité d'en établir des nouvelles contrarient les plans de M. de Calonne: il se rejette sur les moyens usés & onéreux de subvenir aux besoins du moment, des supplémens de finance, des charges honorifi-

ques, des taxations ſur certaines autres, ſur les nouveaux nobles, ſur les notaires, &c.

Le projet favori de M. de Caſtries revient ſur le tapis à cette occaſion depuis la diſſolution de la compagnie des Indes. Le Miniſtre s'eſt conſtamment occupé du plan de ſon rétabliſſement. On a répandu dans le public de lettres de M. Buſſy qui repréſente avec des couleurs éblouiſſantes les opérations de commerce qu'une compagnie puiſſante pourroit faire dans les contrées; la haine que l'on y porte au nom Anglois & les avantages que nous devons attendre des diſpoſitions où ſont des Nababs, dont les uns nous ſont dévoués & les autres deſirent vivement de ſecouer le joug de nos rivaux. Cependant le mauvais ſuccés de nos négocians dans l'Amérique Septentrionale & la liberté illimitée de commerce dont le ſyſtême s'établit réciproquement entre les différentes nations de l'Europe, paroiſſent détourner nos capitaliſtes de cet établiſſement. Nous pouvons, diſent-ils, nous intéreſſer dans les armemens de nos ports, & ſi vous les prohibez, dans ceux des Hollandois, des Impériaux, &c. &c. ſans avoir à craindre d'être compromis dans les diſputes perſonnelles des employés, dans les haines mutuelles des nations, ſans avoir de guerres à craindre, de marine à entretenir, de troupes à payer. En effet il eſt queſtion de laiſſer à la nouvelle compagnie ſi elle a lieu le ſoin de la défenſe de commerce & de ſes poſſeſſions.

De Paris, le 19 Mars 1784.

Je ne connois rien de plus ridicule, de plus abſurde même que la manie qu'ont eu pluſieurs hiſtoriens de faire pérorer leurs héros. Sous la plume de ces écrivains, on voit de grands hommes devenir d'inſupportables bavards, ou annoncer par les diſcours qu'on leur prête, un caractere & des vues qui contraſtent avec leurs actions, & ſe montrer très-certainement tout différens de ce qu'ils étoient en effet. Il eſt, par exemple, très-plaiſant d'entendre l'hiſtorien de Pugatſchew vous réciter gravement des harangues qu'il a adreſſées à un petit nombre d'amis dans le milieu des bois, les propres expreſſions quil a employées dans ſes conférences avec des confidens au fond d'une caverne où ſûrement perſonne n'écoutoit aux portes.

On ne reprochera pas ce défaut à l'auteur d'une brochure très-courte & très-intéreſſante qui a pour titre : *Le faux Pierre III Empereur de Ruſſie, ou Stiepan-mali*, c'eſt-à-dire, *Stefano piccolo, qui parut dans le Duché de Monténegro, ſitué entre la mer Egée, l'Albanie Turque & le Golfe Adriatique.* Il eſt difficile d'écrire l'hiſtoire avec plus de conciſion. Celle-ci laiſſe déſirer beaucoup de détails curieux; on les regrette d'autant plus que l'auteur paroît n'en avoir ignoré aucuns de la vie de l'audacieux & ſingulier perſonnage dont il eſt queſtion. On croira difficilement qu'un tout jeune homme comme Stiepan-mali, qui n'avoit aucun trait

de ressemblance avec le Prince dont il prenoit le nom, ait pu faire appuyer son imposture par un grand nombre de partisans dans un pays où il se trouvoit beaucoup de gens qui avoient séjourné en Russie & qui avoient même approché de Pierre III. Stiepan étoit secondé par les Caloyers, & ces moines ont un grand crédit sur des peuples *plongés depuis nombre de siecles dans les ténèbres les plus profondes du Barbarisme & de l'ignorance.* Enfin il parvint à se faire reconnoître publiquement pour l'Empereur Russe, non-seulement par les peuples, mais par le Patriarche ou Wladica, Metropolitain de tout le Montenegro, par les Waivodes, les Sardars & tous les ordres de l'Etat. *Les amis de Stiepan-mali donnoient pour une preuve & un témoignage sans replique qu'il étoit Pierre III de Russie, son amour pour le vin & le Rachia ou eau de vie qu'il buvoit en abondance avec ses nouveaux Ministres d'état & ses généraux d'armée.* Une singularité remarquable, c'est que Marco Jannowick qu'il avoit nommé son grand Chancelier & qui fut un ami très-utile pour lui, ne savoit ni lire ni écrire, pas même dans sa propre langue.

Les Vénitiens & les Turcs combattirent Stiepan-mali. Les Montenegrins succombent; Stiepan est poursuivi par-tout. « Il semble, dit » l'historien, qu'il va s'éteindre sans appui » comme une lampe sans aliment dans les om» bres. Mais quand elle semble abattue, une » ame grande & hardie est encore loin de suc» comber... » Les Turcs sont chassés des montagnes, l'usurpateur jouit pendant quelque temps

temps de ses succès, mais il succombe aux artifices d'un traître qui s'étoit introduit près de lui sous le prétexte de chercher un asyle contre les Turcs. Les éclats d'une mine que Stiepan avoit fait jouer pour faire sauter des rochers & applanir un chemin, lui avoient crevé les yeux : dans cet état il fut facile à l'émissaire de ses ennemis de lui couper la tête qui fut portée sur le champ au Beglierbey de Romelie.

C'est ainsi que se termina le rôle de Stiepan-mali, qui pendant trois années, remplit l'Europe du bruit de son nom, des nouveautés qu'il introduisit dans les mœurs des Montenegrins & de ses victoires contre les Turcs & les Vénitiens. Cependant son grand-chancelier prétend toujours qu'il n'est pas mort & qu'il reviendra un jour à Montenegro, plus puissant & plus glorieux qu'il n'a jamais été.

Notre historien parle ensuite d'un autre Stiepan qui parut dans le Montenegro, vers le commencement de l'année 1774. « Ce Stie» pan, dit-il, n'a rien de commun avec l'autre » que le nom. Il s'appelle, comme il le pa» roît par son extrait baptistaire, Stiepan An» nibale d'Albanie, fils du Knès Anto & de » Franca Marcowick, qui sort de la premiere » tribu Mitrowick parmi les douze tribus an» tiques, reconnue encore pour telle du temps » de l'Empereur Dioclétien, parmi les vieux » bergers de l'Albanie. »

Ce Stiepan Annibale n'est autre que le prétendu Prince d'Albanie, qui pourroit bien être plus véritablement l'auteur de cette brochure.

Voici l'extrait d'une lettre qu'il a dernière-ment écrite à un grand Prince :

» .... Quels malheurs que ceux que j'endure ! Quelle existence que cette triste vie ! Quelles catastrophes que ces événemens tragiques auxquels on est continuellement exposé ! Se peut-il que le ciel m'ait fait naître pour m'accabler de tant de maux ! Les jours qui me restent vont devenir mon supplice. Je n'attends plus que des chagrins. Il ne me reste plus qu'à invoquer la mort... C'est ainsi qu'au milieu des ombres de la nuit, agité, interdit, affligé du présent, épouvanté de l'avenir, entre mes livres & les larmes de ma douleur, je m'exprimois hier au soir. Votre lettre est venue aujourd'hui, & aujourd'hui je m'exprime tout autrement. Elle a produit sur mon ame constamment les effets que la lumiere du jour produit sur les ténebres d'une nuit orageuse. Car je puis dire avec Themistocles :

Proscrit, persécuté, sans ami, sans asyle,
Errant dans l'univers, fuyant de ville en ville,
. . . .
Craignant par-tout le nom que me fit Salamine
Ce nom, jadis ma gloire, à présent ma ruine...

» Vous dites que je suis philosophe, & que j'ai du mérite. Soit. Je n'ai aussi que la philosophie & le mérite pour mon appui ; mais si vous voulez être Paladin, qui voudra être [illegible] contre moi ? »

» Cependant si vous connoissiez toute l'injustice des hommes, si vous saviez quelle est leur astuce pour perdre un innocent, pour le noircir, pour le décrier, vous auriez honte de l'espèce humaine, & vous verriez que ceux qui ont fait parler les animaux à dessein de nous corriger, n'avoient pas tort. Vous trouverez plus d'exemples de modération, de douceur & d'humanité parmi certaines bêtes que parmi les hommes mêmes. »

» Mais ni votre bon sens, ni ma philosophie ne sont point la dupe de ces stratagêmes. Ils ne se préviennent point contre ceux qu'ils entendent déchirer. Ils savent que dans toute affaire, il faut entendre les deux parties, pour connoître qui a tort ou raison, & que l'équité veut qu'on suspende au moins son jugement. »

J'ai voulu voir des personnes que la haine publique maltraitoit, disoit Benoît XIV : *Je les ai vues ; & après les avoir pratiquées, j'ai remarqué que ces hommes qu'on m'avoit peints avec les plus noires couleurs, qu'on m'avoit recommandé de ne jamais fréquenter, étoient tout simplement les dupes de l'imposture, de la calomnie, de la prévention & de la jalousie.*

» Un étourdi, un méchant, un parleur de profession lâche un mot par hasard ou par malice contre l'homme honnête & vertueux : ce mot passe de bouche en bouche, vole, & arrive par-tout où il y a des oreilles, prend une espece de corps dur comme un diamant, devient enfin une histoire, & le marteau, pour ainsi dire, du mérite, de la vérité &

[illegible] : voilà l'origine de presque tous [illegible] répandus au désavantage des uns & des autres, & voilà par quoi on voit la [illegible] des hommes & des femmes mise en [illegible] devant leur porte & derriere leurs [illegible]. »

« [illegible] *cet homme*, disoit le cardinal de Richelieu lorsqu'il entendoit dire du mal de quelqu'un ; *Il* [illegible] *assurément beau*-[illegible], [illegible] *acharné con*-[illegible]. »

« C'est par ce moyen qu'il découvrit les qualités du [illegible] pere Joseph, capucin, que [illegible] par la [illegible] *l'Eminence grise*. Ses [illegible] de faire retentir [illegible] aux oreilles du Ministre. [illegible] qui devinrent [illegible]. Le cardinal connut [illegible] l'homme, lui donna sa confiance [illegible] les sots & les envieux. »

« On [illegible] impunément. Il n'y a que les [illegible] & des poltrons dont on [illegible] mal, parce que ceux-là [illegible] ombrage. La conscience libre [illegible] est une grande ressource pour ceux qui [illegible] par la cabale & par la calomnie. C'est là qu'ils trouvent l'univers [illegible], s'ils [illegible] ; un asyle, s'ils [illegible] ; le véritable honneur, s'ils [illegible]. »

« [illegible] toujours celui qu'on jette à vos [illegible] par les traits de l'imposture & de [illegible] de le voir & de l'honorer, puisque [illegible], c'est le moyen de faire taire

l'impoſture & l'envie. Il n'y a rien de plus lâche & de plus indigne de l'homme, & ſurtout d'un Prince que de n'oſer tendre la main à un innocent, parce qu'il eſt perſécuté : & rien de plus mépriſable que de ſe laiſſer dominer par la prévention. »

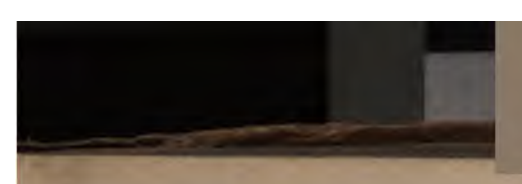
» Nul homme ſur terre qui n'ait des ennemis, & qui n'en a point, eſt un être auſſi qui n'a point d'amis. C'eſt le ſort de la vertu, d'être opprimée. Si l'on nous donnoit l'hiſtoire des grands hommes outragés par des ſatyres & par des calomnies, de cette hiſtoire on rempliroit une bibliotheque. Il n'y en eut preſque point qui ne payât l'intérêt de ſon mérite & de ſa vertu. Nos annales ſont remplies d'une multitude de perſonnes illuſtres qu'on perſécuta gratuitement, & que leurs protecteurs abandonnerent pour les ſacrifier à la prévention. »

» Heureuſement pour le genre-humain vous ne vous laiſſez pas prévenir, vous avez raiſon de dire qu'il vaut mieux excuſer un coupable, que d'affliger un innocent. C'eſt ainſi que penſe, parle, & agit l'homme ſage & le Prince Philoſophe. J'appelle moi philoſophe celui qui agit bien & penſe juſte, & non pas celui qui écrit & qui raiſonne ſur la philoſophie : comme je n'appelle pas orateur celui qui ſonne la cloche pour le ſermon, mais celui qui le prêche. »

» V. A. R. me nomme ſouvent *Philoſophe*. Je crois que ce beau titre vous appartient de préférence. Je connoîtrai peut-être mieux que V. A. R. l'hiſtoire de la philoſophie, ma

V. A. R. connoît mieux que moi l'efprit de la philofophie; vous m'en paroiffez mieux pénétré que perfonne, & le monde jouira de l'amour que vous avez pour elle, & des leçons charmantes qu'elle vous donne. »

» La philofophie conduit toujours au vrai bonheur, lorfqu'elle peut nous garantir de l'amour-propre, l'ennemi le plus adroit & le plus opiniâtre que la philofophie ait à combattre. La philofophie n'eft point une vertu âpre telle qu'on fe la repréfente, qui prend la caufticité pour la jufteffe, l'humeur pour la raifon, & le dédain pour un fentiment noble. La philofophie dont je parle & qui vous eft fi naturelle, eft une vertu douce qui craint le vice, & qui plaint les vicieux, qui fans le moindre étalage, pratique exactement le bien, qui fait diftinguer une foibleffe d'avec le fentiment; qui chérit, qui refpecte tout ce qui ferre les nœuds de la fociété; qui établit une aimable égalité dans le monde, qui n'admet de prééminence, que celle que donnent les qualités du cœur & de l'efprit, fans bleffer pourtant celle que nous donne le droit de notre naiffance, qui loin de haïr & de maudire les hommes, les prévient, les foulage, leur fait connoître les charmes de l'amitié, par le plaifir de l'exercer, & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour & de la reconnoiffance. Ni la barbe de Socrate, ni le manteau de Diogene, ne font point le philofophe. C'eft une préférence honnête, & durable que le riche & le puiffant donnent au pauvre & au plus foible... »



L'ORIGINE DES TRUFFES NOIRES,

A M. D. en lui en adressant une boite.

Vénus pleuroit la mort de son cher Adonis,
Et pour la consoler l'amour étoit près d'elle :
Dans ce jour trop affreux, ah, dit-elle, mon fils,
Pour finir mes tourmens que ne suis-je mortelle !
Aux amans malheureux que le trépas est doux !
Quels propos, dit l'amour, Maman, y pensez-vous ?
On passe un tel souhait à la petite Aurore
    Qui n'ayant que son vieux Titon,
    A force de lui dire : encore !
    Le précipita chez Pluton ;
    Mais vous, des graces la déesse,
    L'objet des vœux des immortels,
    Vous qui voyez sur vos autels
Fumer l'encens qu'allume la jeunesse,
Pouvez-vous désirer le destin des mortels ?
Ah ! Cessez de haïr votre divine essence :
    Le désespoir n'a qu'un moment ;
On se calme, & bientôt une femme qui pense
Songe à l'amant qui doit succéder à l'amant.
Eh, qui pourra jamais, dit Vénus toute en larmes,
    Remplacer celui que je perds ?
Il le sera dans peu, bannissez vos alarmes,
Lui répliqua son fils. Pour vaincre l'univers
Les yeux de la beauté valent mieux que mes armes.
    Oubliez ce jour malheureux
Que Phœbus va plonger dans le sein d'Amphitrite,
    Venez former de nouveaux nœuds
    Dignes de la belle Aphrodite,
    L'amour saura les rendre heureux.

Je prétends même augmenter les délices
Qui doivent ſuivre vos deſirs,
Et je veux, prolongeant les amoureux plaiſirs,
Corriger la nature & vaincre ſes caprices.
Un fruit nouveau, d'un goût divin,
Du parfum le plus agréable,
Ignoré jusqu'ici, va croitre en mon jardin.
Bientôt placé ſur votre table,
De vos mèts ſucculens ce ſera le plus fin;
Au Corps exténué, réduit à l'impuiſſance,
Son alkali rendra la premiere vigueur,
Et même ſur l'hymen étendant ſa puiſſance
Sa vertu, des époux réveillera l'ardeur.
Mais pour obtenir ce prodige
Que mon cœur prépare à vos feux,
L'implacable deſtin exige
Un ſacrifice rigoureux.
Je tremble en répétant ſa ſentence cruelle:
Il faut, dit-il, ſur le bel Adonis
Renouveller l'aventure d'atys,
Et que ſemblable aux Prêtres de Cybele;
On livre à Cupidon ce que ces furieux,
Dégradant leur eſpece, oſent offrir aux Dieux.
Telle eſt du ſort la loi ſévere.
A ces mots la fureur s'empara de Cypris;
Dans ſes regards en feu, ſes tranſports & ſes cris;
Des filles de la nuit on vit le caractere.
De reproches ſanglans elle accabla ſon fils.
L'amour leva les yeux : il méconnut ſa mere.
Ce n'étoit plus la Reine de Cythere
Qu'entourent les jeux & les ris;
C'étoit le maſque de mégere.
Sexe enchanteur, vos traits ſi ſéduiſans, ſi doux,
Ne ſont pas faits pour la colere.

Evitez les transports furieux ou jaloux;
Les graces ne sont plus où l'on voit le courroux.
Vos armes sont le don de plaire,
Servez-vous du pouvoir qu'il vous donne sur nous.
Tout effort violent est de courte durée;
De la sensible Cythérée
Le vif emportement bientôt se modéra.
L'amour s'en apperçut, avec elle il pleura;
Vénus en sanglottant cessa de se défendre;
Résiste-t-on aux pleurs que l'amour fait répandre?
Ce qu'il demandoit il l'obtint.
Mais quand la nouvelle en parvint
Aux oreilles de Proserpine,
Grande fut la rumeur dans l'empire des morts.
La jalouse déesse, en son humeur chagrine,
Vouloit quitter les sombres bords.
Junon prend son parti, la querelle s'allume,
Jupiter, selon sa coutume,
Ecouta tout avec bonté,
Et de ce qui fut raconté
Mercure (*) en groffoyant fit un ample volume.
Tandis qu'on occupoit Themis
A débrouiller ce cahos insipide
L'amour fuyoit d'un vol rapide,
Fier des dépouilles d'Adonis.
Bientôt il atteignit les champs de la Doride.
Là de ses propres mains, dans un terrain aride,
Que d'un de ses traits il bêcha,
Avec soin il les met près du temple de Gnide.
Le mystere servoit de guide
Et de son voile le cacha.

(*) On sait que Mercure est le Dieu de l'éloquence & des voleurs.

Phœbus par sa chaleur féconde
Les fit germer en éclairant le monde;
Le Plaisir vint les arroser;
Dans ses profonds laboratoires
La nature entreprit de les fertiliser;
Elles devinrent Truffes noires.
Jaloux de ce succès l'amour les recueillit;
A souper chez Vénus lui-même il les servit.
Mars avoit accordé le repos à la terre
Et venoit à Paphos en goûter la douceur;
Il les lui présenta, souriant à sa mere;
Vénus à ce signal du petit enchanteur,
Refusa d'y toucher, soupçonnant le mystere,
Mais le Dieu des Héros les trouvant de son goût,
Sans façon en mangea comme on mange à la guerre,
C'est-à-dire qu'il mangea tout.
Ce qu'il en advint, le dirai-je?
Non: je dois taire & respecter
Les miracles des Dieux. Je serois sacrilege
Si j'entreprenois de conter
Sur mes pipeaux, des faits qu'il faut chanter,
Apollon & Voltaire ont seuls ce privilege.
Pour vanter le joyeux pouvoir
De la production nouvelle,
Je crois qu'il suffit de savoir
Que la blonde Vénus ne fut jamais si belle
Que le lendemain de ce soir.
Mars n'avoit plus cet air farouche
Qui force les guerriers à braver les hasards;
Les ris voltigeoient sur sa bouche,
La douce volupté tempéroit ses regards.
Ainsi le vrai plaisir embellit ce qu'il touche.
L'amour, glorieux, satisfait

Du succès de cette aventure,
Laisse le soin à la nature
De nous dispenser ce bienfait;
Et la nature pour lui plaire
Cultive encor la Truffe à l'ombre du mystere
Et lui conserve sa vertu:
Cette plante aux savans prouve son origine,
En vain on la disseque, en vain on l'examine;
Son germe est toujours inconnu.
En attendant qu'on la devine,
Jouissons, cher ami, le reste est temps perdu.

De Versailles, le 23 Mars 1784.

Les récits de la conduite du grand Joseph que M. de Breteuil met sans cesse sous les yeux de notre jeune & bienfaisant Monarque, font de jour en jour plus d'impression sur son esprit. Derniérement encore, le Roi à pied, accompagné seul de son capitaine de gardes, tous deux déguisés comme des simples gentilshommes, parcoururent les campagnes, visitant les curés, les agriculteurs, interrogeant de toute part la voix du peuple sur la conduite des administrations subalternes, & se préparant à nous faire goûter toutes les bénédictions qu'un bon Roi qui cherche & accueille la vérité, répand sur son peuple.

On a beaucoup parlé du duel du Chevalier de L*** avec le Comte de T***, fils de l'académicien, & des poursuites ordonnées contre le vainqueur. Le Vicomte de T*** lui-même témoin des torts de son neveu & de la modération du Chevalier, sollicite grace

près du Monarque & l'on espere qu'il l'obtiendra.

Une affaire plus conséquente est celle des chevau-légers de la garde. Le Duc d'Aiguillon, leur colonel, ayant voulu leur donner une espece d'espion à la caisse, dont les fonctions devoient empiéter sur celles du major, ces Messieurs ont résolu de chasser cet intru. Lorsqu'il se présenta pour commencer son travail, les chevau-légers se trouverent-là pour le recevoir, en lui administrant chacun vingt coups de plat d'épée, puis ils dresserent une espece de procès verbal de cette flagellation, stipulant qu'on ne s'étoit servi d'épée qu'à défaut de bâton, ce qu'ils signerent tous, jeunes & vieux officiers. On porta ensuite cette piece singuliere à M. le Duc d'Aiguillon. Le Roi étant instruit de ce qui s'étoit passé, a fait assembler une espece de conseil de police présidé par le Duc d'Agenois, fils & survivancier du Duc d'Aiguillon; pour connoître de cette affaire : comme il est de l'intérêt de ce jeune Seigneur de préserver le corps de la cassation qui l'en priveroit & même de s'en faire aimer, il est à croire qu'il cherchera un biais pour que S. M. puisse faire grace.

Le bruit a couru que nous allions être engagés dans une nouvelle guerre, c'étoit avec l'Empereur de Maroc. Elle n'eût pas été difficile à terminer. M. de Vergennes a rassuré nos négocians à cet égard. En remontant à la source de cette nouvelle, on a découvert, dit-on, qu'elle avoit été inventée par le Con-



ſul de Hollande à Algéſires ; & l'on ajoute que notre Cour en a porté des plaintes aux Etats-Généraux.

De Paris, le 26 Mars 1784.

VOULEZ-VOUS quelques détails ſur Stiepan-Annibale d'Albanie? Ce fut le 5 Mai 1774, qu'il arriva à Montenegro. Le Patriarche Sava-Petrowitz le reçut comme ſon ami & ſon libérateur. » — *Ayant* vu naître & ſon pere » & même ſon grand-pere, & connoiſſant » parfaitement ſa famille & ſon origine, ces » conſidérations qui de coutume agiſſent vive» ment ſur le cœur des bonnes gens & ſur-tout » des vieillards, contribuerent beaucoup à l'ac» cueil amical qu'il fit au jeune Stiepan.... Il » eut même aſſez de confiance en lui pour » le conduire dans le galetas où il avoit ſouſ» trait ſes archives & le tréſor de l'égliſe à » l'avidité de l'impoſteur (Stiepan-mali) & pour » lui dévoiler toutes les affaires civiles & » politiques du duché de Montenegro. Il lui » propoſa avec inſtance de reſter dans le » pays pour l'aider à rétablir l'ordre & la » tranquillité que Stiepan-mali avoit ſi fort » dérangés. Stiepan-Annibale y reſta en effet » quelque temps, mais bientôt ſon ame in» quiete & avide d'inſtruction, ambitieuſe de dé» ployer ſon énergie ſur un plus grand théâtre, » forma le projet d'en ſortir & d'aller à la » Cour de l'Impératrice la plus magnanime, » la plus éclairée, la plus philoſophe & la » plus puiſſante qu'ait jamais eue le Nord en-

» tier depuis la création du monde..... Le
» Patriarche & les autres Ordres de l'Etat
» consentirent à son départ; il avoit déjà ac-
» quis un tel crédit sur l'esprit de ce chef de
» la Religion & même de toute la nation,
» qu'on lui laissa la liberté de faire ses plein-
» pouvoirs & ses papiers tels qu'il le voulut;
» au point que Sava-Petrowitz & les autres
» Caloyers qui ne savoient pas un mot d'i-
» talien, signerent cependant dans cette lan-
» gue, & cacheterent du grand sceau patriar-
» chal tous les écrits qu'il leur présenta aussi
» bien que ceux en Servien. Ils firent plus;
» ils contracterent une dette assez considérable
» avec les Vénitiens leurs voisins pour four-
» nir aux dépenses du voyage. Certainement
» ils n'auroient jamais eu la même complai-
» sance pour Stiepan-mali qui étoit plus craint
» qu'aimé : & ce trait suffit pour prouver ce
» qu'auroit pu entreprendre chez les Mon-
» tenegrins le jeune Stiepan. Mais ce Prince
» qui n'avoit pas alors vingt-trois ans accom-
» plis, ne sut point profiter des circonstances,
» & l'expérience ne lui avoit pas appris com-
» me à Cesar, qu'il vaut mieux *être le pre-*
» *mier dans un village que le second dans Ro-*
» *me....* »

Stiepan-Annibale partit en qualité de Ministre plénipotentiaire & de Knès des Montenegrins. (Le Patriarche & les autres corps de l'Etat l'avoient élu en 1774, comme leur Knès & leur Capitaine-général.) Il alla aux cours de Berlin & chez les confédérés de Pologne & de Lithuanie. C'est ici que l'historien trompe

cruellement notre curiosité en rompant brusquement le fil de sa narration. « Qu'il nous » suffise, dit-il, de savoir qu'après bien des vi» cissitudes, des revers, des traverses, Stiepan » d'Albanie est devenu Philosophe autant dans » sa maniere d'agir que dans sa façon de pen» ser. Le bruit, ajoute-t-il, est général qu'après » une patience & une constance à toute épreu» ve, il eut le bonheur de gagner l'amitié & » la bienveillance de l'héritier du grand Fré» déric, héritier digne à tous les égards d'un » tel pere (*).... »

L'auteur de l'écrit dont je continue l'extrait rapporte à cette occasion la lettre suivante du Prince de Prusse à Stiepan-Annibale.

Postdam, le 26 Septembre 1776.

» J'ai reçu & lu avec plaisir, M. le Prince, les deux lettres que vous m'avez adressées; je trouve les idées du Prince d'Albanie fort justes sur le gouvernement.... A l'égard des femmes, si le Prince est foible & s'en laisse gouverner, il y a tout à présumer que ses affaires iront mal, mais les femmes seules ne seront pas responsables du mal qui se fera, la faute en sera toujours à la cause premiere, à la foiblesse du Prince. Si les femmes ne le

---

(*) Allusion à ces paroles que le grand Frédéric dit en embrassant son auguste neveu, au retour d'une expédition périlleuse, dans la campagne de 1778 où ce Prince donna de si grandes preuves de son habileté : *Je ne dois plus vous regarder comme mon neveu, mais comme mon fils.*

gouvernent pas, ne sera-t-il pas également mené par des Ministres dont l'intérêt particulier ou la fausse ambition fera le malheur de l'état ? Qu'un Prince ferme & qui remplit dignement les devoirs de sa place, aime les femmes, il n'en sera pas moins grand homme pour cela, si d'ailleurs son destin favorable lui donne les occasions de mériter ce titre; le tendre de Henri IV pour le sexe ne lui ôta pas le nom de *Grand*. Philippe d'Orléans, Régent de France, pourroit encore servir d'exemple, & tant de héros antiques & modernes que je pourrois citer. Ne défendons pas l'amour aux Princes qui savent goûter ses douceurs & se défendre de ses foiblesses : il est bon que des hommes qui sont l'arbitre de tant d'autres, aient de la sensibilité; cependant ils doivent la savoir surmonter si de malheureuses circonstances les y obligent.... »

Le caractere de Stiepan-Annibale d'Albanie, est tracé de la maniere suivante dans cette brochure : « C'est, dit-on, un esprit altier, » arrogant, souvent emporté & vindicatif, sur- » tout grondeur impitoyable; de sorte que si » on le juge par ses manieres, on le trou- » vera plus barbare peut-être que le Monte- » negrin ou l'Arnaute le plus sauvage. Mais » son cœur, son sensible cœur est l'antipode » de son esprit. C'est le contraste le plus » frappant, c'est un combat continuel qui lui » rend l'existence malheureuse & fatale. La » générosité, cette vertu des grandes ames » dégénere souvent chez lui en une prodiga-

» lité que ses revenus ne comportent pas & » qui dérangent ses propres affaires. Son ca» ractere enfin est une énigme inexplicable..: » il peut au moins se vanter d'une chose, c'est » de n'avoir jamais rien fait en secret, qu'il » ne puisse dire & dévoiler au grand jour. On » a mis pour devise au bas d'un de ses por» traits, ces paroles sur Ulisse dans le *Télé-* » *maque*... *C'est son mérite qui fait son malheur.* » Un homme d'esprit a retourné la phrase & » a dit : *C'est son malheur qui fait son mérite*... : » Oui, quand on voit avec quelle grandeur » d'ame, avec quelle patience il est parvenu » au sublime de la philosophie, à savoir souf» frir.... »

La reconnoissance publique s'est manifestée d'une maniere bien touchante, au milieu des rigueurs de l'hiver affreux que nous venons d'éprouver, envers le Monarque bienfaisant qui a donné le premier exemple des secours auxquels une infinité de malheureux prêts à périr de faim & de froid, ont dû la vie. Le monument qu'ils ont élevé, tout périssable qu'il étoit, passera plus sûrement à la postérité que ceux de marbre & de bronze. C'étoit une pyramide & cette pyramide étoit de neige ; mais que d'hommages elle a reçus chaque jour! on y a mis d'abord une inscription, & insensiblement on en a posé de haut en bas, ce qui prouve combien un Roi bon rend les citoyens éloquens. Certes si j'étois Roi, ce concours libre & public me sembleroit bien préférable à tous ces résultats académiques que l'adulation, la bassesse & la mauvaise foi dictent.

presque toujours. De toutes ces inscriptions, celle-ci m'a frappé le plus :

Le cœur admire & le cœur est content.

Tout est singerie parmi nous, & la plus belle tragédie est impitoyablement, impudemment travestie le lendemain. Le monument dont je viens de vous parler a produit à-peu-près le même effet. On a vu qu'avec un tas de neige figuré de telle maniere on pouvoit attirer & arrêter tout Paris ; vîte, un de nos Calots s'est mis martel en tête, & après avoir retroussé ses manches, invoqué son génie, il a formé son Bloc & créé Malbouroug, sa cuirasse, ses cuissarts & son grand sabre. Le bruit s'en est bientôt répandu & la foule s'y est portée, mais notre artiste de neige a bientôt trouvé moyen d'éclaircir ce trop nombreux concours, en imposant une taxe à la curiosité des spectateurs, & le suisse avoit pour consigne ; *Point d'argent, point de Malbouroug.*

Ce n'est pas tout, & les nouveautés de ce genre ont bientôt été assez nombreuses pour former une galerie fort convenable aux méditations sur la fragilité des choses de ce bas monde : je ne puis omettre de vous parler de la jolie Demoiselle-blanche qui se voyoit au Marais, avec cette inscription : *Fille à marier avant le dégel.* Que de milliers d'honnêtes gens voudroient n'avoir formé que des nœuds aussi faciles à dissoudre ! Que de fois le caprice, l'opiniâtreté, la malignité, l'impudence hâtoient l'époque de ces dégels-matrimoniaux !

oh, pour le coup, les femmes seroient moins begueules, moins acariâtres, moins indociles, moins C... & l'alternative d'être douce, réservée, complaisante, honnête ou répudiée pourroit bien rabattre le caquet de ces mégeres effrontées qui conduisent la société vers son entiere corruption.

Tout en parlant de mariage, ceci me rappelle une aventure assez tragi-comique, qui a suivi la célébration de celui de Mlle *** avec le jeune Comte D** — Ces jours derniers. La jeune Comtesse étoit radieuse, elle descendoit triomphante les degrés de l'église S. Sulpice, appuyée sur deux chevaliers de main. On appelle la voiture; le cocher fouette, ses chevaux font un movement de retraite & précipitent le carrosse contre un charretier qui passoit. Grands jurons, grand tapage; le cocher fier de son poste & de sa belle livrée menace du fouet le malheureux charretier, mais celui-ci sans s'intimider défie le superbe phaëton, & les voilà colletés. Le charretier triomphoit, le valet étoit terrassé, un des chevaliers de la suite veut mettre le hola; il essaie de les séparer, mais en vain & ne voit d'autre parti à prendre que de les bâtonner d'importance. La garde arrive, on envéloppe les combattans, on s'empare de la mariée, du marié, des écuyers & l'on conduit tout chez un Commissaire. On interroge, on verbalise, on dit bien des balivernes, & finalement la noce est remise en liberté. Oh, par ma foi, vive la police & la politesse de Paris!

La premiere représentation de *Coriolan* donnée

buée au profit des pauvres, a eu le plus grand succès. On demanda l'auteur avec transport, on demanda la Rive avec enthousiasme; les applaudissemens qu'on prodiguoit à ce dernier furent unanimes : il n'a pas contre lui la cabale qui poursuit M. de la Harpe.

A la seconde représentation un tiers des premieres loges étoit vuide : les critiques de l'abbé Aubert dans les petites affiches, une quantité de Calembours, de méchans mots, d'épigrammes éloignerent beaucoup de monde. Si M. de la Harpe eût été M. Ducis ou M. Lemiere, la salle eût été pleine à quatre heures : que cet exemple instruise les jeunes gens de lettres, de l'influence que le caractere d'un auteur peut avoir sur le succès de ses ouvrages; qu'ils apprennent que les talens ne dispensent pas de la douceur, de l'aménité, de l'indulgence & des qualités tolérantes qu'exige la bonne compagnie.

La tragédie de *Coriolan* est, comme le disent ces Messieurs, dans le genre admiratif. Les deux premiers actes de cette piece se passent à Rome, les huit autres dans le camp des Volsques. L'action est une, Coriolan ulcéré se venge du peuple romain; l'unité de temps n'est observée qu'à l'aide d'invraisemblances difficiles à pardonner. Dans vingt-quatre heures, Coriolan se plaint de ses compatriotes, il est mandé, comdamné par le peuple, il fait de longs adieux à sa mere, à ses amis, arrive dans le camp de Tullus, le détermine à livrer un assaut, réduit les Romains à la derniere extrêmité, résiste aux sollicitations de Volumnius

député du sénat pour demander la paix ; cede à sa mere ; meurt enfin assassiné : que de choses on est obligé d'assembler, que d'invraisemblances il faut admettre pour faire passer un sujet que tant de gens éclairés avoient condamné, & dont l'insuffisance avoit été démontrée par les vains travaux de tant d'écrivains !

On reproche à M. de la Harpe de n'avoir pas dit un mot de la femme de Coriolan, de n'avoir pas opposé les inutiles plaintes du sénat & des Pontifes romains à la puissance maternelle ; le triomphe de Véturie en auroit eu plus d'éclat ! On trouve foibles les deux derniers actes de cette tragédie ; on ne parle pas des deux premiers, le troisieme réunit tous les suffrages. Coriolan paroît sublime aux pieds de la statue de Jupiter, au milieu des Volsques frappés d'admiration à la vue de ce grand homme. On désireroit que plus conforme à la simplicité des attitudes antiques Larive cherchât moins à dessiner la sienne à la moderne ; & qu'en général les acteurs & les peintres françois cessant réciproquement de s'imiter, prissent leurs modeles dans le beau simple de l'antiquité. Quoi qu'il en soit, il y a de grandes beautés dans Coriolan ; elles sont rendues dans un style pur, élégant & correct, autant qu'on peut en juger, quand la lecture & la réflexion n'ont pas rectifié les illusions du débit.

Mrs. de Champfort & de Rhuliere ont fait une épigramme à laquelle M. de la Harpe a répondu ; je vous envoie les deux morceaux :

Cy gît le dernier des enfans
Des malheureux Coriolans,

Qu'un jour voit naître & qu'un jour tue,
N'êtes-vous donc pas étonnés
Qu'une maiſon ainſi ſe perpétue,
Par des enfans morts nés ?

RÉPONSE.

Connoiſſez-vous Champfort ce maigre bel-eſprit,
Et ce pédant Rhuliere à face rebondie?
Tous deux ſont pleins de jalouſie,
Mais l'un en meurt, & l'autre en vit.

On en eſt à la quatrieme repréſentation du *Jaloux* de M. Rochon de Chabanes. Cette comédie qu'on fut ſur le point de ne pas achever la premiere fois qu'on la donna, ſe releve; elle eſt même applaudie, mais elle ne le ſera pas long-temps. Le *Jaloux* de M. Rochon eſt un maniaque imbécile, qui ſans le moindre motif ſoupçonne ſa maîtreſſe & la tourmente. Une femme qui paroît d'abord en amazone ſe déguiſe en officier de dragons, & ſe métamorphoſe en homme, en amant dans l'eſprit du jaloux, parce qu'elle fait des armes avec facilité. Il épie toutes ſes actions, ſuit ſes pas, la ſurprend avec ſa maîtreſſe, entre par une fenêtre, tempête, met tout en fuite, ſe déſeſpere, offre un cartel à la belle déguiſée qui l'accepte; elle ne croiſe le fer de ſon adverſaire que quand elle apperçoit qu'on peut les ſéparer : le ridicule de ſes tranſports rend tout honteux notre jaloux qui ſe retire. La Marquiſe ſa maîtreſſe a l'air de ſe fâcher contre ſon bizarre amant, on lui promet qu'elle pardonnera — Et la toile tombe.

Le théâtre dans cette piece change quatre fois de décoration : on ne sait si l'héroïne est fille ou veuve. Son oncle est un bonhomme qui, dit-on, aime la chasse & la promenade, il entre toujours sans motif & sort toujours sans sujet. Un certain Monsieur fort fat, fort ennuyé, calqué sur les Marquis du siecle précédent, n'est là que pour débiter avec prétention, avec emphase, de ces phrases triviales tombées dans les boutiques & dans les études de procureur. Le valet & la suivante se rendent utiles en exécutant quelques commissions. La Dame en dragon a du goût pour le jaloux pendant dix minutes ; elle se persuade qu'un cartel qu'on lui remet de sa part est un billet d'amour. Cette idée m'a paru piquante, mais l'auteur n'en tire aucun parti. Une des scenes les plus marquantes de cette comédie est celle où le chevalier (le jaloux) surprend sa maîtresse endormie : il réfléchit avec désespoir, qu'un autre eût pu pénétrer dans cet appartement & comme lui contempler tant d'appas. Il déclame contre la négligence des valets qui ne ferment pas les portes ; fait une invocation à l'amour, & réfléchissant tout-à-coup que sa Dame pourroit rêver à tout autre qu'à lui, il la réveille avec brutalité.

Les inquiétudes du jaloux se développent souvent d'une maniere peu délicate ; il paroît inquiet, sur-tout, de la disposition des lits & des appartemens ; toujours persuadé qu'un dragon va coucher auprès de sa maîtresse. On applaudit selon l'usage une quantité de tirades en langage précieux, qu'on nomme des *détails*

charmans. En peignant l'ardeur d'un amant qui contemple sa maîtresse le chevalier dit :

Il vole entre ses doigts quand elle ôte ses gants.

Le mot *mourir d'ennui* est trop simple : M. Rochon le remplace par le mot *trépasser* : *Pour m'empêcher de trépasser d'ennui*, &c.

Molé se tue pour plaire & faire valoir son rôle. M. Rochon en épargnant les poumons de l'énorme Desessarts qui n'a rien à dire, pouvoit lui sauver vingt voyages inutiles, & le laisser dormir paisiblement. Mlle Contat est bien mise & fort jolie. Mlle Raucour sous l'habit de dragon seroit dangereuse auprès d'une femme ; elle a le son de voix & les gestes d'un homme.

Quelques jeunes officiers eurent il y a quelque temps une querelle avec le guet chez Nicolet.. l'affaire fut vive. Elle fut portée au tribunal des Maréchaux de France : le vieux Duc de R... se souvint qu'il avoit été jeune & mousquetaire. Son esprit chevaleresque lui fit approuver l'effervescence des jeunes militaires. Il blâma les gens du guet. Un de ces jeunes gentilshommes s'écria : *M. le Maréchal, un soldat a eu l'impudence de dire qu'il se F... de vous!* — *Cela peut-être, mais, Monsieur, comme il ne vous a pas prié de me le redire, ayez la complaisance de vous rendre à l'abbaye.*

COUPLETS

COUPLETS

*A Madame la Baronne de *** Chanoinesse.*

Sous l'habit d'une Chanoinesse
Je vois un ange séducteur,
Lorsque j'entends la sainte messe,
Satan vient tourmenter mon cœur.

Lorsque vous chantez Sexte & None;
Je me crois dans le paradis;
Quand vous riez, belle Baronne,
Je crois voir le Dieu de Cypris.

Vous édifiez à l'église,
Et moi, j'y suis un grand pécheur,
J'ai besoin qu'on me moralise,
Soyez mon ange conducteur.

De Paris, le 30 Mars 1784.

LA vente des équipages du Duc de Chartres commence. De deux cents chevaux S. A. n'en conserve que trente. Cent valets de tout étage sont renvoyés. Il ne reste que deux cuisiniers & un maître d'hôtel. Nos financiers font un plus grand train. Au surplus une telle réforme ne peut que faire honneur à ce Prince qui est si puissamment riche qu'en très-peu d'années elle le remettra au-dessus de ses affaires.

Ces jours derniers le Comte de Valentinois avoit soupé avec le Roi. De retour à

Paris, plutôt qu'on ne l'avoit ſans doute penſé, il trouve ſon hôtel rempli de tumulte, de gens du guet, d'autres vêtus de noir. On lui apprend que l'on vient d'enlever ſes deux ſecrétaires. Ces Meſſieurs ſont Génois & s'étoient aviſés, dit-on, de faire des couplets & des couplets à l'italienne. Le Comte indigné de cet affront & comptant d'autant plus en tirer ſatisfaction qu'il venoit de quitter le Roi, court à la police & porte ſes plaintes à M. le Noir. Le magiſtrat lui ferme la bouche en lui diſant qu'il n'a rien fait que par des ordres ſupérieurs. Il eſt odieux & abſurde de ſuppoſer que le Roi en invitant le Comte de Valentinois à ſouper, aît ſu ce qui alloit ſe paſſer dans la maiſon de celui qu'il faiſoit jouir du plus grand honneur qu'un ſujet puiſſe recevoir.

Le cardinal de Guémenée cherchoit dernièrement à prévenir le Roi contre les inculpations dont on charge la maiſon de Rohan; on fatiguera Sa Majeſté, diſoit-ils, d'écrits & de mémoires à n'en pas finir que nos ennemis s'occupent à fabriquer. — M. le Cardinal, répondit le Monarque, tant mieux pour vous ſi vous avez raiſon, tant pis pour vous ſi vous avez tort.

Les préjugés d'état font naître bien des horreurs dans la ſociété. Les huiſſiers, les commis de barriere & autres gens pourtant indiſpenſables dans l'ordre établi, ſemblent être des victimes vouées à la violence des hommes. Encore rit-on des outrages qu'ils reçoivent. Ces jours derniers le courier de Rouen
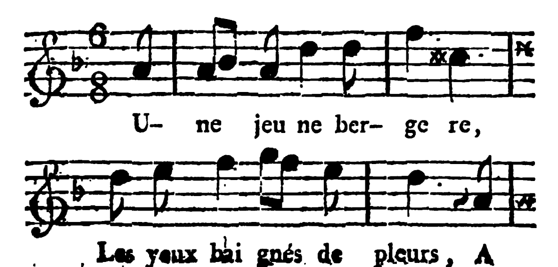
revenoit à Paris, chargé, dit-on, de contrebande. Il avoit sans doute été vendu. Quelques commis vont en avant & veulent le visiter. Le courier les méconnoît, feint de les prendre pour des voleurs, leur lâche quelques coups de fouet & finalement, comme ils alloient s'emparer de la cariole, prend un pistolet & en couche un sur le carreau. Les autres s'enfuient, le courier arrive ventre à terre à la poste, fait son rapport, &, dit-on, est applaudi. A la vérité les ordonnances condamnent les commis puisqu'elles leur défendent d'arrêter un courier dans sa marche & leur prescrivent de le suivre jusqu'à la poste pour faire visiter devant eux le contenu de sa voiture & de ses malles.
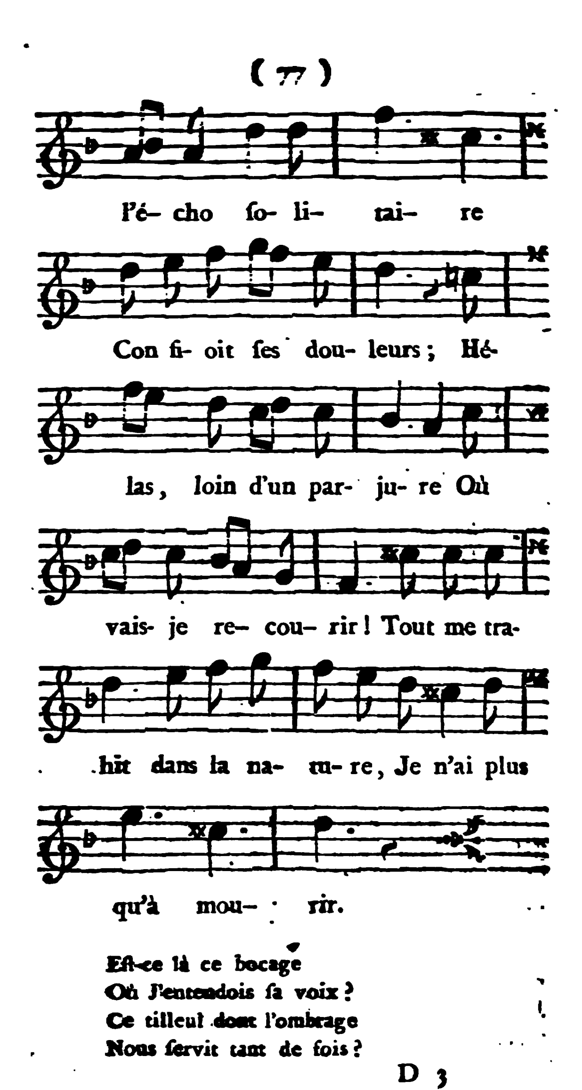
Il y a quelques semaines qu'un homme qui tient le premier rang dans son état, arriva à Paris où ses affaires devoient le retenir pendant quelques temps. Le lendemain de son arrivée un inconnu s'étant fait introduire dans son appartement : j'ai appris, lui dit-il, que votre grandeur doit passer une partie de l'hiver dans ce pays-ci, & je viens lui demander la préférence pour la fourniture de son bois. J'en ai d'excellent dans mon chantier : & tous les jours on m'en fait compliment : c'est moi qui fournis M. le Duc de ... M. le Comte de ... le palais de ... — Hé bien, faites-m'en amener vingt-cinq voies. Le marchand tire sa révérence, & dès le lendemain les vingt-cinq voies furent arrangées dans sa cave. Jamais on n'a brûlé de meilleur bois : le maître, ses gens, tout le monde en fai-

ſoient l'éloge. Le marchand reparut au bout de trois ou quatre jours : Hé bien, Monſeigneur eſt-il content de ſon bois? — Parfait! excellent!.. en avez-vous le mémoire ? — Monſeigneur.... oh.... je ne viens pas.... pour.... cela. — N'importe, donnez, je paie mes fourniſſeurs comptant : & le marchand toucha le prix de ſon bois. Un mois après parut un autre homme : Je viens, dit-il, m'informer, ſi Monſeigneur eſt content des vingt-cinq voies de bois que je lui ai fournies. — Je l'ai déjà dit, le bois eſt très-bon. — C'eſt que je ſuis à la veille d'un gros payement, & ſi Monſeigneur vouloit, je lui remettrois ſon mémoire quittancé. — Comment! mon mémoire? je ne paierai ſûrement pas deux fois, & tout en parlant, il montra le premier mémoire qu'il avoit acquitté; le véritable marchand s'en retourna dupe du tour que lui avoit joué le filou qui s'étoit préſenté à ſon chantier comme valet de chambre de la nouvelle pratique.

LA BERGERE DÉLAISSÉE.

ROMANCE.





Eſt-ce là ce bocage
Où j'entendois ſa voix ?
Ce tilleul dont l'ombrage
Nous ſervit tant de fois ?

Cet aſyle champêtre
En vain va refleurir.
O doux printemps, tu viens de naître,
Et moi je vais mourir.

Autrefois ſa muſette
Soupiroit nos ardeurs;
Il paroit ma houlette
De rubans & de fleurs;
A des beautés nouvelles
L'ingrat va les offrir,
Et je l'entends chanter pour elles,
Quand il me fait mourir.

Viens voir couler mes larmes
Sur ce même gazon
Où l'amour par ſes charmes
Egara ma raiſon,
Si dans ce lieu funeſte
Rien ne peut t'attendrir,
Adieu, parjure, un bien me reſte,
C'eſt l'eſpoir de mourir.

De Paris, le premier Avril 1784.

BEAUCOUP de gens ont écrit ſur les voyages, mais très-peu, ce me ſemble, les ont conſidérés ſous un point de vue vraiment utile, tant les préjugés reçus ont de pouvoir & d'influence ſur les meilleurs eſprits; auſſi n'en eſt-il aucun qui n'ait vanté les avantages, la néceſſité, l'indiſpenſabilité même des voyages. J'oſe penſer bien différemment, & même aſſurer que, non-ſeulement ils ſont inutiles,

mais qu'ils ſont même pernicieux aux trois quarts des hommes. Je vois ici cent étrangers de tous les âges : qu'y font-ils la plupart ? mot à mot ce que la Bruyere diſoit des joueurs ; *Commencer par être dupes & finir par devenir fripons ;* je ne manquerois pas d'exemples à citer. Sont-ils las de nos filles, de nos bals, de nos ſpectacles, je ne dis pas de nos livres, de nos monumens, de nos arts ; ils s'échappent pour l'Italie, parcourent quelques galeries de tableaux, paient aſſez chérement des collections de croutes, & retournent dans leur pays chargés de ridicules qui les y rendent comme étrangers après deux ſeules années d'abſence. J'en conclus donc que les voyages ne ſont vraiment recommandables que pour ceux auxquels ils offrent un objet réel de recherches & d'obſervations dont le réſultat peut contribuer au bien-être de la ſociété ; tels ſont les artiſtes, les philoſophes & les Princes : mais autant l'artiſte & le philoſophe doivent-ils ſe faire connoître, autant les Princes doivent-ils l'éviter. L'objet des uns doit être de voir & de juger les choſes, celui des autres eſt de voir & de juger & les choſes & les hommes. Qu'un Prince voyageant dans toute la ſévérité de l'*incognito*, peut apprendre & voir de choſes dans la ſimple cabane, qu'il n'eut ſeulement jamais ſoupçonnées en reſtant dans ſes palais ! C'eſt là qu'il peut exactement s'inſtruire de la voix du peuple, tant ſur ſa propre conduite & ſa réputation que ſur celles des perſonnages auxquels on a confié quelque portion d'autorité ! C'eſt là qu'il eſt

remis à sa simple qualité d'homme, & qu'il apprend à y rappeller ceux qui s'en écartent; & c'est pour cela que l'on écoute avec un vif intérêt les détails de voyages que de grands Princes ont entrepris de nos jours.

On peut citer au nombre de ces courses instructives & honorables pour les grands, celle que M. le Comte d'Art... a faite dernièrement à l'abbaye de la Trape. Ce Prince a voulu voir par lui-même, si des hommes étoient capables de se soumettre à des épreuves aussi rigoureuses & aussi constantes que celles dont ils font profession. Il est en conséquence parti secrétement un matin pour s'y rendre accompagné de M. le Marquis de Crussol, & suivi d'un seul domestique sans livrée. A l'aspect de cet affreux & saint hermitage, quelles sensations nouvelles n'a pas dû ressentir un jeune Prince accoutumé aux tableaux voluptueux des cours? des sentiers tortueux au lieu de chemins alignés, des houx sauvages au lieu de tilleuls & d'orangers, des marais fangeux au lieu de bassins d'eau limpide, des hommes au lieu de courtisans, l'humilité sous la bure, mais non la bassesse que décorent les étoffes dorées: quel contraste! Tout cela n'a fait que changer la simple curiosité en tendre intérêt, & l'on ne sauroit trop louer la grace respectueuse avec laquelle l'inconnu voyageur a supporté cette épreuve toute nouvelle. Introduit dans le monastere, on le conduit silencieusement dans une chapelle assez humide, où sans carreau, sans tabouret, il falloit s'agenouiller à terre & prier un instant; de là conduit au par-

loir, les *Confessions de S. Augustin* lui ont été présentées pour méditer... Enfin un pere arrive, & demande à ces Messieurs, ce qui procure à la maison l'avantage de les recevoir. — *La curiosité* — *Puissiez-vous être édifié en la satisfaisant*, répond le digne pere! *nous travaillons & nous prions, voilà nos occupations & nos plaisirs.* Vous avez su peut-être que le meilleur lit ne fut pas pour l'illustre voyageur. Il resta toujours inconnu, & laissa dans l'abbaye la plus haute opinion de sa façon de penser.

Le Musée auquel préside M. Cailhava D'estandoux, s'assembla le 18 Mars, chez M. Pilâtre de Rosier à l'hôtel des Fiacres. On y fit d'abord la lecture de quelques fragmens sur la comédie par le président M. Cailhava. Il nous enseigna que les Grecs adoptoient trois unités: celles de temps, d'action, & de lieu, il desire qu'on y joigne l'unité d'intérêt : il critiqua quelques fautes de Moliere & s'appuya de l'autorité d'*Isabelle & Gertrude*. Un particulier nous lut un mémoire sur les moyens de conserver la chaleur du soleil pendant quinze jours à l'aide de plusieurs verres. Il attribue la découverte de ce moyen à M. de Saussure, & se contente de l'avoir perfectionné. Un des membres du Musée essaya de nous décrire l'organisation des troupes de l'Inde, qui sont armées de méchans fusils, & dont la cavalerie est d'une composition monstrueuse : l'auteur, grand politique & savant philosophe, craint que l'ambition ne ravage long-temps les belles provinces de l'Indoustan, & qu'un hardi conquérant n'en

réunisse encore toutes les dominations dans sa main. M. Gin, le moderne traducteur d'Homere, qui nous assuroit jadis qu'il imiteroit jusqu'au sommeil de son auteur, nous apprit dans ses *réflexions sur la philosophie du siecle de Louis XIV & de Louis XV*, que Corneille & Racine, poëtes tragiques, Boileau le satyrique, Pascal le penseur & le mathématicien, que Rousseau, Voltaire & Buffon étoient de fort grands écrivains; il nous apprit de plus qu'il faut de temps en temps se délasser des épines de la littérature, quoiqu'on trouve chez elle ce miel qui assure le triomphe de la vérité. Il nous assura que Voltaire, à l'exemple de Thespis, introduisit sur la scene de nouveaux costumes, & nous parla de cette soif de l'étude qui engage dans le Pyrrhonisme. Il faudroit copier tout son discours pour donner une idée complette des choses savantes & merveilleuses qu'il débita; encore pour en juger, eût-il fallu l'entendre, comme on le disoit de Démosthene.

Un écrivain fort honnête & du ton le plus doux, nous donna ses *Essais sur l'éducation d'Henri IV*. Parmi plusieurs traits racontés longuement & d'une voix radoucie, on applaudit à celui-ci : « Le Gouverneur de ce Prince » lui dit qu'un Bourbon avoit trahi la France » — Cela n'est pas possible — On lui nomma » le connétable de Bourbon ; avec un mou- » vement d'indignation & de mépris, le jeune » Henri raie le nom du connétable de l'ar- » bre généalogique qu'il avoit sous les yeux & » le remplace par celui du chevalier Bayard. »

Un grave Bénédictin fit lire quelques morceaux traduits de l'Arabe ; il parla d'un tambour conſtruit par art magique, qui donnoit la colique & faiſoit rendre les vents enchaînés dans les inteſtins. Un voyageur philoſophe lut un mémoire ſur l'avantage de vendre les negres à terre & non dans les bâtimens qui les portent dans nos colonies.

Le ſavant qui nous avoit parlé de l'enfance d'Henri IV, nous fit entendre ſur ce Prince des vers doux, anodins & coulans ; il nous prévint avec modeſtie qu'il étoit hardi de marcher ſur les traces de Voltaire. Vous jugerez de ſon ſtyle par ce vers :

Quel amas de ſouffrance en troupeau raſſemblé !

M. Pilâtre de Roſier termina la ſéance par de ſavantes expériences ſur la machine électrique, de laquelle il tira des étincelles ; il fit danſer une petite figure entre deux plateaux : nous vîmes avec étonnement de la pouſſiere attirée & répouſſée d'une maniere merveilleuſe. Il fit détonner deux fois l'air renfermé dans le piſtolet de Volta, &c. &c.

— Telle fut, Monſieur, la ſcéance à laquelle aſſiſtoient des phyſiciens, des mathématiciens, des naturaliſtes, & beaucoup de viellards... Tout le monde ſe retira méditant ſur la grande utilité des Muſées.

Autant la candeur de la vraie piété nous touche, autant l'odieux fanatiſme nous révolte & nous remplit d'indignation. Ces jours derniers, M. le B. de T... étant mort inopinément

on fut commander son convoi à sa paroisse. On opposa quelques pitoyables difficultés qu'on étaya du spécieux prétexte d'inattribution, & l'on prétendit que cela ne devoit regarder que l'ordre de Malte dont il étoit Chevalier. On s'adresse donc à Messieurs de l'église du Temple, & bientôt, autant pour les mille écus auxquels sont taxées ces cérémonies que pour l'honneur du Chevalier, on met en branle toutes les sonneries, on apprête tous les plus riches ornemens funebres, puis on va s'assurer de la rétribution par un scellé sur les effets du défunt. Mais quelle fut la decourageante surprise des huissiers chargés de cette fonction! Deux petites pieces meublées à la militaire, du papier, des chaises, quelques fracs, point de bijoux précieux..... Eh mais vraiment, Messieurs du chapitre n'y ont pas refléchi, M. L. C. de T.... n'étoit que frere agréé, sans être reçu, ni avoir passé par les grades; sa paroisse peut justement le réclamer, & c'est assurément le cas de rendre à César ce qui est à César. On fait taire les cloches & l'on détend les poëles mortuaires. La famille de T... obligée de retourner à la charge vis-à-vis de Mrs. de la paroisse, obtient après bien des allées & venues, bien des si, bien des mais, &c. que le Comte leur parent obtiendra les honneurs de la sépulture : & cela d'une part, faute de mille écus, & de l'autre, pour n'être pas mort comme tant d'autres saints personnages, de la Vé... ou de la Cr...

C'est dommage qu'une idée heureuse ne soit qu'imparfaitement mise en valeur. Celle d'un

ouvrage périodique qui nous eût fait connoître la littérature étrangere, ne pouvoit que contribuer à l'instruction & à l'agrément des gens de lettres, en les mettant à-peu-près à portée d'en faire des comparaisons utiles; mais il faudroit que le discernement & le goût les plus sûrs présidassent à cette entreprise. Quoiqu'assez avantageusement connu, M. Prévost d'Exmes ne semble pas débuter fort heureusement dans le premier volume d'une Collection pareille qu'il vient de commencer sous ce titre : *Trésor de la littérature étrangere*. Une *Ode aux Graces*, traduite du grec de Pindare, par M. l'Abbé Massieu, imitée en vers françois par la Motte-houdart; un *Hymne à Vénus de Sapho*, mise en vers par Mrs. Blin de Sainmore & Poinsinet de Sivry; le *Jugement de Paris*; cantate imitée du latin d'Hygin & du grec de Coluthus, par M. Richer & par M. Imbert; *la Bouteille de Leyde*, traduite de l'anglois de Priestley, par un anonyme, &c. &c. ne sont, ce me semble, ni des pieces assez neuves ni assez saillantes pour donner beaucoup d'intérêt à cet ouvrage. Des traductions du grec ou du latin sont certainement trop au-dessous de leur texte, pour nous les offrir en comparaison : c'est d'ailleurs remonter trop loin, & c'est s'écarter de l'idée que donne le titre de *Trésor de la littérature étrangere*, que d'aller puiser dans la littérature grecque & latine. Dans le petit nombre de pieces où l'auteur s'accorde avec lui-même, & qu'il emprunte de nos voisins, le seul morceau, traduit de l'allemand de M. le Baron de Schonaich me semble digne

de vous être cité. C'est la réponse qu'Arminius, général des Germains, est censé faire à Brenno qui le presse de consulter la prêtresse Velleda, sur le sort de la bataille qu'il est prêt à livrer à Varrus, général des Romains. Le seul reproche qu'il paroisse mériter, est le ton philosophique qu'on y trouve, & qui dément trop ouvertement les temps de superstition où vivoit Arminius. Que ce Germain fut brave, intrépide, grand guerrier, rien de mieux; mais qu'on en fasse un philosophe aussi raisonneur que ceux du dix-huitieme siecle, c'est ce qui choque toutes les vraisemblances. Du reste il fait honneur au talent de M. le Baron de S. « Que » peut, dit Arminius, m'apprendre une mor- » telle, qui est née & qui a été nourrie comme » moi ? il n'appartient qu'à l'Etre suprême de » pénétrer dans l'avenir, & c'est un don qu'il » communique rarement aux hommes. Quels » prodiges Velleda a-t-elle faits dans sa vie ? » Que veux-tu que je lui demande ?.. Si la » Germanie sera toujours esclave ? Si Varus » infectera long-temps, avec son armée cor- » rompue, les terres des Teutons ? S'il con- » vient de briser le joug infame sous lequel » les Romains nous tiennent assujettis ? Si nous » pouvons nous venger des insultes de ce peu- » ple ? Si la liberté rend une nation heureuse ? » Si la vertu appartient aux seuls Romains ? » Si les Germains ne tirent point leur ori- » gine de cet être bienfaisant ? S'il y a de l'hé- » roïsme à souffrir les insultes ?.. Ce sont là » des secrets que le Dieu qui a formé la terre » & les cieux avec tant de simétrie, & dont

» la providence infinie dirige le cours des af-
» faires humaines, n'a pas révélés à une fem-
» me. Non Brenno, cette épée & cette lance
» sont nos augures... Notre persévérance in-
» trépide doit être notre plus sûr oracle, &
» il y a de l'impiété & de la bassesse à con-
» sulter une femme.... Contemple ce firma-
» ment! Sa gloire (de la divinité) n'éclate
» pas plus dans le soleil que dans le moindre
» herbage des champs. Les consultations dont
» tu me parles, sont autant de preuves de
» l'aveuglement des hommes, & les sacrifices
» pompeux des Romains, de l'orgueil de leurs
» prêtres.... Le temps n'est plus, où les Dieux
» conversoient familiérement avec les hom-
» mes & mangeoient avec eux à la même
» table.. »

Je me suis souvent demandé pourquoi tel trait m'affectoit, tandis qu'il n'excitoit que le rire chez beaucoup d'autres. Je n'ai pas encore trop su ou n'ai pas osé résoudre la question. Quoi qu'il en soit, le suivant est de ce genre, & j'observe que depuis qu'il a transpiré, les uns s'amusent fort de la prétendue ruse du pere de famille dont il s'agit, tandis que d'autres n'y voient que les suites d'une extrêmité fort affligeante. Sur la fin, je n'oserois dire de l'hiver, car nous gelons encore, mais des froids rigoureux, un malheureux pere ayant porté jusqu'au dernier haillon au Mont-de-piété, & se trouvant enfin sans savoir de quel bois faire fleche, s'avisa d'y porter les deux enfans dont il étoit chargé, ne pouvant plus les nourrir. Il les arrange dans un panier, les

couvre d'un linge & se rend au lombard vers l'heure du dîner. Les bureaux étoient fermés, il le savoit, & dit qu'il alloit attendre. En conséquence il pénetre, dépose à la porte son précieux fardeau, & s'en va sans rien dire... Les directeurs arrivent, voient ce paquet, demandent, *ce que c'est, ce que c'est?*.. personne ne répondant, on leve le linge, & l'on apperçoit deux pauvres petites créatures levant leurs têtes, raconter innocemment que leur pere ayant mis en gage tout ce qu'il avoit, & ne sachant où prendre pour les nourrir, les avoit exposés à la pitié de ceux qui possédoient tout ce qu'il avoit possédé... on leur fit des questions. Mais fideles à l'injonction paternelle, les pauvres petits ne voulurent déclarer ni leurs noms ni leur demeure.

Un mari, probablement aussi embarrassé de sa douce moitié, n'a pas pris les mêmes précautions pour pourvoir à sa subsistance; il l'a jettée, jeudi dernier, par la fenêtre d'un quatrieme sur les huit heures du matin, & cela rue d'Orléans, l'une des plus habitées & fréquentées de Paris. Le temps d'aller chercher la garde, un commissaire, de constater la fenêtre fatale, & le mari étoit déjà bien loin. On à enlevé le misérable cadave, on s'est dispersé, la minute après on n'en parloit plus.

On s'entretient plus volontiers de ballons & de gaz-inflammable. Ce gaz-inflammable fait furieusement travailler nos savans ! chacun veut avoir le sien : les végétaux, les minéraux, la paille, le charbon, que sais-je ? tout est mis à contribution par le bercail si nom-

breux des physiciens du jour. Mais de tous les gaz, convenons que celui du Marquis de Villete est inflammable par excellence. Hier au soir, il amena deux jolies femmes au caveau pour prendre des glaces : tous les flagorneurs qui se trouverent là, les eurent bientôt entourées. Les globes & les gaz vinrent sur le tapis. *On a beau faire*, dit le Marquis en montrant ces Dames, *toute la chymie ne produira jamais un gaz-inflammable aussi puissant que ces yeux-là.* Chacun applaudit, & convint de la rapidité de ses effets.

Un mot moins brillant, mais tout aussi spirituel, est celui d'une femme du commun, que le hasard me fit entendre l'autre jour. Elle traversoit, avec une jeune fille & son frere, le jardin du Palais royal. Un jeune éventé sortoit fort aviné de chez le restaurateur; il lui lâche le quolibet, & se promettoit davantage si la jeune fille ne l'eût vivement repoussé... le frere menace... Le maître redouble d'insolence. La femme craint les suites des propos, & s'indigne contre l'impertinent : *Eh, morguenne*, lui dit-elle en le prenant rudement par le bras, *quand on a tort on s'en va.* Cette saillie pleine de sens & de morale, frappe l'étourdi qui reconnoît son tort & se retire.

Telephe est une espece de Poëme en prose, une espece de roman philosophique qui paroît depuis peu de jours. Son auteur passe pour avoir fourni quelques articles au grand ouvrage de M. l'abbé Raynal : je n'hésiterois pas à croire que les déclamations de ce dernier livre, sur l'esclavage des negres, sont de l'auteur de *Te-*

lephe. On y remarque le même esprit & sur-tout la manie ridicule de prêter à des sauvages, à des esclaves, les grandes idées subtiles de la philosophie moderne, & cette délicatesse que l'éducation nous fait acquérir. *Telephe* est un assemblage de faits sans intérêt, d'aventures qu'on trouve par-tout : l'auteur copie *Télémaque*, les *Voyages de Cyrus* & sur-tout le Séthos de l'abbé Terrasson. Son style est obscur, ampoulé ; ses idées communes sont prononcées dans un style prophétique.

Telephe tue par mégarde un homme sans armes qui cherche sa fille au milieu d'un champ de bataille. Cet homme lui donne cinq talens, & lui pardonne à condition qu'il ira racheter sa fille & qu'il la conduira dans sa patrie : le héros le lui jure : fidele à son serment il erre de contrées en contrées ; il est esclave, amoureux, il apprend enfin que sa maîtresse la belle Iphinoë a fait délivrer celle qu'il cherche & par monts & par vaux. Tranquille, il épouse sa Princesse ; & le public ne sait pas un mot de la petite fille qui a causé tant de chagrin au fils d'Hercule, car Telephe est declaré tel par un vieux serviteur & par les prêtres du temple d'Eleusis.

On peut mettre ce livre à côté de tant d'autres que fait enfanter l'impuissance d'être poëte, & la difficulité d'être simple dans un siecle de déclamateurs.

De Paris, le 5 Avril 1784.

On mande de Rouen que l'on suit au parlement une affaire qui n'embarrasse pas peu la sagacité de Messieurs. Elle prouve la fertilité d'imagination de nos Chevaliers d'industrie. Un Sr. G*** qui dans le monde a, pour non de guerre, St.***, se présente un soir au bureau des messageries pour arrêter une place de la diligence du lendemain. Il tenoit un sac d'écus, au moins en apparence, & demande des louis pour de l'argent blanc. Le commis lui en promet pour le moment du départ : notre homme arrive à l'heure fixée pour partir ; le commis lui présente cinq louis & est fort étonné qu'il lui demande son reste. — Comment, reprit l'audacieux personnage, ne vous ai-je pas donné quarante écus de six livres pour me les remettre aujourd'hui en or ? Le commis ne peut que le traiter d'imposteur, de fripon, l'autre le prend aux cheveux & le terrasse. La diligence part ; la garde arrive, on mene mes gens chez le juge & l'on finit par plaider.

La grande réforme que M. le duc de Chartres a faite dans sa maison a causé une vive sensation dans le monde. Quatre-vingt personnes perdent un pain sur lequel elles comptoient comme sur un patrimoine. Il est beau de faire à ses dettes ce sacrifice de ses jouissances, mais l'existence d'anciens serviteurs n'est-elle pas au nombre des dettes du Prince ? On dit que Son Altesse avoit proposé à Ma-

dame la Ducheſſe d'imiter ſa conduite, qu'elle s'y eſt refuſée, & qu'elle a gardé tout le monde de ſa maiſon.

M. d'Ar*** eſt attendu inceſſamment avec ſa nouvelle épouſe que nos roués couchent déjà en joue; on la dit jolie : ce ſeigneur avoit ici une jeune maîtreſſe avec laquelle il vivoit ſi bourgeoiſement qu'il n'étoit jamais chez elle que M. Baudouin, n'y étoit ſervi que par ſon Jockey : il ne doute ſûrement pas que ſon épouſe n'ait à plus forte raiſon les mêmes égards & la même fidélité, mais il oublie que ni les Ducs ni les Marquis & plus que tout cela ni les Ducheſſes ni les Comteſſes n'honoroient Lolote de leur ſociété, tandis que la jeune Eſpagnole en ſera malheureuſement entourée.

Un autre célebre perſonnage a eu à ſon retour à Madrid, une aventure un peu plus fâcheuſe qu'un mariage avec une jolie fille, c'eſt Dom Moreno, celui qui commandoit les batteries flottantes à Gibraltar. Les gazettes nous ont appris ſon duel & ſa mort, mais elles ne vous ont pas dit que ſon adverſaire étoit un inconnu qui lui diſputoit le haut du pavé, & auquel il ne voulut pas céder; ſa querelle n'eut pas d'autre motif.

On n'a parlé ici pendant quelques jours que de l'aventure de Mad. d'Orm***. Elle fait rire les uns & gémir les autres. Voici ce que c'eſt : cette jeune femme ſans être fort jolie a été malheureuſement l'objet de la paillarde convoitiſe du Vicomte de Ch**. Il trouva d'abord de la ſageſſe, il gagna la femme-de-cham-

bre & finalement il eut la maîtresse. Comme elle est riche & que le Vicomte est fort court d'especes, il trouva tout simple d'emprunter quelques rouleaux à sa victime, elle les lui prêta & le Vicomte s'exhaloit en reconnoissance dans différens poulets, qui viennent déposer pour sa délicatesse; il se brouilla enfin avec sa bailleuse de fonds; un jeune gentilhomme Picard lui succéda. Cette seconde raison a ajouté aux scandales & aux plaintes du mari, mais la famille suivant les grands principes a prétendu qu'il n'étoit que jaloux, & que sa femme étoit très-sage. L'époux a voulu faire éclater la vérité, & il faut convenir qu'il s'est soumis à une cruelle épreuve. Il s'est caché sous le lit de la Dame, & a si bien choisi son temps qu'il a interrompu les ébats des deux amans. Cette preuve a conduit naturellement à une séparation, & la Dame est entrée dans un couvent. Notez pourtant qu'elle a douze mille livres de pension & qu'elle conserve la même femme-de-chambre qui l'a corrompue; le plaisant est que l'aimable Vicomte fait le diable dans le monde pour se faire attribuer l'aventure qui perd Mad. d'Orm ***. Ce sont là de ces traits qui peignent bien mieux un homme que le pinceau de la Bruyere.

De Paris, le 7 Avril 1784.

LES ſoins vigilans de notre police & la quantité de ſuppôts qu'elle a ſous ſes ordres, ne peuvent empêcher de pénétrer juſqu'à nous ces ouvrages piquans qui dévoilent la tyrannies, les injuſtices & les perſécutions qu'exercent le chef & les ſubalternes de l'inquiſition françoiſe, contre ceux qui oſent élever la voix pour ſe plaindre des intrigues de quelques gens en place & de leur deſpotiſme. Il en eſt peu d'auſſi hardi que la brochure intitulée : *Le Diable dans un bénitier.... Dédié à un Miniſtre détat..... Revu & corrigé par un Cenſeur-Royal..... Par Pierre le Roux ingénieur des grands chemins : à Paris, de l'imprimerie Royale avec approbation & privilege du Roi.*

Voici comment cette brochure commence. *Le Deſpotiſme que le plus léger obſtacle irrite & déſeſpere, ne peut ſoutenir l'idée de la liberté. Le plus cruel de tous les ſupplices eſt pour lui le ſpectacle du bonheur de ceux qu'une fuite rapide a dérobés à la violence de ſes coups, & qui jouiſſent en paix, dans ſon voiſinage, des douceurs d'un gouvernement aux yeux duquel les droits de l'humanité ſont comptés pour quelque choſe...* Il eſt aiſé de voir que celui qui écrit de cette maniere eſt dans la cité de Londres. Comme je ne veux point partager ſon audace & me brouiller avec les perſonnages dont il eſt queſtion dans cette brochure, je me contenterai de vous citer quelques paſſages.

L'auteur prétend que des intrigues & des ja-

lousies ont fait manquer *l'expédition des Espagnols ; fait perdre des convois ; sauvé l'amiral Hardi ; fait retirer Mrs. Dorvilliers & Duchaffaut ; employé le Comte de Grasse, & instruit l'Angleterre de tout ce qui se faisoit en France.* Si toutes ces accusations sont vraies, on ne peut qu'être indigné contre ceux qui pour satisfaire des haines particulieres sont assez lâches pour trahir leur patrie. Cet ouvrage contient des portraits assez bien faits de suppôts de la police & de l'illustre *Gazetier cuirassé.* Voici ce qu'on lit sur ce dernier. *Imaginez, lecteur, une face large & plate dont tous les traits sont formés avec une graisse livide & flottante, des yeux hagards, exprimant la frayeur & la perfidie ; un nez applati, des narines larges & ouvertes, qui semblent respirer la luxure la plus effrenée,*

Tauri anhelantis in Venerem.

Une bouche de chaque côté de laquelle découle continuellement une sanie livide, fidele emblême du venin qu'elle ne cesse de répandre ; en un mot, la figure d'un tigre soulé mais non rassassié du carnage, à qui l'on a fait la barbe, &c....

Le célebre Beaumarchais est associé au *Gazetier cuirassé*, ainsi qu'un nommé *Francis ;* l'auteur du *Diable dans un bénitier* prétend que ces Messieurs avoient adopté la devise :

Tros Tyriusve mihi nullo discrimine habetur.

Ils vendoient l'Angleterre à l'Amérique, celle-ci à la France, & la France à toutes. Leur conduite étoit

marquée au coin de l'impartialité la plus exacte; ils ne faisoient aucune différence entre les trois nations.

L'auteur en parlant du motif qui a déterminé le voyage d'une brigade de la police de Paris pour se rendre à Londres, dit *qu'il s'agissoit de découvrir l'auteur d'un petit roman qui renfermoit les aventures galantes d'une Princesse. Le Diable dans un bénitier* n'en dit pas assez pour défendre la personne illustre contre laquelle on s'est permis des calomnies atroces. Comme ce Diable dans l'eau bénite écrit très-bien, il me semble qu'il auroit pu traiter ce sujet avec plus d'intérêt qu'il ne l'a fait; il passe trop rapidement sur ces pamphlets abominables, fruit de la plus noire calomnie & de la méchanceté la plus criminelle; productions enfin qui ne doivent le jour, qu'au souffle empoisonné de l'infernale envie contre une Princesse dont les graces, l'esprit & les qualités du cœur doivent la faire chérir de toute la nation dont elle est la souveraine.

Mais revenons à notre sujet. *Le Diable dans un bénitier* donne le précis de la réception du *Gazettier cuirassé* comme membre du corps de la police de Paris. Écoutons-le parler.

Humbert, Godard, éloignez-vous, saluez avec respect votre nouveau camarade, ou plutôt reconnoissez un maître! à ces mots on apporte le calier de l'ordre, une roue suspendue à une corde de chanvre de six lignes de diametre, une croix de St. André, sur laquelle un malheureux sembloit prêt à expirer, une croix de S. Louis attachée à une chaîne, deux bagues en forme de menottes, tels sont les attributs

tributs de l'ordre dont R... r est grand-maître. Le récipiendaire s'agenouille ; il prête serment de trahison, d'espionage, & donne la foi de Boheme ; R... r lui applique à l'instant sur la nuque un grand coup de pincettes ; Goudar lui passe la corde au col, Humbert lui chausse les menottes, & tous l'embrassent en chorus.

C'est ainsi que fut reçu parmi les ambulans de la police, le Gazettier cuirassé.

On ne peut disconvenir que cette satyre renferme des images & des tableaux dont le coloris fait plaisir. En parlant de la grandeur & de la magnificence du ministere du Duc de Choiseul, il dit : *L'intérieur brillant d'un Ministre fait rentrer dans la circulation ce qu'il tire des affaires, mais ceux qui sont avares s'imbibent de la sueur du peuple, accumulent, entassent, amassent, volent le Roi & l'état sans rendre jamais ni faire regagner aux malheureux ce qu'ils lui ont volé : ce sont des éponges imbibées d'eau bouillante, elles ne rendent rien & l'on ne peut les pressurer.*

Je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, combien cet ouvrage est rigoureusement défendu & poursuivi : la premiere édition a été, dit-on, saisie & mise à la Bastille. Il vaut mieux que ce soit l'ouvrage que l'auteur qui se gardera, je crois, de venir solliciter pour la liberté de son enfant. Ce dernier a quelques centaines de ses freres qui courent le monde, sans les bâtards qui vont devoir le jour à tous ces adulteres qu'on nomme des contrefacteurs & qui sont le tourment des auteurs.

Je vous ai parlé, il y a quelque temps, du bel ouvrage de l'abbé Auger, de sa précieuse traduction des orateurs grecs : croiriez-vous,

Monſieur, que la futilité françoiſe eſt telle que le galant homme qui a rendu cet important ſervice à la littérature, a été obligé de mettre ſon livre au rabais ; ſi notre légéreté nationale ne nous laiſſe pas la conſtance néceſſaire pour lire de longs volumes ſérieux, comment les étrangers amateurs de notre langue, ne les enlevent-ils pas ? ce morceau vous fera juger du ſtyle & de la maniere de l'homme éloquent & ſage, qui mérite les éloges & la reconnoiſſance des vrais amis du goût & des belles lettres.

Voici comme il parle d'Eſchine, ce fameux rival de Démoſthene : « Rien de ſi doux, rien » de ſi gracieux que ſon ſtyle : ſimple, fami» lier, mais noble & ingénieux, il a toutes les » fineſſes de l'art avec les agrémens de la na» ture ; châtié, pur, élégant, ſans s'écarter » néanmoins de la ſimplicité naïve du langage » populaire ; harmonieux ſans être lâche, vif » ſans être impétueux, plein d'action, marchant » à ſon but ſans s'arrêter, précis & rapide » dans quelques endroits, grand quelquefois » & ſublime, rempli de chaleur, mais d'une » chaleur tranquille, il s'inſinue adroitement » dans l'ame en flattant l'oreille, il la gagne in» ſenſiblement, lui fait une douce violence » & s'en rend maître : enfin Eſchine eût été » ſans contredit le premier des orateurs grecs, » ſi Démoſthene, par ſon éloquence victorieu» ſe, n'eût dominé ſur ſes concurrens, com» me il dominoit ſur ſes auditeurs. »

On imprime dans le moment une notice ſur les troubadours. Nous avons en France une grande quantité de bons ouvrages ſur ces pre-

miers poëtes de la monarchie françoise, comme Fauchet, Pasquier, Lacurne de Ste. Palaye, l'abbé Millot, M. le Grand, &c. Les troubadours cependant sont si peu connus que les gens du monde & les littérateurs même, qui savent leur nom, ignorent les particularités qui les concernent, & les traits les plus piquans de leur vie & de leurs ouvrages. L'auteur de cette notice a réuni dans une ou deux feuilles, tout ce qu'il a cru propre à faire connoître les mœurs & l'imagination de ces êtres singuliers; c'est un travail qu'il offre à la paresse, & qui doit plaire à tout le monde.

Voici ce qu'il dit du troubadour Geoffroi Rudel : « Il étoit Prince de Blaye près de » Bordeaux. Tripoli en Palestine avoit été pris » par les chrétiens l'an 1109, érigé en Comté » par Bertrand de Toulouse, fils du Comte » Raymond Gilles. Cette ville appartenoit aux » chrétiens, lorsque la renommée d'une Com» tesse de Tripoli vint échauffer l'imagination » de Geoffroi Rudel. Il ne peut vivre sans » la voir; nul danger ne l'effraie, il prend » la croix, s'embarque : les chansons qu'il » composa pour sa belle qu'il n'avoit pas vue, » sont brûlantes d'amour. La passion qui fer» mentoit chez lui l'accable, le réduit à l'ex» trêmité .... on le porte expirant sur le ri» vage; son écuyer va tristement avertir la » belle Comtesse du motif du voyage de son » maître, elle veut voir l'infortunée victime » d'un amour si pur, elle l'embrasse, Rudel » ouvre un œil mourant, expire entre ses » bras, bénissant le ciel de lui avoir accordé

» le ſeul bien qu'il déſiroit au monde. La Com» teſſe le fit enterrer pompeuſement chez les » Templiers de Tripoli ; le même jour elle » s'enferma dans un cloître, ſans doute au » déſeſpoir d'avoir perdu l'amant le plus dif» ficile à remplacer. »

Hues Piancelles fit le fabliau de ſire Hains & de Dame Avieuſe ſa femme. « Avieuſe veut » porter les chauſſes, être maîtreſſe à la mai» ſon ;... le combat s'engage, la femme tombe » dans un tonneau la tête la premiere, les » pieds en l'air ; dans cette poſture elle s'avoue » vaincue » le conte finit par ces vers...

Hues piancelle qui trouva
Cil fabel, par raiſon prouva,
Que cil qui a femme rubeſte (robuſte)
Eſt garni de mauvaiſe Beſte.

M. Penn chargé par pluſieurs anglois d'acheter des livres de la bibliotheque du Duc de la Valliere, a eu pour 14,510 livres la fameuſe Guirlande de Julie. C'eſt un recueil de fleurs peintes ſur velin. Les beaux eſprits du ſiecle de Louis XIV, ont mis des vers au bas de chaque feuille. Le Duc de Montauſier en avoit fait préſent à la célebre Julie de Rambouillet, le jour de ſa fête. On étoit fâché de voir paſſer chez l'étranger ce monument de la galanterie françoiſe. La Ducheſſe de Chatillon ſachant que le Roi de France déſiroit en orner ſon cabinet, a fait enchérir par M. Penn & vient d'en faire préſent à S. M. Ce joli trait n'a pas ſurpris ceux qui connoiſſent l'eſprit aimable & les graces de Madame de Chatillon.

La violente fortie de M. Linguet contre la philofophie de Voltaire, inférée dans le Nro. 82 de fes annales, a indigné les amis de la philofophie qui reprochent à cet écrivain de vouloir arrêter une des révolutions les plus heureufes pour l'humanité : un d'entr'eux a pris la plume pour juftifier le déïfme envifagé politiquement. Sa réponfe doit, dit-on, paroître inceffamment.

Les grandes révolutions ne font rares que parce qu'elles ont befoin d'un concours de circonftances, auquel l'inftabilité des chofes humaines s'oppofe prefque toujours. Si donc, la philofophie femble s'établir fur le trône Pontifical, il faut en reconnoître la caufe heureufe, dans cette fuite de perfonnages célebres qui l'occupent depuis long-temps. Lambertini, Ganganelli font des noms également chers & vénérés : celui de Brafchi étoit digne de leur fuccéder, & de confommer le grand ouvrage de la raifon, & le vœu de la nature.

On dit, très férieufement, que le Pape doit venir inceffamment à la cour de France, & que S. S. pénétrée des abus fcandaleux qui réfultent du célibat des eccléfiaftiques doit leur accorder le privilege primitif du facerdoce, celui d'avoir une époufe & des enfans légitimes ; ce qui certainement feroit plus édifiant que ce qu'ont la plupart de nos prêtres, une gouvernante-concubine & des enfans abandonnés. L'on ajoute que, pour diffiper tous les fcrupules à cet égard & raffurer les ames timorées, les intentions du S. P. font de donner le premier l'exemple, en demandant la

main d'une jeune Princeſſe, dont les qualités & les vertus font l'ornement de notre Cour.

Ce ſeroit là, ſans contredit, une grande & glorieuſe révolution; on peut dire qu'elle acquerroit à Pie VI une réputation immortelle... & que *ſi non e vero, e bene trovato.*

Les temps propices à l'extinction des préjugés ſemblent, par une fatalité marquée, devenir ceux où les abus ſe propagent & ſe maintiennent davantage. On convient de la barbarie de nos loix civiles & criminelles, & l'on perſiſte à les conſerver. On convient de l'atrocité des duels, & l'on s'obſtine à ſe battre pour des vétilles. On ſe plaint journellement d'un fléau deſtructeur qu'on appelle *cabriolets;* & malgré les victimes qu'ils culbutent, qu'ils bleſſent, qu'ils écraſent à tout moment dans cette capitale, on s'obſtine à fermer les yeux ſur ces infernales voitures, auxquelles ils ne manquent que des faulx pour nous réaliſer ces chars ſi redoutables dans les armées anciennes. Eſpérons pourtant qu'un exemple auſſi terrible que celui qui vient d'arriver ſur le Pont-neuf, hâtera la réforme ſi deſirée de cette maudite voiture : deux perſonnes ont été écraſées, quatre autres bleſſées, & cela dans un clin d'œil. Peut-être ſont-ce autant de peres de famille, ſans leſquels des enfans ſeront privés d'éducation & de pain ? quelle réflexion accablante pour l'auteur de leur déſaſtre!

Sans défendre poſitivement les cabriolets, ne ſeroit-il pas poſſible d'en diminuer le nombre, en les impoſant à une taxe aſſez conſidérable pour qu'elle fût au-deſſus des facultés

d'un coëffeur, & de celles de chevaliers, dont les tripots & les Bor... sont les seules galeries ? très-certainement, jamais impôt n'eût été plus raisonnable, plus juste, ni plus unanimement applaudi. Dans une ville comme Paris, où une multitude de citoyens est continuellement en mouvement, quels dangers ne courent-ils pas dans des rues sans trotoirs, la plupart fort étroites, & où ce qu'on appelle cochers, depuis le fiacre jusqu'au Duc, semblent poursuivre les malheureux piétons comme autant de bêtes-fauves, vouées à leurs insultes, à leurs outrages & à leur cruauté !

Méfiez-vous des bruits publics : celui de la mort de la Dame Dugazon vient encore de se renouveller, & cependant elle vit & se porte même bien maintenant ; la maladie sur laquelle on s'est tant effrayé, n'étoit qu'une galanterie d'outremer, & depuis long-temps on est convenu de ne point parler de ces miseres dont nos aimables des deux sexes sont si peu à l'abri, qu'ils ne s'en scandalisent plus réciproquement. L'histoire de la Dame Dugazon n'a donc rien que d'assez ordinaire ; le jeune Atsley lui inspire un caprice, elle veut le satisfaire, il y consent : il en est résulté la communication d'un philtre vicié dont les effets ont été d'autant plus ravageurs que le jeune écuyer anglois lui avoit laissé prendre tous les degrés de la complication & de la vétusté.

Je vois tant d'amateurs de ce que les honnêtes gens appellent sottises, que je suis toujours étonné qu'aucun ne se soit encore avisé de former un recueil fort original, & à coup

sûr, fort piquant pour eux, de tous
pos graveleux qu'emploient plus ou mo
diquement nos Demoiselles du soir, po
cer & accaparer les foibles passans. On
tingueroit l'à-propos suivant, auquel un
galant-homme n'a pu refuser son petit
tant il l'a trouvé plaisant & ingénieux.

Il sortoit de la représentation que les co
diens françois donnoient pour les pauvre
une fille l'aborde dans la rue Dauphine, &
lui fait la proposition ordinaire : il double le pas, elle insiste & le prend par le bras. — Laissez-moi donc, dit-il avec humeur. — Comment, dit-elle, Monsieur, vous ne pouvez vous en défendre : *aujourd'hui, c'est pour les pauvres.*

Deux de celles qu'on appelle dans le monde, *demi-castors*, se trouverent, par hasard, assises près de moi l'autre jour au jardin des Tuileries. Je les vis parler avec agitation, je prêtai l'oreille & je compris qu'elles s'entretenoient de l'inégalité de leur sort & de la différence de leurs hommes. — *Il m'a donné ceci, cela & encore cela*, disoit la premiere. — *Il m'a refusé telle chose, telle autre & puis encore telle autre*, disoit la seconde. — *Mais comment fais-tu donc, ma chere amie ? quel est ton secret ?* — *Mon secret ! c'est que je sais pincer la corde à propos.* — Un éclat de rire découvrit à ces deux femmes mon petit espionnage, & me priva des suites d'un entretien qui jusques-là m'avoit fort amusé. En y rêvant depuis, cela m'a donné lieu de réfléchir sur la bizarrerie des mal-entendus. Que tout autre eût entendu ces dernieres paroles, il eût pu croire que

c'étoit une harpiste qui définissoit ses talens. —

La saison de Spa approche : la paix rétablie entre les Puissances de l'Europe & dans l'intérieur de l'Angleterre annonce qu'elle sera brillante. Les louis & les guinées y rouleront avec abondance. Il est cependant permis de douter que l'on y joue un jeu dont on a beaucoup parlé l'année derniere & que l'on nommoit : *le jeu du Prince d'Albanie.* Vous savez que ce Prince avoit perdu de grosses sommes à Aix & à Spa en 1782. Il déclamoit avec l'énergie que vous lui connoissez contre la passion du jeu, protestant qu'il ne l'avoit jamais eue, mais qu'au surplus il borneroit sa complaisance aux parties qu'il avoit faites. On voulut savoir s'il étoit de bonne foi & si la morale qu'il prêchoit n'étoit pas occasionnée par l'épuisement de sa bourse. Des joueurs allerent un matin chez lui & s'y prirent de toutes les manieres pour le faire renoncer à ses principes. Ils lui offrirent de jouer si gros ou si petit jeu qu'il le voudroit. — Eh bien, Messieurs, répondit le Prince, puisque vous voulez jouer mon jeu, j'y consens. Vous allez connoître le seul qui puisse m'intéresser. Il fait monter dans l'appartement un tonneau vuide d'un demi-muid ; puis s'adressant aux joueurs : — Messieurs, nous mettrons l'un après l'autre un louis dans ce tonneau ; lorsqu'il sera plein, celui de nous dont le louis tombera le premier à terre, aura tout gagné.... Vous pensez bien, Monsieur, que l'on ne se trouva pas assez riche pour faire la partie du Prince & qu'on cessa de le presser.

Je crois vous avoir dit, Monsieur, que les

comédiens françois avoient choisi la tragédie de *Coriolan* pour la représentation qu'ils ont donnée au profit des pauvres. Les amis de M. de la Harpe afficherent le quatrain suivant à la porte du spectacle.

Pour les pauvres la Comédie
Donne une pauvre tragédie;
C'est bien le cas en vérité
De l'applaudir par charité.

De Versailles, le 8 *Avril* 1784.

LES calculateurs font monter à une somme énorme ce qui pendant les cinq années de guerre, est entré en pure perte pour l'état dans les poches de M. de Sartine, de ses premiers commis & de leurs protégés. Le tableau de ces déprédations, qui a été comme je vous l'ai dit, mis sous les yeux du Ministere, est l'ouvrage de M. Necker, il a fait beaucoup de sensation d'abord; on n'en parlera bientôt plus; l'accusateur en sera pour son inutile déclaration & un témoignage de zele dont on ne lui saura pas même de gré. C'est également par avarice & par politique que le Ministre de la marine affectant la pauvreté, vit avec sa pension de retraite & entasse les neuf cent mille livres de rente que M. Necker lui suppose, puisqu'il n'est pas d'usage en France de faire rendre gorge aux Ministres qui se sont enrichis aux dépens de l'état. On devroit au moins les obliger à tenir un train qui leur fît rendre au public en détail ce qu'ils lui ont pris en gros.

L'ascendant que M. de Breteuil a pris s'augmente de jour en jour; animé d'un systême fort analogue à celui de la Cour de Vienne, il promet de grandes choses, mais on craint que sa sagesse ne suffise pas pour le garantir des écueils où se brisent chez nous les projets les plus utiles quand ils s'élevent au-dessus d'une certaine sphere. Cette tolérance que le véritable esprit de notre religion, l'humanité & une saine politique dictent à tous les bons Rois, est au nombre des vues dont s'occupe M. de Breteuil. On prétend même que d'adroits émissaires négocient dans le pays étranger le retour de ces enfans que la France a repoussés de son sein en marâtre cruelle; mais notre clergé est encore très-puissant, nos idées de religion, malgré la philosophie du siecle, ne sont point encore épurées, l'on voit parmi nous l'irréligion & le fanatisme marcher d'un pas égal, l'intérêt personnel les réunit souvent & confond leurs effets.

COUPLETS.

Au bonheur où l'instinct nous guide,
Si je veux mettre quelque prix,
C'est l'image d'Adélaïde
Qui se présente à mes esprits:
C'est à cette image chérie
Que l'amour doit tous ses autels,
C'est la forme qu'il a choisie
Pour régner sur tous les mortels.

Si d'une bergere timide
J'admire la simplicité,

Je me dis : — Mon Adélaïde
La ſurpaſſe en naïveté :
Si ſous l'éclat du diadême
Je contemple la dignité,
Je me dis que l'objet que j'aime
Efface encor la majeſté.

Dans ſon vol Zéphir la careſſe
Et lorſqu'il ſemble s'agiter,
Je dis : — Il quitte ma maîtreſſe,
Déſeſpéré de la quitter :
Le papillon que l'amour guide,
En vain d'inconſtance eſt taxé,
Je dis : — Il cherche Adélaïde,
S'il la rencontre il eſt fixé.

De Verſailles, le 11 Avril 1784.

DEPUIS que la Librairie eſt devenue l'un des principaux objets de l'adminiſtration de la police en France, on a dû s'attendre que le lieutenant de police deviendroit bibliothécaire du Roi. Il aura moins de peine à impoſer ſilence aux morts qu'aux vivans. S'il traite les premiers avec la même rigueur que ceux-ci, on verra diſparoître du magnifique dépôt maintenant confié à ſes ſoins, tous les écrits où la philoſophie fournit des armes contre l'abus du pouvoir, & le ſort de la bibliotheque d'Alexandrie doit nous effrayer ſur celui qui eſt réſervé à la nôtre.

On a été ſurpris que la propoſition de M. de Paulmy qui offroit ſa ſuperbe collection au Roi pour l'honneur d'être ſon bibliothécaire, n'ait pas été acceptée : on n'a pas réfléchi

qu'elle n'étoit avantageuse qu'au public. M. de Paulmy est Ministre d'état, ce caractere est indélébile. S'il eût été bibliothécaire, il auroit eu le droit de travailler avec le Roi sans l'intervention du Ministre de Paris. Or qu'importe que le public ait 120,000 volumes rares, de moins à consulter, pourvu que l'intrigue n'ait pas un ennemi de plus à combattre!

M. de Suffren n'a cessé de témoigner sa surprise de la précision avec laquelle le Roi lui a parlé de toutes ses opérations dans l'Inde. Il ne comprend pas qu'on ait pu en connoître si bien tous les détails, à moins d'avoir été à ses côtés pendant toute la campagne. Vous avez su, Monsieur, avec quel accueil ce brave homme a été reçu de la famille royale. La Reine l'a présenté elle-même à M. le Dauphin. Monsieur l'a tendrement embrassé. M. le Duc d'Angoulême étoit à son travail, il se leva pour aller au-devant de M. de Suffren, & lui dit : *Je lisois en ce moment même l'histoire des grands hommes, je la quitte avec plaisir pour en voir un....* Que l'on ne croie pas que ce discours ait été soufflé au jeune Prince ; il pétille d'esprit, il faut plutôt arrêter qu'exciter son effervescence.

On compare M. de Suffren à Jean Bart, & en vérité il rappelle parfaitement ce célebre marin, & le retrace jusques dans la rudesse de ses manieres & de ses propos. Il lui est échappé même en présence de nos souverains des F... & des B.... qui les ont beaucoup amusés. Le Roi a ordonné, dit-on, que pour perpétuer la mémoire des services que M. de Suf-

fren a rendus, on lui élevât une statue de bronze dans la ville qui lui a donné naissance.

M. de Miromenil plie sous le poids des satyres, dont on l'accable, & l'on prétend qu'il sera incessamment remplacé par M. de Lamoignon. Le projet d'une réforme générale dans la magistrature & dans la jurisprudence dont il est question depuis quelque temps, occupe particulièrement M. de Breteuil; mais les choses nouvelles, telles bonnes, telles utiles qu'elles puissent être, échouent toujours devant les hommes que domine une ancienne routine, sur-tout quand elle est avantageuse à leurs intérêts. On croit que M. d'Ormesson pere sera premier Président du Parlement de Paris, & que la grand'chambre sera refondue en grande partie.

Calcul arithmétique d'un Amant.

Tout calculé, j'ai beaucoup plus de peine
  Que de plaisir dans mon amour.
  Je vois Lise chaque semaine
  Au moins quatre ou cinq fois par jour:
Je suis heureux; mais à chaque visite,
Pour la revoir, il faut que je la quitte;
  C'est-là mon supplice. Total:
  Un peu de bien, beaucoup de mal.

De Paris, le 14 *Avril* 1784.

JE vous ai parlé, il y a quelque temps, de la découverte de M. Hoffman, bailli de Benfeld; comme la promptitude de son exécution est un de ses principaux avantages, il

a bien fait de chercher à en tirer parti ; voici ce qu'il a imaginé : vous ſavez qu'à l'aide d'un cuivre préparé & d'une encre de ſa compoſition, M. Hoffman donne le ſoir deux cens exemplaires du tableau qu'on a fait le matin ſur le cuivre. Il offre d'après cela au public un journal, que lui ſeul peut exécuter. Il donneroit tous les jours une gravure nouvelle. L'événement de la veille, la façade d'une maiſon, le projet d'un artiſte habile, l'eſquiſſe d'un tableau ; le portrait d'un homme célebre, le coſtume d'une actrice, la ſcene la plus intéreſſante d'une tragédie, les modes, les nouveaux bijoux, des inſtrumens de phyſique & d'agriculture, le deſſin d'un meuble, tous les produits des arts varieroient ſes ſujets à l'infini. Il ſe propoſe d'établir dans les principales villes de l'Europe des deſſinateurs & des correſpondans habiles, & d'orner ſon journal de leurs travaux.

Quel avantage l'artiſte ne pourroit-il pas tirer des conſeils du public éclairé qui jugeroit ſon eſquiſſe ? Appelle, Timanthe & Parrhaſius expoſoient leurs tableaux, & ne rougiſſoient pas de conſulter le peuple.

L'agriculteur éloigné deſire avec ardeur le deſſin d'une charrue qu'on vient d'imaginer, il ne peut l'obtenir, il le trouveroit dans les gravures de M. Hoffman. L'architecte cache dans ſon porte-feuille des plans qui ſatisferoient les idées du Prince ou du particulier qui voudroit bâtir....

A quels frais les étrangeres & les Dames de province font-elles venir des poupées & des modeles ?... Combien d'ouvriers pleins de goût

languiſſent dans la miſere & vendent à vil prix leur travail pénible au bijoutier pareſſeux qu'il enrichit!....

On joindroit aux planches une explication courte & préciſe de ce qu'elles contiennent, & l'annonce de ce qui peut intéreſſer dans tous les arts. Le journal ſeroit intitulé : *Journal politype des beaux arts.*

Les clubs ſe multiplient tous les jours à Paris. Les hommes y ſont des eſclaves révoltés qui ſecouent le joug des femmes. Elles ne voient pas avec plaiſir ces établiſſemens qui peuvent à la longue les réduire à la ſociété d'un jeune amant & de trois ou quatre prétendans de vingt ans, qui malgré leurs efforts, malgré leurs ſauts & leurs grimaces ne peuvent amuſer plus d'une heure. *Tu l'as voulu George Dandin!* les femmes ont abuſé de leur empire; elles ont regardé comme un droit de leur ſexe, ce qui n'étoit qu'un ſacrifice du nôtre : à la longue on s'éclaire. Quand on ſonge au ſaint reſpect des Gaulois pour les femmes, que leur regne en France dure depuis trois ou quatre mille ans; quel empire s'eſt ſoutenu auſſi long-temps en Europe?

On ſe livroit ces jours-ci dans un de ces clubs que l'on pourroit à juſte titre nommer, *la Société des honnêtes gens;* à toute l'indignation que peut inſpirer la ſortie groſſiere que le rédacteur du *Courier de l'Europe* vient de faire contre un homme eſtimable par ſes qualités autant que par ſes talens. M. Briſſot de Warville a avancé dans le N°. 3 du *Tableau de l'état des ſciences en Angleterre*, que les membres de

la Société royale de Londres ne s'étoient pas dit, comme l'a prétendu le Gazetier ci-devant *cuiraſſé*, des *injures dignes de la halle.* Déſeſpéré de la retenue des ſociétaires, le reſpectable Morande a traité de reptile, de journalier, l'auteur du *Tableau.* Il vouloit abſolument qu'il y eût des injures de dites & il a parfaitement rempli ſon objet. Il ne s'eſt pas abaiſſé à diſcuter, à nier même aucun des faits avancés par M. de Warville; il n'eſt guere probable que M. de M. ait des liaiſons avec aucun des membres de la Société royale, & M. de Warville généralement eſtimé eſt vu & connu de tous les ſavans qui la compoſent.

C'eſt en faiſant le bien que l'on abat la calomnie, que l'on déſarme les méchans & les envieux. Il ſeroit fâcheux que les hommes en place méritaſſent réellement les reproches dont les accablent nos faiſeurs de libelles, mais ſi ces reproches ſont juſtes, il faudroit ce me ſemble, ſe corriger! ſi ce ſont des ſifflemens impoſteurs, la perſécution n'eſt certainement pas le moyen de les faire taire. Il y a eu, dit-on, huit à dix perſonnes miſes ſoit à la baſtille ſoit dans les cachots pour une miſérable brochure intitulée, *Supplément à l'Eſpion devaliſé*, & qui renferme deux ou trois piéces très-mordantes contre le Garde des ſceaux, les principaux membres du Parlement, le directeur général de la librairie, &c. Elles ont pour titre: *Le Cri de l'indignation; Requête de Janot; Converſation familiere entre M. l'abbé Sauveur, Mlle. ſa Sœur, & M. P.... avocat.*

On a eu pour objet dans le dialogue de met-

tre au jour les abus qui se commettent au palais. On y trouve beaucoup d'anecdotes & d'assez bonnes plaisanteries sur ce que *Messieurs du Palais* appellent des *Peccadilles.* Un pareil ouvrage est fort utile pour les étrangers qui ont des procès à Paris, & qui veulent savoir à quel prix on y peut obtenir les bonnes graces de la déesse Themis. Ils y trouveront le tarif des rapporteurs : *M. T... est à quarante louis par vacations, M. le F. d'A... à quinze ; Ms. Ch.... ; l'abbé Po..., l'abbé l'At... à huit. Dans les affaires publiques, ces Messieurs,* dit-on, *reçoivent de même des gratifications au prorata de leur valeur intrinseque.*

O François, vous êtes divins ; vous avez fait une infinité de découvertes précieuses dans les arts utiles & agréables ; vous êtes charmans dans la société ; mais au temple de la justice vous êtes mille fois plus barbares que vos ancêtres. Les jugemens qui se rendoient par le fer & par le feu, valoient bien ceux que l'on obtient au poids de l'or, & ils étoient moins redoutables mille fois pour les plaideurs de bonne foi qu'écrasent toujours ceux dont les friponneries ont accumulé les richesses.

Depuis l'affaire malheureuse de M. de Tressan, on ne parle à Paris que de duels & de coups d'épée. De temps en temps l'ardeur chevaleresque du François se renouvelle ; l'esprit militaire & susceptible des Celtes & des Gaulois nos ancêtres existe encore chez nous : la froide philosophie a fait de vains efforts. Le caractere d'une nation, comme celui d'un particulier, peut paroître changé, mais il ne l'est

jamais réellement. *Si l'on vous dit que deux montagnes se sont approchées, croyez-le*, disent les Chinois ; *si l'on vous dit que le caractere d'un homme a changé, n'en croyez rien*... Mardi dernier, un homme cracha de sa voiture sur un jeune homme à pied, il descendit, fit des excuses ; elles ne furent point admises, il fallut se battre, & mourir pour avoir craché.

Les tribunaux éclairciront bientôt nos doutes sur la malheureuse affaire du chevalier de la Touche, dont les Gazettes parlent un peu légérement. Voici la meilleure version : la Dlle de Villiers âgée de soixante-quatre ans fut un jour trouvée morte dans la rue d'Orléans au marais. Le Commissaire la fit exposer à la morgue ; personne ne la réclama, elle fut enterrée. Un de ses parens inquiet de son sort fit des perquisitions ; il reconnut les habits de sa parente, on la fit déterrer, il fut sûr de son fait. On sut que le jour de sa mort elle avoit dîné chez le Capitaine de housards ; un exempt de police se transporta chez lui, l'interrogea. Il avoua qu'elle étoit ivre quand elle l'avoit quitté, & qu'elle étoit allée chercher un fiacre ; il ajouta que probablement elle étoit morte d'un coup de sang. Un commissaire succéda à l'exempt, il fit avouer au chev. de la Touche que la femme avoit expiré chez lui, que la nuit il l'avoit transportée dans la rue pour éviter les tracasseries de la justice : sur cet aveu, on le conduit en prison. On assure qu'on a trouvé trente doubles louis dans le bureau, & qu'une reconnoissance du mont de piété prouve qu'il avoit des habits en gage. Une Demoiselle as-

ſez jolie qui vivoit avec lui ſe trouve compromiſe dans cette affaire atroce ſur laquelle les juges ſeuls peuvent ſe permettre des conjectures.

Il eſt des crimes qui paroiſſent provenir d'un tel déréglement d'imagination qu'il faut ſuppoſer dans ceux qui s'en rendent coupables un grand fond d'habitude à en commettre. S'il eſt plus cruel de voir un meurtre de ſang-froid que de le faire, que penſer de celui qui goûte du plaiſir à ce ſanguinaire ſpectacle ? C'eſt à coup ſûr un monſtre, un ſcélérat déterminé.

Ces jours paſſés, deux ſoldats ſuiſſes s'étant tranſportés dans les environs de Vaugirard, ſe diſpoſoient au combat, lorſqu'un garde-chaſſe qui traverſoit la campagne, accompagné d'un jeune homme, les apperçut. Le cœur du jeune homme lui eut bientôt preſcrit ſon devoir, il veut voler, quoique ſans armes, au milieu des bataillans & prévenir la mort de l'un des deux : mais à peine alloit-il exécuter ſon généreux deſſein que le garde l'arrête, & lui preſcrit de laiſſer aux priſes les deux ſuiſſes. Les repréſentations du jeune homme ſont vaines. — *Si tu bouges*, lui dit le garde, *tu es mort*, en le menaçant de ſon fuſil. Le jeune homme ne peut ſe perſuader qu'il ſoit capable de l'inhumanité de laiſſer ſous ſes yeux deux braves gens s'entregorger, & qu'il ait la cruauté d'accomplir ſa menace ; il s'élance vers les deux ſuiſſes & leur crie d'arrêter. — Dans l'inſtant le coup part, & le malheureux jeune homme eſt renverſé. Les ſuiſſes prévenus par le cri du jeune homme, & diſtraits par un coup

de feu si voisin, se retournent, voient l'infortuné terrassé & le scélérat de garde prenant la fuite ; sa cause devient la leur, ils se réunissent pour poursuivre le meurtrier, l'atteignent, & le font succomber sous leurs sabres. Néanmoins il n'est pas mort, & la justice, qui s'en est emparée, instruit cette affaire, dont les circonstances aussi touchantes que révoltantes, ne prouvent que trop combien le déréglement des sens conduit également l'homme à devenir Néron se prostituant, ou Néron contemplant délicieusement le cadavre sanglant de sa mere.

Un fait sur lequel il n'est pas aussi facile de prononcer, est celui d'un pere qui, cédant à l'indignation de l'honneur, a violé le plus saint caractere de l'homme en devenant le bourreau de son fils. La semaine derniere un particulier retint à souper un de ses amis. Le fils de la maison se trouva placé près de lui, & ne vit pas, sans beaucoup de concupiscence, le gros brillant & la belle montre que portoit son voisin. Soit convoitise particuliere, soit desir de satisfaire quelque maîtresse, le jeune homme conçoit & prend la résolution de voler l'ami de son pere. Peu avant qu'on se retire, il feint de s'en aller coucher, & va dans une rue détournée pour attendre son homme ; il l'entend, ses sens se troublent, l'idée d'une reconnoissance lui tourne la tête ; au lieu de renoncer à son malheureux projet, au lieu de fuir, il attaque traîtreusement la victime qu'il veut dépouiller, & de deux coups sur la tête, le fait tomber à ses pieds. Le diamant & la mon-

tre sont enlevés : mais où aller? il peut-être rencontré, soupçonné, arrêté. Dans la maison de son pere il sera du moins en sûreté : il y rentre sans bruit, & dépose le vol qui l'embarrasse déjà tant, dans un petit buffet de sa chambre. — Pendant ce temps on relevoit sa victime, & graces à quelques eaux spiritueuses on l'avoit rappellée de son étourdissement : néanmoins, comme son ami n'étoit pas éloigné, il s'y fit transporter pour y passer la nuit. — Il arrive, il dit en quatre mots son aventure; on s'empresse à lui donner des secours, il est introduit dans la chambre du fils pour plus de commodité; tout est mis sans dessus dessous, on ouvre par hasard le fatal buffet. — O ciel! il voit, il reconnoît son diamant & sa montre. — *Mon ami*, dit-il, *voilà mes bijoux! — Que voulez-vous dire? — Seroit-il possible! — Mon fils! ô malheureux pere!* Le jeune homme paroît, affecte un air tranquille; son pere ne voit plus en lui qu'un être destiné à l'échaffaut; cette affreuse idée trouble ses sens, & dans un transport furieux il lui brûle la cervelle : cet acte de désespoir n'est pas plutôt commis, qu'il est suivi des plus affreux remords, les inquiétudes de la justice viennent y mettre le comble, & sans de puissans protecteurs, c'en étoit fait du pere & du fils.

Un homme du peuple donna ces jours derniers, un soufflet à un garde du corps en plein Waux-hall : des gens sensés voudroient qu'on fit donner deux soufflets de la main du bourreau, à tout homme qui se porteroit à cet excès de grossiéreté.

Si les careſſes d'une cour ſont flatteuſes & honorables pour un héros ; certes, l'hommage que rend une nation à la mémoire d'un homme de génie qui ſut l'inſtruire & lui plaire, n'eſt pas moins glorieux. Le rapprochement d'exemples auſſi rares que précieux doit donc d'autant plus intéreſſer, qu'il offre aux hommes de toutes conditions une ſource d'émulation, d'où peut renaître cet amour des grandes choſes vers leſquelles on ne tend fortement, qu'autant qu'on ſe voit payé de reconnoiſſance & d'admiration.

Senſibles aux délicieux plaiſirs que le fameux Hayden a, pour ainſi dire, fait connoître aux Anglois, les voilà qui, malgré le laps d'un demi-ſiecle, vont rendre à cé célebre muſicien, les mêmes honneurs que l'antiquité conſacroit à ſes demi-dieux. Son apothéoſe ſera fait dans le temple de Weſtminſter, & l'on n'attend pour cette auguſte & touchante cérémonie, que l'arrivée de la famille de ce grand homme, invitée par la nation Angloiſe qui fait tous les frais de ſon tranſport d'Allemagne en Angleterre. Ce n'eſt point-là le fruit d'un vain & frivoſe enthouſiaſme, mais bien le tribut le plus beau de la reconnoiſſance & de la galanterie d'un peuple juſte appréciateur des talens, & vraiment digne de partager avec nous l'empire des arts & des ſciences.

Le concert ſpirituel ne nous a pas offert de grands talens cette année; nous avons tous regretté la rivalité de Mde Todi & de Mde Marra, & le talent diſtingué de ces célebres Cantatrices. Mad. de St. Huberti le jour du vendredi

ſaint exécuta cependant avec expreſſion quelques ſtrophes du *Stabat* de Pergoleſe. M. Duport mérita les applaudiſſemens répétés du public; une jeune aveugle démontra qu'on peut dans un vaſte ſallon tirer un grand parti du *forte piano*, inſtrument dont les ſons modérés ne paroiſſoient faits que pour un petit appartement, ou pour accompagner une voix délicate.

Malgré le froid qui regnoit encore comme au mois de janvier, Longchamp a été cette année plus brillant que l'année derniere; nous nous irritons contre les obſtacles, & l'eſprit contrariant que la nature nous a donné en France, nous porte unanimement à faire l'oppoſé de ce que preſcrit le bon ſens : nous allons au bois quand il eſt ſans violettes, & nous nous renfermons qnand le chant des oiſeaux nous appelle à la campagne.

LES MARIS SONT TOUJOURS DUPES.

Conte tiré d'un Manuſcrit Arabe.

La femme d'un Barbier qui faiſoit le commerce de galanterie, vint une nuit avertir celle d'un Tiſſerand ſon voiſin, qu'un amant l'attendoit chez elle : elle étoit couchée avec ſon mari; elle ſe leva pour ſuivre l'entremetteuſe. Le Tiſſerand s'étant éveillé fut très-étonné de ne pas trouver ſa femme près de lui. Lorſqu'elle revint, il l'attacha à un poteau & la fuſtigea d'importance, lui demandant d'où elle venoit : n'en pouvant rien tirer, il ſe re-

mit

mit au lit & se rendormit bientôt. La femme du Barbier vint une seconde fois chercher celle du Tisserand & ne fut pas peu surprise de la trouver liée & garottée. Cours chez moi te venger, lui dit-elle, & pour tromper ton jaloux, je vais prendre ta place. La femme du Tisserand ne fut pas plutôt sortie que voilà son mari qui se réveille & revient encore battre sa femme. Lui trouvant la même obstination à se taire, il lui coupe le nez & se recouche de nouveau. Sa femme étant revenue, voit son amie mutilée de la sorte & se remet au funeste poteau. L'autre ramasse son nez & retourne chez elle. Le Tisserand se leve à l'aube du jour, curieux de savoir dans quel état est sa femme, il va la trouver & lui fait de nouvelles questions. Vois, monstre, lui dit-elle, comme le ciel a fait éclater mon innocence; il m'a remis mon nez dont ta jalousie a voulu me priver. Le Tisserand ne peut d'abord en croire ses yeux, il se jette aux genoux de sa femme, lui demande pardon & promet de lui laisser désormais autant de liberté qu'elle voudra.

L'autre femme désespérée de son aventure se tira d'affaire autrement: son mari revenant de ribotte lui demande ses rasoirs pour aller raser un grand Seigneur qui l'avoit fait appeller de grand matin. Elle lui donne les plus mauvais; il se fâche contre elle & les lui jette à la tête. Voilà la femme qui fait de grands cris & feint de ramasser son nez. Le pauvre homme tombe à ses pieds, cherche à la consoler & lui promet de l'aimer autant sans nez qu'avec celui qu'il vient de lui abattre si malheu-

reusement. *O bons maris, vos femmes sont toujours de vous ce qu'elles veulent !*

De Versailles, le 21 *Avril* 1784.

Il y a de grands mouvemens dans le Clergé du royaume au sujet des réformes ecclésiastiques qui sont partie du nouveau systême de la Cour, & l'on attribue à l'Archevêque de Toulouse un mémoire fort violent à ce sujet. On seroit d'autant plus étonné de l'avoir vu sortir de sa plume que ce Prélat s'est toujours montré dévoué aux vues de la Cour plutôt qu'à une religion sur laquelle on prétend que sa foi n'a pas été à l'épreuve de ses réflexions. On se rappelle qu'à la vacance du siege Archiépiscopal de Paris, ses amis présentoient ses grands talens comme un titre pour y être placé. *En ce cas*, répondit quelqu'un, *pourquoi ne pas faire Archevêque M. d'Alembert dont les talens sont supérieurs à ceux de M. de Brienne !* Comme les Parlemens sont pour la premiere fois de l'avis du Clergé, on croit que la Cour renoncera au moins en partie au grand projet calqué sur les opérations de l'Empereur, & les Bénédictins entr'autres commencent à ne plus craindre la suppression de quelques riches Abbayes qui étoient à la veille de leur être enlevées.

Notre Cour ne voit point avec indifférence ce qui se passe à l'égard des Hollandois. Vous connoissez trop bien la composition de notre gouvernement pour ne pas deviner que les avis de ses membres sont partagés à ce sujet.

Ceux qui ont soutenu, excité même le parti Antistadhoudérien pendant la guerre, ont changé avec les circonstances, & s'il ne s'opere bientôt une révolution complette dans notre systême politique, il se pourroit que nous abandonnassions entiérement l'esprit démocratique. Cette fameuse liberté du commerce pour toutes les nations pourroit bien n'avoir été qu'un beau rêve.

Le Prince de Salm tout souverain qu'il est, a été forcé ces jours derniers de se soumettre aux arrêts de la Cour. Une nuée d'huissiers, de Commissaires, de recors soutenus par le guet sont tombés chez lui & ont tout saisi. Les affaires de ce Prince sont dans le dérangement le plus complet. La ville de Provins lui offre, il est vrai, d'acheter son canal, mais à deux tiers de perte. Cet objet lui a coûté 1,800,000 livres.

La mort de l'Electeur de Cologne dont nous venons de recevoir la nouvelle, ouvre une nouvelle carriere à l'imagination de nos spéculateurs politiques.

Le travail sur la situation actuelle des finances, dont M. de Calonne s'occupe, dans le dessein de le mettre sous les yeux du public, est le coup de grace que l'on veut donner à M. Necker & à ses partisans. Ce sera, dit-on, un tableau effrayant des suites funestes des opérations de cet ex-Directeur, & il lui enlèvera tout ce qui peut lui rester d'influence sur l'opinion de ceux que son systême avoit séduits.

M. le Maréchal de Castries a présenté au

Conseil un état des vaisseaux qui pourroient être repartis dans les ports du royaume & des diverses Colonies. Suivant le plan qu'il a proposé, leur entretien seroit à la charge du pays qu'ils garderoient, ce qui diminueroit beaucoup les dépenses du département, & auroit certainement de grands avantages. L'entretien des vaisseaux de guerre d'Europe n'excédera pas, dit-on, dix millions par an. On ajoute qu'il se fera des constructions dans nos ports des Antilles avec les bois de l'Amérique septentrionale. On parle d'un armement qui sera envoyé dans la nouvelle Zélande pour en couper dans les superbes forêts de cet immense pays.

Madame d'Epinai est morte l'année derniere. C'étoit la femme d'un fermier-général qui jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ne s'étoit pas doutée qu'elle fut une femme d'esprit. Elle trouva un ami complaisant qui lui ouvrit les yeux sur les moyens. De ce moment elle se met à faire vers & prose. Sa santé devint mauvaise. Elle mit cet accident sur le compte des muses. Elle accusa la gloire de lui avoir vendu bien cher ses lauriers. J. J. Rousseau habitant la vallée de Montmorency, près d'Epinai, où demeuroit Mad. d'Epinai la consola. Ce philosophe, ce peintre brûlant des amours étoit un amant fort maussade, mais heureusement léger & volage. Il la débarrassa de cette passion au bout de quelques mois. Alors elle prit la résolution de devenir un peu célebre. Choix sévere dans ses amis, réforme complette des adorateurs, bureau d'esprit, lectures périodiques, protection

affichée aux jeunes auteurs, mépris marqué des femmes qui n'avoient que les graces d'un esprit facile & varié.

A ces ridicules près accompagnés de plusieurs autres, c'étoit bien la meilleure pâte de femme! gaie, généreuse, n'ayant pas de volonté, croyant aux grands, aux philosophes, & à tout ce qu'on vouloit.

LE PAPILLON ET LE LYS.

FABLE.

Admirez l'azur de mes aîles,
Disoit un Papillon au Lys majestueux;
La ceinture d'Iris exposa-t-elle aux yeux
D'aussi vives couleurs, des nuances plus belles?
Le Lys lui répondit : Insecte vil & fier,
D'où te vient cet orgueil étrange?
As-tu donc oublié qu'hier
Reptile obscur, tu rampois dans la fange.

De Paris, le 23 Avril 1784.

Une Conversation du Roi de Prusse me tombe d'abord sous la main. Ce grand Monarque fit en 1779 une tournée au Rhienluch près de Neustadt sur la Dosse. C'est ainsi qu'on nomme un marécage que S. M. a fait dessécher & rendre habitable à ses frais. Les Colonies qu'Elle y a établies montent maintenant à 308 familles. Le bailli de Fehrbellin qui lui servit de guide pendant quelque temps, a écrit avec une minutieuse exactitude l'entretien dont



le Monarque l'honora, & voilà ce que l'on vient de publier. Je vais vous en donner un échantillon.

Le Roi. Comment s'appelle le bailli de Vieux-Ruppin ?

Le Bailli, Honig.

Le R. Depuis quand y eſt-il ?

Le B. Depuis la Trinité.

Le R. Depuis la Trinité ? où étoit-il auparavant ?

Le B. Chanoine.

Le R. Chanoine : chanoine ? Qui diable a fait un bailli de ce Chanoine ?

Le B. Sire, c'eſt un jeune homme qui a du bien, & qui a ambitionné l'honneut d'être bailli de V. M.

Le R. Mais pourquoi l'ancien n'eſt-il pas reſté ?

Le B. Il eſt mort.

Le R. Au moins la veuve auroit pu garder le baillage.

Le B. Elle eſt devenue pauvre.

Le R. Ménage de femme, ſans doute.

Le B. Pardonnez-moi, Sire. Elle faiſoit bon ménage, mais des malheurs l'ont ruinée. Cela peut arriver au meilleur économe. Moi-même j'ai éprouvé une mortalité, il y a deux ans, & n'ai point obtenu de rémiſſion. Je ne ſaurois me remettre ſur un bon pied.

Le R. Mon enfant, je ſouffre aujourd'hui de mon oreille gauche, je n'en entends pas.

Le B. Et voilà le malheur, que le Conſeiller-privé Michaëlis ſouffre de la même incom-

modité. (*là-dessus*, ajoute le Bailli, *je restai un peu en arriere, croyant que ma réponse auroit pu déplaire au Roi.*)

Le R. Allons, bailli, avancez. Restez auprès du carrosse; mais prenez garde qu'il ne vous arrive d'accident. Parlez seulement un peu haut: j'entends fort bien. (*Le bailli observe que le Roi répéta bien dix fois en route ces derniers mots.*)

Le bailli de Neustadt s'étant approché du carrosse du Roi, S. M. lui demanda comment il s'appelloit.

Rép. Klausius, Sire.

Le Roi. Klau-si-us! allons, avez-vous beaucoup de bétail dans vos Colonies?

M. Klausius. Huit cent quatre-vingt-sept vaches, Sire, il y en auroit bien au-delà de trois mille, si nous n'avions pas eu l'épizootie.

Le R. Les hommes multiplient-ils bien aussi, nait-il bien des enfans?

M. K. O qu'oui, Sire; il y a à présent quinze cent septante-six ames dans les Colonies...

Le R. Vos Colons sont-ils d'honnêtes gens? d'ordinaire la premiere génération ne vaut pas grand chose.

M. K. Cela passe.

Le R. Sont-ils de bons économes?

M. K. Oh oui, Sire, S. E. M. le Ministre de Derschau m'a aussi donné un lot de Colonie de septante-cinq arpens, pour donner bon exemple aux autres Colons.

Le R. (*souriant*,) Ha ha, pour donner bon exemple! — Quel eſt cet homme-là à droite?

Le B. L'inſpecteur des bâtimens, Mennelius, qui a dirigé cette partie.

Le R. Suis-je à Rome? ce ſont tout des noms en us — Comment ſe nomme cette Colonie?

Le B. Klauſiushof.

M. K. Sire, elle pourroit tout auſſi bien s'appeller Klaushof.

Le R. Elle ſe nomme Klau-ſi-ushof! Comment s'appelle cette autre Colonie?

Le B. Brenkenhof

Le R. Elle ne ſe nomme pas comme cela.

Le B. Sire, on me l'a dit ainſi.

Le R. Elle ſe nomme Brenken-ius-hof.

A Rathenow S. M. fut également très-gaie à table. Elle y dîna avec M. de Backhof, lieutenant-colonel des Carabiniers & lui dit : » Mon cher Backhof, s'il y a long-temps que » vous n'avez été à Fehrbellin, allez-y! la » contrée eſt infiniement embellie. Il y a long- » temps que je n'ai fait un voyage avec » tant de plaiſir.... Qu'avez-vous fait de vo- » tre côté dans la derniere guerre? Pas » grand'choſe apparemment. Vous n'avez pas » eu de grands ſuccès en Saxe. Mais c'eſt que » nous faiſions la guerre à des canons & non à » des hommes! J'aurois pu exécuter quelque » choſe; mais j'aurois ſacrifié plus de la moi- » tié de mon armée & fait couler bien du ſang innocent. Et ſi j'avois fait cela, j'aurois mé- qu'on m'eût fouetté devant le front de

» l'armée. Les guerres deviennent terribles à » faire. — C'est une chose bien touchante d'entendre dire cela à un grand Monarque, reprit M. de Backhof, & des larmes baignoient » les yeux de ce vieux militaire. »

Nous allons avoir une galerie de tableaux de toutes les villes du monde. Après M. Mercier, on en a tracé trois ou quatre de notre bonne ville; on a rhabillé un ancien ouvrage sur la capitale de l'Angleterre pour faire un tableau de Londres; on annonce de l'étranger une autre production sous le même titre, mais remplie, dit-on, de vues nouvelles & du plus vif intérêt, sortant de la plume d'un observateur goûté du public, & ornée des portraits de George III, de Washington & de Francklin : il n'y a pas jusqu'à Mons dont on a imprimé le tableau. C'est une brochure très-médiocre & où je n'ai rien trouvé de remarquable. L'auteur observe que Mons est toujours demeuré fidele. « Les horreurs de la guerre n'ont fait » que fortifier ses sentimens d'amour pour son » Prince. Rien n'égale l'attachement & la fidé» lité de ses habitans : Je défie les François » d'aimer plus leur Roi. » Le peintre de Mons se récrie fortement contre le luxe de ses compatriotes : on ne lui reprochera pas d'en faire parade dans son style. Vous en pouvez juger par sa peroraison que voici. « Quoique les » couleurs de ce tableau ne soient ni bien » fines ni bien délayées, ni employées par » un pinceau de maître, on y distinguera ce» pendant des traits, qui, délectant le lec» teur, lui feront dire : c'est cela. »

Un ramas de poésies en général obscenes & choisies sans goût, compose la brochure que l'on a nommée, *le Porte-feuille d'un jeune homme.* On y trouve cette épigramme assez bien placée à propos de cette collection :

Au temps jadis, à l'écrivain
On donnoit argent & louange,
Au temps présent il meurt de faim,
Mais gagne-t-il le pain qu'il mange ?

La *Banque d'Ostende & de Bruxelles dévoilée* est un libelle d'une nature plus sérieuse que ceux dont je viens de vous parler. On y déclare nettement que l'effet de cet établissement, est de faire passer en Angleterre les especes des Pays-Bas. Cette brochure est ornée d'une estampe, avec ces mots : *Les Anglois enlevent l'argent de la Banque.* On y voit M. W*** *présentant respectueusement une requête au Gouvernement ; mais soit que le respect l'interdit, soit la difficulté de s'exprimer, M. H*** semble lui souffler avec un portevoix ce qu'il doit dire. On voit un port de mer, un vaisseau prêt à mettre à la voile chargeant pour l'Angleterre des barils remplis d'argent dont l'un est défoncé : Des spectateurs alarmés, jettant des regards supplians du côté du Gouvernement, pour faire veiller aux Préposés de ladite banque, qui porte préjudice à tous les commerçans en général, par la disette d'especes dont elle est cause.* Telle est du moins l'explication que l'auteur du libelle, donne de cette gravure : elle suffit pour donner une idée de l'ouvrage.

Cette Réfutation des *Mémoires de la Bastille*

qui a été annoncée depuis long-temps avec tant d'emphase dans les papiers anglois, a enfin vu le jour. La premiere lettre du moins vient de nous parvenir. Vos mémoires, y dit M. Th. Ewans à M. Linguet, m'ont désappointé, *comme tous les amis de la liberté en Europe, auxquels votre nom étoit parvenu, ou qui avoient pris l'habitude d'ajouter foi à vos prétentions boursoufflées & répoussantes. Vous avez eu l'art de mettre l'attente sur le qui vivre ; mais vous avez misérablement frustré ses espérances....* Et c'est dans ce style que l'on combat M. Linguet, que l'on fa.. la critique de l'un de ses ouvrages. Il est vrai que c'est de l'un des plus médiocres qui soient sortis de sa plume. M. Ewans a eu raison de prendre pour épigraphe ce vers de Chaucer :

T'is my design to reason, not declaim.

(Mon dessein est de raisonner, non de déclamer). Je ne sais s'il faut l'attribuer à la répugnance avec laquelle on voit un Anglois prendre la défense de l'une des armes les plus redoutables du despotisme, mais on relit avec plus de confiance & de satisfaction les *Mémoires de la Bastille*, quand on quitte la réfutation amere que M. Ewans en a faite.

S'il en faut croire M. Ewans, l'Angleterre peut aussi fournir des exemples de ces punitions justes sans doute mais qui infligées ordinairement par les parties elles-mêmes semblent contradictoires avec toute idée d'une sage législation. « Pouvez-vous, dit-il à M. Linguet, » supposer que l'on pût tolérer votre audace

» dans aucun pays du monde ? Essayez-le dans
» le moindre dégré, sur les Commissaires ac-
» tuels, chargés des sceaux ou même sur les
» juges d'Angleterre, & vous verrez comme
» ils vous traiteront. Ils ne procéderont pas
» contre vous suivant les formalités ordinai-
» res ; ils ne vous donneront pas les moyens
» qui paroissent si fort de votre goût, d'être
» convaincu, jugé & puni selon la loi. Leur
» volonté seule sera la loi par laquelle vous
» serez condamné. Ils vous contraindront à
» comparoître en personne devant eux ; &
» vous feront renfermer, en punition du mé-
» pris que vous leur avez témoigné, dans une
» prison où la table de la Bastile seroit un luxe,
» & où vous aurez à regretter la promenade
» de ce château, sans avoir la perspective d'y
» voir des Dames aller au bain en deshabillé.
» Il y a plus : vous demeurerez dans cette
» prison sans aucune possibilité d'en sortir, jus-
» qu'à ce que le temps ait suffisamment dompté
» votre impétuosité satyrique, & que, par la
» patience, l'humilité & le repentir, vous vous
» soyez rendu digne, aux yeux de ceux que
» vous avez offensés, d'être élargi & rendu
» à la société. »

Il vient encore de sortir des presses étrangeres, une violente diatribe contre les ecclésiastiques. C'est une *Requête au Roi sur la destruction des Prêtres & des Moines en France*, que l'on donne pour l'ouvrage d'un étudiant en droit, âgé de dix-neuf ans. On y trouve en effet l'éloquence ampoulée d'une imagination énergique que le goût n'a point encore

formée à l'art d'écrire. « Pardonnez, Sire,
» dit l'auteur, si obéissant aux tendres im-
» pulsions de mon cœur, qui sont celles de
» la vérité, j'ose faire voler dans l'ame du
» plus juste des Princes, le foible trait de mes
» idées. » Au milieu de quelques phrases in-
signifiantes & à prétention, l'on voit jaillir
des étincelles qui annoncent un jeune homme
fortement animé de l'amour de l'humanité &
de sa patrie. Le tableau rapide qu'il trace des
meurtres religieux consacrés par l'histoire, &
particuliérement de la guerre des Vaudois, fait
frémir tout homme en qui le fanatisme n'a point
détruit toute sensibilité. Il rend hommage aux
souverains qui ont cherché à détruire la source
d'où ces horreurs ont découlé. « Un Fréderic
» en Prusse, une Catherine II en Russie, un
» Joseph II en Autriche, ont enfin brisé les
» barrieres insurmontables qui retardoient la
» marche de la philosophie. Nouveaux Co-
» drus, ils se sont montrés véritablement di-
» gnes de commander & d'occuper un trône.
» Ces Rois philosophes, législateurs & con-
» quérans, sont autant de soleils vivifians &
» immortels, qui éclairent de leurs rayons
» les autres Monarques de la terre... La der-
» niere de ces trois Puissances, pour justifier
» la validité de ses droits & de ses actions bien-
» faisantes, sans avoir recours à la force,
» n'a eu besoin que d'en appeller au tribunal
» du bon sens & à celui de l'humanité. Si l'Al-
» lemagne, cette partie de notre globe qui
» devient de jour en jour plus respectable,
» fut long-temps embrasée par la superstition;

» de ses brouillards malfaisans naquirent pres-
» que toujours l'indolence & l'inertie de ses
» peuples, l'heureux génie d'un grand Prince,
» Sire, vient de la purifier tout récemment.
» C'est à Joseph II qu'une telle gloire étoit ré-
» servée.... »

L'auteur qui débute par cette brochure dans la carriere dangereuse de Conseiller des Rois & d'Ennemi des Moines, paroît de bonne foi; ainsi l'on doit plaindre ses erreurs & admirer son courage.

Comme le bon grain croit à côté de l'yvroie dans les champs de la littérature, on a vu naître avec ces brochures, des *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux*, qui renferment beaucoup d'observation nouvelles & intéressantes. L'auteur est un militaire qui a passé plusieurs années en Asie & qui a fait deux fois la route longue & pénible de l'Inde en Europe. Il rapporte un trait fort singulier de l'intelligence des éléphans. Il en a vu deux occupés à abattre le pan d'une grosse muraille, conformément aux ordres de leurs maîtres, qui s'étoient éloignés après leur avoir montré ce qu'ils avoient à faire & les avoir encouragés par quelques fruits & de l'eau de vie du pays. Ces éléphans paroissoient combiner leurs efforts comme des hommes l'auroient pu faire. Ils poussoient le mur avec le gros de leur trompe repliée en dessus, & garantie par un morceau de cuir. Ils l'ébranlerent peu-à-peu par des secousses réitérées; enfin suivant des yeux l'effet du balancement, ils donnerent une forte & derniere secousse en se jet-

tant en arriere pour n'être point bleſſés par les décombres. Quoi qu'en diſent nos théologiens cet animal a quelque choſe de plus que de l'inſtinct.

On fit, ces jours derniers, l'ouverture de la nouvelle ſalle du concert ; tout Paris s'y rendit : M. Legros, directeur de ce ſpectacle, dut ſourire à l'aſpect de la multitude qu'il attiroit : mais on fut mécontent, en général, & de l'obſcurité qui ne permettoit pas de diſtinguer les Dames, & du mauvais ton du parquet ; on frappa du pied ; des cannes, des cris aigus ſe firent entendre, on ne trouva plus le ton de réſerve & de bonne compagnie qui diſtinguoit autrefois les amateurs de la muſique.

Mlle Paradis réunit ſur elle tous les ſuffrages, le parti qu'elle tire d'un inſtrument fort ingrat eſt inconcevable, même pour les maîtres qui le pratiquent depuis long-temps. Mrs. Cheron, Laïs & Rouſſeau exécuterent deux fois *L'O ſalutaris*, avec un accord qui nous charma. Mlle St. Huberti s'efforce en vain par un air panché, en affectant des graces antiques, d'obtenir les applaudiſſemens que ſon jeu ſeul lui mérite à l'opéra.

Les Dames s'ennuyerent beaucoup à ce concert. Elles y perdirent tout l'étalage de leur parure & le jeu de leur phyſionomie.

On a nommé ce ſiecle le ſiecle de la philoſophie ; il ſe diſpoſe à finir par la ſuperſtition la plus abſurde ; je ne blâme pas la crédulité conſolante du bon catholique ; mais il eſt à craindre que les chimeres & les pratiques des antiques convulſionnaires ſe renouvellent, à

Paris. Vous n'imaginez pas, Monſieur, l'effet que la vie & les miracles de S. Labre produiſent ſur les têtes pariſiennes ; depuis la guériſon de l'abbé D.... une infinité de femmes jeunes & vieilles, une multitude d'hommes de tout âge enveloppent leur jambe malade d'un papier chargé du nom de ce bienheureux, en triangle, en loſange, en quarré ; on le trempe dans de l'eau bénite pour l'appliquer ſur des yeux fatigués ; on le mache pour guérir les maux de dents ; tout le monde éprouve des effets merveilleux de ce remede plus ſubtil encore que l'agent de Meſmer ; ce dernier a tout à craindre de ſon rival dont le ſecret ne coûte pas un denier.

L'abbé... me diſoit avant-hier au concert ſpirituel : *Rien ne me ſurprend dans tous les écrits qui paroiſſent ſur le bienheureux Labre que leur date.*

Le Maréchal de Richelieu aſſiſtoit à un de ces petits ſoupers qui ſe donnent ſi fréquemment à Paris. Il ſe mit tout à coup à rire avec éclat. Les quatre Dames qui étoient de la partie voulurent en ſavoir le ſujet : c'étoit à qui le devineroit ; on faiſoit mille conjectures & toutes tomboient à faux ; le Maréchal refuſoit abſolument de l'expliquer : il avoit déjà répété pluſieurs fois que ces Dames ne lui pardonneroient pas cette confidence ; la curioſité féminine s'augmentoit d'autant plus ; on force le Duc à découvrir ſon ſecret ; il cede enfin, en exigeant des lettres de grace que ces Dames lui promirent. *Eh bien*, leur dit l'octogenaire : *vous l'ordonnez, Meſdames, il faut vous obéir*,

la galanterie est de tous les âges ; un souvenir charmant excitoit mes ris ; je me rappellois qu'autrefois j'avois eu le bonheur d'être reçu dans le lit de chacune de vous ; aujourd'hui je ne puis plus que vous le dire.

COUPLETS

A MADAME MET.....H.

La fleur nouvellement éclose
Peint Met.....h & ses attraits;
Son teint est celui de la rose,
Dans ses yeux, d'amour sont les traits.

Si je voulois peindre les graces,
Je copierois votre portrait,
Et d'Apelle suivant les traces,
Comme lui l'on me nommeroit.

Chacun orneroit de guirlandes
L'autel où seroit ce tableau;
Les cœurs y serviroient d'offrandes,
Vous seriez un culte nouveau.

On adoreroit votre image,
Les Dieux n'en seroient point jaloux,
Et patrone du mariage
On n'invoqueroit plus que vous.

Vous faites chérir l'hymenée,
Et chez vous l'on retrouve encor
Ce temps de Saturne & de Rhée,
Que l'on appelloit l'âge d'or.

Par le Chev. de ....

De Verſailles, le 27 Avril 1784.

Il vient d'être défendu aux premiers commis des affaires étrangeres de permettre l'accès de leurs bureaux à tous ceux qui juſqu'à préſent s'y introduiſoient ſous différens prétextes. On a arrêté un Chevalier de S. Louis qui, à l'aide d'une loupe cachée dans une bague, liſoit de très-loin ce que l'on écrivoit : le verre lui donnoit une grande facilité pour ſa trahiſon en retournant les lettres qui ſe préſentoient renverſées à ſa vue ſimple. Une excellente mémoire le mettoit à portée de faire enſuite aux miniſtres étrangers des rapports qu'ils lui payoient très-cher.

Nos liaiſons avec le cabinet de S. James, les ſervices mêmes que nous avons rendus au miniſtere Britannique actuel ne ſont nullement de ſûrs garans du maintien de la bonne harmonie entre les deux Cours. On prétend que M. Pitt nourrit dans ſon ſein le projet de tirer une vengeance peut-être légitime du tour cruel que nous avons joué à notre rivale. On lui prête ce diſcours : *Rome fut vaincue par Annibal, un ſeul homme ſauva cette République qui devint enſuite la maîtreſſe du monde, pourquoi l'Angleterre n'auroit-elle pas le ſort de ſon modele!* La nation Angloiſe a plus d'averſion qu'elle n'en a jamais eue pour les François : M. d'Adhemar écrit : qu'il éclôt journellement à Londres d'abominables ſatyres contre nous; il ſe plaint de ce que ſa poſition a de pénible pour un cœur ſenſible & patriotique, & il ajoute

plaisamment dans ses dernieres dépêches qu'un Ambassadeur de France en Angleterre devroit être sourd & aveugle.

Il ne faut qu'une séance du Conseil aussi orageuse que l'une des dernieres pour faire faire un autre demi-tour à la roue des destinées ministérielles. L'ordre donné par l'Impératrice de Russie à ses Ministres, de ne céder le pas à aucun de ceux des autres Cours, a souvent été remis sur le tapis. Cette fois M. de Breteuil en parla avec une vigueur extraordinaire. Il rappelle la malheureuse époque du traité de Teschen, à laquelle on peut rapporter l'influence que la Cour de Pétersbourg a prise sur les affaires d'Europe & les prétentions qu'elle fait valoir avec tant de fermeté ; il traça encore le tableau des changemens désavantageux à la France que la derniere guerre a apportés dans l'équilibre de l'Europe & son discours fit la plus vive impression. Quant à la préséance des Ambassadeurs, je ne vois, dit-il, d'autre moyen de soutenir la dignité de la France en cette occasion que de l'abandonner à la bravoure personnelle de nos Ministres dans les Cours étrangeres en identifiant l'honneur de la patrie avec le leur propre : dut-on voir se renouveller la scene fameuse que M. Duchâtelet a donnée à Londres.

On vient d'élever un monument à Edward Drincker né en 1680 dans une chaumiere, sur le terrain même où fleurit actuellement la belle cité de Philadelphie : terrain occupé au temps de sa naissance par des Indiens & quelques Suédois & Hollandois ; il avoit dans sa

jeunesse chassé des lapins sauvages dans les mêmes endroits où se trouvent actuellement les plus belles rues de cette ville, & il se rappelloit souvent en riant de la quantité de mûres sauvages qu'il y avoit dérobées aux ronces. Il se rappelloit parfaitement d'avoir vu William Penn y arriver lors de son second voyage ; & il montroit à qui vouloit précisément l'endroit où l'on avoit élevé la cabane qui servit d'asyle à M. Penn & à ses amis, lors de cette seconde visite.

La vie de ce respectable vieillard est marquée par des circonstances qu'aucun individu n'a réunies avant lui, du moins depuis le temps des patriarches : dans le cours de sa vie il a vu la même portion de terrain couverte de bois & de broussailles, receptacle des bêtes féroces & des oiseaux de proie, devenir le siege d'une grande cité la plus riche, la plus puissante, la plus florissante par les arts : en un mot, non-seulement la premiere ville de l'Amérique, mais comptant peu d'égales parmi les grandes villes de l'Europe ; il a vu de grandes rues parfaitement alignées, s'étendre sur ces mêmes bruyeres, où il avoit souvent poursuivi des lievres & des lapins sauvages ; il a vu de belles églises s'élever sur des marais où il n'avoit entendu que le croassement des grénouilles, de vastes quais & d'immenses magasins sur ce même rivage, où il avoit vu si souvent les Indiens sauvages pêcher dans la riviere, & cette même riviere sur laquelle dans sa jeunesse il n'avoit rien vu flotter de plus gros qu'un canot Indien, couverte de grands vais-

ſeaux de toutes les parties du monde, ſur le même terrein où il avoit recueilli les fruits ſauvages que dévore l'enfance, il avoit vu conſtruire le magnifique hôtel-de-ville, & avoit vu enſuite cet hôtel rempli de légiſlateurs, dont la ſageſſe & les vertus faiſoient l'étonnement du monde entier; il avoit vu auſſi ratifier avec toutes les formalités du parchemin & du ſceau, le premier traité qui ait eu lieu entre les puiſſances unies de l'Amérique & le Prince le plus puiſſant de l'Europe : ſur ce même terrain il avoit vu jadis William Penn ratifier avec les Indiens ſon premier & dernier traité : pour conclure en un mot, il avoit vu le commencement & la fin de l'Empire Britannique dans la Penſylvanie.

Il avoit été ſujet de pluſieurs têtes couronnées : mais lorſqu'il entendit parler de la multitude d'actes oppreſſifs & inconſtitutionnels qui ſe paſſoient dans la Grande-Bretagne, il les acheta tous & les donna à ſes arriere-petits fils pour en faire des cerfs volans : embraſſant & preſſant dans ſes bras ridés la liberté & l'indépendance de ſon pays; à la fin de ſa longue carriere triomphant dans le ſalut de ſa patrie, il mourut le 17 novembre 1783, âgé de 103 ans.

CHARADE.

Sur l'air : *N'eſt-il amour, ſous ton empire, &c.*

Mon premier dans notre langage
Eſt ſans façon;

Je donne un animal ſauvage
Dans mon ſecond,
Et mon tout eſt un perſonnage
De grand renom.

De Paris, le 30 *Avril* 1784.

Le tableau de Londres qui vient d'éclorre ou de ſe reproduire, n'offre rien que mille écrivains ne nous aient déjà raconté de cette ville célebre. L'auteur qui voudroit bien être regardé comme impartial, entremêle les éloges aux injures dans le portrait qu'il trace des Anglois en peignant leur capitale. « Il y a, » dit-il, une amende de cinq cens livres ſterling » contre quiconque fait l'aumône à un men- » diant dans les rues; bien des gens charita- » bles, pour éviter d'être ſurpris en faiſant » une bonne œuvre, jettent par terre l'ar- » gent qu'ils deſtinent au mendiant. Malgré la » crainte de payer l'amende, on n'a jamais » oui dire qu'aucun anglois ait commis l'hor- » rible délation de charité. »

Les étrangers, lit-on plus loin, ne ſont jamais conſidérés des Anglois... Lorſqu'un étranger fabrique ou invente une marchandiſe utile ou agréable, l'Anglois le plus riche cherche à lui arracher ſon induſtrie ou ſon ſecret, & met tout en œuvre pour le décrier... « Trente » années de conduite irréprochable ne ſont » pas un titre ni une garantie pour obtenir de » l'Anglois ſa confiance. Il regarde un étran- » ger comme un ennemi qu'il n'oſe offenſer » ouvertement, mais dont il craint la ſocié-

» té; il ne s'attache à perſonne. Un domeſti-
» que eſt congédié au bout de dix ans avec
» autant d'indifférence que s'il étoit à peine
» connu du maître. Il croit avoir tout fait &
» rempli ſes engagemens en payant ſtrictement
» le ſalaire convenu. Les étrangers qui ont
» la ſottiſe de faire des avances en bons pro-
» cédés ſont toujours la dupe. On doit traiter
» avec l'Anglois de Turc à Maure & toujours
» par écrit, même pour les objets de peu de
» conſéquence. »

Il n'eſt point de pays où l'on ſoit plus pénétré qu'en Angleterre de l'importance d'une partie de l'adminiſtration, qui dans beaucoup de pays, eſt traitée avec une légéreté & une indifférence qu'un Anglois ne peut accorder avec le reſpect dû aux propriétés. On trouve en Angleterre les réglemens les plus ſages pour les Poſtes, pour le tranſport, la diſtribution & la ſûreté des lettres; on s'y plaint ſeulement de taxations exorbitantes & arbitraires, mais, dit le Peintre de Londres, la rapacité & l'injuſtice *ſont les divinités du Peuple anglois; en 1756 ce reproche auroit été une calomnie.* Le bureau de poſte de Londres emploie un moyen fort ingénieux pour aſſurer le ſort des lettres où il ne ſe trouve point de déſignation d'adreſſe. On les inſcrit ſur un tableau expoſé aux yeux du public, & les perſonnes à qui elles ſont deſtinées les réclament en inſcrivant leur demeure ſur ce tableau : la lettre leur eſt enſuite portée exactement.

On évalue à douze millions cinq cens mille feuilles, in-folio, timbrées, année commune,

les papiers qui débitent des nouvelles de toutes les couleurs. Tous ces écrits, dit l'auteur, n'inſtruiſent perſonne ; ils nuiſent au contraire à l'éducation déjà trop négligée & vicieuſe, & aux mœurs preſque perdues ; *puiſqu'ils dégoûtent, ces ſales & piquans écrits, des lectures utiles & agréables.*

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans cette compilation, c'eſt une diatribe contre les Anglois d'à préſent, ſous le titre de *lettre d'un ſuiſſe* : j'en citerai quelques paſſages.

» J'étois à Londres en 1755 & 1756... le
» tribunal des *Doctors commons*, compoſé de
» trente juges, avoit armé quatre corſaires
» de 30 à 40 canons, qui croiſoient dans la
» Manche, & qui s'emparoient indiſtinctement
» de tous les pavillons & les amenoient à
» Londres. Les puiſſances réclamoient leurs
» vaiſſeaux ; le Roi George II laiſſoit la dé-
» ciſion de ces captures prétendues bonnes,
» à cette Cour de juſtice. Lorſque par haſard
» les parties plaignantes obtenoient la reſtitu-
» tion de leurs navires, elles étoient ruinées
» par les frais du procès & par la lenteur du
» jugement. Cette Cour ſouveraine compoſée
» (il eſt vrai) de Docteurs très-communs,
» s'eſt enrichie par cette infame manœuvre
» qui a duré ſept années de ſuite, à la honte
» du gouvernement... Londres étoit alors une
» ville de bruits, ville de boue, ville de fu-
» mée, ville à coups de poing, comme le dit
» notre ami Jean Jacques dans ſon gros livre
» rempli de vérités inutiles & de paradoxes
» amuſans. Le peuple inſultoit les étrangers

» de

» de gaîté de cœur, malgré toute ſa majeſté
» ſi vantée dans nos chiffons politiques. Les
» mœurs ſont bien changées, depuis vingt
» ans!... Que vous êtes dégénérés, fiers Bre-
» tons! La tranquillité regne au théâtre, dans
» les rues mêmes & au cabaret : vous êtes
» un peuple poli, honnête; mais vous n'avez
» plus de probité, de gaîté, ni d'or ni de pa-
» triotiſme; vous n'oſez plus ſourire. Vous
» êtes ſérieux, vain, débauché, pauvre &
» par conſéquent avili. Les femmes jadis mé-
» nageres, timides, douces, ſoumiſes & ai-
» mables, ſont devenues tout-à-coup hardies,
» impérieuſes & diſſipatrices. On les croit tou-
» tes catins par leurs propos, leurs ajuſte-
» mens & leurs alures. Les priſons de la flotte
» & du Banc du Roi n'étoient pas le refuge
» d'une armée de banqueroutiers adroits, qui
» ſe renouvelle tous les trois ans. Il falloit
» alors moins de pardons, parce qu'il y avoit
» moins de coupables. Dans vos boutiques,
» l'étranger n'y étoit jamais trompé; à pré-
» ſent c'eſt tout comme chez nous. Les men-
» dians étoient rares, ils truchent par pelo-
» tons, fourmillent par-tout & aſſaillent les
» paſſans. Cependant il n'y a aucune ville
» dans le monde, où le public paie une taxe
» auſſi forte qu'à Londres. Il eſt donc bien
» étrange qu'avec un pareil ſecours, ce ba-
» taillon de légiſlateurs orgueilleux ne police
» point cette grande cité, le refuge de tous
» les roués du globe; où la fauſſe monnoie
» eſt générale, où la délation & l'eſpionnage
» ſont richement récompenſés, où les doua-

» niers visitent avec impunité & notamment
» dans les endroits les plus secrets des mai-
» sons ; où l'on emploie hardiment toutes les
» voies pour violer la loi & les droits du ci-
» toyen ; où la haine, la défiance & la dé-
» sunion regnent dans toutes les familles ; où
» enfin le boulanger ose blanchir le pain avec
» l'alun & le vendre à faux poids ; où le bras-
» seur met de l'opium & de la limaille de cui-
» vre pour clarifier & adoucir la biere, la
» seule boisson du pauvre ; où la laitiere cor-
» rompt son lait avec des limaçons & autres
» ingrédiens ; où les voleurs & les filoux sont
» aussi fréquens dans les rues & sur les grands
» chemins que les faux patriotes & les ca-
» tins : je le dis avec honte & courroux, où
» enfin vingt mille maisons sont sans cesse ou-
» vertes à la prostitution la plus révoltante &
» la plus infâme parce qu'elle est calculée... »

Le second cahier du Conteur vient de nous parvenir. Il y regne la même variété que dans le premier numero, & l'on ne peut reprocher à ce recueil, comme à tant d'autres, de faire payer par l'ennui de traits insignifians & de mauvais goût, le plaisir d'en trouver un petit nombre d'intéressans. Il suffit que j'ouvre le Conteur & que je le copie au hasard pour être assuré de vous procurer quelques instans d'amusement.

» Lorsque l'Empereur fit repasser, il y a quelques années, les troupes autrichiennes de la Lombardie en Allemagne, les housards passerent par Verone. A leur approche le major de la place fit présenter les armes aux trou-

pes vénitiennes. Les housards de leur côté tirerent le sabre. Cette manœuvre effraya tellement la garde de Verone, que dans l'instant toute la compagnie prit la fuite. Le major resta seul. On fit courir après les fuyards. Les uns étoient à la Messe, les autres dans un lieu moins décent. »

» Personne n'ignore que ce sont les Anglois & les Hollandois qui fournissent à l'Europe Catholique, presque tout le poisson-sec ou salé, dont l'usage est prescrit par l'abstinence religieuse à laquelle ils se sont soustraits. On parloit au S. Pere du mécontentement que pourroient avoir ces peuples de quelques démarches qu'il sembloit méditer : on lui en vouloit faire craindre les conséquences : on insistoit pour lui persuader que leur ressentiment pouvoit être à redouter pour le S. Siege. *Bon bon*, dit-il, *ils n'oseroient ; s'ils me fâchent*, *j'ôterai le Carême.* »

» On demandoit à Voltaire son avis sur l'ancienneté du monde. *Je regarde le monde*, répondit-il, *comme une vieille coquette qui déguise son âge.* »

» On dit à M. D***, veuf depuis deux mois : il y a dans le Dauphiné une demoiselle de 20 ans, belle comme Vénus, pauvre comme Job. Il part & va la demander en mariage. Sa mere à qui il s'adresse se met à pleurer. Je sens, lui dit-il, que cette séparation vous coûtera ; mais si vous vouliez nous l'éviterions. Elle ne répond rien. Il va trouver la fille & lui fait part de sa proposition. Elle refuse avec beaucoup d'égards. Il insiste ; elle

balance; il presse, elle avoue qu'elle a une inclination. Tant mieux, dit-il, vous serez heureuse par votre amant, si vous ne l'êtes avec moi. Enchantée elle ne peut se décider à tromper un si galant homme. Elle confesse qu'elle est grosse. Tant mieux encore, s'écrie-t-il, je vous rendrai l'honneur. Confondue, elle refuse tout en disant que jamais elle ne pourra vivre sans son amant. Qu'appellez-vous vivre sans lui? Je compte bien qu'il viendra avec nous & qu'il fera nos enfans. Elle lui demande la raison de ce procédé extravagant. Je veux une femme, lui dit-il. Je suis dans l'heureuse impuissance de vous être infidele. Je n'existe que par mon cœur; je vous défends de me refuser le vôtre. Il avoit raison; elle devint sa femme, fit son bonheur, renonça d'elle-même à son amant, & vécut pour l'amitié & pour son fils. »

La célébrité du Comte de Panin vous fera sans doute trouver avec plaisir ici quelques traits de la vie de cet homme d'état, que je tirerai d'une brochure nouvelle, intitulée : *Précis historique de la vie du Comte Nitika Jwanowitsch de Panin, &c.* Il nâquit de parens nobles, le 15 septembre 1778, ses ancêtres originaires de la République de Luques, passerent en Russie dans le XVme siecle; son pere servit Pierre-le-grand avec distinction & mérita sa confiance. Le Comte Nitika Panin nâquit avec peu de fortune, sa conduite & le mariage de sa sœur avec le Prince Nourakin honoré des bontés de l'Impératrice Anne, lui firent accorder les entrées libres à la Cour. L'Impératrice Elisabeth le

nomma son Ministre plénipotentiaire à la Cour de Danemarck : en 1757, il fut envoyé à Stockholm pour essayer de prévenir l'explosion d'une guerre dont la Russie étoit menacée. Non-seulement il réussit dans sa mission, mais il forma encore en Suede un parti dévoué à sa Souveraine. L'Impératrice lui confia en 1760 l'important emploi de Surintendant de l'éducation du Grand-Duc Paul Petrowitz. En 1763 Catherine II. remit au Comte de Panin la direction des affaires étrangeres, pendant l'absence du Comte de Woronzow. Il fut à la tête du ministere pendant vingt années consécutives ; les affaires les plus importantes lui furent confiées, & il n'y en eut pas une seule qui regardât le salut & le bien de l'Empire, dont il ne fût l'arbitre ou le conseil.

Dans l'exposition que l'auteur du *Précis historique* fait des principes politiques du Comte de Panin, on voit que l'égalité doit subsister entre les Ministres de Russie & ceux des autres Cours ; qu'un aussi grand Empire que la Russie n'a pas besoin d'avoir recours à la feinte, & que la seule franchise doit être l'âme de la conduite de son ministere, &c. Sa gaîté étoit constante & sa générosité sans exemple. De neuf mille paysans qu'il reçut en don de sa Souveraine, il fit présent de quatre mille à trois secrétaires qui travailloient sous lui dans les affaires étrangeres. Enfin *la mort du Comte de Panin a privé la Russie d'un citoyen utile & vertueux ; l'humanité entiere a perdu un homme de bien.*

[illegible] promettre un plus grand [illegible] [illegible]eathman arrive de la côte d'A- [illegible] [illegible] cette partie du monde mieux [illegible] voyageurs qui jusqu'à présent en ont [illegible] s'est adonné à l'histoire naturelle, ses [illegible] & ses ouvrages sur les productions de [illegible] sont très-intéressans ; il a le projet de civiliser les habitans de cette côte; sûr qu'avec beaucoup de patience & de douceur on parviendroit à tirer le plus grand parti des negres de cette contrée ; sûr de s'y procurer à peu de frais les plus grands établissemens, & de fournir à l'Europe en peu de temps du coton, du sucre & de l'indigo sur-tout, préférables à tout ces objets que nous tirons à grands frais des Antilles & par des moyens honteux à l'humanité. Les Quakers de Londres ne pouvoient qu'applaudir au projet de M. Smethman, ils lui ont offert dix mille livres sterling somme suffisante pour en réaliser l'exécution; mais ils ont exigé qu'on ne fit avec cet argent aucun achat d'armes ou de poudre à canon. Cette belle condition ne peut être acceptée par un homme, qui connoissant l'esprit remuant des negres & la jalousie de leurs chefs, doit au moins s'assurer des moyens de défense, quoiqu'il soit sûr de ne jamais attaquer.

J'ai entendu raconter ces jours-ci un bon mot du Grand-Duc de Russie qui ne vous paroîtra pas moins piquant pour n'être pas récent, & qui étant peu connu aura peut-être pour vous le mérite de la nouveauté.

Au passage du Grand-Duc par la principauté d'Anhalt, le gouverneur d'une ville avoit fait

placer sous une arche du pont une troupe de musiciens qui devoient exécuter de la musique turque. Au moment qu'on s'y attendoit le moins le son des instrumens éclata; le Général Romanzow qui étoit de suite de la S. A. I. demanda d'où il sortoit : le Prince lui répondit : *Général, c'est une musique turque, elle se cache en se rappellant la journée où vous troublâtes si fort son harmonie.*

Courte mémoire d'un Amant.

Damis devoit faire une absence;
Un voyage d'assez long cours
Alloit priver de sa présence
Rosine, objet de ses amours,

Ingrat; tu m'oublieras dans ton humeur volage;
Lui disoit notre belle en pleurs :
Je ne crois pas tous les sermens d'usage,
En me quittant, tu vas aimer ailleurs.

— Pourquoi ces craintes indiscretes ?
Moi t'oublier..... Ah! calme ta douleur;
Pour éviter un semblable malheur,
Je vais tracer ton nom sur mes tablettes.

Le mot de la Charade insérée dans ma derniere lettre (page 141.) est TURENNE.

De Versailles, le 4 Mai 1784.

Vous n'apprendrez pas sans étonnement que par une condescendance que l'on attribue à une nouvelle variation dans la prépondé-

[illegible] Cour, il
[illegible] conſentir
[illegible] préſéance avec
[illegible] nouvel am-
[illegible] On travaille ce-
[illegible] ou les préten-
[illegible] Catherine ſeront

[illegible] la mort du célebre
[illegible] bizarres que les événe-
[illegible] ne croira jamais qu'il a
[illegible]ces à la baſtille, pour avoir
[illegible]pondance directe avec Louis XV.
[illegible] Comte de Broglio : c'eſt pour-
[illegible] plutôt une atrocité miniſté-
[illegible] depuis long-temps une pen-
[illegible] ſur une niece avec laquelle il
[illegible] étant au lit de la mort, il recueil-
[illegible] de force qui lui reſtoit, pour rédi-
[illegible] nouveau mémoire à ce ſujet. Un ma-
[illegible] Noailles entre chez lui :
[illegible] cher Favier, je vous apporte
[illegible] la parole du
[illegible] A propos, mon
[illegible] peu brouillé avec les
[illegible] augmente vos beſoins :
[illegible] pouvez reclamer de
[illegible] l'amitié... Favier pa-
[illegible] reconnoiſſance, le Vicomte
[illegible] Favier, vous avez des
[illegible] — Je vous en-
[illegible] qu'on remette à M. le
[illegible] ce qui ſe trouve dans ce ſecré-
[illegible] On cherche la clef, elle ne ſe trouve

point : tandis qu'on parle de faire venir un ferrurier, le Vicomte essaie quelques clefs qu'il avoit sur lui, parvient à ouvrir le secrétaire, prend les papiers, les porte dans sa voiture & disparoît. Le lendemain Favier profitant des offres du Vicomte, lui fait demander 50 louis. L'homme de Cour en avoit la veille mille à son service ; il vient de vuider ses coffres, & n'a pas dans le moment un écu pour le bon Favier. Quelques jours s'écoulent, le Vicomte revient près du moribond, fort abattu, avec l'air consterné. — Mon cher Favier, votre pension n'est point accordée... M. de Vergennes m'avoit promis.... Je vous entens, répond le malade en se retournant & lui laissant balbutier sa justification.

Qu'étoit-il arrivé ? La niece voyant Favier condamné par la Faculté, & connoissant l'importance des papiers de son oncle, avoit chargé une espece de copiste qui le servoit, de porter la clef du secrétaire à M. de Vergennes. Le copiste l'avoit présentée en son propre nom & avoit reçu la promesse d'une récompense. Voyant le secrétaire ouvert & vuide, il avoit couru effaré en rendre compte au Ministre, à qui dès ce moment Favier avoit paru digne de sa colere. Enfin tout se découvre, on fait venir le Vicomte, on le réprimande : son intention, dit-il, a toujours été de faire au Ministre l'hommage de son précieux dépôt. Mais on prétend que huit jours & autant de nuits ont été employés à tout copier, & qu'ainsi le Vicomte a eu le secret de donner sans se démunir. Ces papiers contenoient plus de 200 let-

tres de Louis XV & des observations importantes sur beaucoup de Cours & de pays de l'Europe. On peut juger du mérite de ces manuscrits par celui de l'auteur, l'une des meilleures têtes de l'Europe.

Lettre à M. le C. de B....

Vous me demandez, Monsieur, pourquoi je suis toujours contre M. Necker, dont le Ministere a obtenu cependant le suffrage de plus d'un homme de mérite. Avant de répondre à cette question, permettez-moi de vous observer que je lui ai toujours accordé une certaine portion de talens; que je l'ai déclaré un homme utile, laborieux; que j'ai non-seulement cru à sa probité, mais que j'ai même attaqué ceux de ses ennemis qui la suspectoient. Lorsque vous m'aurez accordé ces trois points, alors je vous dirai que les erreurs des hommes célebres sont les seules qu'il faille relever: or mes réflexions n'ont pas enlevé à M. Necker ses qualités; elles ont affoibli un enthousiasme qui pouvoit avoir de dangereuses suites.

Rien n'est plus important que d'accorder à chaque homme en place ce qui lui est strictement dû, mais rien de plus. On peut louer tout à son aise les Rois & les femmes, & non ceux qui doivent compte aux hommes de la moindre de leurs actions. Celui qui les enivre du poison de la flatterie, devient complice de leurs méprises. Un homme qui s'attendra à cette sévérité balancera long-temps avant de se jetter dans les affaires, & s'observera sans cesse lorsqu'il y sera.

Non-seulement il faut être avare d'encens; mais montrer de temps en temps le portrait d'un Ministre, afin d'éloigner des grandes places l'avidité sans pudeur, l'ambition sans talent, la légéreté sans prévoyance, la bonhommie sans expérience, le zele sans lumieres. Que faut-il en effet pour être appellé à l'administration? Un esprit vaste, solide, capable de se replier, de résister aux difficultés, de commander aux circonstances, de préparer les événemens; qui dans des études suivies ait appris à connoître les choses, les pays, les hommes, les ressources; une volonté ferme mais éclairée (autrement c'est opiniâtreté) qui combatte les passions des hommes, ou les élude quand elle ne peut pas en triompher; le talent de persuader soit en parlant, soit la plume à la main, car la ressource d'ordonner est bientôt épuisée; la connoissance profonde de plusieurs parties, & une teinture générale de toutes les autres; des rapports multipliés avec les différens pays afin de vous en approprier les découvertes; la considération que les hommes ne refusent pas à la naissance, aux vertus, à la capacité; la réputation qui amene les étrangers au-devant de vous & les énorgueillissent de leurs liaisons, voilà ce que tout homme qui se respecte doit apporter à un Prince en échange de sa faveur & de son choix.

D'après cette esquisse, c'est au public à juger M. Necker & bien d'autres Ministres. Je reviens maintenant aux reproches que j'ai cru pouvoir lui faire. Le premier rouloit sur ses réformes. Ce moyen bannal, toujours sous la

main de quiconque administre, ne suppose pas une grande fécondité d'expédiens. Il est très-sûr que les privations menent à l'abondance, mais il est plus sûr encore que de tous les remedes c'est le plus violent. Si M. N. au-lieu de faire un désert du Château de Versailles, eût trouvé dans l'industrie & dans le commerce des secours, j'aurois félicité l'héritier de Colbert, mais de simples retranchemens font détester le Ministre & alienent toujours un peu les cœurs du souverain; sur-tout quand la troupe désolée des réformés a sous les yeux une masse énorme de dépenses superflues, telles qu'on en voit dans un royaume comme la France, qui pourroit faire une armée, très-mauvaise à la vérité, de ses commis & de ses écrivains. La seule maniere de réformer est de ne pas remplacer & de repartir la même quantité de travail dans moins de mains. Louis XVI encore à son aurore, devant qui se découvroit le plus brillant avenir, y consentit sans peine. Mais si on les eut proposés à son aïeul, il auroit pu dire, est-ce la récompense de cinquante ans de travaux que vous venez m'offrir? Non, non, il y a d'autres voies, & l'on peut sans injustice croire que celui qui ne les apperçoit pas est trop prévenu. Les coups d'éclat ne sont admissibles que dans les pays épuisés. Il faut alors expier les fautes de ses peres. Or la France, non-seulement n'est pas épuisée, mais de plus elle est inépuisable.

Le second reproche roule sur le peu de connoissance du commerce & de l'industrie chez M. N. voué aux opérations de la ban-

que, elles l'abforboient tout entier. Minutieux obfervateur des formes, il imaginoit avoir rempli le but de fa place en fe rendant exactement à certaines heures de travail. Mais d'ailleurs nul établiffement, nulle amélioration, point d'encouragemens, point de vues, rarement des effais. Ces défauts étoient moins fenfibles, il eft vrai, dans un pays où l'activité publique fupplée à l'indolence d'un homme en place. Mais en général c'eft une matiere dans laquelle il faut entraîner les hommes, & les encourager à faire fans ceffe de nouveaux efforts. On peut appliquer ici cette phrafe d'un grand fens : « Il ne faut point d'efprit pour » fuivre l'opinion qui eft actuellement la plus » commune; mais il en faut beaucoup pour » être dès aujourd'hui d'un fentiment dont » tout le monde ne fera que dans trente ans. »

Obfervez, s'il vous plaît, Monfieur, que non-feulement ce n'eft pas un mal de faire de femblables examens, mais que la félicité des peuples y eft intéreffée. C'eft leurs biens qu'on adminiftre; faut-il au moins leur permettre quelques repréfentans, qui veillent à leurs propriétés & à leurs droits. Les cabales font odieufes, les efprits inquiets font infupportables, mais les amis de la vérité font utiles, lors même qu'ils ont le malheur de déplaire pour un inftant. Voyez l'Angleterre ! quelle juftice prompte n'y fait-on pas des négligences, des faux calculs ? En Chine il eft permis de revenir fur la vie entiere du Miniftre qui eft dépofé. C'étoit la même chofe en Grece. C'eft une prétention bien ridicule

& bien inique tout-à-la-fois des gens en place ; qui ont la bonté de croire que spectateurs automates de leur impuissance ou de leurs erreurs, nous nous empresserons de courir à nos coffres pour les réparer, & observerons un silence religieux dans la crainte d'humilier leur amour-propre.

Ils observeront d'autant moins ce silence qu'il n'est point d'état qui ne puisse être heureux & se suffire à lui-même. Quand cela n'est pas, c'est presque toujours la faute de ceux qui l'administrent. Si cette proposition est vraie en général, combien plus l'est-elle pour la France où l'abondance a placé sa corne inépuisable, où la nature & l'industrie se concertent pour l'enrichir ?

Je ne sais si vous êtes de ceux qui attribuent aux écrivains passionnés une secrete jalousie contre la Cour ou les gens en évidence. Je ne répondrai pas de la multitude ; quant à moi je pense comme un philosophe, qui fut mon maître & m'écrivoit : « lorsque la fortune » nous néglige pour élever aux premieres places des hommes si inférieurs, c'est moins » une injure qu'elle nous fait, qu'un bon office qu'elle nous rend, & nous serions bien » plus humiliés s'il n'y avoit au-dessus de nous » que des gens dignes d'y être. »

D'autres s'imaginent encore qu'on a bien loué un homme quand on a dit qu'il avoit du génie, de grandes vues, & l'ensemble de tous les talens. Que signifient ces mots qui ont perdu leur valeur à force d'avoir été employés à tort & à travers ? Les vainqueurs dans les

jeux olympiques ne pouvoient obtenir des ſtatues plus grandes que le naturel, & ceux qui y préſidoient faiſoient briſer celles qui n'étoient pas conformes aux réglemens. Ainſi la poſtérité briſera les ſtatues de ceux que la flatteuſe exagération aura trop agrandis.

De Paris, le 6 Mai 1784.

On vient de publier une brochure intéreſſante ſous ce titre : *Penſées de Stiepan-Annibale, vieux-berger d'Albanie, &c. Epilogue à Frédéric-Guillaume, Prince de Pruſſe, le Sage, le Magnifique, le Vaillant, le Bien-aimé; écrites au milieu de la nuit dans le ſolitaire Gouvernement de la ville d'Ath.* J'en extrairai quelques-unes.

» Il eſt mieux qu'on vous faſſe de mauvais diſcours & de bonnes actions, que de bons diſcours & de mauvaiſes actions, ce qui arrive preſque toujours aux Rois, aux Grands, & aux gens dont on a beſoin. »

» Qui méconnoît ſes amis dans la proſpérité, mérite de n'en point rencontrer dans ſes malheurs. »

» Qui préfere les plaiſirs de ſon corps à ceux de l'eſprit & à la gloire de ſon nom, laiſſe noyer ſon ami pour courir après ſon chapeau. »

» Pour conſerver ou acquérir un Royaume de la terre, il ne faut pas beaucoup penſer à celui du ciel. »

» La réputation reſſemble à une cloche que le moindre mouvement fait mouvoir. »

» Les Princes ont cela de commun avec les

arbres des forêts, qu'ils donnent quelquefois de l'ombre, mais rarement des fruits. »

» Un philosophe doit dire la vérité, un politique le mensonge; un Ambaſſadeur l'équivoque & un grand Roi ce qu'il penſe. »

» Ceux qui ſe laiſſent gouverner par leurs paſſions, abandonnent leur liberté à des eſclaves. »

» L'amour nous eſt repréſenté nud, non-ſeulement pour nous en dépeindre l'effronterie, mais encore pour nous apprendre qu'il réduit ſans chemiſe ceux qui le ſuivent. »

» Quand il paroît dans le monde un véritable génie, le vrai ſigne pour le connoître, c'eſt que tous les ſots & les méchans ſe liguent contre lui. »

» Jamais un homme ſage n'a ſouhaité d'être plus jeune. »

» Il faut plus de vertus que de talens pour faire un ſaint; mais plus de talens que de vertus ponr faire un héros. »

» Il en eſt d'un coquin comme de la poudre à canon, dont on ne doit ſe ſervir qu'avec beaucoup de précaution, de peur qu'elle n'éclate contre celui-même qui la met en œuvre. »

» Il eſt auſſi facile de ſe tromper ſoi-même ſans s'en appercevoir, qu'il eſt difficile de tromper les autres ſans qu'ils s'en apperçoivent. »

» L'eſpérance, toute trompeuſe qu'elle eſt, ſert du moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable. »

» On ne trouve guere d'ingrats, tant qu'on eſt en état de faire du bien. »

» Il y a d'honnêtes femmes comme il y a des moines honnêtes, qui regrettent leur état, sans oser le dire ouvertement. »

» Il faut beaucoup d'esprit pour être dès aujourd'hui d'un sentiment dont tout le monde ne sera que dans cinquante ans. »

» Les vertus du sage sont comme les diamans dont une femme est parée & que seule leur éclat n'éblouit point. »

» Si tous les hommes étoient honnêtes, le monde iroit bien mieux qu'il ne va : mais si tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout ; tant l'honnêteté est préférable à la science. »

» Il ne faut conseiller ni les sots ni les fous. Les sots ne vous entendent point, les fous ne vous écoutent pas. »

» On peut tout faire croire au vulgaire des hommes, excepté la vérité. »

» Le plus grand des ingrats est celui qui n'en fit jamais. »

» Les petits esprits font du bruit dans le monde à-peu-près comme une voiture vuide qui roule avec rapidité dans les rues. »

» Contredire c'est quelquefois frapper à une porte pour savoir s'il y a quelqu'un à la maison. »

» Un homme d'esprit se tait avec les sots, comme un riche refuse l'aumône aux mendians : *il n'a point de monnoie.* »

» Il arrive souvent que l'on rencontre la vérité ; le malheur est qu'on ne sait pas toujours qu'on l'a trouvée. La Philosophie ressemble à un certain jeu auquel jouent les enfans,

où l'un d'entre eux qui a les yeux bandés, court après les autres. S'il en attrape quelqu'un, il est obligé de le nommer; s'il ne le nomme pas, il faut qu'il lâche prise & recommence à courir. Il en va de même de la vérité. Il n'est pas que les Philosophes, quoiqu'ils aïent les yeux bandés, ne l'attrapent quelquefois; mais ils ne peuvent lui soutenir que c'est elle qu'ils ont attrapée, & dès ce moment-là elle leur échappe. »

» Les moines jettent une pluie continuelle de vieux & de nouveaux préjugés sur la tête du peuple, & leurs couvens sont la gouttiere continuelle d'où elle sort avec impétuosité. Les philosophes sont les fabricans des parapluies, mais ils n'osent ni les prêter ni les fabriquer d'une étoffe à toute épreuve. La fabrique la plus solide est celle qui est présentement établie à Vienne, & dont la vente se fait sous les arcades du palais impérial avec privilege de l'invariable Joseph II, le Scanderberg destructeur des préjugés. »

Des poésies & des pieces détachées qui sont déjà connues, ont été jointes à cette piquante collection. On y trouve cette épitaphe, *destinée à être gravée sur le tombeau de Stiepan-Annibale, Vieux-berger d'Albanie.*

Ce que j'ai dépensé, je l'ai perdu; ce que je possédois, je l'ai laissé aux autres: mais ce que j'ai donné est encore à moi.

Vous ne sauriez lire sans intérêt, Monsieur, une brochure qui vient de paroître sur l'une des affaires les plus sérieuses qui puissent s'élever entre des particuliers que leur naissance,

leurs emplois, leurs rélations, leur existence personnelle distinguent des autres membres de la société. Le titre de ce petit ouvrage vous en indiquera l'objet & la maniere dont il est rempli : *Observations impartiales sur le procédé de M. le Comte de la Lippe-Schaumbourg & le malheur de M. le Baron de Munster-Landegge, par un Philosophe.* Voici le portrait que l'auteur trace de chacun des personnages intéressés.

» M. le Comte de la Lippe-Schaumbourg, » est Comte régnant de la moitié du pays de » Schaumbourg. C'est un homme d'environ » soixante ans, d'une probité sévere; portant » l'amour de l'ordre jusqu'à la minutie; écono» me, mais de cette économie qui met à même » d'être généreux; laborieux, aimant à avoir » raison; ne dédaignant point de parcourir le » labyrinthe de la chicane pour y parvenir; » occupé de son pays, comme on l'est de ses » plaisirs : il est Généralissime d'infanterie au » service de l'Electeur de Cologne & Gou» verneur de la ville de Munster. Marié en » secondes noces depuis quatre ans à une Prin» cesse de la maison de Hesse, pleine de ta» lens agréables, d'un caractere doux & en» joué; il paroît que l'amour & la complaisance » ont rapproché les deux âges. »

» M. le Baron de Munster-Landegge, d'une » très-ancienne maison, est connu par un es» prit fin, un peu porté au sarcasme; par un » trait de bienfaisance qui fit éprouver à la » feue Comtesse de Vasabourg la protection » généreuse du Roi de Suede; par une que» relle avec un Prince d'Allemagne, dans la-

» quelle il a mis les rieurs de son côté. Il conte
» avec grace, il écrit avec légéreté, & sou-
» tient par des manieres aisées, l'avantage
» d'une des plus belles figures que l'on puisse
» porter. Le plaisir & le talent de dire des bons
» mots lui ont suscité d'implacables ennemis
» qui accusent sa prudence, &c. Son enjoue-
» ment & son amabilité lui ont donné des
» amis qui soutiennent que son cœur n'entre
» pour rien dans ses petites plaisanteries &
» que son commerçe est aussi sûr qu'il est pi-
» quant. Sans être à même de prononcer, je
» crois que les uns ont trop de rigueur & les
» autres trop d'indulgence ; mais cependant
» que ceux qui le croient ami du sarcasme n'ont
» pas tort. Il a épousé une femme dont le ca-
» ractere est encore au-dessus de la beauté,
» & dont la figure est de celles que l'on cite
» dans tous les pays. Le Roi de Suede l'a dé-
» coré de l'un de ses ordres; le Prince Fré-
» déric d'Angleterre, Évêque d'Osnabruck, l'a
» nommé son Conseiller-privé. »

L'aventure qui a donné lieu aux observations que je vous annonce, est trop connue pour vous avoir échappé. Au reste en voici une notice succincte. Le 9me cahier du Journal de Schlözer contenoit un article dont le militaire de Münster pouvoit à la rigueur se plaindre, *si cependant il est des cas où un corps puisse se trouver offensé de l'opinion d'un particulier quelconque*. On soupçonna M. de Landegge d'avoir envoyé cet article au Journaliste. Un Officier se chargea de lui en parler; M. de Münster, nia; il ne refusa point de rendre raison à ce-

lui qui ſe plaignoit au nom du corps ; mais il ne jugea pas à propos d'engager une querelle contre un corps d'officiers qui ſe ſeroient ſuccédés. D'ailleurs les États étant aſſemblés, il falloit leur aveu pour qu'il eût une affaire d'éclat. Il écrivit au Comte de la Lippe pour le prier de mettre ſon autorité entre la garniſon & ſa perſonne ; M. de Münſter fort mécontent de la réponſe écrivit au Comte de la Lippe une autre lettre : *lettre inexcuſable.* Voilà le tort de M. le Baron de Münſter : tort irréparable, dit l'obſervateur, *ſi M. de la Lippe eût conſervé le ſang-froid qui ſied ſi bien à un front blanchi.*
» Pendant que le Baron court la poſte, le Comte
» mande un homme à expédition, l'eſcorte de
» quatre chaſſeurs ou laquais, & lui donne
» l'ordre qui ſuit : *Vous irez ſur la route d'Oſ-*
» *nabrugg, juſqu'à ce que vous trouviez le Baron*
» *de Münſter. En quelque part que vous l'atteigniez,*
» *vous lui montrerez cet écrit, & vous lui demande-*
» *rez s'il le reconnoît pour être de lui. S'il le nie,*
» *rapportez-moi ſon deſaveu par écrit ; s'il l'avoue,*
» *vengez-moi.* L'officier fait ſa révérence, obéit,
» part, rencontre dans un cabaret ſitué dans
» les États du Roi de Pruſſe, le Baron ; lui
» exhibe la lettre. Celui-ci l'avoue. On le place
» ſur une chaiſe, & après lui avoir arraché
» ſon habit, on l'aſſomme de coups de bâton,
» & on ne lui laiſſe que la force néceſſaire
» pour ſigner qu'il a reçu les coups que l'on
» vient de lui adminiſtrer. »

Telles impartiales que paroiſſent les réflexions que notre obſervateur place à la ſuite de ſon récit, je crois devoir les omettre. En

effet si la relation du fait est exacte comme on l'assure, il seroit superflu de vous en suggérer aucune. (*)

On peut regarder comme l'une des allégories les plus ingénieuses que le goût & le bel-esprit de ce siecle aient imaginées, la brochure que l'abbé Brizard vient de publier sous ce titre; *Fragment de Xénophon, nouvellement trouvé dans les ruines de Palmyre, par un Anglois, & déposé au Musæum britannicum à Londres, traduit du grec par un François & lu à une assemblée publique du Musée de Paris, rue Dauphine.* Sous les noms les plus célebres de l'ancienne Grece, où sous des anagrammes faciles à interpréter, on voit agir les plus sages & les plus courageux citoyens des Etats-Unis; ce Franklin, dont le génie profond & hardi a su enrichir la Physique & la Médecine de découvertes si nouvelles & si utiles; & qui, après avoir conçu & établi le plus beau Code de Loix pour sa patrie, devenue une République commerçante & belliqueuse, vient parmi nous solliciter & obtenir des secours pour la défense de la liberté; ce Washington, qui a su, avec des forces si précaires & si inégales, tenir en échec les armées les plus nombreuses & les mieux disciplinées, faire tête aux plus habiles généraux Anglois, & triompher des efforts réitérés de cette Nation si long-temps victorieuse. On voit les projets habiles & profonds d'un

(*) M. le Baron de Munster a obtenu une réparation éclatante par le jugement que le Conseil Aulique de l'Empire a rendu sur cette affaire, en 1788.

Miniſtre protecteur de la liberté, & réparateur de la gloire du pavillon François ; la bravoure & l'e[illegible]nce prématurée du jeune Héros qui le [illegible]er vola au ſecours des Américains; la louable émulation de l'élite de notre jeune Nobleſſe, & les ſuccès de nos meilleurs généraux, les vœux du jeune Titus de la France pour le bonheur de ſes Peuples, & l'accompliſſement de ſes vœux pour l'unanimité d'une paix auſſi avantageuſe qu'honorable. Ce petit ouvrage, ainſi que l'Avertiſſement qui le précede, renferme un très-grand nombre de traits ingénieux & fins. Il eſt écrit en total avec beaucoup de goût & d'élégance. Il n'y a pas juſqu'à nos ennemis même, auxquels l'auteur ſait parfaitement rendre juſtice, qui ne doivent être flattés de cette charmante allégorie.

Une belle Lady nouvellement arrivée d'Angleterre fut introduite, ces jours derniers dans une de nos ſociétés du bon ton. Nos élégantes étonnées d'abord de la beauté mâle qui éclipſoit leurs attraits chiffonnés, lui trouverent bientôt mille défauts : un inſtant après, elles ne concevoient plus comment les hommes la trouvoient digne de leurs hommages. Elle n'eût pas tardé à devenir dans leur bouche un monſtre dont on ne pouvoit même ſoutenir la vue, ſi la converſation ne s'étoit portée ſur ſes mœurs; on connoiſſoit à peine ſon nom & l'on ſavoit toutes ſes hiſtoires ; on en raconta mille. Pendant ce temps l'Angloiſe jouoit froidement un Whisk qui paroiſſoit abſorder toute ſon attention. Il arriva un coup où ſon Partner piqué

de manquer le Schlem, lui demanda : *Eh, Madame, ne vous reste-t-il donc plus d'honneur? En vérité*, répondit-elle, *je ne sais* [illegible] *si ces Dames m'en ont laissé*. On prétend qu[illegible]s aimables compatriotes trouverent très - provincial d'écouter ce qu'elles disoient à basse voix & pour n'être pas entendues.

LA SEMAINE COULEUR DE ROSE.

Que le Parisien est un franc étourdi !
A fêtoyer le drame il s'étoit enhardi ;
Et par ce Figaro, follement applaudi,
Le voilà sous mes yeux encor ragaillardi !
Pour moi que la gaîté n'aura point affadi,
Je tiens de ma semaine un plan bien arrondi :
Un joli *requiem* pour dimanche à midi,
Item, chez Curtius les grands voleurs lundi,
Item, chez Arlequin Jenneval pour mardi,
Item, chez Pocquelin Beverley mercredi,
Le combat du Taureau, près de Pantin jeudi,
Un spectacle infernal, où l'on fait (*) vendredi
Ah ! si, pour la clôture, on pendoit samedi !

De Versailles, le 10 *Mai* 1784.

Il y a en ce moment une grande fermentation à la Cour. On parle d'une révolution presque totale dans le ministere. Quelles raison en donnera t-on, disent les défenseurs des hommes en place que la foudre menace? Déprédation & mollesse dans la Marine ne s'ac-

(*) Les Danaïdes.

cordent guere avec le désintéressement & la fermeté du Maréchal : insouciance à la guerre; la paix n'existe-t-elle pas? Trop de philantropie dans les affaires étrangeres; eh, ne vaut-il pas mieux régner par la raison que par les armes? Le Maréchal paroît le premier donner le branle : on s'appuie sur le propos de M. de Suffren au Roi, & la réponse du Roi à M. de Suffren. — Sire, a dit l'Amiral des Indes, à ce que l'on prétend, je ne vois que M. d'Estaing qui puisse diriger votre Marine... — Et vous, a repliqué le Roi.

Ce M. de Suffren est furieusement fêté, & le plus étonné de tant d'honneurs est, dit-on lui-même; le cordon bleu, tous les titres, des pensions; & peut-être sans la fatale journée du 12 avril, à peine eût-il fait sensation. Ce n'est pas que sa conduite n'ait été très-méritante dans l'Inde, mais elle n'a point été éclatante. Encore si l'on punissoit comme l'on récompense! nous sommes là-dessus d'une mollesse bien funeste. L'affaire du Comte de Grasse est suspendue. M. de Pondevès a fait son rapport, & ses conclusions ont tendu à décréter de prise de corps plusieurs Capitaines... Son avis a eu cinq voix contre sept, & graces à cette pluralité, ces Messieurs sont tranquilles. Quelques gens vont jusqu'à dire que la position des accusés étoit si critique que l'on a proposé au Comte de Grasse de se désister de sa persévérance à vouloir être jugé, qu'on lui a offert le cordon bleu & un régiment pour son fils. Au surplus, les précautions rigoureuses que l'on a prises pour empêcher que son mé-

moire justificatif ne transpire sont, il faut l'avouer, tout en sa faveur : on m'a assuré qu'on avoit donné ordre d'arrêter tous les colporteurs qui en seroient chargés & de les faire juger prévôtalement.

La nomination de M. de *** à la place vacante de l'académie françoise n'a pas peu surpris les hommes les plus au fait de la maniere dont toutes choses se passent dans le pays des lumieres par excellence : où sont ses titres, a-t-on dit ? dans sa généalogie. Il est vrai, disent les méchans, que c'est un beau morceau d'éloquence & même de poésie, si c'est la fiction qui caractérise particuliérement celle-ci.

On a vu l'affiche suivante à la porte de la bibliotheque du Roi, le jour que M. le Noir en a pris possession, mais la satyre n'est pas juste.

» Quelques savans demanderent un jour au
» Cardinal Passionei la permission de voir sa
» bibliotheque, dont la réputation étoit si
» grande. Ils y remarquerent les manuscrits
» les plus rares, mais ils ne purent tirer un
» mot du Bibliothécaire qui étoit stupide &
» ignorant. Le Cardinal leur demanda s'ils
» étoient satisfaits. Oui, Monseigneur, dit l'un,
» mais... Quoi, mais ? parlez franchement. Si
» la bibliotheque est belle, le Bibliothécaire est
» bien ignorant. — Monsieur, répond l'Eminen-
» ce, la bibliotheque est mon serrail, je ne la
» fais garder que par des eunuques.... Il paroît
» qu'en France les Rois ne regardent leur bi-
» bliotheque que comme un serrail, car de-
» puis quelque temps ils n'y mettent que des
» eunuques. »

STANCES A AGATHE,

Enfant trouvé.

Toi qui dans la foule des êtres,
Par les mains du hasard fut jettée ici-bas,
Souveraine des cœurs, as-tu besoin d'ancêtres?
Tu charmes la patrie, elle t'ouvre les bras.

Des beautés de la Cour mon ame étoit éprise,
Je ne connoissois pas tes simples agrémens,
Ta blanche collerette & ta jaquette grise,
Tes grands yeux noirs & tes quinze ans.

Jeune Agathe, c'est toi que je chante & que j'aime;
On triomphe avec vérité,
Quand on n'a d'autre nom que le nom de baptême
Et d'autre bien que la beauté.

Tu plais, voilà ta destinée,
C'est le plus grand bienfait des Dieux;
Doit-on plaindre une infortunée
Qui d'un regard peut faire des heureux!

Quand on a, comme toi, des attraits en partage
Qu'importe de quel sang on ait reçu le jour?
Est-il pour une belle un plus digne avantage
Que d'être l'enfant de l'amour.

Si ta naissance fut un crime,
Ce fut le plus heureux de tous,
Et le sentiment le plus doux
Est toujours le plus légitime.

De Paris, le 12 Mai 1784.

QUELLE folie de travailler pour cette postérité, si souvent dédaigneuse, toujours si sévere, tandis que les contemporains sont si tolérans, si accommodans, si encourageans! après s'être bien morfondus, après avoir séché sur un ouvrage, qui vous assure encore de cette approbation future, dont quelques êtres simples sont entichés, mais dont les bons esprits du siecle se soucient si peu? Vive les contemporains! flattez leurs goûts, violez toutes les bienséances, toutes les loix reçues pour cela; alors les applaudissemens, les bravo, les couronnes même vous suivront par-tout.

Avec un peu de discernement, on sait, on voit tout cela; comment l'homme de France le plus délié n'en eût-il pas fait sa regle de conduite? Rien donc de plus conséquent, de mieux calculé que la nouvelle & très-nouvelle piece que M. Caron de Beaumarchais vient enfin de faire jouer au théâtre françois, sous le titre *de la folle journée* ou *le mariage de figaro*. C'est un Amphigouri, un *imbroglio*, un Salmigondis des mieux compliqués; ou plutôt, car c'est trop peu dire, c'est une monstruosité littéraire des plus raffinées : mais on y rit, on y rit,... puis encore, & dès-lors c'est un chef-d'œuvre de goût, d'esprit & de morale. Qu'on ose dire après cela, que ce n'est qu'une parade digne des boulevards ou des théâtres nocturnes, qu'on ose en condamner les détails facétieux, bas, indécens & grossiers, cent

voix vous accableront des noms de sot, de ridicule, de rêveur, & nous renverront à la préface de la piece, où l'auteur dit en s'applaudissant de sa retenue : « C'est bien quelque chose dans un siecle ou l'hypocrisie de la » décence sont poussées presqu'aussi loin que » le relâchement des mœurs. »

Au surplus, sans avoir la témérité de vous en offrir l'analyse à ma maniere noire, je vais m'en tenir à l'épigramme suivante qu'on a parsemée dans la salle lors de la derniere représentation. Chaque personnage y est peint trait pour trait : Je ne sais si le portrait de l'auteur y est aussi fidélement tracé ; cela devroit être, si, comme quelques malins l'ont débité, pour consommer sans doute l'originalité, il étoit lui-même auteur de cette Satyre.

Je vis hier, du fond d'une coulisse,
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des François le théâtre enchanté ;
Chaque acteur est un vice
Dans ce drame effronté ;
Bartholo nous peint l'avarice,
Alma-viva le suborneur,
Sa tendre moitié l'adultere,
Et Double-main un plat voleur ;
Marceline une mégere,
Basile un calomniateur ;
Fanchette l'innocente est bien apprivoisée,
Et Suson a l'air de goûter du favori
Greluchon de Madame & mignon du mari.
Quel bon ton, quelles mœurs cette intrigue rassemble !

Pour l'eſprit de l'ouvrage, il eſt de Bride-Oiſon,
Mais Figaro... Le drôle, à ſon patron
Si ſcandaleuſement reſſemble,
Il eſt ſi frappant qu'il fait peur;
Et pour voir à la fin tous les vices enſemble,
Des Badaux achetés ont demandé l'auteur.

Une autre monſtruoſité nouvelle, mais moins plaiſante, eſt celle que l'on donne à l'Opéra. Blaſés ſur toute eſpece de ſenſation agréable ou tendre, nous reſſemblons à ces buveurs de profeſſion, chez leſquels on ne peut exciter d'ivreſſe qu'au moyen des liqueurs fortement ſpiritueuſes; auſſi la ſeule annonce des Danaïdes avoit-elle enflammé l'imagination de nos amateurs des deux ſexes. Une atrocité qui fit frémir d'horreur toute l'antiquité : quel plaiſir pour des Dramiſtes de la voir reproduire ſur le théâtre de la volupté! les femmes ſur-tout ont été les plus ardentes à goûter cette délicieuſe jouiſſance : ni la foule, ni la garde, rien n'a pu leur en impoſer. On a plaint celle qui, deſcendant trop précipitamment de voiture, fit un faux pas d'autant plus funeſte que cinq cens perſonnes lui paſſerent involontairement ſur le corps; mais on hua, on berna ſans nul égard, deux autres femmes de qualité qui, impatientées de traverſer le cordon que formoit la garde, voulurent profiter d'un faux mouvement que firent dix ſoldats pour les couper, & furent punies de leur dragonade en ſe trouvant arrêtées par deux bayonettes que le haſard enfila dans leurs vaſtes coëffures :

ſeules au milieu du cercle des ſoldats elles conſerverent leur impudence, & leur ardeur & ſe montrerent vraiment dignes d'admirer & d'imiter les filles de Danaus.

Diſons pourtant que cette ſcene d'horreur en produit peu, malgré les reſſources de l'imagination, de la muſique, des coſtumes & des décorations. Le poëme eſt ſi mal digéré; de là mille invraiſemblances, mille inutilités, mille longueurs qui font languir la ſcene & attiédiſſent les ſpectateurs. Si ce n'eſt Danaus, dont la vengeance inſatiable fatigue ſans intéreſſer; ſi ce n'eſt Hypermneſtre dont l'amour & la tendreſſe filiale rempliſſent aſſez également le cœur pour lui faire éprouver les plus cruelles alternatives, rien n'attache dans cette tragédie. Lyncée eſt le plus ſot des hommes; les Danaïdes les plus abominables femelles qu'on puiſſe voir : le meurtre de leurs époux n'eſt pas plutôt propoſé qu'elles l'acceptent avec joie, le méditent & s'en repaiſſent avec une odieuſe complaiſance, enfin l'exécutent avec un ſang-froid digne des ſcélérats les plus conſommés.

Ces invraiſemblances, cette incohérence dans le poëme ôtent tant d'effets à la muſique qu'on ne peut la goûter & la juger d'une maniere exacte. Elle eſt d'ailleurs, dit-on, du célebre Chevalier Gluck & de M. Salieri, bonne raiſon pour rendre plus circonſpect; car l'attache du ſublime auteur d'Orphée, d'Alceſte, d'Armide & des Iphigénies eſt toujours faite pour en impoſer. Ce qu'on peut dire, c'eſt que cet ouvrage ne ſemble pas devoir ajouter

à sa réputation, mais il ne peut qu'en commencer une fort honorable à M. Salieri chez les françois dont il étoit peu connu. Aussi, que l'ouvrage soit de lui seul, comme on semble pouvoir le supposer, qu'il soit de M. Gluck & de lui, quoique le génie & sur-tout le génie de Gluck soit peu fait pour s'associer, il en résultera toujours une portion de gloire d'autant plus flatteuse pour M. Salieri, qu'en bien des points de cet ouvrage, il justifie le choix de son maître.

Une chose vraiment belle & magnifique est le tableau qui termine cet opéra. Le théâtre représente le Tartare : On y voit Danaus enchaîné sur un rocher, éprouvant le supplice de Prométhée. Les Danaïdes éparses & dans le plus grand désordre, sont poursuivies par les furies & tourmentées par le fer & le feu. La foudre tombe fréquemment & les frappe indistinctement ainsi que leur pere. Ce coup-d'œil imposant porte à des réflexions aussi morales qu'attendrissantes.

Nous allons sûrement voir éclorre des choses bien plus merveilleuses encore que tout cela. On annonce deux ou trois nouveaux spectacles au Palais royal ; des mimes, des machines & des enfans. Télémaque, l'Iliade & l'Odissée, & sans doute les beaux Tournois, les Fêtes & Cours d'amour de notre antique chevalerie donneront un assez vaste champ à l'imagination & à la curiosité des grands enfans. Celle des petits sera bornée aux productions de Madame la Comtesse de Genlis.

On diſtribue ici ſous le manteau un proſpectus aſſez piquant que je dois vous tranſcrire :
» *Bibliotheque à l'uſage des enfans depuis ſept* » *juſqu'à ſoixante ans.* Cet ouvrage auquel nous » ne fixons pas de bornes, puiſque nous nous » propoſons d'en continuer avec exactitude la » traduction, contient d'abord les ſpéculations » utiles d'une réforme dans le gouvernement » Chinois, avec le projet de cette réforme. » Delà il paſſe aux mœurs ; aux remedes né» ceſſaires pour en corriger la corruption : l'é» ducation vient enſuite ; on examine les vi» ces de la forme d'éducation adoptée ; on en » fait la cenſure la plus ſévere, ſans aigreur ; » on propoſe une méthode ſimple, facile & » infaillible d'élever les enfans pour devenir » des êtres raiſonnables ; avantages qui en ré» ſultent pour le bien de la ſociété. L'éduca» tion eſt accommodée aux uſages de l'Euro» pe, & ſi l'on s'apperçoit que c'eſt une tra» duction, ce ne ſera qu'à la vérité des prin» cipes qui y ſeront répandus, & non au » ton de ſingularité qu'on attribue fauſſement » à ce peuple éclairé & vertueux. La mo» rale eſt ſévere ſans être rebutante, & mê» lée adroitement de paſſages amuſans autant » qu'intéreſſans. On ſe flatte que s'il ne change » pas la façon de penſer, au moins il en fera » deſirer la réforme. »

» L'éducation ne doit pas embraſſer ſeule» ment les mœurs & la philoſophie : il faut » encore qu'on y joigne l'inſtruction, les con» noiſſances utiles ; & pour remplir cet ob» jet, nous ſuivrons l'enfant depuis l'a, b, c,

» rendu facile, jusqu'aux mathématiques & à
» la physique. C'est là que nous nous arrête-
» rons, après avoir développé toutes les con-
» noissances nécessaires à un éleve accompli.
» D'ici à ce terme nous aurons le temps de
» réfléchir sur les ressources que nous avons
» entrevues dans les manuscrits que nous pos-
» sédons, & de les accommoder au pays que
» nous habitons. On dira peut-être que je n'ai
» pas pu vouloir mettre entre les mains des
» enfans un ouvrage qui commence par trai-
» ter du gouvernement : cela est vrai; mais
» il est des enfans de tous les âges, & tels
» sont peres, qui sont encore beaucoup au-
» dessous des enfans de huit ans que je veux
» former; tels sont parvenus à l'âge de soixante
» ans, dans une enfance continuelle, sans con-
» noître leurs droits, ni même leurs devoirs.
» Telles enfin sont meres, qui devroient en
» rougir.... C'est ce sentiment de honte que je
» veux amener dans l'ame de tous mes lec-
» teurs; c'est sur leurs erreurs que je veux
» les éclairer; c'est de leurs devoirs, de leurs
» obligations que je veux les instruire. »

» En outre, je veux que les enfans soient
» raisonnables avant que de savoir raisonner;
» je veux qu'ils sachent penser & réfléchir
» avant que d'en pouvoir tirer parti. Ce sont
» là mes principes; l'effet justifiera ce que j'a-
» vance. »

» Chaque volume, de quatre feuilles, con-
» tiendra six à dix gravures, bien dessinées &
» bien gravées, beau papier, beau caractere
» belle impression, format in-18. »

J'ai trouvé fort plaiſante cette épigramme imitée de Voltaire.

On proclame à Vaugirard
Pitra, Morel & Suard;
Le mercure élevé au ciel
Pitra, Suard & Morel;
Mais on berne à l'opéra
Suard, Morel & Pitra.

CHANSON BACHIQUE,

Sur l'Air : *Pour moi je veux donner mon cœur à la tendreſſe.*

Homere a conſacré ſes vers
  A la valeur d'Achille;
On parle dans tout l'Univers
  Du Héros de Virgile;
De Bourbon les rares vertus
  Ont inſpiré Voltaire.
Amis, pour l'honneur de Bacchus,
  Chantons le verre.

Que d'Eſtaing au char de ſon Roi
  Enchaine la victoire;
Qu'à l'Anglois il faſſe la loi;
  Qu'il ſe couvre de gloire:
Pour moi, je n'ai point d'ennemis;
  Et ſi je fais la guerre,
C'eſt à table avec mes amis,
  A coup de verre.

Que de Lille, ornant ſes jardins
  De Déités champêtres,

Y place Flore & les Sylvains
  A l'ombrage des hêtres;
J'aime ses dessins bien conçus;
  Mais quelle est ma colere
Quand je n'y trouve point Bacchus
  Avec son verre!

Que Parny sur son flageolet
  Célebre la tendresse;
Que Boufflers d'un joli couplet
  Régale sa maîtresse;
Peu jaloux de cueillir un jour
  Le myrthe de Cythere,
J'éteins le flambeau de l'Amour
  Avec mon verre.

Que l'audacieux Montgolfier,
  L'honneur de sa patrie,
A l'air osant se confier,
  Nous montre son génie;
Qu'il plane à son gré dans les cieux;
  Qu'il brave le tonnerre:
Je vois l'Olympe & tous les Dieux
  Au fond du verre.

Que, fixant des yeux attendris
  Sur la triste indigence,
Louis rappelle dans Paris
  La joie & l'abondance;
Qu'on vante son humanité
  Aux deux bouts de la terre:
Pour nous, amis, à sa santé
  Vuidons le verre.

Amis, comme nos bons aïeux,
  Demeurons sous la treille;

Imitons leurs transports joyeux;
Caressons la bouteille;
Laissons Plutus & les Amours
Enivrer le vulgaire:
Le bonheur se trouva toujours
Au fond du verre.

De Paris, le 19 Mai 1784.

Il ne devroit pas être permis de chercher à répandre du ridicule sur les déconvertes utiles; on devroit punir ceux qui essaient de décourager leurs inventeurs; mais c'est fort à propos que l'on exerce l'heureux talent de la plaisanterie & que l'on aiguise le sarcasme à l'occasion des hommes qui par envie ou en se livrant à une vaine gloire gâtent les plus belles entreprises. Ainsi rien n'empêche qu'on ne s'amuse, avec l'auteur d'une brochure intitulée : *Histoire du Ballon de Lyon*, aux dépens de quelques uns des coopérateurs de cette fameuse expérience. On seroit cependant bien en droit de lui demander ses raisons (dont il ne souffle pas le mot) pour en désapprouver le projet qui n'a échoué que parce que son exécution a été mal conduite.

Les souscriptions sont venues lentement. On voyoit sur la liste *le nom fameux de Mlle Salade, marchande gargotiere, rue des trois Maries.* « Elle » étoit placée tout juste entre un Abbé & un » Chevalier de S. Louis. Jugez des plaisante- » teries qu'on a dû faire sur-tout lorsqu'on a » su que douze clercs du Palais, qui mangent » chez elle, s'étoient cottisés à vingt sols par

» tête, pour lui procurer une distinction si ho-
» norable. C'est la meilleure épigramme qu'on
» ait pu faire contre nos Cresus imbécilles
» qui ont eu la vanité de faire imprimer leurs
» noms pour douze misérables livres qu'ils ont
» tirées de leur proche. Malgré cela les souf-
» criptions n'ont guere monté qu'à six mille li-
» vres ; & le ballon en coûte près de vingt : il
» s'en faut (comme l'on voit) que Montgolfier
» ait gagné à cette expérience autant que
» Charles & Robert à la leur ; aussi n'y a-t-il
» pas mis le même zele.... »

Chaque expérience que l'on tenta fut un affront pour les entrepreneurs. Le début de la machine est fort plaisamment décrit dans le libelle. On la baptisa avec beaucoup de pompe. « Mad. l'Intendante, dit l'historien, embrassa
» M. Montgolfier, M. Pilâtre ; jamais elle n'a-
» voit été aussi tendre. Et cependant les plai-
» sans disoient assez haut : Le pauvre ballon,
» on l'a baptisé *Flesselles ; il n'est pas possible qu'il*
» *s'éleve*. L'événement justifia la prédiction. Ja-
» mais il ne fut possible de remplir la machine,
» ni de la tenir d'à-plomb ; elle chaviroit tan-
» tôt d'un côté, tantôt de l'autre, & les plai-
» sans de dire : Vois-tu comme il boîte ; il faut
» bien que le filleul ressemble à sa maraine.... »
(Mad. de Flesselles est boîteuse.)

Vous savez, Monsieur, quel fut le sort de ce ballon ; une circonstance remarquable c'est que lorsque les voyageurs restant immobiles dans l'air, apperçurent la grande déchirure qui rendoit inutiles leurs efforts pour s'élever davantage, ils eurent l'imprudence d'éteindre le

feu, & que cependant la chûte du ballon déterminée par cette mal-adresse ne fut point assez rapide pour causer les accidens funestes que l'on pouvoit craindre.

Cette brochure écrite avec esprit & gaîté, est remplie de traits plaisans. On y voit que Mad. de Flesselles, la veille de la grande expérience, envoya deux louis d'or à la Charité, pour faire dire des messes pour les voyageurs. A la suite de la relation, se trouve une piece dans le genre burlesque, intitulée : *Du globe & du Paraglobe*, qui se termine ainsi : » Vous qui vivez loin de tout ce tracas, gardez qu'il ne trouble votre repos, & si quelque globe tombe dans votre jardin, servez-vous-en à doubler un habit ou à tapisser une chambre; s'il est par hasard accompagné d'un mouton, d'un coq & d'un canard, tuez le mouton, & vendez sa peau, donnez le coq à vos poules, & soupez du canard. S'il se contente de passer au-dessus de votre tête, dites en le voyant : *Expertus vacuum Dædalus aëra.* »

» Côte à côte du tonnerre,
» Qu'il se promene à son gré.
» Où je suis je resterai :
» Le bonheur est sur la terre ;
» Si je puis je l'atteindrai.
» On a bien assez à faire
» Avant qu'on l'ait rencontré,
» Sans parcourir l'atmosphère. »

Ce que je vous disois au commencement de

cette lettre me dispense de toute observation sur une brochure que l'on vient de m'apporter, & qui a pour titre : *Réflexions sur la relation du voyage aérien de Mrs. Charles & Robert, &c.* C'est une diatribe remplie d'aigreur contre ces hommes qui ont eu l'audace & le bonheur d'exécuter ce que mille autres avant eux ont vainement tenté. On y répete que cette invention n'appartient pas à M. de Montgolfier, quoiqu'il soit le premier entre les mains de qui elle ait réussi, & que les ballons aérostatiques devroient être proscrits ; en supposant même qu'on en vienne à les porter à une plus grande perfection, parce que l'on en peut abuser. Pourquoi donc la médecine s'occupe-t-elle sans cesse du moyen de guérir les maux qui affligent l'espece humaine, puisqu'en détournant la faulx de la mort elle prolongeroit les jours de tant d'êtres dont l'existence est à charge à la société ? Pourquoi les loix ne sévissent-elles pas contre le physicien, l'astronome, les savans de toute espece qui consacrent leurs veilles au desir de reculer les bornes des connoissances humaines, puisqu'il n'est pas une seule peut-être de ces connoissances dont on ne puisse pervertir l'usage ?

Je m'abstiendrai de vous faire l'analise de cette brochure dont j'ignore l'auteur. Il se nomme cependant, mais le nom qu'il porte ou qu'il emprunte est connu avantageusement dans la société & dans la République des lettres, & certes le citoyen vertueux & éclairé qui le partage avec lui, ne s'abandonneroit point à une passion aveugle dont la partialité la plus

outrée ne sauroit ennoblir le motif & ne substitueroit pas au raisonnement qui peut combattre les meilleures choses, des duretés, des invectives même que le langage de la bonne cause n'admet jamais.

Je regrette fort assurément de n'être pas plus savant. Quelle époque pour étaler mon érudition! Procession des quatre-croix, procession des moines de S. Denis, procession des Chevaliers de S. Jean de Jérusalem, procession;... le dirai-je? Procession des ânes; & tout cela dans un intrevalle de quinze jours à-peu-près: quel champ pour un profond Chroniqueur! à défaut de détails historiques sur l'origine, l'époque & les causes de ces diverses cérémonies, je vous citerai quelques circonstances qui les rendent plus ou moins intéressantes.

La procession des quatre-croix n'a lieu que tous les huit ans. Les quatre plus anciennes paroisses de Paris se rassemblent à Notre Dame, & de là s'acheminent pour l'abbaye de Montmartre où elles officient solemnellement au chœur & au réfectoire.

Celle des moines de S. Denis ne se renouvelle que de sept en sept ans. Tous les moines sont obligés de se rendre processionellement à Montmartre, & d'y transporter leur reliquaire du patron de la France. Comme ce dépôt est précieux, & que les moines savent qu'il peut tenter les Dames de Montmartre, pour mieux s'en assurer la restitution, ils ont assujetti l'abbesse à les munir d'un gage de six mille liv. qu'ils représentent à la reddition de la châsse. Mais comme aussi la possession du

Saint eſt une faveur dont les Dames de Montmartre veulent ſe montrer reconnoiſſantes, elles abandonnent généreuſement aux moines la moitié de la ſomme dont ils étoient nantis; ajoutez à cela un copieux & ſplendide dîner : n'eſt-ce pas avoir trouvé le véritable moyen de perpétuer la durée d'une auſſi auguſte viſite? mais ces ſacrifices, il eſt vrai, ne ſont pas ſans prétentions, & Meſſieurs les moines n'ont ni dîner ni argent, s'ils ne ſe conforment aux regles preſcrites par les abbeſſes; à celles ſur-tout de venir à pied de leur couvent à l'abbaye de Montmartre, & non en voiture comme ces Meſſieurs s'en étoient aviſés, à la précédente époque, ſur le frivole prétexte *que le temps étoit mauvais.* Auſſi l'abbeſſe étant inſtruite de cette eſpece de cavalcade qui annonçoit plutôt une promenade qu'une proceſſion, fit-elle interdire à ces Meſſieurs de S. Denis l'entrée de ſon égliſe & de ſa maiſon. Les moines confus retournerent au logis, & députerent auprès de l'abbeſſe pour aſſigner un autre jour & reparoître plus décemment & plus apoſtoliquement.

La proceſſion de Meſſieurs les Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem eſt annuelle, & ſe fait dans Paris. Son inſtitution a ſans doute été fort eſtimable dans ſon temps; mais de nos jours où la raiſon (le raiſonnement du moins) a fait de ſi terribles progrès ſur tout, c'eſt donner trop de priſe au perſifflage & à la critique que de faire indiſtinctement ſervir la religion au ſoulagement & à l'humiliation de nos ſemblables. Cent malheureux, tant

hommes que femmes, sortis la veille des prisons, sembloient former le cortege de quelques Chevaliers & prêtres qui faisoient cette procession : ah ! quelle barbarie n'est-ce pas que d'exposer à l'insultante curiosité du peuple, des infortunés, victimes de la misere ou de l'injustice ? Car, qu'on n'en doute point, l'arbitraire dans la répartition des taxes de toutes natures, la cupidité, la dureté des riches conduisent le plus grand nombre de ces malheureux dans les prisons ; & puis n'importe ce qui les y plonge : ne faut-il donc les en arracher que pour leur vendre la liberté au prix de la honte & de l'ignominie ? attiré par la foule, je voulus voir comme les autres : quelle fut ma consternation ! des femmes, d'une condition assez honnête, enveloppées dans leurs mantelets, cherchant à dérober leur figure & leur douleur ; des hommes, les mains jointes, les yeux baissés & regardant la terre où peut-être ils eussent voulu être ensevelis ; d'autres indifférens, regardant stupidement le public, ne faisoient qu'attendrir davantage sur la situation des premiers. Mon esprit se remplit d'indignation à la vue de cet affligeant tableau, mon cœur se gonfla, mes yeux se remplirent de larmes ; j'eusse voulu pénétrer de ma douleur tous ces Chevaliers, ce Roi d'armes, ces Magistrats, ces prêtres, ces ames de bronze qui sembloient se venger par l'humiliation de ces infortunés, du peu d'argent qu'ils avoient donné, peut-être simplement recueilli, pour leur délivrance. Au-lieu de les retenir ainsi sous l'étendart de la honte, que ne les avoient-

ils bien plutôt pressés de se rendre chacun dans leur famille pour y porter & y recevoir la consolation & la joie.

Après de tels détails, comment vous en offrir d'aussi facétieux, d'aussi burlesques que ceux de la procession de l'Ane, qui s'est faite dimanche dernier?... Les Meuniers fariniers de Montmatre en sont les officians. Quatre se mettent dans un carrosse où l'on a fait monter l'âne du jour, & lui servent de gentils-hommes : d'autres sont sur le derriere, devant, dessus, à l'entour de cette voiture : cet équipage va faire des visites, & de là au cabaret. M. l'Ane est traité avec les plus grands égards; on lui donne la premiere place, les meilleurs morceaux lui sont présentés, on boit à sa santé; mais on ne lui fait pas grace de sa pitance, si bien qu'on le soule à tarlarigo, & qu'après cela je ne sais ni ce qu'on en fait, ni ce qu'il devient ainsi que sa compagnie. Tous les ans au mois de mai, cette jolie fête se renouvelle, & nos badauts d'en rire, d'en parler, & d'ignorer toujours la source & les rapports de cette singuliere facétie, la seule trace qui nous reste des anciennes processions de l'Ane, dont j'ai eu, plusieurs fois, occasion de vous parler.

Le célebre auteur du Monde-Primitif avoit été l'un des premiers & des plus zélés défenseurs & apôtres du Magnétisme-Animal; il vient de mourir au lit d'honneur, c'est-à-dire, chez M. Mesmer lui-même. Vous jugez bien que les premiers cris du vulgaire ont été d'accuser ce Charlatan de l'avoir tué, d'avoir été son

bourreau; mais le petit nombre de sages qui n'oublient point que nous sommes tous mortels, & qu'on ne peut que maintenir & non prolonger les bienfaits de la nature, loin de partager cette prévention, ne voient dans la mort de M. Court de Gebelin qu'une dissolution d'organes nécessitée par de longs travaux, par des tribulations, des maladies, & sur-tout par septante années d'existence. Si le magnétisme a pu tuer M. Court de Gebelin, il a donc des effets; & s'il a des effets, pourquoi prétendre qu'il n'en ait que de destructeurs? d'ailleurs on sait maintenant que le magnétisme de M. Mesmer n'est rien de plus que l'électricité déguisée avec un adroit charlatanisme, & ce moyen n'a pas produit entre les mains de savans trop éclairés, pour n'en pas user avec prudence & circonspection, des effets aussi frappans qu'entre celles des Comus le Dru & des Mesmer, mais son efficacité n'en est pas moins constatée. On a fait l'ouverture du cadavre de M. de Gebelin, & les accidens internes qui l'avoient affecté n'ont que trop manifesté les causes mortelles qui nous ont enlevé ce digne & laborieux citoyen dont les ouvrages prouvent une étendue rare de savoir & d'imagination. Son estomac étoit enduit d'un vernis noir qui lui ôtoit la faculté de faire aucunes fonctions; ses reins étoient d'une grosseur monstrueuse & n'avoient probablement acquis ce volume que par l'accumulation & la vétusté des obstructions. Des sots n'ont pas rougi d'attribuer aux effets du Magnétisme cette couleur noire qui tapissoit son estomac; comme



si le plus subtil des fluides pouvoit laisser des traces matérielles de son intromission. Quelles pauvretés l'ignorance & la rage font hasarder !

CHANSON SUR LES GLOBES.

Air : *Le premier jour de l'an.*

L'autre jour, quittant mon manoir,
Je fis rencontre sur le soir
D'un globiste de haut parage ;
Il s'en alloit tout bonnement,
Chercher un lit au firmament
Et moi je lui dis bon voyage.

Dans sa poche un bonnet de nuit,
Pour la lune, un mot de crédit,
C'étoit, hélas ! tout son bagage.
Mais avec l'électricité,
Damon l'avoit très-bien lesté :
Il pouvoit dissoudre un orage.

Le vent devint son postillon,
Un nuage son pavillon !
Chacun le combloit de louanges
D'après ce secret merveilleux
On ira dîner chez les Dieux,
Prendre son café chez les anges.

Ah ! bon Dieu, que je suis content,
Disoit un fils presque expirant,
A sa bonne mere attendrie !
Nous pouvons renvoyer la mort ;
Avec un globe, sans effort,
Dans le Ciel j'irai tout en vie.

Sœur Colette dans un couvent
A l'aspect du globe mouvant,
S'écrioit : ah ! chose effroyable !
Il va pleuvoir dans nos jardins
Des étourdis qui par essains
Nous rempliront d'air inflammable.

Lise disoit à son époux,
Qui se plaignoit d'un rendez-vous,
Donné pour les barques volantes :
Ah ! Monsieur, pourquoi tant crier !
Je veux aussi que du bélier,
Vous ayez les armes parlantes.

De tous les voyages divers
Celui qui se fait dans les airs,
Est la plus plaisante aventure,
Souvent par de simples hasards,
De Saturne on passe dans Mars,
Et de Vénus quelquefois dans Mercure.

ÉPIGRAMME

Sur les Globes Aérostatiques.

Le grand Newton lui-même au ciel marqua sa place,
Montgolfier cherche encor la sienne en tâtonnant :
L'Anglois d'un coup d'œil sûr a mesuré l'espace ;
Le François le parcourt sur les aîles du vent.

De Versailles, le 21 *Mai* 1784.

Un courier de Liege vient de nous apprendre que le Comte de Hoensbroeck a rassemsemblé la majorité des voix pour cette belle Principauté. Il a croqué l'huitre, que se disputoient des plaideurs trop puissans pour cé-

der l'un à l'autre. La France doit cependant regarder son élection comme un triomphe. Le Comte de Mirabeau, fils de l'auteur de l'ami des hommes, & auteur lui-même d'un ouvrage d'une touche bien plus saillante, (*Des Lettres de cachet* :) qui se trouve maintenant à Liege, doit, à ce que l'on écrit, épouser incessamment une proche parente du nouveau Prince. Ce courageux écrivain vient de mettre au jour ses mémoires, ouvrage que le ministere François, ne verra pas de meilleur œil que le précédent.

Effets de la disgrace sur quelques Ministres.

Caius assuroit qu'il y étoit préparé, & agissoit comme s'il ne s'y attendoit pas. Il fit des plaisanteries sur la route qui conduisoit à son exil. Sans doute il ne se soucioit pas de plaisanter, mais c'étoit beaucoup de commander assez à sa sensibilité, pour substituer aux éclats de la vengeance cette feinte gaîté. Quelques jours après, la nature reprit ses droits. Cette superbe solitude lui parut affreuse. Il eut besoin de rappeller son courage. Les gazettes, toutes mensongeres qu'elles sont, furent sa lecture favorite. L'amitié qui veilloit pour lui à Paris, faisoit arriver à son château tout ce qui pouvoit l'intéresser, & que pouvoit-il se passer alors qui ne l'intéressât ? Son éloge partout répété, les regrets qui suivirent sa disgrace l'en consolerent un peu. Des amis braverent les combinaisons politiques & les dissiperent. On le flatte d'un rappel prochain, insensiblement il s'accoutume à son sort. Nulle

plainte ne transpire, point de tentative imprudente, point d'impatience ; trop de faste, peut-être, pour un particulier dont les affaires étoient dérangées : mais le défaut de calcul est si commun parmi les seigneurs François, qu'on n'y fait plus attention. Il s'occupa de manufactures établies dans ses terres, d'améliorations & sur-tout d'embellissemens; il fut utile, grand, généreux; mais il auroit pu placer sa confiance avec plus de choix. Il avoit chez lui un certain Lycidas, dont l'esprit étoit patelin, monotone, & peu fier; dont le caractere tortueux se replioit sans cesse sur lui; dont les manieres trop aisées ressembloient au mauvais ton. Il se confia à des gens de la Cour qui lui permirent seulement d'être un homme aimable, tandis qu'il se devoit peut-être à lui-même d'être un grand homme. Il le pouvoit, soit par ses talens, soit par la disposition de l'Europe, qui lui rendoit justice, lorsqu'il étoit en place, & qui exagéra ses talens lorsqu'il n'y fut plus. Insensiblement ceux qui s'honoroient de son suffrage, ouvrirent une nouvelle carriere à leur ambition. On commença par s'en tenir à des louanges stériles; on les supprima ensuite : on se permit après de suivre l'opinion de quelques frondeurs sur certains points ; on admira ceux qui détruisoient son ouvrage, & enfin ce Ministre est devenu un homme aimable, obligé de ménager ses amis & distingué dans la société comme vingt autres gens d'esprit.

Céson ne parut ni au-dessus ni au-dessous de ce moment pénible. Il regretta un travail

qui lui faisoit une réputation, & fut dans ses terres pour donner le change à un esprit laborieux. Il partagea sa vie entre les soins d'une éducation brillante & l'occupation agréable d'écrire les mémoires de sa vie. Jetté de bonne heure dans les affaires : s'étant trouvé au milieu de plusieurs orages ; témoin & acteur d'une des plus singulieres révolutions ; trop ennemi de l'administration (depuis 1760 jusqu'à 1770) pour n'en pas étudier les vices, sa vie fut toujours active. Il eut à lutter contre une province qui s'en plaignit hautement, contre un Parlement qui se porta son accusateur ; contre un Ministre qui le croyoit dangereux ; contre le public toujours enclin à saisir les côtés foibles d'un homme. Quelquefois dupe des intrigues de la Cour, mais jamais le martyr, il eut la gloire, non-seulement de renverser ses ennemis, mais de s'asseoir sur les débris de leur grandeur, & de voir s'abaisser devant lui leurs partisans, qui s'étoient déjà empressés de prédire son humiliation & d'insulter à ses malheurs. Loin de spéculer sur les orages des Cours, il s'en tint éloigné, afin qu'on ne lut pas sur son visage indiscret, la satisfaction involontaire qu'y répand le mauvais succès de ceux qui nous remplacent.

Sertorius fut comme un homme que la foudre frappe & précipite de la cime d'un rocher dans un vaste abyme. Il mesura d'un coup-d'œil terrible la distance de son origine, à celle de sa place. Il parcourut dans un instant le même chemin qu'il avoit mis quarante ans à faire. Comme il ne s'étoit pas accoutumé à

fon élévation, il repouffoit avec horreur l'idée d'une chûte, ouvrage d'un rival qu'il avoit mal connu. Il eut befoin de compofer avec lui-même pour dérober l'excès de fa fenfibilité. Il feignit de vouloir fe juftifier contre des accufations, auxquelles on ne penfoit plus dès qu'il étoit anéanti. Son premier foin fut de compter les heureux qu'il avoit faits. Ils étoient rares. Quelques-uns furent ingrats. D'autres crurent l'avoir payé par de ftériles efforts pour le foutenir. Une folitude froide remplaça vingt ans de tumulte. Trop peu inftruit pour fe renfermer dans fon cabinet, trop peu philofophe pour braver l'inconftance de la fortune, il s'abandonna à cette langueur, fruit amer d'un calme forcé, & ne pouvant effacer de fa mémoire les inftans de fa grandeur, tous fes fouvenirs fe changerent en regrets.

Stilicon voyoit fans ceffe dans un vafte tableau les deftinées de la France. Il s'étoit arrangé avec le deftin pour y préfider. Ce n'étoit point un miniftere qu'il rempliffoit. Ce n'étoit pas une partie du royaume qu'il croyoit confiée à fes foins; ce n'étoit pas même la France. Elle ne devenoit qu'un prétexte à fon ambition qui embraffoit l'Europe entiere. Après avoir rêvé utilement pendant vingt années, porté au timon des affaires en dépit de fon culte, de fa naiffance & de fes ennemis, il voulut effacer des colonnes du temple de mémoire, les noms de Sully, de Colbert. Sa fortune, déjà le garant de fes opérations, le mit à même d'afficher avec fafte le défintéreffe-

ment qui ſubjugue le vulgaire étonné. Il lui commande la confiance : il l'obtient & l'en récompenſe ſur le champ, en lui immolant quatre cens victimes choiſies à cette Cour, l'objet éternel de l'envie. Cette réforme apparente lui achete la multitude. Il éprouve ſa crédulité par l'appât d'une loterie. Elle court en foule, & lui confie ſes tréſors. Maître du peuple, il veut le devenir du Roi : il eſſaie ſa bonté. La premiere réſiſtance l'irrite, & le rend plus âpre. Nouveau refus. Sa tête ſe trouble, les mauvais conſeils y pénetrent, il ſe croit tout, un mot lui annonce qu'il n'eſt plus rien.

A ce rêve fatal ſuccede une lueur cruelle, qui laiſſe voir trop de précipitation dans les démarches, trop de dureté envers les malheureux qui ſollicitent; trop d'orgueil envers l'homme obſcur mais éclairé qui repréſente; trop de liaiſons avec une ſecte deſtructive de toute liberté; trop de confiance dans une femme égarée dans les ſentiers proſperes de l'avenir; trop d'ingratitude envers un vieillard, qui, avant de deſcendre dans la tombe, ne riſquoit rien à tout dire.

Tant de ſujets de repentir travaillent un homme, qui ſe retrouve tête-à-tête avec ſa fortune & condamné par ſa conſcience à aller rétablir les noms de Sully & de Colbert. Son exiſtence commence à s'anéantir avec ſes opérations; & s'il veut vivre un jour dans la mémoire des hommes, il faut qu'il devienne bienfaiſant, humain, modeſte, & qu'il ſe perſuade, que ce n'eſt pas l'ambition ſeule qui fait les grands noms.

Publius avoit compté sur la fortune & non sur la gloire. Son vœu étoit accompli. Une retraite honorable, utile, termine sa carriere ministérielle. La liberté qu'il recouvroit le console du rôle brillant qu'il cédoit à un autre. Il ne pouvoit pas tomber de bien haut. Aussi n'est-ce pas une chûte qu'il a faite, mais un déplacement.

Sixtus qui n'avoit jamais été la dupe de sa place, ne fut pas le martyr de l'intrigue. On lui annonça son exil à trois heures. Il dormit après-midi comme à l'ordinaire. Il regretta Paris, mais non pas la feuille. Il avoit fait quatre-vingts Evêques, dont dix lui font un honneur immortel. Sur la fin de son ministere, son opinion ne lui appartenoit plus, il se consola sans peine de voir un autre devenu le servile instrument des volontés supérieures. D'illustres amis oublierent ses dociles complaisances : lui de son côté oublia ses illustres amis. La même gaîté le suivit dans ses jardins.

Murena, moins jaloux de la gloire d'établir un nouveau systême, que de servir d'anciens ressentimens, ne regretta ni la Cour qui l'avoit humilié, ni la ville qui le méprisoit, ni des grandeurs qu'il avoit avilies. Les choses étoient au point, que la solitude étoit devenue un besoin. Il est cependant des positions où la vue des hommes est un supplice, & où d'un autre côté le silence est trop éloquent pour soutenir ses reproches. On traîne alors dans une obscure retraite quelques flatteurs parasites, & l'on y enterre sa honte & ses remords.

Tous ces hommes, & mille autres dont l'histoire récite les actions & les sentimens, ont laissé de funestes exemples. Pourquoi ? c'est qu'ordinairement c'est dans la bassesse que l'on fait l'apprentissage de la grandeur. La vertu timide & la science modeste, ne vont pas s'offrir aux distributeurs des grandes places. C'est l'intrigue adroite, ou la présomption audacieuse qui les briguent. Ont-elles réussi, il faut bien se dédommager. Alors on violente la fortune, on renverse tout ce qui peut arrêter sur la route escarpée des honneurs, on brave les convenances & c'est tout cela qui attriste la vieillesse exilée. Les souvenirs cruels ne sont plus écartés par la dissipation, & les nuages de la flatterie n'interprétent plus les rayons de la vérité sévere.

Ces martyrs de l'ambition n'effraient point leurs successeurs : & le honteux oubli dans lequel le monde a juré de précipiter les Ministres déplacés, ne décourage pas même les demi-talens. On dira peut-être que les superbes débris de ces fortunes passageres tentent encore l'avidité. Combien de gens arrivent à ces places avec d'immenses richesses & s'exposent au seul moyen de perdre la considération qu'elles donnent ?

ÉPIGRAMME.

Lise à la fin de sa confession,
Disoit : mon pere, avec le beau Damon
J'ai bien péché malgré votre défense.
— Combien de fois ? — Neuf fois. — Dieu quelle
horreur !

Neuf fois, disoit tout bas le confesseur
En mesurant en lui la pénitence!
Et dans l'église entre à ces mots Damon
Qui voit de loin la belle repentie.
— Ah, reprit-elle avec émotion,
Comptez sur dix; car je m'en meurs d'envie.

De Paris, le 26 Mai 1784.

NOUS venons de recevoir la cinquieme édition de l'histoire concise & énergique du faux Pierre III Stiepan-Mali. On y a joint des notes très-piquantes : celles sur-tout qui concernent le peuple singulier qui habite les montagnes de l'Albanie, sont dignes de toute votre curiosité. « Un Montenegrin pour quelque raison que ce puisse être, ne s'abstiendra jamais de jeûner, de plier son corps devant le Wladica & le Knès, & de suivre les ordonnances de l'église & d'assister réguliérement à la lithurgie; mais il ne se fait aucun scrupule de voler les Turcs & les Catholiques romains, ou de tuer quelqu'un pour des raisons qui ne porteroient pas même à faire des menaces à l'homme le plus méchant ou le plus emporté de France ou d'Allemagne. — Le Clergé est en général extrêmement ignorant. Les Caloyers & les Papas en savent assez quand ils peuvent lire la langue esclavonne & signer leurs noms en caracteres serviens. Ils ne prêchent jamais. Leur principal devoir est de connoître les formes, de chanter du nez d'un ton pathétique & lugubre, & de réciter des prieres & des endroits de l'écri-



» ture (qu'ils ne comprennent point) : ce ſe-
» roit ici que l'on pourroit dire pourtant à
» plus d'une nation de l'Europe :

— » *Mutato nomine de te fabula narratur.* »

» Quelquefois le Patriarche après la litur-
» gie, aſſis ſur ſon trône, ayant ſouvent le
» fuſil & le poignard à ſes côtés, fait quelques
» remontrances morales aux Montenegrins, &
» leur promet le ciel ou l'enfer, ſelon les circonſ-
» tances & les affaires du pays ; mais d'un ſtyle
» & par des idées fort bizarres & extravagantes,
» car les prêche-t-il dans la ſaiſon de l'hyver ;
» il leur dit : — *Dans l'enfer il n'y a point*
» *de feu ; il y grêle pire qu'en Ruſſie, où nous avons*
» *preſque perdu les oreilles & le nez dans notre*
» *dernier voyage : & dans le paradis, il y a à*
» *préſent un vent auſſi agréable que celui qui nous*
» *conduiſit de Fiume à Montenegro, dans le mois*
» *de mai....* Prêche-t-il dans l'été, il dit alors :
» *Dans l'enfer il fait plus chaud que dans la cam-*
» *pagne de Budoa, & dans les vallées des Vieux-*
» *Bergers nos antagoniſtes, & plus chaud encore*
» *que les Montenegrins n'ont eu en paſſant la terre*
» *de Labourne, pour aller à Naples & de là à Li-*
» *vourne, pour parler à nos freres les Ruſſes, lorſ-*
» *que le ſoleil étoit aux priſes avec le lion & le*
» *chien......* Les femmes ſont ſi reſpectées dans
» ce pays, qu'en temps de guerre même on
» n'oſe pas les fouiller pour intercepter les
» lettres qu'elles portent & moins encore les
» maltraiter avec des coups ou des paroles,
» pour leur faire avouer les avis dont elles

» ſont chargées, car pour plus de ſûreté on en-
» voie toujours des femmes en courier, lorſ-
» que les affaires ſont importantes.... Ce que
» l'on voit de plus louable parmi eux, c'eſt
» que l'on n'y voit aucun pauvre qui demande
» ſa vie. Lorſqu'un Montenegrin eſt vieux,
» impuiſſant pour la guerre & pauvre, le Pa-
» triarche & le Knès le nourriſſent à leur cour,
» & comme les vieillards ſont extrêmement reſ-
» pectés, les jeunes gens ſe font un honneur
» particulier de les ſervir. — Il n'y a dans
» le Montenegro ni priſons, ni géoliers, ni
» avocats & moins encore des procureurs &
» des notaires. Tout ſe fait ſur la bonne foi,
» & dès que qnelqu'un y manque, il devient
» l'opprobre de la nation, & tôt ou tard, il
» eſt tué par la partie trahie... La polygamie
» n'eſt point admiſe parmi les Montenegrins,
» mais ils ont un moyen plus commode de ſe
» débarraſſer de la femme légitime qu'ils ſont las
» de poſſéder. Ils vont chez leur Patriarche,
» & en lui donnant trois on quatre ducats &
» quelque vache, quelque mouton ou quel-
» que peau d'ours, ils obtiennent la permiſ-
» ſion de prendre une autre femme plus jeune
» & plus agréable, à condition que la premiere
» eſt toujours gardée dans la maiſon, où elle
» eſt regardée comme la matrône du ſerraîl,
» car on y voit ſouvent cinq ou ſix femmes
» qui appartiennent à un ſeul homme. »

Le portrait des Montenegrins paroît tracé dans ces notes avec beaucoup d'impartialité. Leurs vices ſont dépeints avec la même énergie que leurs qualités. « Il eſt, dit l'auteur, dan-

» gereux de se fier trop à leurs promesses. Pour
» qu'ils obéissent & qu'ils soient respectueux,
» soumis aux ordres d'autrui, il faut leur don-
» ner plus d'espérances, de promesses & de
» bonnes & magnifiques paroles, que de choses
» réelles. Le Prince qui veut les employer doit
» être d'ailleurs puissant & en état de les con-
» tenir dans le devoir. Ils sont excellens & uni-
» ques pour donner le premier choc dans une
» action, soit dans un jour de combat décisif,
» soit pour l'attaque d'une ville, qui succombe
» bientôt à leurs assauts réitérés : ils ne peu-
» vent entendre le nom de Turcs & d'Em-
» pereur des Turcs, sans être saisis d'une espece
» de fureur.... » On assure que Joseph II veut prendre à sa solde un corps de ces troupes & que le Prince d'Albanie vient de se rendre à Vienne pour consommer la négociation, après quoi il ira dans son pays, pour se mettre à la tête de ces troupes. Elles ne peuvent que jouer un rôle brillant dans la guerre dont l'humanité est encore menacée.

Le refus que quelques modernes ont osé faire aux anciens de leur supériosité sur nous, prouve, il faut en convenir, de la mauvaise foi ou de la prévention; car pour le peu qu'on les suive jusques dans les sciences même dont nous supposons qu'ils ont été le moins instruits, je les vois toujours, & c'est avec admiration, s'élever au-dessus d'elles en dédaignant de les appliquer dans des circonstances où leur inutilité n'est qu'à peine encore sentie parmi nous.

Le jeune Antiochus, fils de Philippe, languissoit depuis long-temps; sa vie sembloit ne plus

tenir qu'à un fil : Erafiftrate le voit, l'obferve ; foupçonne bientôt la fource de fon mal, & n'a garde de recourir au fecours de fon art pour en hafarder le remede, bien convaincu qu'à ces maladies de l'ame tous autres que des remedes moraux feroient vains ou meurtriers. L'hiftoire nous a confervé ce qu'il fit : mais, ou ce trait précieux eft trop peu connu, ou trop peu apprécié, puifqu'il eft fi peu imité de nos jours. Les occafions ne manquent pourtant pas, & des médecins philofophes & fenfibles ne trouveroient que trop, malheureufement, à exercer leurs talens & leur follicitude. Que d'êtres ici dont la fanté délabrée par les crifes de l'ame, font bientôt terraffés par nos Docteurs à Sené, tandis qu'il feroit non-feulement poffible de les conferver à la vie, mais auffi de les ramener à la raifon, à la tranquillité, à l'amour de leur exiftence. Combien qui, par délaiffement, s'abandonnent à toutes les extrêmités d'un défefpoir que, quelques foins, quelques confeils, quelqu'humanité euffent infenfiblement guéris ! En peu de jours, trois de ces affligeantes cataftrophes prouvent affurément combien il feroit défirable & avantageux à la fociété, que cette médecine morale devînt la doctrine effentielle d'une fecte particuliere, qui certainement ne le céderoit en rien à celle que le magnétifme a formée, pourvu que la ferveur la plus foutenue, l'onction & la fenfibilité fuffent les qualités éminentes de chacun de fes membres. Eh, ne peut-on pas penfer que des circonftances femblables à celles de ces dernieres aventures ne fuffent

pas bien capables de les faire naître & d'en assurer la persévérance.

Un jeune Abbé de vingt à vingt-quatre ans, par la singularité du nom de Rousseau, se procuroit ici par ses talens, ce qu'une fortune trop bornée lui refusoit. Il enseignoit à de jeunes Demoiselles l'histoire & la géographie. Parmi ces jeunes écolieres, il s'en rencontra bientôt une dont le maître fut épris. Il le devint passionnément; & le devint à tel point que son existence lui parut insupportable dès qu'il se fut convaincu qu'il ne pouvoit posséder l'objet de son amour. Comment, allez-vous dire, dans Paris, un Abbé précepteur de jeunes Demoiselles, peut s'écarter des maximes de ses pareils & démentir les mœurs du jour! il n'emploie pas le moyen si familier de la séduction! non Monsieur. Plein de ce véritable & pur amour dont la délicatesse fait le seul aliment, il sent qu'un coup-d'œil, porté sur celle qu'il adore, est un attaque à sa pudeur, & peut-être à son honneur & à sa vertu. Il sait, ou du moins il suppose, que tout l'écarte de sa possession légitime; que ses biens, que sa naissance sont des entraves trop fortes & des obstacles trop sacrés pour oser chercher à en triompher, à leur opposer même le charme de l'espérance. La mort est donc sa seule ressource; il se remplit de la nécessité d'en hâter l'instant; il se flatte que cette preuve authentique de sa délicatesse & de sa sensibilité, lui vaudra quelques larmes de celle qu'il idolâtre; il goûte d'avance cette céleste jouissance, qui ne lui fait plus paroître le fatal moment que

comme l'époque heureuſe d'une premiere faveur. Ses préparatifs ſont faits : il ſort armé de deux piſtolets. Sa marche eſt incertaine : ſes penſées le ſont auſſi : l'heure approche pourtant où l'une & l'autre ſeront terminées. Amené peut-être ſans deſſein au Palais royal, il entre chez un reſtaurateur & demande à dîner ſeul. On lui donne un petit cabinet, on lui ſert ſon dîner, il le mange tranquillement, puis le termine par ces courtes mais expreſſives lignes.

» Je ſuis le plus malheureux des hommes.
» Je ſuis éperduement amoureux d'une jeune
» perſonne riche & de naiſſance. La baſſeſſe
» de mon origine ne me permet pas de préten-
» dre à l'épouſer. Je ſuis à la veille de com-
» mettre un crime & de déshonorer une fa-
» mille reſpectable. Pour éviter ce danger, je
» me tue. »

En en effet cette infortuné jeune homme ſe brûla la cervelle & termina des jours malheureux que l'amitié, que le temps & les ſoins auroient pu rendre ſereins & tranquilles.

Le nom de Sidney ſemble conſacré aux aventures romaneſques, & c'eſt en effet le nom d'une nouvelle victime de l'amour. Ce jeune homme étoit Anglois : il vivoit ici depuis quelques mois, & n'y étoit ſans doute que pour reſpirer le même air que celle qu'il portoit dans ſon cœur. Privé du bonheur de la voir, il languiſſoit, & voyoit flétrir ſa jeuneſſe, lorſqu'enfin il a pris la réſolution d'en trancher le cours. Il écarte ſon domeſtique, s'enferme dans ſa chambre, ſe couche dans ſon lit, & bien affermi dans ſa réſolution, il arme ſes deux

mains chacune d'un piſtolet, afin de conſommer par l'un ce que l'autre auroit pu manquer... Le pauvre John revient, frappe à la porte de ſon maître, ne l'entend plus, s'inquiete, alarme la maiſon, & ne revoit ce cher maître que baigné dans ſon ſang.

Quelques jours après le Docteur B. ſe trouvant à dîner chez une Dame Angloiſe à Chaillot, raconte ſur la fin du dîner, cette touchante aventure : La Dame écoute, pâlit, s'aſſure bien du nom de la victime, & trop certaine que ce ſont les effets de ſa rupture avec ſon amant, elle s'en punit ſur l'heure en s'enfonçant ſon couteau dans le cœur.... pur délire, diront certaines gens, exaltation, foibleſſe. Mais que diront-ils de cette malheureuſe mere qu'un affreux déſeſpoir vient de conduire à la même extrêmité ? les circonſtances de ſon action en aggravent d'autant plus les motifs, qu'il lui a fallu étouffer tout ſentiment naturel pour en conſommer la funeſte exécution. Un enfant de ſix à ſept ans remarquoit avec inquiétude tous ſes apprêts : il voit enfin ſa mere ſe paſſer autour du col le cordon fatal, monter ſur une chaiſe, s'accrocher au plancher, culbuter la chaiſe & reſter ſuſpendue. Le pauvre enfant gémit, s'écrie à ce frappant ſpectacle. Ses clameurs intéreſſent des voiſins, on vient voir ce qui ſe paſſe, mais il n'étoit plus temps.

Tout ce qui peint fidélement les ſentimens de la nature, porte dans l'ame une mélancolie ſalutaire qui préſerve & nourrit notre ſenſibilité; & c'eſt en cela que les couplets ſui-

vans vous paroîtront précieux. Ce sont les regrets d'une mere obligée de renoncer à nourrir son enfant. Ils joûtent favorablement avec la romance de Metastase dont M. Berquin nous a fait une si touchante traduction.

» Pars, mon enfant, le destin trop févere
» N'a point d'égard à ma douleur;
» En vain j'éloigne un départ néceſſaire,
» Il faut y réſoudre mon cœur.

O rigueur! ô mon fils! ô regrets ſuperflus
Il eſt donc vrai, je ne te verrai plus
Preſſer mon ſein de ta main careſſante;
Je ne cueillerai plus ſur ta bouche riante
Ce baiſer pur, ce baiſer de l'amour:
Ce baiſer qu'un ami, par un tendre retour,
Payoit avec uſure à mon ame contente.
On ne me verra plus eſſayer tour à tour
De tes pieds délicats la marche chancelante,
Ou par un léger mouvement,
Balançant à l'envi la crêche où tu repoſes,
Inviter le ſommeil à répandre des roſes
Sur ton front innocent.
Pars, mon enfant, &c.

D'une nourrice mercenaire,
O mon fils, mon cher fils, tu ſuceras le lait!
Elle entendra d'un air diſtrait
Bégayer le ſaint nom de mere,
Sans en éprouver les douceurs,
Pendant qu'en proie à ſes douleurs
Ta mere, hélas! ta mere véritable,
De ton abſence inconſolable

Versera d'inutiles pleurs.
Pars, mon enfant, &c.

J'efpérois fous mes yeux élever ton enfance;
J'efpérois de ma main guider tes premiers pas;
Ivreffe du bonheur, trop flatteufe efpérance,
Pour mon cœur prévenu que vous aviez d'appas!
Mais votre lueur paffagere
Pour moi n'a brillé qu'un matin.
Suis-je affez malheureufe!... ô fort, fort inhumain!
Les dieux que j'invoquois exaucent ma priere,
Ils accordent un fils aux larmes d'une mere:
Étoit-ce donc pour le ravir foudain!
. . . .
. . . .

Portrait du Charlatanifme, fait par lui-même, dans un moment de franchife.

J'ai créé la race innombrable
Qui par le merveilleux féduit le genre humain.
J'ai le ton emphatique avec un air capable,
J'excelle aux tours d'efprit, j'excelle aux tours de main;
Je m'enveloppe du myftere
Et je m'environne du bruit:
Le bruit en impofe au vulgaire
Et le filence à l'homme inftruit.
On me voyoit jadis dans la place d'Athenes,
Du haut de la tribune infpirer les Rheteurs;
Près du tonneau de Diogene
Je raffemblois les fpectateurs;
J'ai fait valoir plus d'un grand homme
Changeant felon le fiecle & felon les pays.

Je m'en vais débitant des reliques à Rome
Et des nouveautés à Paris ;
Autrefois Molinifte,
Enfuite Janfénifte,
Puis encyclopédifte
Et puis économifte,
A préfent Mefmerifte.
C'eft moi qui traduifis par d'heureux changemens
L'efprit évangélique,
L'étude politique,
La fcience phyfique,
En ftyle de Romans.
Dans le fiecle paffé je redoutois Moliere,
A fon nom encor je frémis.
Dans le fiecle préfent je redoutois Voltaire,
Rouffeau fans le vouloir étoit de mes amis.
Dans le fénat anglois je joue un très-grand rôle,
Mon zele aux deux partis fe vend le même jour,
Puiffant d'intrigue & de parole,
Je fuis Catilina, Ciceron tour à tour;
A l'Amérique angloife encore un peu fauvage
Je n'ai pu jufqu'ici faire accepter mes dons,
Mais j'en efpere davantage.
Depuis que ces héros inventent des Cordons.
Des papes quelquefois je colorai les bulles ;
J'ai fouvent embelli les récits des héros ;
De nos contrôleurs généraux
Je tourne auffi les préambules.
Je dicte à nos prélats de pieux mandemens,
Des difcours aux académies ;
Sans être ému j'ai de grands mouvemens ;
Pompeufement j'orne des minuties.
Profeffeur émérite à l'univerfité,
Je fuis vieux docteur en forbonne,

Mais ma premiere place eſt dans la faculté,
Et ma ſeconde auprès du trône.
En peu de mots voici les traits
Auxquels on peut me reconnoître :
J'aime à parler, j'aime à paroître,
J'aime à prôner ce que je fais,
J'aime à juger, j'aime à promettre,
J'annonce les plus beaux ſecrets,
Je n'en ai qu'un, celui de mettre
Tous les ſots dans mes intérêts.
Venez voir dans Paris tout l'or que j'accumule;
Venez voir près de moi les badauts attroupés;
Depuis la ſainte ampoule ils y ſont attrapés,
Le François ſi malin eſt encor plus crédule.

ÉPIGRAMME,

Sur les Danaïdes & le Mariage de Figaro.

Que penſes-tu, dis-le-moi ſans myſtere,
Dés nouveautés qu'aujourd'hui chez Moliere
Et chez Quinaut, on court avec fureur?
— *L'une fait honte & l'autre fait horreur.*

De Verſailles, le 28 *Mai* 1784.

Auroit-on le projet de remettre nos Princes du ſang à la liſiere? Rambouillet, l'Iſle-Adam, &c. &c. ont été déjà tirés de leurs mains. On fait de fortes tentatives pour Chantilly, & l'on peut préſumer que le marché s'en conſommera tôt ou tard. Celui de St. Cloud eſt terminé moyennant ſept millions dont trois ſeront palpés par le Duc de Chartres que cette

opération a fait accourir promptement ici. Ce Prince se prépare à retourner en Angleterre dans une huitaine de jours. Il finira sans doute pour avoir sa petite maison à Londres & ses paquebots à Dunkerque ou à Calais.

On est assez curieux de savoir ce que deviendra le nom de Montesquieu, car il paroît que le Comte qui l'a porté jusqu'ici ne l'a tant disputé à Messieurs de la Boulbenne, que pour l'abandonner. Du moins depuis quelque temps voit-on tous les siens n'être annoncés & ne se présenter à la Cour, que sous celui de Fezensac enté sur la tige de nos premiers Rois. Qu'est le reste de la noblesse Françoise en comparaison ? Pour Messieurs de la Boulbenne, ils ont senti que n'ayant plus de nom pour prétendre aux faveurs de la Cour, il ne leur restoit plus qu'à faire valoir leur qualité d'hommes chez des hommes ; en conséquence, ils ont vendu tout leur patrimoine en France pour aller se fixer chez les Américains.

A propos de ces peuples, il faut convenir que leur cordon de Cincinnatus est furieusement prostitué ici & à Paris. Nous honnissons les rubans rouges que tant de gens méprisables déshonorent, mais en vérité les cordons bleus des Américains nous sortent déjà par les yeux. Quel commencement de corruption !

L'affaire du Chevalier de Noé, Maire de Bordeaux, prend une tournure très-sérieuse. Cela ne pouvoit guere être autrement, ses adversaires étant juges & parties. Il ne s'agit que d'un suisse mis aux arrêts, mais suisse por-

tant la livrée d'un Commandant, &, qui plus eſt, d'un Maréchal de France. Auſſi le tribunal auguſte ſi bien dénommé martial, s'eſt-il attribué l'affaire, & a fait partir deux de ſes eſtafiers pour ſaiſir & appréhender le Chevalier de Noé & l'amener repentant ou non à leurs pieds. Les gens ſenſés ne ſont nullement étonnés que des vieillards accoutumés à faire tuer pour leurs menus plaiſirs ou leur petite gloriole le pauvre genre-humain, en agiſſent auſſi cavaliérement envers leur égal même, dès que leur vanité, leur orgueil, leur ambition exceſſive éprouvent la moindre humiliation. Mais il ſe pourroit auſſi que le Parlement de Bordeaux, par une juſte & cruelle récrimination, fît pendre les deux meſſagers chargés d'arrêter le premier habitant de leur ville. Quoi qu'il arrive, il réſultera probablement de tout ceci, ou le rappel du Maréchal de Noailles, ou l'exil ſoit volontaire ſoit forcé du Chevalier de Noé. Nom & qualités à part, celui-ci doit avoir pour lui le Duc d'Orléans dont il eſt premier gentilhomme ; car enfin, ſi un Maréchal ameute tous ſes confreres à l'occaſion d'un valet enlevé d'un poſte où il étoit déplacé, que ne doit pas faire le Prince pour ſauver l'un des premiers hommes de ſa maiſon, des perſécutions & de l'ire de gens habitués à n'employer en tout & pour tout que la force & la violence.

LA PROMESSE IMPRÉVUE.

Puis-je espérer qu'après deux ans,
Enfin je toucherai ma somme?
— Attendez encor quelque temps,
Je vous payerai, foi d'honnête homme.
— Oh, parbleu c'est trop m'éprouver,
Dès demain, je vous le déclare....
— Mais je n'ai point d'argent — Tarare!
Je vous en ferai bien trouver,
— Quoi! vous — oui, moi — destin propice!
Mon ami, mon cher créancier,
Rendez-moi vîte ce service,
Vous serez payé le premier.

De Versailles, le 2 Juin 1784.

Le Roi continue à traiter la Vicomtesse de Grasse avec une distinction particuliere, mais il ne paroît pas que dans cette liaison d'un jeune Monarque avec l'une de ses plus aimables sujettes, il existe d'autre sentiment que l'estime, & d'autre objet que les plaisirs les plus purs d'une société agréable.

Le jugement du Conseil de guerre de l'Orient a jetté un nouvel acide dans la fermentation de notre Cour, & l'on croit que le combat de l'intégrité contre la protection, quoiquoique la victoire n'ait, dit-on, pas été complette, n'a fait que préparer une nouvelle guerre où les Champions esperent devoir à la faveur un succès différent.

On attend le Roi de Suede pour la semaine

prochaine. Ce Monarque, dit-on, est déjà de moitié moins Suédois qu'il n'étoit. On peut hardiment conclure qu'il baissera de l'autre moitié pendant son séjour à Paris. Nos Courtisans l'en féliciteroient, mais en vérité il n'y a pas à se vanter de leur ressembler. Les voyages auront été un écueil pour Gustave, s'ils l'ont fait changer, & il aura donné à cet égard un démenti à Montesquieu.

La Duchesse d'Aranda est arrivée & a déjà paru aux spectacles. C'est une très-jeune & très-maigre femme; grosses levres, chevelure noire. Tous nos roués, c'est-à-dire, nos Courtisans la regardent comme leur proie. Ce sont autant de Tarquins : si les cajoleries ne suffisent pas, la menace effrayante des couplets la leur livrera. O le beau siecle, ô le pays vertueux!

M. de Sainte-Foi a obtenu les lettres d'abolition qui détruisent sinon dans la mémoire & dans le cœur de ses concitoyens, du moins dans l'ordre légal de la société, tous les effets de sa conduite & des procédures intentées contre lui. Il a subi, ces jours derniers, à la chambre criminelle de la Tournelle, l'humiliante & dure cérémonie de l'interrogatoire qui doit, suivant nos loix, précéder cette purification salutaire.

Je vous conseille de ne point lire l'épigramme suivante dont nos jeunes gens rient beaucoup, & que nos femmes font semblant de ne pas écouter. Il s'agit de *Jeanne d'Arc* & de la Tragédie de *Jeanne de Naples*, par M. de la Harpe.

A Naple, à Domremi, deux Jeannes sont connues,
Qu'au feu toutes deux on jetta;

Par

Par deux baudets elles furent f.....
L'un dépucela Jeanne & l'autre la rata.

Le Duc de Vauguion ſe diſpoſe à partir pour ſon Ambaſſade de Madrid. Je vous ai marqué dans le temps que ſans la révolution du dernier voyage de Fontainebleau, il auroit pu ſe flatter d'être nommé directeur du département des affaires étrangeres, adjoint à M. de Vergennes. Les nouveaux mouvemens dont je vous ai rendu compte avoient ranimé ſes eſpérances, mais M. le Baron de Breteuil a réuſſi à l'écarter entiérement, & il paroît deſtiné à occuper long-temps le poſte conſolant qui l'éloigne de la Cour.

STANCES

Sur le Château de Bagatelle, appartenant à Monſeigneur le Comte d'Artois.

Si vous voulez vous promener
Dans ce bois, charmante Iſabelle,
Nous pourrons, ſans nous dêtourner,
Aller juſques à Bagatelle.

Partons, donnez-moi votre bras,
La cinquieme heure nous appelle:
En cheminant à petit pas,
Nous parlerons de bagatelle.

Quoi, déjà votre pied mignon,
Dans ces ſables tourne & chancelle!
Aſſeyons-nous ſur ce gazon;
C'eſt le chemin de bagatelle.



Ah, si j'osois vous embrasser,
Et si vous étiez moins cruelle!
Mais n'allez pas vous courroucer
A la porte de Bagatelle.

Quand on vous verroit sans manteau
Dans ce taillis qui nous recele,
Le cas ne seroit pas nouveau
Devant aller à bagatelle.

Sechez vos pleurs, point de courroux
Contre un amant tendre & fidele,
Ou plutôt raccommodons-nous
En approchant de Bagatelle.

Mais sous l'ombrage, avec Misis,
Je vois notre voisine Adele,
Vraiment, l'on n'est dans tout Paris
Occupé que de bagatelle.

Venez, avançons hardiment
Dans la route ancienne ou nouvelle;
Un aveugle très-aisément
Peut arriver à Bagatelle.

Le Portier est rude & fâcheux;
Je crains son humeur & son zele,
Une femme conviendroit mieux
A la garde de Bagatelle.

Je veux observer en riant,
Hélas! qui peut être rebelle
A deux beaux yeux, sollicitant
Pour que l'on ouvre Bagatelle!

Nous ſommes admis, jouiſſons.
Oh, qu'ici la nature eſt belle!
J'aime ſur-tout les environs,
Les approches de Bagatelle.

Dans l'hermitage aſſeyons-nous,
Heureux, en ornant ſa chapelle,
Celui qui pourroit avec vous
Se faire hermite à Bagatelle.

Regardez ces Dieux, ces Sylvains
Dont la vigueur eſt éternelle;
Ils ſemblent narguer les humains,
Forcés de quitter Bagatelle.

Ces eaux, ces grottes, ce palais,
Où le maître ſouvent appelle
Les heureux que ſon cœur a faits,
Tout vous attache à Bagatelle.

Mais il faut partir, la nuit vient;
Soyez raiſonnable, ma Belle,
On ne peut, vous le ſavez bien,
Etre toujours à Bagatelle.

Promettez-moi de m'avertir
Toutes les fois, chere Iſabelle,
Que vous aurez quelque deſir
De faire un tour à Bagatelle.

De Paris, le 4 Juin 1784.

Sous quelque point de vue que nous enviſagions nos chers contemporains, il faut avouer, en dépit de l'égoïſme dominant de ce

ſiecle, qu'ils ſont bien loin de ces bons radoteurs de l'antiquité dont nous abandonnons les peſans ouvrages aux pédans Rhéteurs de nos colleges. Le genre de l'éloquence ſur-tout eſt un point ſur lequel nous n'oſerions, pour ainſi dire, entrer en comparaiſon, & qu'on n'allegue pas en leur faveur l'intérêt & l'importance des ſujets qu'ils avoient à traiter, puiſque les ſeuls morceaux d'éloquence qui nous en ſoient parvenus & qui nous donnent une ſi haute idée de leurs talens, ne ſont, la plupart, que des plaidoyers pour ou contre quelques-uns de leurs concitoyens : ces pieces ſont des chefs-d'œuvre dont l'exiſtence aſſure l'immortalité à leurs auteurs ; comment ſe fait-il que cette partie de l'éloquence ſoit préciſément la plus dégénérée parmi nous, & que tous ces factums ou mémoires qu'enfantent journellement les verbeux écrivains de notre barreau, ſoient ſitôt enſevelis dans la pouſſiere de leurs cabinets ? les ſeuls même qui obtiennent les honneurs de la lecture, ne le doivent preſque toujours qu'à l'originalité de la cauſe ou du ſtyle, (comme M. Caron de Beaumarchais.) Ce n'eſt donc pas une foible diſtinction que de vous citer un mémoire qui, ſans ces puériles reſſources, doit à la réalité de ſon mérite, la réputation qu'il acquiert à M. de la Croix de Frainville, ſon auteur, déjà connu par différens autres mémoires très-eſtimés, & plus digne de l'être par ſes qualités eſtimables & ſolides. Le langage de l'honneur & de la morale n'eſt pas dans ſa bouche, comme dans celle d'un aſſez grand

nombre de ses confreres, ce qu'elle est dans celle de nos comédiens, une dialecte empruntée qu'ils n'emploient que mecaniquement ; mais l'on peut dire que ce langage est celui de son cœur, & c'est sans doute la raison pour laquelle il sait le rendre avec autant de simplicité que de force, de sagesse que d'énergie. Je pourrois étendre mes citations ; je les bornerai à la conclusion de son mémoire, après vous avoir fait le précis de la singularité qui y a donné lieu.

Une Dame octogénaire fait, il y a quelques années, un legs de 10,000 à M. de la Croix, Avocat au Parlement, son parent paternel. Instruit de ce don par l'exécuteur testamentaire, M. de la Croix a le scrupule d'en instruire un de ses confreres qui porte le même nom que lui, afin de le mettre à portée de faire valoir les prétentions qu'il pourroit avoir à cette donation. Le dernier déclare n'en point avoir : puis, quelque temps après il prétend en avoir seul, s'étayant de la grande réputation que lui ont donné ses productions littéraires. Cette conduite peu délicate blesse M. de la Croix ; elle le détermine à se procurer des titres moins pompeux, mais plus certains, & en effet il trouve entre ses peres & meres & ceux de la donatrice, une suite de parenté qui doit prouver la sienne & conséquemment lui assurer l'objet de la donation, si ses recherches ne l'eussent conduit à découvrir deux plus proches parens de cette Dame, qui tous deux chargés de famille & sans bien lui paroissoient devoir être les seuls héritiers. En conséquence

il en fait l'honorable proposition à son confrere le littérateur; mais celui-ci s'occupoit déjà de projets plus gracieux comme *de marier des filles*, & pour y parvenir plus sûrement, il décoche contre son confrere non-lettré; une diatribe bien caractérisée, en forme de mémoire. Mais c'est l'histoire d'un spadassin qui, voulant échiner son adversaire, fait pour le frapper plus fortement, un grand mouvement qui le met à découvert, & l'expose lui-même au coup mortel qu'il vouloit porter. La réponse de M. de la Croix est accablante, & je ne veux pour vous la faire apprécier que vous transmettre ce résumé de son mémoire, où le persifflage, la raison & l'amour des bons principes sont les armes piquantes dont il se sert pour fustiger son confrere si fameux.

» En détruisant, dit-il, ses chimeres de pré» férence, en établissant entre nous égalité » parfaite, abstraction faite de la parenté à » laquelle il avoue ne rien prétendre, j'ai rem» pli ma tâche vis-à-vis de lui; & j'espere l'a» voir convaincu que si je n'ai pas montré » pour me défendre, la même ardeur qu'il a » mise à m'attaquer, ce n'est ni défiance de » mon droit, ni défaut de bonnes raisons. »

» J'aurois desiré, je le répete, qu'il m'eût » évité la nécessité de rompre enfin le silence; » je lui aurois fait de bien bon cœur le sa» crifice de tout ce que j'avois à lui répondre. »

» Ai-je pu lui offrir une conciliation plus » honorable que celle qu'il a rejettée; & com» ment a-t-il hésité un instant à l'accepter? » quoi! lui folliculaire-philosophique, Mora-

» liste spéculateur; lui qui prétend avoir donné
» au public de si touchantes leçons de justi-
» ce, d'humanité, de bienfaisance, il recule
» lorsqu'il s'agit de rétablir des héritiers pau-
» vres dans les droits de la nature & de la
» loi! que plutôt il renonce à ses vaines spé-
» culations. Au-lieu d'endoctriner les autres,
» qu'il apprenne à profiter des grands mode-
» les que la véritable vertu qui prêche peu,
» mais qui agit, sait nous donner. Qu'il s'ins-
» truise à l'école de ces deux Magistrats géné-
» reux (*) dont le noble désintéressement au-
» roit étonné le public, si la vertu la plus
» rare pouvoit surprendre dans une famille
» dont le nom seul rappelle l'idée de la vertu.
» Leur sublime délicatesse vient de rejetter le
» don immense d'un ami, d'un parent, pour
» le rendre aux héritiers. Et nous balance-
» rions à rejetter aussi le don modique qui
» nous divise, ce don qui n'est rien pour
» nous, & qui est tout pour les héritiers qu'il
» dépouille, ce don que semble n'avoir mis
» entre nous deux une main inconnue, que
» pour nous faire partager l'honneur de le ren-
» voyer à sa vraie destination! nous préfé-
» rerions le triste plaisir de nous débattre sur
» cet avilissant intérêt, & celui d'imprimer
» des mémoires, au solide bien de nous réu-
» nir pour rendre à deux peres de familles,
» peu fortunés, leur patrimoine naturel! où
» seroient les principes de justice & de dé-
» licatesse attachés à la noble profession que

(*) Mrs. d'Ormesson.

» nous exerçons? & ne savons-nous pas que,
» suivant une jurisprudence bienfaisante, ce
» legs incertain entre nous, s'il étoit fait aux
» pauvres, seroit réduit en faveur des héri-
» tiers? les parens de la Dame Boulet doi-
» vent-ils avoir à regretter qu'elle ait choisi
» un Avocat, plutôt que des pauvres, pour
» objet de sa libéralité! je suis fâché que
» mon confrere n'ait pas médité plus sérieu-
» sement sur ces réflexions. »

» Il parle de sacrifier 1500 livres au ma-
» riage de trois filles. Le bel effort de géné-
» rosité, & que d'étalage pour peu de chose!
» les héritiers de la Dame Boulet doivent sa-
» voir gré, sans doute, à son ame sensible,
» de marier des filles à leurs dépens! »

» Mettons plus de justice & moins d'osten-
» tation dans le bien que nous voulons faire;
» il en sera plus réel. Laissons les bienfaits
» publics à ceux que le rang & leurs places
» obligent de donner au public des leçons de
» bienfaisance. Modestes plébéiens, imitons-
» les quand nous pouvons, sans y mettre tant
» de fracas. Faisons le bien sans crier au pu-
» blic que nous allons le faire. Voilà ma mo-
» rale. Je n'ai fait que la suivre en cette oc-
» casion. J'aurois goûté certainement autant
» de plaisir à me réunir à mon adversaire,
» pour distribuer en silence aux héritiers la
» libéralité de la Dame Boulet, qu'il peut en
» avoir trouvé à instruire le public *de son pro-*
» *jet de marier des filles*, *& du souvenir que con-*
» *servent de lui les habitans de Salenci.* »

Tout le monde veut être auteur; les Ca-

tins s'en mêlent aussi. Une célebre courtisanne vient de nous donner (*) ses mémoires sous le titre de *la Cauchoise*. Quelle production! *Therese philosophe* est un livre édifiant auprès de celui-là. Figurez-vous tout ce qu'il y a de plus obscene, de plus crapuleux, & vous n'aurez encore qu'une foible idée de cette brochure. Les libertins regretteront de n'y pas voir d'estampes. Qu'ils se consolent : c'est un petit mal. Les bons livres se réimpriment.

J'ai essayé de faire de cet ouvrage un extrait qui pût ne pas révolter l'ami de la décence le plus indulgent. Toutes les parties du sujet sont tellement liées que je me rendrois le complice de l'auteur en voulant analyser son ingénieuse & sale production. La Dumoncy (c'est le nom qu'a pris notre héroïne lorsqu'elle a paru sur la scene du monde) est née dans un petit village, à quelques lieues du Havre de Grace. Des parens honnêtes & pauvres lui donnerent le jour : elle reçut l'éducation d'une villageoise destinée à porter au marché ses œufs & son lait. Le fils d'un procureur chez qui la Dumoncy avoit coutume de porter ses petites provisions, fut le premier qui la tenta; il parvint à la séduire, la détermina à quitter ses parens & à venir habiter une petite chambre chez une couturiere complaisante. La Dumoncy n'étoit pas venue dans cette maison pour y conserver son innocence; on y offrit à Vénus des sacrifices dignes de cette divinité.... Mais je m'arrête;

(*) Je veux le croire pour l'honneur de mon sexe.

tout est description dans cette brochure, & quoique l'homme le plus érudit en ce genre y puisse trouver quelque chose de neuf, il n'en est point dont j'osasse donner ici le plus foible croquis.

Il y a long-temps qu'on desire d'avoir de bons mémoires sur la vie de Voltaire. Il en paroît que l'on dit écrits par l'auteur même. Quoique je sois assez difficile sur de telles assurances, je vous avoue cependant que j'incline à le croire. On y reconnoît cette raillerie fine & délicate, ce ton léger, cette facilité de style, cette abondance d'idées qui caractérisent l'immortel auteur de la Henriade. Il y regne une liberté qui tient fort de la licence. Le Roi de Prusse n'y est pas absolument traité en ami : on blâme ses poésies; on n'y loue pas sa prose; on censure sa vie privée, on nous le donne ensuite comme un autre Auguste qui craint le bruit des armes dans la premiere bataille qu'il livre aux troupes de Marie-Thérese. Selon Voltaire, l'expérience seule a mûri le courage du grand Fréderic. Il falloit au moins qu'il en eût le germe, & l'on avouera qu'il s'est bien développé depuis. Je passe sur d'autres détails pour vous donner une petite histoire qui vous servira d'échantillon de l'ouvrage.

» Quelques juges de Province voulurent » faire brûler, je ne sais quel pauvre paysan » accusé par un Prêtre d'une intrigue galante » avec son ânesse. On n'exécutoit personne » sans que le Roi n'eût confirmé la sentence, » loi très-humaine, qui se pratique en An-

» gleterre & dans d'autres pays : Fréderic écri-
» vit au bas de la sentence, qu'il donnoit dans
» ses états liberté de conscience & de f.... »
» Un Prêtre d'auprès de Stetin, très-scan-
» dalisé de cette indulgence, glissa dans un ser-
» mon sur Hérode quelques traits qui pou-
» voient regarder le Roi son maître; il fit ve-
» nir ce Ministre de village à Potzdam, en le
» citant au consistoire : quoiqu'il n'y eût à la
» Cour pas plus de consistoire que de messe.
» Le pauvre homme fut amené; le Roi prit
» une robe & un rabat de Prédicant; d'Ar-
» gens, l'auteur des lettres Juives, & un Ba-
» ron de Pöllnitz, qui avoit changé trois ou
» quatre fois de religion, se revêtirent du
» même habit : on mit un tome du Dictionn-
» naire de Bayle sur une table en guise d'é-
» vangile, & le coupable fut introduit par
» deux grenadiers devant ces trois Ministres
» du Seigneur. Mon frere, lui dit le Roi, je
» vous demande au nom de Dieu sur quel Hé-
» rode vous avez prêché ? Sur Hérode qui fit
» tuer tous les petits enfans, lui dit le bon
» homme : je vous demande, ajouta le Roi,
» si c'étoit Hérode premier du nom, car vous
» devez savoir qu'il y en a eu plusieurs ?
» Le Prêtre de village ne sut que répondre.
» Comment, dit le Roi, vous osez prêcher
» sur un Hérode, & vous ignorez quelle étoit
» sa famille ? Vous êtes indigne du saint mi-
» nistere : nous vous pardonnons cette fois ;
» mais sachez que nous vous excommunie-
» rons, si jamais vous prêchez contre quel-
» qu'un sans le connoître. Alors on lui déli-

» vra sa sentence & son pardon ; on signa trois
» noms ridicules, inventés à plaisir. Nous al-
» lons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous
» demanderons grace pour vous à nos freres,
» ne manquez pas de nous venir parler. Le
» Prêtre alla dans Berlin chercher les trois
» Ministres, on se moqua de lui ; & le Roi,
» qui étoit plus plaisant que libéral, ne se sou-
» cia pas de payer son voyage. Fréderic gou-
» vernoit l'église aussi despotiquement que l'é-
» tat ; c'étoit lui qui prononçoit les divorces
» quand un mari & une femme vouloient se
» marier ailleurs. Un Ministre lui cita un jour
» l'ancien Testament au sujet d'un de ces di-
» vorces ; Moïse, lui dit le Roi, menoit les
» Juifs comme il vouloit, moi je gouverne
» mes Prussiens comme je l'entends. »

Cette brochure est encore au nombre de celles dont je ne puis vous faire un extrait étendu. En voilà assez pour vous en donner une idée. J'acheverai de la caractériser en vous transcrivant la ligne qui la termine :

Les Prêtres canoniseroient Cartouche dévôt.

On vient de répandre ici le *prospectus* d'un ouvrage qu'on y annonce comme le plus intéressant & le plus singulier qu'on ait jamais vus en ce genre. Il le sera certainement en effet. Ce sont les *Mémoires, voyages & découvertes du Comte de Benyowsky, né Magnat de Hongrie, & de Pologne, un des Chefs & Maréchal de la Confédération de Pologne, &c.* Ils formeront trois volumes in-4to avec près de

soixante planches en taille-douce, par souscription. Le prix est de trois guinées pour chaque édition soit en françois soit en anglois, que l'on fait à Londres, *dans ce pays libre & philosophique, sans être mutilée par la tirannie d'une police despotique ou d'une censure bigote.* On dit que le Comte de Benyowsky lui-même y préside, mais un des officiers qui l'ont suivi dans ses expéditions, M. Schreiber, paroît seul. *Ce fut en vain*, dit cet Editeur, *que la malignité de la jalousie aveugle, ou du ressentiment de la partialité, tâcha d'étouffer l'éclat d'un homme qui sera admiré à juste titre par la postérité, comme un des premiers héros de notre siecle.... Les Actions du Comte de Benyowsky, son grand génie, son caractere, ses lumieres, son courage, sa fermeté, ses entreprises & la noblesse de sa conduite, sont des titres d'une supériorité trop au-dessus du commun, pour ne pas exciter la jalousie de ces petits génies, de ces ames de boue, dont fourmillent les Cours des grands. Mais lorsqu'on agit ouvertement, comme le Comte de Benyowsky, à la face de l'univers, la vérité ne manque jamais de triompher; la calomnie est terrassée avec l'opprobre qu'elle mérite, & le public ne manque pas alors de porter un jugement juste & inébranlable en dépit des efforts de la cabale.*

La célebre courtisanne Longeau a passé des B..... (Boudoirs, si vous voulez) de Paris, sur le théâtre de Bordeaux où une taille majestueuse, une figure imposante, un organe vigoureux & quelques complaisances pour les oracles du parterre, lui ont procuré des succès. Un officier qui desiroit faire l'épreuve

des qualités que la renommée accorde à cette belle, lui demanda une nuit par un billet fort laconique où il lui proposoit cinq louis & cinq baisers. Longeau, dit-on, lui renvoya son billet doux, avec cette apostille : *Tout double ou rien.* On a accordé à cette aventure les honneurs de la poésie : voici comme le narrateur en donne le dénouement :

D'armance étoit gascon, les gens de son pays
Ont la réflexion très-preste.
Pour ne point demeurer en reste,
En écus bien sonnans il charge dix louis,
Sur un Aliboron d'une encolure forte,
Et le fait conduire à la porte
De la gracieuse Laïs.
Un billet doux, mais un peu leste
Accompagnoit encor le robuste étalon ;
La Belle l'ouvre & lit.... *Beauté céleste,*
Voici les dix louis ; si vous le trouvez bon,
Le Porteur est en bas, qui vous dira le reste.

Le jeune militaire que l'on dit être le Chevalier de Saignes, n'aura pourtant pas apparemment été assez dupe pour abandonner au baudet tous les droits attachés à un cadeau de dix louis.

On voit encore de temps en temps éclorre quelque bon vaudeville. Je vous transcrirois celui de M. Baudrais, intitulé : *Le siecle présent*, s'il n'étoit d'une longueur extrême. En voici le refrein :

Toujours fronder, toujours médire,
Des Chansoniers tel est le goût

Pour moi, j'abjure la satyre
Et sais me contenter de tout.

L'auteur passe en revue toutes les découvertes nouvelles : le *bateau volant*, *le sourcier Bleton*, *le globe aërostatique*, *le Magnétisme-animal*, *&c.* & les fronde avec esprit quoiqu'il ait l'air de les approuver. Le couplet suivant est le plus agréable de tous.

Peintres, Orateurs & Poëtes
Historiens, Romanciers,
Et les Journaux, & les Gazettes,
Tous moralisent volontiers :
Chaque jour voit naître un Programme
Dont la vertu seule est l'objet ;
Chaque jour voit tomber un Drame
Dont la vertu fut le sujet.

De Versailles, le 9 juin 1784.

Le bureau des affaires étrangeres est sérieusement occupé du traité d'alliance qui nous a été proposé par les Etats-généraux. M. Gerard de Rayneval qui a été chargé d'en rédiger le projet a de fréquentes conférences avec M. de Brantzen, notre ministere est fermement déterminé à maintenir la constitution batave & toutes les constitutions possibles, à empêcher une nouvelle distribution des propriétés politiques & à prévenir les changemens dont l'Europe est menacée. Il reste à savoir si cette généreuse résolution ne se trouvera pas trop en contradiction avec ce que

nous prescrivent notre situation, celle de nos alliés & ce précepte : *Minima de malis*. Au milieu des fêtes dont le Roi de Suede va être accablé, on espere donner la derniere main à la formation de cette ligue qui rassemble ici plusieurs fortes têtes & qui devroit, pour soutenir l'équilibre fortement ébranlé, détacher l'Angleterre de la Russie & l'amener de notre bord. On prétend que le Roi de Prusse nous presse de déployer nos drapeaux ; on continue de garnir les frontieres d'hommes & de munitions ; mais M. de Vergennes se flatte toujours d'arranger les choses à l'amiable. Vous aurez beau faire, disoit dernièrement un grand personnage, *c'est à Vienne que le sort de l'Europe sera décidé.* Joseph tient dans ses mains & la mêche qui peut embraser les quatre coins du continent, & le baume salutaire qui y rétablira le calme.

Les Hollandois animés par l'espoir d'être soutenus, font bonne contenance. Ils ont rappellé leurs défenseurs, des montagnes de la Suisse, & des champs de la Germanie. Ils font recruter de toutes parts les troupes de la République, en ce moment de 40,000 hommes, seront portées, à ce que l'on assure à soixante & dix mille hommes.

Le Ministre de la guerre a éprouvé des désagrémens très-sensibles au sujet de la derniere promotion. Les mécontentemens qu'elle a causés parmi les militaires ne sont point encore appaisés. On reproche particuliérement à M. de Ségur d'avoir compris au nombre des Lieutenans-généraux un Officier forcé ; il y a

quelques années, de quitter son corps. Les plaignans ont réussi à faire parvenir au Roi un mémoire à ce sujet. Ils prétendent y prouver que la Comtesse de Blot en possession, comme l'on sait, de la confiance intime du Ministre de la marine, a fait une grande partie des nominations & que ses protégés n'étoient pas ceux du Dieu Mars. S. M. en a parlé avec beaucoup de vivacité aux deux Ministres, & leur a déclaré qu'elle ne vouloit pas que ces intrus fussent jamais employés dans ses armées. Il en est sans doute plus d'un qui ne sera pas fâché de servir d'une autre maniere.

De Versailles, le 10 *juin* 1784.

Le Roi de Suede est arrivé dans des circonstances très-favorables aux plaisirs qui devoient naître sous ses pas. Le jeune Dauphin est dans un état fort triste, & cela, assure-t-on, parce que cette valetaille de Médecins qui l'entoure, d'êtres rampans & adulateurs qui le soignent, pour rendre cet enfant plus digne des baisers de sa mere, ont fait rentrer les galles qui lui couvroient le visage, & qui, quoique naturelles à tous les enfans, étoient très-ignobles sur une tête si auguste. Vils courtisans! si le fait est vrai, il faudroit un carcan pour en faire justice : ils sont au moins coupables d'ignorance.

L'Archevêque de Toulouse, moitié philosophe, moitié pere de l'église & toujours occupé des moyens de concilier les intérêts de

la société avec ceux du corps dont il est membre, a rédigé son grand projet de réforme monastique. Il y adoucit la proscription que les lumieres du siecle ont déjà prononcée & exécuteront tôt ou tard dans tous les pays de l'Europe, contre les apôtres du fanatisme & de la superstition, sangsues pernicieuses qui sucent les propriétés des citoyens utiles, & attaquent sans cesse la plus précieuse de toutes, celle du droit de penser & de chercher la vérité. M. de Brienne propose de réunir sous un même régime & un même habillement, les Bénédictins, les Bernardins, les Genovesains, les Oratoriens & les Doctrinaires. La direction temporelle de ces couvens seroit soumise à l'inspection de Commissaires. Les religieux se livreroient à diverses occupations utiles & particuliérement à l'éducation de la jeunesse. On pourvoiroit à la subsistance & à l'entretien des membres qui ne sont bons qu'à prier Dieu ; mais le principal emploi des revenus des différens Monasteres seroit de fonder des colleges & de fournir des moyens aux sujets qui, se destinant à l'état ecclésiastique, se trouvent privés des facultés nécessaires pour y entrer honorablement & pour acquérir les connoissances sans lesquelles un Prêtre n'est qu'un frêlon dangereux pour la société.

LE MIDI DE PARIS.

Il est midi : c'est l'heure où Clémentine
Vient se montrer dans le palais royal ;

Au même lieu maint bourgeois s'achemine
Pour y régler sa montre qui va mal.
Dans le sallon d'un grand qui le protege
Je vois entrer l'intrigant Selicourt :
Vers l'antre obscur où Thémis tient le siege,
L'Avocat marche & le Procureur court ;
Chemin faisant, le plaideur les assiege :
Maint grand Seigneur demande *s'il est jour.*
Plus d'un gascon se dit, où dinerai-je ?

L'ARGENT BIEN PLACÉ.

Chez moi, dans un fauteuil, près d'un foyer ardent,
De l'hiver en courroux je bravois la puissance,
Multiplions ma jouissance,
Me suis-je dit alors ; soulageons l'indigence.
Ainsi je tire & même en conscience,
Double intérêt de mon argent.

De Paris, le 12 Juin 1784.

Il faut, en vérité, que la vanité gourmande étrangement tous nos Messieurs d'esprit & de talent. Les musées, les loges & tant d'autres cotteries de parfaite égalité, de candeur, &c. ne peuvent satisfaire l'extrême passion qu'ont ces Messieurs de se faire entendre : les voilà qui viennent enfin d'établir leurs tréteaux dans le Waux-hall du fauxbourg S. Germain. Bornés à l'admiration d'un auditoire trop peu nombreux, dans leurs chambres closes, le petit nombre d'esprits sains que le hasard y conduisoit, en tempéroit les applaudissemens ; au lieu que dans cette salle vaste & sonore, les bat-

toirs plébéiens ont fait merveilles. Le détail d'un si bel assemblage a quelque chose de si curieux, sur-tout de si philosophique, donné par l'un des vénérables membres, que ce seroit un meurtre de ne vous en faire qu'une seche analyse. En voici donc l'exacte relation, telle que l'a donnée M. Roucher.

» Une société composée de savans, de litté-
» rateurs & d'artistes célebres, vient de don-
» ner une fête publique au Waux-hall de la
» foire S. Germain. Ce local, dont le seul as-
» pect donne l'idée d'une fête, étoit éclairé
» par un grand nombre de lustres. Au fond
» de la salle ovale, vis-à-vis l'entrée, étoit
» placé un grand tableau en transparent peint
» par M. Monnet, allégorique à l'institution
» de la Société; il représente les muses occu-
» pées à tailler un rocher pour en former un
» temple, avec cette devise : *De leurs travaux*
» *naîtra leur gloire*. Sur un des côtés de l'ovale
» que décrit la salle, étoit dressée une table,
» derriere laquelle les différens membres de
» la société qui devoient faire des lectures,
» étoient assis: vis-àvis d'eux les Dames étoient
» placées sur des gradins en amphithéâtre, &
» les hommes sur des banquettes rangées dans
» le pourtour de la salle. »

» La galerie supérieure étoit éclairée de mê-
» me que l'inférieure; à l'un de bouts vis-à-
» vis de l'entrée, on avoit formé un sallon de
» Peinture, de Sculpture & d'Architecture,
» où étoient exposés les ouvrages des plus cé-
» lebres artistes, membres de cette société;
» tels que Mrs. Vernet, Greuze, Houdon,

» Houel, Monnet, Notté, Feſſard, Gaucher,
» Godefroi & Couaſnon. »

» Vis-à-vis le ſallon des arts on avoit placé » un orcheſte militaire deſtiné à annoncer le » commencement de la fête & à former une » muſique de table pendant le banquet. »

» La fête a commencé à huit heures par une » ſimphonie militaire; enſuite on a ouvert la » ſéance académique dans l'ordre ſuivant : » 1°. M. le Comte de Milly, de l'académie » des ſciences, Préſident de la Société, a lu un » diſcours pour ſervir de prologue aux lec- » tures qui devoient ſuivre, & par lequel il » a annoncé au public l'objet de la fête. » 2°. M. le Changeux a lu pluſieurs fables de ſa » compoſition, qui ont reçu de grands ap- » plaudiſſemens. 3°. M. Roucher a récité une » ode ſur le rétabliſſement de la Marine Fran- » çoiſe ſous Louis XVI. 4°. Pour éviter toute » eſpece de monotonie, on a interrompu les » lectures par une ſymphonie concertante, la- » quelle a été exécutée par les muſiciens & » les virtuoſes les plus célebres de cette ca- » pitale. 5°. Les lectures ont recommencé » par un poëme qui a pour titre : *Les amours* » *d'Aucaſſin & de Nicolette*, par M. Imbert. » Cet ouvrage plein de grace, d'eſprit & de » naïveté, a excité une ſenſation qui lui pro- » met un grand ſuccès quand ſon auteur vou- » dra le publier. 6°. On a lu un morceau » ſur l'origine de la ſociété générale, par un de » ſes membres, qui n'a pas voulu être nommé. » 7°. M. Nogaret a lu un conte en vers de » ſa compoſition qui a été très-applaudi. »

» Enfin la séance académique s'est terminée
» par une ode sur la navigation aërienne,
» composée pour cette fête par M. Roucher,
» à la gloire de M. Montgolfier, & des pre-
» miers navigateurs aëriens, Mrs. Pilâtre &
» d'Arlande. »

» La musique a repris ensuite, & l'on a eu
» le plaisir d'entendre M. Laïs, Mlle. Vaillant,
» Mrs. Kreyser & Duport, &c. »

» Après le concert, l'assemblée s'est trans-
» portée dans la galerie supérieure pour y jouir
» des ouvrages qui composoient le sallon d'ex-
» position. Pendant qu'on les examinoit, on a
» dressé de grandes tables en fer à cheval
» dans le pourtour de la salle ovale, où la
» séance académique s'étoit tenue. Le premier
» rang de tables étoit élevé d'environ trois pieds
» au-dessus du sol, une seconde table aussi en
» fer à cheval & parallele à la premiere,
» étoit placée plus bas & au milieu de la salle.
» Lorsque tout a été prêt & le banquet servi,
» la compagnie est descendue & toutes les
» tables ont été remplies, les hommes & les
» Dames entremêlés, ce qui a formé le coup-
» d'œil le plus agréable. La musique militaire
» s'est fait entendre, & n'a discontinué que
» pour faire place à différentes lectures, qui
» ont été faites pendant le repas, & à la voix
» de Mlle. le Vaillant, qui, à la fin du souper,
„ a chanté un air françois. „

„ Enfin, on s'est levé de table à minuit, les
» Dames ont passé dans les galeries inférieures
» pour faciliter l'enlevement des tables, & la
» salle à manger a été changée dans un instant

„ en une falle de bal très-belle & très-éclairée.
„ La danfe a continué jufqu'au grand jour.
„ Tout s'eft paffé dans le plus grand ordre &
„ fans le moindre accident. „

Qu'on s'étonne, qu'on s'indigne après cela du conftant fuccès de la Folle journée de M. C. de B. quand des Savans, des Littérateurs, des *Artiftes célèbres* forment de pareilles orgies, & de plus, les annoncent gravement au public ! des farces ne font-elles pas dignes du temps ou ils vivent & du pays qu'ils habitent ? l'auteur de *Figaro* en eft fi convaincu, qu'il l'a fans façon déclaré dans le dernier couplet du vaudeville qui termine fa piece : mais comme cette clôture chantante renferme à-peu-près les plus précieufes des maximes, de morale, de politeffe & d'honneur dont l'auteur l'a tiffue, c'eft vous mettre à même de porter un jugement de la piece que de vous tranfcrire ce vaudeville dans fon entier en attendant fon impreffion.

BASILE.

Cœurs fenfibles, cœurs fideles
Qui blâmez l'amour léger,
Ceffez vos plaintes cruelles;
Eft-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des aîles,
N'eft-ce pas pour voltiger !

FIGARO.

Triple dot, femme fuperbe,
Que de biens pour un époux !
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque fot feroit jaloux.

Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait ſon profit ;
Gaudeant bene nati. —

BASILE.

Non.... *Gaudeat bene* Nanti.

LE COMTE.

Qu'un mari ſa foi trahiſſe,
Il s'en vante & chacun rit ;
Que ſa femme ait un caprice,
S'il l'accuſe on la punit :
De cette abſurde injuſtice
Faut-il dire le *pourquoi*
Les plus forts ont fait la loi.

FIGARO.

Jean, Janot, jaloux riſible,
Veut unir femme & repos ;
Il achete un chien terrible,
Et le lâche en ſon enclos :
La nuit quel vacarme horrible !
Le chien court, tout eſt mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu.

LA COMTESSE.

Telle eſt fiere & répond d'elle,
Qui n'aime plus ſon mari ;
Telle autre preſqu'infidelle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas ! c'eſt celle
Qui s'éveille en penſant bien
Sans oſer jurer de rien.

MARCELINE.

D'une femme de Province,

A qui les devoirs font chers,
Le fuccès eft affez mince :
Vive la femme aux grands airs!
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un feul époux,
Elle fert au bien de tous.

FANCHETTE.

Robin me dit en cachette :
Si l'amour t'étoit connu,
Que ton fein, jeune Fanchette,
De plaifir feroit ému!
Dans tous les yeux il te guette....
Je l'ai donc vu, cher Robin,
Dans les yeux de Chérubin.

CHÉRUBIN.

Sexe aimé, fexe volage,
Qui tourmentez vos beaux jours;
Si chacun de vous dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le Parterre eft votre image,
Tel paroît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner.

MARCELLINE.

Chacun fait la tendre mere
Dont il a reçu le jour;
Tout le refte eft un myftere,
C'eft le fecret de l'amour.

FIGARO.

Ce fecret met en lumiere,
Comment le fils d'un butor
Vaut fouvent fon pefant d'or.



SUSON.

Si ce gai, ce ſol ouvrage
Renfermoit quelque leçon,
En ſaveur du badinage
Faites grace à la raiſon :
Ainſi la nature ſage
Nous conduit dans nos deſirs,
A ſon but par les plaiſirs.

BRIDE-OISON.

Or, Meſſieurs, la Comédie
Que l'on juge en cet inſtant,
Sans erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peſte, il crie,
Il s'agite en cent façons ;
Tout finit par des Chanſons.

Et c'eſt auſſi ce qu'a produit la Folle-journée : quelques eſprits délicats ou ſimplement malins ne ſe ſont point bornés à en rire. M. le V. de C. entr'autres a lancé contre le figariſte une douzaine de couplets qu'il ne dit qu'à ſes amis, & dont M. C. de B. ne verroit pas la publicité ſans beaucoup d'humeur & de mortification. Ne les ayant qu'à peine entendus, je n'ai pu retenir que le finale de l'un d'eux, qui dit aſſez ce que ſont les autres.

On connoît de ces Ducheſſes,
Qui ſe livrent à leurs laquais ;
Qui, même, ont eu Beau....

Le *Conteur* continue à divertir nos cercles.

Voici un échantillon des traits qui composent le troisieme cahier.

» Les comédiens François dont la salle nou-
» vellement bâtie, fauxbourg S. Germain, n'est
» pas éloignée de l'église S. Sulpice, ont été
» incommodés du son des cloches de cette
» paroisse. Ils ont fait des représentations au
„ curé pour l'empêcher de faire sonner les
„ cloches pendant l'heure du spectacle. Le curé
„ a reçu le placet, en a ri, & les cloches
„ ont toujours été leur train. „

„ .... Dieu forma le monde, puis il se re-
„ posa. Mille ans après, il créa l'Espagne : c'est
„ le pays le plus nouveau de la terre. On
„ diroit qu'il sortit hier du néant; tant sa po-
„ litique, ses arts, ses finances, ont resté en
„ arriere. Pour rétablir cette Monarchie, il
„ faudroit abolir l'inquisition, diminuer le cler-
„ gé, ouvrir les cloîtres, fermer les mines,
„ abandonner l'Amérique, défricher les cam-
„ pagnes, augmenter les manufactures, cons-
„ truire des asyles, des chaussées, paver les
„ villes, épurer la religion, étendre le com-
„ merce; c'est-à-dire qu'il faudroit que l'Es-
„ pagne ne fût plus l'Espagne. Le théâtre res-
„ semble à la nation : il est aussi grave qu'el-
„ le. On y joue les mysteres en personnes.
„ J'ai vu crucifier le Christ sur la scene; un
„ bouffon fait le rôle du bon Dieu, & une
„ prostituée se donne pour la mere du Messie.
„ On y voit descendre des armées d'anges;
„ mais comme ces esprits sont des Espagnols,
„ ils sont si noirs, qu'on les prendroit pour
„ des démons. Les saints y sont très-comique-

„ ment leur perſonnage. J'y ai vu un S. An-
„ toine ſi fécond en quolibets, que jamais
„ on ne l'eût ſoupçonné d'avoir paſſé ſa vie
„ dans les forêts & dans la pénitence. Le
„ S. Pierre de ce théâtre eſt un gros réjoui qui
„ paſſe une partie de la journée à boire : on
„ me dit à ce ſujet, qu'un jour de repréſen-
„ tation où toute la cour céleſte devoit pa-
„ roître, il oublia les clefs du paradis au ca-
„ baret, de maniere qu'on ne put finir la
„ piece parce que Dieu & les ſaints ſe trou-
„ verent enfermés. „

„ Lorſque M. de Silhouette fut nommé con-
„ trôleur général, il écrivit à ſa mere retirée
„ à Saintes : ..... *Ma mere, il y a trois jours que*
„ *je poſſede ce que j'ambitionnois depuis vingt*
„ *ans. Je donnerois dès aujourd'hui la moitié de*
„ *ce qu'il me reſte à vivre, pour n'avoir pas réuſſi.*
„ *La place m'épouvante, la Cour me perſécute,*
„ *la ville m'obſede; il faut que dans ma poſition,*
„ *je faſſe des ſottiſes, & peut-être ne me laiſſera-*
„ *t-on pas le temps de les réparer.* Dans la réalité
„ le tumulte de la Cour qu'il ne connoiſſoit
„ pas ne lui permettoit pas de faire le métier
„ qu'il connoiſſoit très-bien. Il lui manquoit
„ l'habitude de juger les hommes. „

Je vous ai dit, Monſieur, que le *Courier de l'Europe* avoit changé de rédacteur. On ignore les motifs qui ont déterminé M. Serres de la Tour à abandonner ſon enfant, mais ceux de nos regrets ne ſont point équivoques. On les voit conſignés ſur le regiſtre des abonnemens; on les verra ſans doute également ſur celui de la nouvelle feuille que M. de la Tour

entreprend. Déjà beaucoup de ſouſcripteurs ont ſignifié leur renonciation au *Courier de l'Europe* pour s'abandonner à la *Gazette britannique des finances & du commerce.* Ce titre annonce des limites que l'auteur ſe propoſe de franchir ſouvent. On a reproché aux premiers numéros, une grande quantité de fautes typographiques, inconvénient difficile a éviter quand on ſe ſert d'ouvriers qui ne ſavent pas un mot de la langue ſur laquelle ils travaillent, mais le quatrieme numéro eſt déjà beaucoup plus correct. D'ailleurs que doit chercher le lecteur ? des rapports véridiques, des obſervations exactes, des vues ſaines ; & M. de la Tour joint à tout cela un ſtyle facile, clair, précis & une maniere toujours agréable & piquante.

On trouve dans les *Mémoires de Voltaire* que je vous ai annoncés, l'extrait d'une relation que le Roi de Pruſſe lui envoya de ſon voyage à Strasbourg. Elle eſt faite avec cette gaîté & cette facilité que l'on admire dans tous les ouvrages de ce genre du Philoſophe de Sans Souci.

» Les uns nous prenoient pour des Rois,
» D'autres pour des filoux courtois,
» D'autres pour gens de connoiſſance,
» Par fois le peuple s'attroupoit,
» Entre les yeux nous regardoit,
» En Badauts curieux remplis d'impertinence. »

„ Le maître de poſte de Kehll nous aſſura „ qu'il n'y avoit point de ſalut ſans paſſeport...., „ les armes pruſſiennes que j'avois ſur mon

„ cachet nous fecónderent merveilleufement ;
„ nous arrivâmes à Strasbourg, & le Cor-
„ faire de la Douane & le Vifiteur parurent
„ contens de nos preuves. „

» Ces fcélérats nous épioient,
» D'un œil le paffeport lifoient,
» De l'autre lorgnoient notre bourfe :
» L'or qui toujours fut de reffource,
» Par lequel Jupin jouiffoit
» De Danaë qu'il careffoit :
» L'or par qui Céfar gouvernoit
» Le monde heureux par fon empire :
» L'or plus Dieu que mars & l'amour ;
» Le même or fut nous introduire
» Le foir dans les murs de Strasbourg. »

Lettre au Jurifconfulte qui ne me juge pas fondée à caffer mon mariage.

OH! Monfieur le Jurifconfulte! vous avez de l'éloquence, du raifonnement : mais vos conclufions font cruelles. En admettant que par mon mariage je me fuis trouvée *complétement dupe en amour & en fortune*, vous tenez le marché bon! cela eft fort. Et vous prononcez avec un fang-froid bien barbare! vous me condamnez à garder mon mari, comme un médecin confeille la promenade au malade qu'il a guéri. Il me paroît, Monfieur, qu'il vous en coûte moins pour prononcer qu'il n'en coûte pour fe foumettre à vos décifions. Moi, Monfieur, vous m'envoyez à mon mari, fans trouble, fans émotion! comme fi vous ne fen-

tiez pas toute la force de ce que vous dites. En vérité, je vous ſoupçonnerois d'être garçon.

Mais, Monſieur, ſi j'étois Juriſconſulte comme vous, il me ſemble que je réfuterois aiſément votre délibération. Car enfin, moi, dupe en amour & en fortune, vous me comparez à un mari qui a pris une femme fardée. Mais ce mari, bien loin d'être auſſi léſé que moi, trouve au moins quelque choſe ſous le fard qui l'a tompé. Moi, je ne trouve rien, abſolument rien. Vous voyez bien qu'il y a de la folie à nous comparer l'un à l'autre. Vous comparez auſſi mon marché à l'achat d'un coup de filet qui peut amener beaucoup ou point de poiſſon. Ah! Monſieur, je reſſemble bien moins au marchand qui achete le coup de filet qu'au poiſſon qui s'y trouve pris.

Je vous remercie pourtant de votre délibération; car il faut toujours être poli. Peut-être quelqu'autre Juriſconſulte m'en donnera-t-il une plus conſolante, la vôtre m'a néanmoins appris ce que c'eſt qu'un marché *aléatoire*, dont j'ignorois juſqu'au nom, quand j'ai conclu mon mariage; c'eſt donc là de ces marchés qu'on nomme *aléatoires*. Je m'en reſſouviendrai, Monſieur, & je voudrois bien l'avoir ſu plutôt, mais il vaut mieux tard que jamais. Au reſte, je vous jure que je ne ſignerai jamais rien, qu'on ne m'ait bien aſſuré auparavant que le contrat n'eſt pas *aléatoire*.



De Paris, le 16 Juin 1784.

DANS la diſette où nous ſommes de bons ouvrages nouveaux, il faut bien vous entretenir de ceux qui ont au moins le mérite de la médiocrité : je veux parler d'une brochure qui vient de paroître ſous le titre de *Conſidérations politiques* : c'eſt probablement le coup d'eſſai d'un jeune homme impatient de produire. On s'apperçoit à la lecture que ſon ſtyle n'a pas eu le temps de ſe mûrir & de s'épurer de ce verbiage qu'on goûtoit aſſez dans le ſiecle de Scuderi, mais qu'un meilleur goût a banni pour toujours de la littérature. L'abondance des mots eſt regardée aujourd'hui avec raiſon comme une preuve de la ſtérilité des idées ; le génie de Monteſquieu étoit ſans doute doué d'une heureuſe fécondité, & perſonne n'a eu le talent de dire plus de choſes en moins de mots ; l'eſprit des loix eſt le précis de tout ce qu'ont dit les écrivains de toutes les nations ſur cette matiere : je voudrois donc que notre auteur s'accoutumât à reſſerrer davantage ſes idées en prenant moins le ton de la diſſertation pour être lu avec plaiſir ; il faut gliſſer ſur tout ; le lecteur aime qu'on lui laiſſe quelque choſe à deviner, la peſanteur l'ennuie autant qu'elle mortifie ſon amour-propre. Pourquoi s'occuper auſſi de queſtions oiſeuſes ? on paſſe cela dans les cercles, mais c'eſt ſi mauſſade dans un livre ! à quoi bon, par exemple, commencer un ouvrage politique par demander s'il eſt permis

d'écrire sur la politique ? L'ouvrage même n'est-il pas une réponse à cette question inutile ; l'auteur croit-il le lecteur assez patient pour lire ce chapitre d'un bout à l'autre ? ce seroit en vérité lui supposer trop d'indulgence. Cette dissertation, il est vrai, nous amene à un portrait de la fin du regne de Lous XV, qui est tout ce qu'il y a de mieux dans l'ouvrage, & que vous verrez avec plaisir.

»... Je suppose donc qu'il ait existé ou qu'il existe dans quelque partie du globe une grande nation qui ait eu, depuis des siecles, la réputation d'être active, industrieuse, loyale, fidelle à ses Rois, & valeureuse ; je suppose qu'après avoir brillé du plus grand éclat, & fondé de puissantes colonies, cette nation, énervée par ses succès mêmes, & jalousée par les peuples voisins, se soit vue forcée de terminer des guerres ruineuses par des sacrifices considérables. »

» Au moment où elle commençoit à respirer & à se rétablir de ses pertes, je la vois entraînée dans de nouvelles guerres, dont les unes ont un succès équivoque, & les autres ne sont marquées que par des désastres accumulées ; les armées sont détruites, les flottes anéanties, les possessions les plus précieuses sont perdues ; en un mot, malgré quelques éclairs de bonheur, le découragement est général & absolu !... Ces désastres enfantent des impôts accablans ; soit incapacité, soit brigandage, le désordre des finances monte au dernier période ; les engagemens les plus solemnels sont violés ; la mauvaise foi des adminis-

trateurs réduit les peuples au désespoir, & porte le coup mortel au crédit public, sans rétablir les finances : la discorde, les divisions intestines viennent ajouter à ce déluge de maux des maux plus cruels encore; les esprits s'aigrissent & s'égarent; il s'établit une lutte opiniâtre & scandaleuse entre les dépositaires du pouvoir & les dépositaires des loix : ceux-ci succombent, & plaints par les restes languissans de cette nation, ils ne sont pas cependant eux-mêmes à l'abri de justes reproches. »

» La magistrature entiere est anéantie; à cette époque, la terreur s'empare de tous les esprits; les loix sont muettes ou balbutient; elles ont perdu leur majesté : l'Etat entier succombant sous le poids de ses maux, est dans les convulsions de l'agonie, & si, par intervalles, il paroît un peu plus calme, c'est le silence de la rage!... »

» Les nations, jadis si jalouses de la prospérité de cet empire, ne le comptent plus au rang des puissances; elles font de nouvelles divisions du globe, & se partagent des royaumes entiers, sans daigner seulement en prévenir cet état moribond. »

» Enfin, pour mettre le sceau à l'excès de ses malheurs, les mains auxquelles les destins avoient confié les rênes de l'empire, découragées & rebutées par toutes ces secousses, les abandonnant & les laissant flotter au hasard, elles tombent dans des mains débiles & indignes de les toucher. A cette cruelle époque, le colosse politique, renversé dans la

fange, eſt prête d'expirer ; ce n'eſt plus qu'une ombre, qu'un vain fantôme... »

Si toute la brochure étoit écrite ſur ce ton là, je me garderois bien d'en blâmer le ſty-le, je dirois tout au plus qu'il n'eſt pas le ſtyle de la choſe, qui eſt abſolument néceſſaire dans ces ſortes de matieres ; mais notre jeune auteur ſe relâche ſi cruellemeut vers le milieu de l'ouvrage, il devient ſi pareſſeux, il prouve ſi évidemment qu'il a beſoin de faire des efforts dans les commencemens, que le lecteur jugera qu'il méritoit bien une petite correction : je voudrois auſſi que l'auteur fît un peu moins l'enfant. Qu'étoit-il néceſſaire de nous dire, de nous proteſter qu'il ne connoiſſoit pas le Comte de Thelis, & par conſéquent qu'aucun motif d'intérêt ne dirigeoit ſa plume lorſqu'il propoſoit de lui ériger une ſtatue comme inſtituteur des écoles militaires, avec cette inſcription : *Regi patrio, militi patrio*, & au-deſſous : *Louis XVI*, bienfaiteur des écoles nationales & militaires. J'obſerve premiérement que pour propoſer d'ériger des ſtatues, il faut peut-être ſoi-même en avoir mérité une, & en ſecond lieu, que celui qui peut être ſoupçonné d'intérêt dans une propoſition ſemblable, n'a ni le ton ni la voix pour la faire.

Les *Mémoires* du Vicomte de Barjac ſont aſſez avantageuſement connus pour qu'on reçoive avec reconnoiſſance tout ce qui ſort de la même plume : Olinde vient d'éclore ſous ces heureux auſpices. A peine compte-t-elle quelques mois, & je ſuis aſſuré qu'elle a déjà

beaucoup d'amans. Lisez-la & dites si vous pouvez vous défendre de l'aimer. Elle s'exprime si agréablement, elle plaisante avec tant de finesse, elle conte avec tant de rapidité, elle évite si soigneusement de raisonner qu'on ne peut se lasser de l'entendre. Cet ouvrage quoique absolument dans un autre goût peut servir de pendant aux *Liaisons dangereuses*; ici l'on démontre d'une maniere non équivoque les périls où nous entraînent les liaisons que l'on contracte légérement. Les exemples sont d'autant plus effrayans qu'ils paroissent être puisés dans les mœurs du jour, & que les portraits des personnages qui y figurent, sont copiés trait pour trait des originaux qu'on a vus dans ce temps de corruption jouer un grand rôle sur le théâtre du monde. Dans Olinde l'auteur s'attache à dépeindre les agrémens de la société; il paroît à la vérité tenir plus à la secte d'Epicure qu'à celle des Stoïciens, mais y a-t-il grand mal à cela? L'homme n'a-t-il pas besoin de se distraire du malheur d'être? Sera-ce en se refusant toute espece de plaisir qu'il y parviendra? Maupertuis en raisonnant a beau nous prouver qu'oui, la nature en jouant nous dit que non, & j'aime à suivre son attrait. Angélique toute petillante de vivacité, toute aimable, toute étourdie, joue le premier rôle dans ce roman. Elle interprete à la façon du Chevalier de Boufflers le proverbe qu'*en amour le cœur fait tout & s'en trouve bien.* Son pere y joue le second, il est si bon homme; si peu défiant; il se repose si volontiers sur son étoile, de la conservation de la

fidélité conjugale, qu'on fait gré à fa femme de coucher avec M. de Thefaunais, & à fa maîtreffe de le tromper encore plus cruellement : Florimond fait auffi très-bien fon perfonnage dans cette brochure ; fa déclaration d'amour à Angélique eft affez plaifante : voici comme il s'exprime.

» Mademoifelle Angélique, s'il s'agiffoit d'a-
» mour entre nous, je laifferois au temps à
» vous prouver ce que je vaux ; mais il s'a-
» git de mariage, alors nous nous devons une
» mutuelle franchife. Je fuis homme de qua-
» lité, homme d'efprit, homme d'honneur,
» homme d'ordre, homme de fociété ; je ne
» fors jamais ; vous n'aurez d'autres femmes
» de chambre que moi. On vous dira que je
» fuis ennuyeux, cela peut être pour ceux
» qui le difent ; mais cela ne fera jamais pour
» vous. J'aimerois mieux me gêner toute ma
» vie que de vous ennuyer une heure. On
» vous dira encore que je pleure volontiers ;
» fans doute que je pleure lorfque j'ai du
» chagrin. Par exemple, ma défunte femme
» me fit cocu deux fois dans une femaine, j'a-
» voue que je pleurai ; mais qu'eft-ce que
» cela fait aux gens que je pleure ou que je
» rie ? je ne fuis pas fort riche, mais fi bien
» pourvu de tout, fi bien apparenté, fi éco-
» nome, que c'eft comme fi je l'étois. J'ai,
» par exemple, vingt-fept perruques, trois
» tantes de quatre-vingt ans, foixante & dix-
» fept paires de culottes, un oncle nonagé-
» naire, trois grandes armoires de linge & un
» neveu étique dont j'hérite. J'ai enfin quel-

» qu'autre chose dont je ne puis pas vous parler, parce que vous ignorez peut-être encore ce que c'est, mais qui, j'espere, trouvera sa place. Hélas! ma pauvre défunte ne pouvoit jamais... »

Il faut cependant avouer que l'auteur des *Mémoires du Vicomte de Barjac* auroit pu encore mieux; son style, à force d'être facile, est souvent lâche & décousu, la gradation des aventures n'est pas assez bien ménagée; on passe trop brusquement du comique au sérieux; souvent on se perd sans savoir où se retrouver; un personnage s'éclipse, le moment d'après il reparoît sans être attendu & lors même qu'on croyoit qu'il avoit fini son rôle.

Des circonstances nouvelles rendent intéressante l'expérience aërostatique que l'on vient de répéter à Lyon; ainsi je ne puis vous laisser ignorer les détails qui la concernent. Les voici, tels que des lettres de cette ville les rapportent.

» Le Roi de Suede étant arrivé le 3, se rendit le lendemain, à six heures du soir aux Broteaux, pour y voir l'expérience d'une Montgolfiere, qu'on avoit nommée la *Gustave*, & qui avoit septante pieds de hauteur sur cent quatre-vingt neuf de circonférence. Les coopérateurs qui faisoient le service de ce ballon, s'étoient noués un mouchoir blanc autour du bras gauche, allégorie dont l'application n'échappa pas au Roi. Il apperçut aussi à leur boutonniere une petite médaille, portant d'un côté les armes de Suede, & de l'autre celles de France : *Oui*, dit-il,

» *fort bien ; ces armes-là ſont unies depuis long-*
» *temps.* »

» L'aëroſtat s'éleva avec deux voyageurs, » en ligne exactement verticale, monta ma- » jeſtueuſement à plus de mille quatre cens » toiſes, traverſa les deux rivieres, la ville, » & continua ſa marche juſqu'au deſſus de » S. Didier, d'où il deſcendit, en rétrogra- » dant, ſur la hauteur de Balmont, à trois » quarts de lieue de ſon départ, après avoir » voyagé quatre minutes, pendant leſquelles, » malgré le calme apparent, il parcourut ho- » rizontalement plus de deux lieues. M. le » Comte de Laurencin avoit été chargé de » diriger cette expérience, qui a complete- » ment réuſſi. Les deux aëronautes ſont, » M. Fleurent, peintre, & Mad. Tible, Lyon- » noiſe, *déſormais immortelle*, diſent ſes conci- » toyens, *par le courage héroïque dont elle a fait* » *preuve, & les complimens qu'elle a reçus du* » *Roi, à la comédie où elle fut couronnée au* » *bruit des acclamations publiques....* »

Vous voyez donc qu'il n'y a pas pour un ſeul chemin d'ouvert à l'immortalité, puiſque cette Mad. Tible y parvient en un ſeul jour, & par ſon courage héroïque, & par les complimens du Roi. Franchement, cette pauvre immortalité eſt furieuſement parcelliſée dans notre ſiecle : on la donne aux uns pour s'élever bien haut, à d'autres pour ramper bien bas ; rarement à ceux qui ſe font eſtimer, toujours à ceux qui ſe font craindre. On ne l'accorde point à ceux qui ſimplement, diſent & font le bien, mais en général à ceux qui di-

sent & font des sottises. De là, tant de personnages en tous genres, dont l'insolente originalité n'est fondée que sur une juste appréciation de l'imbécillité publique. L'auteur de *Figaro* feroit un exemple assez frappant de ce que j'avance, si tant d'autres, comme lui, n'étoient, pour ainsi dire, devenus célebres à force d'impudences. Par-tout il berne, il bafoue les hommes, par-tout il en est cajolé... admiré. On a trouvé charmant, mais très-charmant, le poulet qu'il vient d'adresser à l'un de nos Ducs & Pairs, qui s'étoit tout bonnement avisé de lui demander sa loge pour des Dames qui désiroient voir sa piece *incognito*, lui offrant d'ailleurs la sienne en échange. Quelques partisans des bienséances ont voulu blâmer le ton aigre & peu décent qui y regne, d'un bout à l'autre ; mais leurs observations ont fait quasi pitié... Voilà, voilà, a-t-on dit, comme un homme, & sur-tout un homme de lettres doit s'exprimer dans le dix-huitieme siecle ! M. de B. semble pourtant n'être pas de leur avis, puisqu'il désavoue publiquement aujourd'hui cet écrit, dont la copie ne se trouve que dans fort peu de mains. — " Je n'ai nulle „ considération, M. le Duc, pour des femmes qui se permettent de voir un spectacle, „ qu'elles trouvent mauvais, pourvu qu'elles „ le voient en secret ; & je ne me prête „ nullement à de pareilles fantaisies. J'ai donné „ ma piece au public pour l'amuser & l'instruire, & non pour offrir à des bégueules „ mitigées le plaisir d'aller en penser du bien „ en petite loge, à condition d'en aller dire

„ du mal en société. *Les plaisirs du vice, les* „ *honneurs de la vertu, telle est la pruderie de ce* „ *siecle.* Ma piece n'est point une piece équi- „ voque, il faut l'avouer ou la fuir. Je vous „ salue, M. le Duc, & je garde ma loge. »

Quelques bonnes gens de l'autre siecle, encore entichés de l'honneur national, qu'ils prétendent devoir aussi consister dans les mœurs d'un pays, n'ont pu voir sans déplaisir que cette Folle journée soit la premiere chose qu'ait vu à notre spectacle l'illustre voyageur que nous possédons depuis peu de jours. Qu'auroient-ils dit si la Folle nuit dont on s'étoit promis de le faire jouir dimanche au palais royal, eût eu son entiere exécution ? Le jardin devoit être ouvert du soir au matin, & servir de seconde salle de bal à l'opéra. Le seul bruit de cette fête nouvelle & singuliere y avoit attiré plus de deux cens mille ames, je me trompe, je veux dire poupées, plus parées les unes que les autres. Des masques en foule s'y sont présentés, mais les précautions étoient prises pour n'en laisser passer aucun, & les espérances d'aventures ont été évanouies. Trois filles seulement ont à peu près réalisé l'idée qu'elles s'étoient faites de cette assemblée nocturne. N'ayant pour tout vêtement que ces larges robes que nos Dames ont adoptées pour le matin, & qui ne sont fermées qu'au moyen d'une ceinture, elles avoient à découvert tout ce que je n'ose nommer, & percerent ainsi hardiment au milieu de la foule. La nouveauté du spectacle leur fit d'abord ouvrir le passage, mais bientôt entou-

rées & accaparées de ces jeunes gens capables de réaliser ce que dit Piron, à la barbe des Athéniens, les gardes se sont hâtés de prévenir un plus grand scandale en les chassant honteusement.

LES *ON DIT*,

Sur l'Air : *Mon Pere étoit pot.*

Voulez-vous savoir les *on dit*
Qui courent sur Thémire ?
On dit que, par fois, son esprit
Paroît être en délire.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Auroit l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente :
On dit de même qu'un grain d'encens
La ravit & l'enchante.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire
Que même les dieux
Descendroient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire ;
On dit qu'oublier l'heure en vous,

Pour elle c'est misere
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Se revoir auprès d'elle,
Adieu tous les torts;
Le temps même alors
S'envole à tire-d'aîle.

Sans l'égoïsme rien n'est bon;
C'est là sa loi suprême:
Aussi, s'aime-t-elle, dit-on,
D'une tendresse extrême,
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Laissez lui son systême;
Peut-on le blâmer
Et savoir aimer
Ce que tout le monde aime.

De Versailles, le 18 *Juin* 1784.

On a d'ordinaire mille charmantes citations sur les illustres voyageurs : je m'attendois que la circonstance de l'entrevue du Roi de Suede avec nos souverains & de son apparition aux spectacles, auroit fourni quelque trait piquant; je n'ai rien appris. Le Comte de Haga va bonnement où il a à faire, & son incognito n'est pas aussi bruyant que celui de ces grands personnages l'est ordinairement. Le lendemain de son arrivée à Paris, il fut chez la Princesse de Lamballe & ne se fit annoncer que de l'antichambre. La Princesse fut assez surprise, mais il lui fallut recevoir un ami de sa Cour chargé de lui donner un baiser de famille. Le Comte



demanda le Duc de Penthievre, la Princeſſe le fit avertir & la viſite ſe fit ainſi. Il en agit à-peu-près de même par-tout. Le Prince de Condé lui prépare une fête à Chantilly. Le Prince de Conty eſt diſpenſé de ces dépenſes. Il y a lieu de croire qu'il ſentira dans cette occaſion l'avantage de n'avoir plus de domaines. On ne ſait encore ſi le Duc de Chartres fera d'autres frais que ceux que le public & le Caffetier Joſſeran ont faits dimanche chez lui en faveur du monarque Suédois. Le Caffetier avoit parſemé le jardin de lampions, une foule innombrable y a paſſé la nuit, le tout enſemble avoit aſſez l'air d'une fête de Commande. Il avoit été queſtion d'un bal maſqué, cette fameuſe nuit, mais le Roi l'ayant appris a fait mander à M. le Duc de Chartres par M. le Baron de Breteuil, qu'il eût à s'en abſtenir. En conſéquence, M. le Noir avoit fait bien & duement prévenir les riverains du Palais Royal, de ne point permettre le paſſage à aucun maſque, ſous peine de punition. Des patrouilles répandues dans les rues voiſines renvoyoient tous les maſques; plus de quatre cens voitures ſe ſont préſentées & ont rabattu à l'opéra.

Le Duc de Biron met tous les jours ſon régiment en nage afin de donner au voyageur Royal, le coup d'œil ſi intéreſſant de quatre ou cinq mille machines marchant ou s'agitant à la bayonette comme polichinelle à la ficelle. Quand les hommes auront-ils donc atteint le degré de réflexion néceſſaire pour ſentir d'une part la baſſeſſe de leur condition, de l'autre

l'excès de leur despotisme ! mon sang bout dans es veines quand je vois un coquin de ser-t ou de caporal, commander brutalement iton à la main, à droite, à gauche, & .resser d'un coup de pied le malheureux ban-cale que la nature a fait de travers,* & que l'on a par force ou par séduction associé à quelques géans.

Ce levain de férocité maintient dans la société cet esprit d'acharnement & de haine d'où résultent toutes ces aventures scandaleuses dont on ne peut trop s'étonner dans un pays prétendu policé comme celui-ci. On veut bien qu'un soldat vous repousse, vous arrête ; mais on ne veut pas qu'un commis vous demande chapeau bas, & de la part du Roi, si l'on n'a rien contre ses ordres. M. de la Vaupaliere qui a traité quelques-uns de ces derniers, de voleurs & d'assassins, parce qu'ils ont voulu le visiter, & que peut-être leur apparition l'a surpris dans un moment où une conversation plus intéressante l'occupoit dans sa voiture, a obtenu que les pauvres diables fussent cassés pour avoir fait leur devoir.

Vous avez pu voir, Monsieur, dans toutes les gazettes la lettre dure & seche par laquelle M. de Castries annonce à M. de Grasse le mécontentement du monarque sur sa conduite ; & lui donne le conseil de se retirer dans sa province ; on prétend que le malheureux général a répondu au Ministre qu'il ne suivroit point son conseil, & qu'il le prioit de ne point lui en donner à l'avenir, puisqu'il s'étoit toujours mal trouvé de les avoir suivis.

Il n'eſt pas étonnant que cette fameuſe affaire ait eu un tel réſultat. Le biais que l'on avoit pris d'examiner individuellement chaque membre de l'armée, devoit néceſſairement donner beau jeu aux ſubalternes pour leur juſtification, & conſéquemment ajouter aux charges du général, d'ailleurs décrédité dans l'opinion publique & peu aimé dans ſon corps.

La complaiſance que le propriétaire du courier de l'Europe a eue pour notre miniſtere en en confiant la rédaction à l'auteur du gazetier cuiraſſé, lui coûte cher. On aſſure que de cinq mille ſix cens abonnés qu'il avoit quand M. Serres de la Tour en étoit chargé, il ne lui en reſte plus que mille. Le pauvre Morande eſt avec cela accablé d'épigrammes. Il eſt vrai que la même encre avec laquelle on écrit des libelles diffamatoires n'eſt pas celle qui convient à une gazette. Un négociant Genevois à qui Morande a refuſé l'inſertion d'un morceau, en aſſaiſonnant ſon refus de quelques impertinences, a envoyé ici une centaine de copies de l'épigramme ſuivante :

Le plat, le lourd manœuvre d'une feuille,
De la Gourdan infâme Gazetier,
Qui maint ſcandale, & fabrique & recueille,
Et d'eſpion, comme on ſait, fait métier ;
A Lauraguais autrefois, moins altier,
Qui demanda pardon par aventure,
Des triples dents de ſa noire impoſture ;
Et fouille & mord tout ce dont on fait cas,
Vomit ſur nous ſon fiel, & ſon ordure
Pour nous ſalir, mais ne ſe blanchit pas.

De Paris, le 23 *juin* 1784.

Nous avons des oreilles pour tout ce qui peut accroître ou varier nos plaiſirs; nous devenons ſourds dès qu'il s'agit de nos devoirs. Eh pourtant, en eſt-il de plus naturels, devroit-il en être de plus ſacrés que ceux de l'humanité! La volupté ſe voit, de toutes parts, élever des temples auſſi vaſtes que magnifiques, où des milliers d'individus vont journellement ranimer & détruire leur ſtérile exiſtence, tandis que cette pauvre humanité jouit à peine d'un ou deux triſtes manoirs, où des milliers de malheureux ne trouvent, au lieu de conſolations & de ſecours, qu'un air peſtiféré qui les conduit plus rapidement à la mort. C'eſt en vain qu'un honnête & ſenſible citoyen gémiſſant ſur cette barbare indifférence, ſe permet de nous la reprocher & de nous montrer les maux affreux dont elle eſt cauſe. Il voudroit qu'on ſuſpendît la conſtruction de tous les édifices juſqu'à ce que l'Hôtel-Dieu fût devenu ce qu'il doit être, c'eſt-à-dire, l'exemple & le premier de tous les hôpitaux du monde. Il voudroit, qu'on établît, en outre, des hoſpices, hors des Barrieres, où les malades & convaleſcens trouveroient un air ſain, du repos, de bons alimens, un traitement doux & des conſolations. Il voudroit, en un mot, ramener les hommes à cet eſprit de charité, de fraternité que l'égoïſme a perverti.... Mais quelque fidele, quelque touchant que ſoit ce qu'il nous dit à cet égard,

dans un petit écrit sur les hospices, on ne peut se flatter que la lecture en soit assez généralement goûtée pour opérer des avantages aussi désirables. « De tous les établissemens
„ utiles, dit-il, le plus précieux pour l'huma-
„ nité, est, sans doute, celui qui procure à
„ l'homme malade & pauvre, un asyle, dans
„ lequel il peut guérir, ou du moins mourir
„ à l'abri du besoin. Autrefois, l'hospitalité
„ étoit un devoir sacré, que tout chef de
„ maison avoit en honneur, & remplissoit
„ avec joie. En dégénérant de la simplicité
„ naturelle de ces temps reculés, nous avons
„ insensiblement affoibli le plus beau de tous
„ les sentimens; ce sentiment intime qui nous
„ attache à notre semblable, qui nous pousse
„ à rompre dans sa main la moitié du pain
„ qui nous reste & nous fait partager avec
„ lui notre lit. La population des grandes vil-
„ les, leurs mœurs, le luxe, l'orgueil; tous
„ ces maux ont achevé de bannir l'hospitalité
„ du coin de nos foyers, & l'indigent n'a
„ plus habité la maison de son parent for-
„ tuné. L'homme corrompu par la molesse,
„ une fois accoutumé à substituer l'argent à
„ ses devoirs, s'est dispensé d'exercer les pre-
„ mieres vertus. Il a payé pour ne plus se-
„ courir de ses mains le malade qui se trou-
„ voit à ses côtés. Son domestique succombe,
„ il le fait transporter aussi-tôt dans la maison
„ des pauvres. L'infortuné, d'une voix éteinte,
„ demande son maître. Personne ne lui répond:
„ mais tout près de son nouveau lit, d'au-
„ tres gémissemens se font entendre; plusieurs

„ voix

„ voix réclament à ses côtés ceux qui leur „ sont chers. L'un nomme son frere; l'autre „ appelle en vain son ami. Hommes aban- „ donnés, désormais livrés à des soins mer- „ cenaires, depuis quand faites-vous classe à „ part parmi vos semblables? .... On a fondé „ des hôpitaux; & dans l'origine, chaque „ hôpital pouvoit être proportionné aux be- „ soins de l'endroit. L'agrandissement des vil- „ les, un surcroît de misere, ont rendu ces „ établissemens trop étroits. ... L'Hôtel-Dieu „ de Paris est actuellement redouté du dernier „ des hommes, par le trop grand nombre de „ pauvres que le malheur y rassemble. Il n'y „ a point de termes pour peindre la terreur „ de celui qu'on place, pour la premiere fois, „ entre des mourans, dans un même lit. Des „ réclamations réitérées n'ont point encore „ fait abolir cet usage barbare, en horreur à „ toutes les nations.... Riches & délicats, & „ sensuels, représentez-vous la longueur d'une „ nuit pour ce patient, dévoré par la dou- „ leur, & pressé entre des corps expirans *qui* „ le couvrent des sueurs de l'agonie & frap- „ pent ses membres du tremblement de la „ mort! .... „ Cette affreuse & douloureuse image me fait tomber la plume des mains: puisse-t-elle porter dans certaines ames, le trouble, l'émotion qu'elle me cause!

Cette apostrophe aux riches me rappelle, à la honte des deux premiers Cresus de Paris, deux traits assez plaisans qui vous mettront à portée d'apprécier sainement ces illustres & authentiques témoignages de l'aveuglement de la fortune.

L'un d'eux, blasé sur tout & même sur les femmes dont les seules fonctions près de lui, sont depuis long-temps de bercer sa stupidité, s'étoit écarté quelques instans de la compagnie avec laquelle il se promenoit dans son jardin. Il reparut bientôt, & montra tant de gaîté que chacun s'empressa de lui demander la cause intéressante d'un sourire qu'on voyoit si rarement sur ses levres. — Comment, dit-il, je viens de faire une opération d'or..... Quoi donc ? — mon jardinier m'a prié de lui faire l'avance d'une année de ses gages. Je lui rends ce service & je me bonifie, sur ses six cens livres un escompte de trente-six livres c'est tirer d'un sac deux moutures... Chacun applaudit, & vanta la subtilité du traitant.

L'autre a plus de rondeur, ou si vous le voulez de grossiéreté : l'un des amis de M. La*** se trouvoit ces jours-ci dans un pressant embarras — *où recourrai-je*, se disoit-il ? *ah*, *pardi* la *** *m'a tant de fois offert ses services... lui seul me tirera de ce mauvais pas.* Une lettre part & réclame deux mille écus de l'officieux & richissime ami. La réponse suivit de près, mais les deux mille écus ne furent pas sitôt expédiés : — *Je prends bien part à votre peine*, portoit le billet de *La****, de l'ami.... *mais j'ai des enfans, & je ne puis satisfaire à votre demande.* Notez que c'est un triple millionaire qui parloit ainsi.

La nouvelle édition que l'on vient de mettre au petit jour, de la *Correspondance* de Madame Gourdan, dite Comtesse, differe peu de la premiere dont je vous ai rendu compte dans le temps. On a orné le volume d'une

gravure & on l'a grossi par une quantité de chansons dont vous retrouverez les plus jolies dans mes lettres des années précédentes. Les *Lettres de Julie à Eulalie*, ouvrage dans le même genre, est plus piquant, parce qu'il peut faire beaucoup mieux connoître le caractere, la maniere d'être & les ruses habituelles de cette espece d'êtres que nous appellons *filles à parties & filles entretenues*, dont peu d'étrangers & de jeunes gens riches évitent les pieges, & dont les femmes galantes des autres pays ne sont qu'une image très-imparfaite.

On voit ici quelques exemplaires d'une *Apologie de la Bastille*, dont je vous rendrai compte, dès que j'aurai pu me la procurer. Il est, dit-on, aisé d'y reconnoître à la profusion des images, le fleuri M. Servan. On lui reproche de persiffler lourdement dans cette plaisanterie d'ailleurs trop prolixe. La réponse de l'ombre de Jean-Jacques à cet ex-avocat général est fine & très-spirituelle. Si ce n'est pas le génie de Rousseau, c'est l'esprit de Montesquieu. On a attribué cette brochure à M. Dupeyrou; c'est une erreur : M. Dupeyrou écrit avec franchise, avec bonhomie. Il ne quintessencie pas ses idées.

La justification du Mariage de Figaro, par M. Saunier, est une plate adulation. Cet apologiste va jusqu'à louer les vertus de son héros. *Credat Judæus appella.*

Le volumineux Mémoire de Linguet contre le Quesne a fait peu de sensation. D grandes lamentations, une apologie éternelle de son

égoïſme, des chiffres & puis des chiffres, voilà ce qu'on y trouve. Plus de talent, il a diſparu. Son N°. LXXXIII. en eſt la preuve. C'eſt une amplification de rhétorique d'après les gazettes ſur les ſottiſes des Anglois.

Le nouvel ouvrage de M. Mercier, intitulé : *Mon Bonnet de nuit*, commence à circuler parmi nous. On y voit toute l'énergie de ſa plume abandonnée à elle-même ; c'eſt un recueil de morceaux écrits à meſure qu'un ſujet ſe préſentant à ſon imagination a fait éclorre quelques idées : je ne puis réſiſter à l'envie de vous tranſcrire un fragment de celui ſur l'imprimerie. " Art auguſte, toi ſeul „ contrebalance aujourd'hui tous les canons „ des Souverains ! Tu es le contrepoids de „ cette fameuſe poudre qui alloit nous con„ damner tous à l'eſclavage. Imprimerie ! tu „ es une invention viſiblement émanée du „ ciel.... Ce deſpote, environné de gardes, „ de fortereſſes, défendu par deux cens mille „ glaives nus, inſenſible aux remords de ſa „ conſcience, eh bien ! il ne le ſera pas à „ un trait de plume ; ce trait le percera dans „ le ſein des grandeurs.... Tremblez, tyrans „ de toute eſpece, tremblez devant l'écrivain „ vertueux, il ſouleve un tribunal vengeur „ qui prélude à celui de la poſtérité.... Le „ travail de pluſieurs ſiecles & la ſuite des „ âges donneront à la lumiere ce qui eſt en„ core caché dans les ténebres. Aucune dé„ couverte utile ne périra plus.... L'homme „ s'éclaire involontairement : il n'eſt point en „ ſon pouvoir de rejetter la vérité, lorſque

„ taillée & façonnée comme le diamant ; elle
„ est mise en œuvre par les mains du génie.
„ Il y a telle opinion qui semblable à la peste
„ noire, a fait le tour du globe, a fait brû-
„ ler en Europe, a fait massacrer en Améri-
„ que, a ensanglanté l'Asie ; a causé des ra-
„ vages jusqu'aux pôles. La peste noire a du
„ moins eu son cours ; elle n'a enlevé que
„ les deux tiers de l'espece humaine ; mais
„ telle extravagance barbare a regné douze
„ cens années, & a rabaissé l'homme au-des-
„ sous de l'instinct des brutes. Les écrivains
„ philosophes sont les bienfaiteurs qui arrê-
„ tent & rompent cette épidémie morale plus
„ dangereuse que les fléaux les plus redou-
„ tés.... Quand je vois un livre avec pri-
„ vilege, je parie, sans l'ouvrir, que l'ou-
„ vrage contient des mensonges politiques.
„ Le Prince peut bien dire : *Ce morceau de*
„ *papier vaudra mille francs* ; mais il ne peut
„ dire, *cette erreur deviendra vérité*, ou bien,
„ *cette vérité ne sera plus qu'une erreur.* Il le
„ dira, mais il ne contraindra jamais les es-
„ prits à le croire.... „

Connoîtriez-vous, Monsieur, un de mes compatriotes, homme de lettres sans doute, qui se nomme *M. le Roi de Lozembrune* ? c'est apparemment un des émigrans de notre littérature : du milieu de l'Allemagne, il vient de nous décocher deux petits volumes de ses œuvres en vers & en prose : contes, dialogues, romans, tragédies, comédies, on y trouve un assortiment complet. M. le Roy y donne un échantillon de son talent dans tous les gen-

res. Il y auroit de l'ingratitude à ne pas applaudir à ses efforts, car il a composé une très-longue piece en trois actes pour venger la nation françoise des injustes sarcasmes d'un auteur Allemand qui a fait pour se réjouir à nos dépens une comédie intitulée : *Le François à Vienne.* Je n'ai pas l'honneur de connoître cette petite gaîté, mais, s'il en faut croire M. le Roy, le critique Viennois a pris les manieres d'un polisson pour le bon ton national, il a mis sur la scene un soi-disant marquis, qui ne peut être qu'un garçon perruquier endimanché; enfin le héros de la piece n'y a pas même les manieres d'un laquais tant soit peu honnête, & l'auteur, comme beaucoup d'étrangers qui ne sont point sortis de chez eux, a jugé les François d'après quelques étourdis qui ont quitté leur patrie pour de bonnes raisons, ou des frippons dont les titres empruntés sont un crime de plus.

L'idée de la piece de M. le Roy est au reste assez plaisante & elle renferme des détails agréables. Le Baron de Topolschack, grand amateur de statues, l'un des quatre mille trois cent huit savans que l'Allemagne renferme, & auteur du François à Vienne, vient à Paris pour épouser Mlle. Boncourt. Cette Dlle. a, comme de raison, un amoureux qu'elle préfere à tous les Barons du monde. Quelques jeunes gens se déguisent l'un en valet, l'autre en marchand de statues, pour berner le nouveau débarqué, à qui ils persuadent que la statue de Henri IV est à vendre, & la vendent même pour 30,000 écus. Le Baron veut se mettre

en possession de son emplette, la sentinelle le repousse, un commissaire l'arrête, il se réclame de M. Boncourt chez lequel on le mene, & qui se hâte de congédier un fou de cette espece.

La recherche des moyens par lesquels la nature opere ces grands & terribles effets que l'art des hommes ne peut prévenir, n'est probablement qu'un objet de pure curiosité. Les savans qui s'y livrent n'en ont pas moins des droits à notre reconnoissance, & c'est une consolation de penser que nous en retirerons peut-être quelques avantages.

Les phénomenes météorologiques que notre malheureux globe a offerts depuis le commencement de l'année derniere étoient bien dignes de toute l'attention des Physiciens. On en a vu mille explications, & pas une n'a semblé satisfaisante. M. l'Abbé Tabouet vient de se mettre sur les rangs, & selon les apparences, sa dissertation dont on peut s'amuser quelques instans sera bientôt oubliée comme les autres. Il débute par se plaindre de ce que *le goût de la nouveauté, qui est devenu la manie de notre siecle, a passé des atteliers des artisans dans les cabinets des savans, & que ces derniers s'enflamment pour tout ce qui en porte l'empreinte, jusqu'à vouloir faire plier sous l'empire dangereux des opinions nouvelles, les faits les plus propres à les détruire....* Désormais, ajoute-t-il, *l'électricité, ainsi que l'air inflammable & le magnétisme animal, sera le seul pivot sur lequel rouleront tous les phénomenes de physique & d'économie animale...*

Vous voyez, Monsieur, que l'explication des

révolutions dont il s'agit, au moyen de l'électricité, est celle que M. Tabouet veut combattre. Voici en deux mots la sienne.

L'explosion des volcans de l'Italie méridionale, la combustion de couches immenses de matieres inflammables, qui a bouleversé la surface qui les recouvroit, dans la Calabre & en d'autres pays, n'ont pu se faire sans que de toutes ces matieres enflammées, les parties les plus déliées ne se soient répandues dans l'atmosphere, & n'aient perdu de leur densité à mesure qu'elles ont acquis de l'expansion. Ces matieres ainsi volatilisées, mêlées avec celles que le volcan a continué de vomir après sa premiere explosion, ont dû suffire pour répandre sur toute l'Europe, un nuage de soufre qui a dû donner au soleil & à l'atmosphere une teinte rouge. L'action du feu électrique en a dû recevoir de l'augmentation : de là les grandes chaleurs. Les vents du nord sont venus purger l'atmosphere de ce nuage malfaisant, (qui apparemment en dilatant l'air a augmenté leur action, & produit ainsi tour-à-tour le froid & le chaud) voilà la cause du rigoureux hiver que nous avons éprouvé... S'il est vrai, comme on le prétend, que dans les fortes chaleurs par lesquelles cet été a commencé, on a observé dans quelques contrées un brouillard tout-à-fait semblable à celui de l'année derniere, il sera assez curieux de voir l'explication que nous en donnera cette fois M. l'abbé Tabouet. Au surplus les citations à l'appui de son hypothese ne lui ont pas plus manqué qu'à tous ceux qui ont une mauvaise

cause à défendre. " Tite-live parle d'embrasemens du Vesuve, dont les exhalaisons furent assez épaisses pour dérober la lumiere pendant le jour aux habitans de Rome.... Dion rapporte que sous l'Empereur Vespasien, le vent porta les cendres & la fumée, non-seulement jusqu'à Rome, mais même jusqu'en Egypte... La chronique du C. Marcellin observe que sous le consulat de Marius & de Festus, cette même montagne s'étant embrasée, les cendres qui en sortirent se répandirent par toute l'Europe.... Dans l'embrasement du mont Etna arrivé en 1537, la cendre fut portée à plus de deux cens lieues de la Sicile, suivant l'histoire de ce royaume, &c. „

Les troubles intérieurs de la Hollande ont donné matiere à une brochure charmante qui vient de paroître sous le titre du *pot au beurre Hollandois ou la Poligarchie.* C'est un ouvrage à-peu-près dans le genre de la révolution de l'Amérique. On croit y reconnoître la même touche. L'abbé Raynal auroit-il voulu se distraire de l'amour que lui inspire les belles Suissesses, en traitant cette grave matiere? C'est ce que je ne vous assure pas; je vous avoue cependant que j'incline à le croire. Ce qui me laisse quelques doutes, c'est que les imprimeurs gardent difficilement le secret lorsque le nom d'un écrivain peut seconder leurs spéculations. L'histoire philosophique entra dans le monde sans nom d'auteur, mais il ne fut bientôt ignoré de personne. Le pot au beurre, il est vrai ne fera pas la même sensation, parce fait de productions littéraires, les gra

bleaux font feuls une impreffion durable ; les miniatures ne font que gliffer fur nos ames ; leurs traces s'effacent avec la même facilité qu'on les lit.

Malgré l'enthoufiafme dont vous me voyez transporté pour cette production, je ne fuis point du fentiment de l'auteur fur le gouvernement républicain. Selon lui il ne peut être bon, parce que tout s'y fait à la pluralité des voix & que les hommes fages font toujours le petit nombre. Je conviens du principe, mais je nie la conféquence. La prudence & la fageffe ont des caracteres fi évidens que la multitude même ne peut que difficilement s'y méprendre & fuit prefque néceffairement l'impulfion que lui donnent les hommes nés pour le bonheur des peuples. Il faut cependant avouer à la louange de l'auteur que fa plume n'eft pas celle d'un efclave.

De Verfailles, le 28 Juin 1784.

Le Roi paroît goûter infiniment fon frere de Suede : à chaque grand perfonnage qui paroît ici, l'on voit renaître le goût que notre jeune monarque a plus d'une fois témoigné pour aller puifer hors de fon Palais & dans les pays étrangers des connoiffances qui ne vont jamais au-devant des fouverains. Si un Roi de France pouvoit voyager fans être entouré d'un fafte ruineux, nous retirerions fans doute de grands avantages des lumieres que ces courfes joindroient aux vues dont Louis XVI eft animé pour le bonheur de fes fujets. Il ne

s'eſt pas encore déterminé à imiter en cela Joſeph & Guſtave, mais il continue à ſuivre les traces du premier dans ſes promenades clandeſtines autour de Verſailles & de Paris. S. M. ſuivie de ſon Capitaine des gardes & d'un ſeul valet de pied, va dans les différens villages viſiter incognito les payſans, aſſiſter à leurs travaux & les interroger ſur une infinité de choſes dont les dépoſitaires ou les inſtrumens de l'autorité ne ſe ſoucient pas que leurs maîtres ſoient inſtruits. Auſſi cherche-t-on à dégoûter le Roi de ces parties dont l'objet fait tant d'honneur à ſon cœur : on cherche à lui perſuader que ſa dignité peut ſe trouver compromiſe dans ces occaſions : cette dignité eſt une muraille que l'on éleve depuis long-temps entre les Rois bons & faciles & leurs ſujets.

M. le Marquis de Bievre avoit, diſoit-on, laiſſé là les calembours. Voici le démenti qu'il vient de donner à ſes calomniateurs.

Quelqu'un diſoit qu'à l'opéra
Le public, nombreux ce jour-là,
Avoit, dans l'ardeur qui l'entraîne
Claqué Suffren plus que la Reine.
De Bievre dit : je l'ai prévu ;
La plus charmante des Princeſſes,
Quoique Reine, n'a que deux feſſes ;
Au-lieu que Suffren a vaincu, (*vingt culs.*)

De Versailles, le 28 Juillet 1784.

On ne parle en ce moment que du duel du Comte de la Mark & de M. Duperou (l'un des Chambellans qui accompagnent le Roi de Suede;) on a cru d'abord que c'étoit quelque histoire de bal ou de filles, dont les deux souverains n'avoient que trop raisonnablement pris de l'humeur, mais aussi-tôt que les détails ont été connus, on n'a plus considéré cette affaire que comme un événement malheureux qui ne doit avoir aucunes suites. En quatre mots voici sur quoi l'on s'accorde. Le Comte Duperou, Allemand, étant venu servir en France est entré dans le régiment du Comte de la Marck. Lorsque ce corps passa en Amérique, M. Duperou refusa, dit-on, de le suivre, alléguant des raisons de santé. Les autres Officiers ne virent pas cette conduite de bon œil, & firent entendre au Commandant qu'ils ne verroient qu'avec répugnance son ami le Comte Duperou rentrer parmi eux. Le Comte de la Marck fit justice & nomma à la place de M. Duperou, qui l'ayant appris, lui écrivit une lettre très-vive & partit pour la Suede où la faveur du Roi l'attendoit. Le Comte de la Marck de retour en France & le Comte Duperou s'y trouvant comme compagnon & ami du Roi de Suede, s'y sont joints, quoique le premier eût consigné le Chambellan Suédois à sa porte, ce qui, à ce que l'on assure, y a donné lieu. Le Roi de Suede allant souvent chez M. de la Marck fut étonné de n'y

jamais voir M. Duperou, & en demanda la raifon. M. de la Marck répondit cruement qu'il n'avoit pas cru devoir recevoir un officier méfestimé de son corps & qui l'avoit personnellement offensé. Le Monarque communiqua sans doute à son Chambellan l'impression que cette réponse lui avoit faite : M. Duperou voulut en obtenir satisfaction. Le Comte de la Marck se vit dans la nécessité de lui prêter le collet, & en conséquence, ils se rendirent jeudi dernier au bois de Boulogne, ayant pour témoins trois François, dont le Vicomte de Noailles étoit un, & trois Suédois. Le Comte de la Marck ayant reçu d'abord un coup d'épée, les deux champions poserent les armes, s'approcherent, se parlerent, & bientôt recommencerent : cette fois M. de la Marck fut plus heureux, & malgré sa blessure, il donna un coup d'épée mortel à M. Duperou, le coup lui passoit dans l'œil & ne lui laissa guere que trois quarts d'heure de vie, ou plutôt d'un mouvement machinal. Dès le soir on l'a enterré à Chaillot. Pour le Comte de la Marck, on l'a conduit chez lui & ses jours ne sont pas encore assurés. On le regrettera comme un brave militaire & comme une victime malheureuse des torts d'un homme qu'il avoit légitimement puni après l'avoir comblé de toutes les graces de l'amitié. Le Roi de Suede a, dit-on, été très-affecté de la perte de son ami, cependant on l'a revu depuis au spectacle & entr'autres, il y a deux jours, aux François, où l'on recommença pour lui la [illegible]die d'Adélaïde du Guesclin. Jeudi,

de *** lui donne une fête; payera qui pourra. Le Duc de Biron n'a pas été aussi heureux. Le jour que le Monarque Suédois assista à la revue de son régiment, il avoit fait préparer un dîner de cent couverts, dans l'espoir que Gustave lui feroit la même faveur que tant d'autres Souverains, mais il a eu la mortification d'être trompé dans son attente.

Nos François font toujours parler d'eux dans l'étranger. Ce qui vient de se passer à Berlin ne fera pas revenir les Allemands de l'idée qu'ils ont conçue de notre légéreté. Le Roi de Prusse ayant jugé à propos de n'inviter à sa table que les Princes de Lambesc & de Vaudemont, M. d'E*** & d'autres seigneurs qui ne se sont vus invités que par les Généraux, ont refusé & ont été jusqu'à faire présenter au Roi un mémoire dans lequel ils représentoient que mangeant à la table du Roi de France, ils ne devoient pas être exclus de la sienne. Suivant le proverbe que *Charbonnier est maître chez soi*, le Roi leur a fait répondre que Louis XVI faisoit chez lui ce que bon lui sembloit & lui de même.

LE TEMPS EMPLOYÉ,

ÉPIGRAMME.

Tu ne viens plus chez moi, me dit un jour Damis;
En vérité, pour tes amis
C'est marquer de l'indifférence.
J'irai demain, mon cher — j'y vois peu d'apparence;
Choisis, dit-il, un autre jour.

Demain nous partons pour la Cour;
Nous courons, tu le sais, les grandes aventures. —
Eh bien dimanche. — Non, j'ai beaucoup d'écritures
A mettre en ordre — en ce cas, vendredi —
Vendredi l'opéra, les concerts — mais l'ami,
Quel est ton jour? je t'en conjure
Au logis, dit-il, reste coi,
Quand j'aurai des momens à moi,
Je t'enverrai prendre en voiture.

De Paris, le 3 Juillet 1784.

La licence des écrivains ne se ralentit pas. En vain la Bastille a-t-elle étouffé pendant quelque temps la voix foudroyante du célebre Linguet & de tant d'autres, ces exemples n'ont point effrayé ceux qui marchent sur leurs traces. L'audace continue à montrer son front altier & à frapper sur la tête des personnages les plus respectables. J'ai sous les yeux une brochure où le Duc de Ch...... n'est certainement pas traité en Prince du sang. Elle s'annonce sous le titre de *Vie privée ou Apologie du très-sérénissime Prince Monseigneur le Duc de Ch....... contre un libelle diffamatoire écrit en 1781, mais qui n'a point paru à cause des menaces que nous avons faites à l'auteur, de le déceler: par une société d'amis du Prince*, avec cette épigraphe : *Nos levres n'ont jamais trahi la vérité.* On commence par verser tous les poisons de la calomnie sur la naissance du Prince; on passe légérement sur les premieres années, pour les considérer dans l'âge où les passions font leur explosion; on le suit dans

la carriere des plaisirs, dans celle des armes; on ne l'épargne dans aucun des détails domestiques. Vous n'exigez pas de moi, Monsieur, que j'analise un libelle aussi scandaleux : il est facile de le juger quant à son objet : la maniere dont il est traité répond aux vils motifs qui peuvent l'avoir suggéré. On s'attend bien qu'un écrivain de génie ne souilleroit pas sa plume de calomnies aussi atroces. Tout, dans cette brochure, décele l'esprit étroit qui l'a enfantée; le style en est bas; l'auteur ne connoît pas mieux sa langue que la vie privée du Duc de Ch...... : enfin, c'est un livre bon à jetter au feu. Peut-être le bourreau lui fera-t-il cette justice.

Le séjour de l'abbé de Mably à Passi près du docteur Francklin & son intimité avec cet homme célebre, sont, à ce qu'il paroît, la seule base sur laquelle a reposé le bruit qui nommoit l'éleve de Jean-Jacques, législateur des Etats-Unis. Il n'est point vrai que le congrès ait chargé M. de Mably de rédiger son code de loix, mais on ne sauroit douter qu'il ait été consulté au sujet des constitutions de différentes provinces de la nouvelle République, quand on jette les yeux sur une brochure récemment imprimée en Hollande, sous ce titre : *Observations sur le gouvernement & les loix des Etats-Unis de l'Amérique.* Le même écrivain qui aidé du flambeau de la philosophie a découvert au milieu du fatras de l'histoire; les causes de la décadence de l'empire Romain, & les a présentées aux Souverains comme une leçon utile, a consigné dans les quatre

lettres adressées à M. Adams, qui composent ce petit volume, des observations que les Solons de l'Amérique ne sauroient trop méditer. Il blâme les nouveaux Républicains de leur ardeur pour le commerce extérieur, il leur trace un tableau effrayant des suites funestes qu'entraîneroit pour eux l'état même de splendeur où ils pourroient porter leur navigation; il leur expose tous les dangers qu'ils ont à redouter, & les Hollandois patriotes ne liront certainement pas sans émotion la lettre qui contient ce tableau : elle renferme le précepte ; ils sont à la veille de donner l'exemple.

Vous rappellez-vous encore un M. Retif de la Bretonne qui a dû une espece de célébrité à la singularité d'une production bizarre intitulée : *Le Paysan perverti*, & que le succès équivoque de ce roman a rendu le plus fécond des écrivailleurs de ce siecle. Après avoir donné une cinquantaine de volumes dont on a acheté les premiers sans avoir le courage de les lire, il s'est lassé de ne travailler que pour les fruitieres & les épiciers ; il a eu l'heureuse idée de s'associer un dessinateur auquel un goût & un talent analogues aux siens ont donné dans les arts le même rang que M. de la Bretonne occupe dans la littérature. Ces Messieurs réunis ont essayé de faire encore du bruit dans le monde ; mais je doute que ce bruit sourd & semblable à celui du tambour de Polichinelle leur ait amené beaucoup de pratiques. On a vu dans les Hommes volans, la même idée, le même tableau se représenter dans une trentaine de chapitres

sans autre changement que celui d'un coin de masque : les trois volumes de la nouvelle production de M. de la Bretonne, intitulée : *La Prévention nationale*, sont formés des insipides variantes d'une espece de drame où un pere désapprouvant le mariage clandèstin de son fils, parce qu'il a épousé une Angloise, l'approuve lorsqu'il rencontre un Anglois honnête & généreux. N'est-ce pas, Monsieur, le comble de l'audace que de faire acheter au public séduit par un titre intéressant & par le faste de gravures qui flattent au premier coup-d'œil, un ramas de barbouillages que M. Rétif, qui ne raie & ne déchire rien, a faits avant de parvenir à revêtir d'une certaine forme, un récit selon lui dramatique & qui malgré tous ses efforts, est tout simplement une narration dialoguée, où il se trouve quelques situations intéressantes ? Au surplus une orthographe ridicule, & une composition bizarre, forment tout ce qu'il y a de remarquable dans cet ouvrage où, comme dans les autres productions de M. de la Bretonne, l'auteur n'a été que baroque en se persuadant qu'il étoit original & (que sait-on ?) créateur d'un nouveau genre.

Je vous ai déjà communiqué, Monsieur, quelques notes qui m'ont été fournies par un partisan zélé du *Magnétisme animal*. L'article suivant, qui me parvient de la même source, doit entrer au nombre des pieces dont le rapprochement peut servir à fixer votre opinion.

... Pour attaquer, ou même, pour attribuer des ridicules, le persifflage suffit sans doute ; & l'écrivain le plus médiocre est tou-

jours assuré de l'employer avec quelque succès. Cette quantité de petites brochures, de pamphlets qui journellement éclosent sur le *Magnétisme*, ou pour mieux dire, sur M. Mesmer, doit donc peu surprendre. L'auteur & les libraires y trouvent leur profit, la malignité des lecteurs un véhicule, l'emportement des détracteurs un soulagement, & de là l'encouragement de tous ces petits fredonneurs qui, malgré leur impuissance, ne laissent pas de faire diversion à l'examen attentif & impartial que l'on devroit apporter unanimement à une découverte, annoncée pour être si sublime. Les bons esprits vont enfin avoir leur tour, à ce qu'il paroît, & quelques uns de nos plus graves auteurs annoncent déjà (*) qu'ils s'en occupent essentiellement. L'un d'eux semble n'avoir voulu les précéder que pour, d'un seul coup, pulvériser tous les bavardages qu'on a faits jusqu'à présent sur cette matiere, &, comme il le dit, disposer le public, par la prodigieuse quantité d'autorités qu'il va rassembler, à cette croyance bienveillante que le *Magnétisme* a droit de prétendre. Son ouvrage, qui ne paroît aux uns qu'un jeu d'esprit, & aux autres qu'un faste d'érudition, est fidèlement annoncé par ce titre modeste : *Traces du Magnétisme ;* & ces traces, l'ingénieux & savant auteur anonyme les voit de toute antiquité comme dans toute la nature.

» L'art de M. Mesmer, dit-il, connu dans » tous les temps & dans tous les climats ;

(*) M. le Baron de Marowitz.

» mais toujours pratiqué dans le silence &
» dans l'obscurité, parce qu'il faut un siecle
» de lumiere pour oser être instruit sans se
» cacher, n'a laissé pour le vulgaire que de
» foibles traces de son existence. » Mais cette
existence devient aussi sensible, oserai-je le
dire, qu'intéressante par l'explication lumineuse qu'en fait l'auteur, qui, à ce que l'on
peut juger, est des mieux initié dans ce beau
mystere de la nature.

» A l'aide d'une verge de fer plongée dans
» un baquet, d'une corde qui lie diversement
» les êtres qui l'entourent; à l'aide des éma-
» nations magnétiques, soit du doigt, soit
» d'un bâton de fer pointu, M. Mesmer di-
» rige un fluide, perceptible au toucher,
» même à la vue : il se manifeste par la cha-
» leur ou par un léger frissonnement. Son
» effet est nul sur certains individus; il donne
» des convulsions à d'autres; il fait pleurer,
» rire, éclater; il transporte, il agite, il
» renverse, il égaie, il remue toutes les puis-
» sances de l'ame, dénoue le corps, l'allege,
» détruit ses obstructions, dégorge ses ca-
» naux, rétablit l'équilibre de ses fluides, &c...
» La musique en général, l'*harmonica* sur-tout,
» dont les sons ont plus d'analogie avec nos
» nerfs qu'aucun autre instrument, est un des
» moyens de M. Mesmer... Il magnétise le
» siege que vous avez choisi, le vase dans
» lequel vous buvez, l'habit que vous allez
» porter, l'arbre qui vous prête son ombre,
» la fleur dont la couleur vous séduit... Il
» vous cause à volonté des émotions volup-

» tueuses ou déchirantes ; il pourroit suspen-
» dre vos facultés, les multiplier ou les dé-
» truire... Il se pénetre de *magnétisme*, le
» communique à des barres métalliques, soit
» par le frottement, soit par attraction, &
» peut le transmettre sans un toucher immé-
» diat. Il doit connoître les parties corres-
» pondantes de nos articulations, les effets
» des différens sons sur notre ame, & s'aider
» même de l'inconcevable puissance de l'ima-
» gination sur les sens... Il connoît l'existence
» d'un fluide universel, cinquieme ou seul élé-
» ment, puisqu'il modifie tout ; il sait que tout
» est lié, que tout se tient dans la nature, & que
» le plus foible insecte touche à l'étoile sirius,
» puisqu'il a la perception physique de la lu-
» miere de cet astre. Il sait que le plus ou
» moins de distance du foyer commun change
» les qualités des différens corps célestes, que
» leurs émanations invisibles sont perceptibles
» à l'intelligence & même aux sens exercés,
» comme la lumiere l'est à nos yeux ; qu'on peut
» les rapprocher, les condenser & les fixer...
» Il n'ignore pas (je le suppose) que la mar-
» che de ces astres, leurs vertus, leur éclat
» dépendent de ce fluide qu'il étudie ; que cette
» chaleur que l'ignorant croit être le fruit d'un
» feu central qui ne pourroit subsister sans
» aliment & sans air, n'est que le résultat
» d'un effet magnétique... Le mouvement, la
» lumiere, l'attraction, la sympathie, l'amour,
» la haine, la raison, l'esprit & le génie, la
» vie, tout enfin, est, pour le médecin ma-
» gnétique, une combinaison accidentelle

» fluide, qu'on peut diriger & conduire... »
Pour démontrer l'efficacité de ce divin fluide, l'auteur développe une multiplicité de rapports dont l'analogie frappante doit séduire les sceptiques les plus obstinés. « L'étude de la nature
» & de ses secrets, dit-il, trop négligée, est
» la cause de notre ignorance, & par consé-
» quent de ce ton tranchant & léger, qui nous
» fait rejetter avec suffisance & mépris les vé-
» rités qui sortent de notre petite sphere... Que
» la foiblesse humaine n'effraie pas les imagi-
» nations froides ou timides : les étonnans
» effets que nous connoissons & qui se passent
» sous nos yeux, la rapidité incommensurable
» de la commotion électrique, la force qui
» fait graviter les corps à des distances infi-
» nies, la goutte imperceptible de venin qu'un
» serpent insinue dans nos veines, qui glace
» notre sang, & nous décompose dans un ins-
» tant, les plus grands effets produits par ce
» que les anciens nommoient des qualités; mot
» par lequel ils vouloient désigner le point où
» la matiere est tellement atténuée, qu'elle
„ échappe à tous nos sens : tout doit nous
„ conduire par analogie à la puissance incon-
„ cevable que l'homme instruit peut acquérir
„ sur les élémens & sur la nature. „ Mais, ajoute-t-il, " Ceux que des faits ne persuadent
„ pas sont difficilement séduits par des raison-
„ nemens... Les petits déclamateurs qui déchi-
„ rent M. Mesmer, & ceux qui comme lui tra-
„ vaillent à connoitre la nature sous ses grands
„ rapports; minces observateurs d'une mou-
„ che ou d'une pierre, qui s'extasient sur l'aile

„ d'un papillon & se pâment devant une co-
„ quille, comme Blondel devant la colonne de
„ Jean Gougeon, ressemblent à ce peuple juif,
„ qui, malgré le serpent d'airain, la baguette
„ de Moïse, la colonne de feu qui les gui-
„ doit la nuit, ne croyoit point aux miracles
„ du législateur. En vain élévoit-il les bras au
„ ciel pour appeller l'influence victorieuse, en
„ vain faisoit-il couler dans des déserts arides
„ les flots d'une eau fraîche & limpide;...
„ rien ne pouvoit convaincre & corriger le
„ peuple ingrat & stupide qu'il conduisoit. „
Ce paragraphe & quelques autres, où l'on croit sentir une fine plaisanterie, ont, je vous l'avoue, mis en défaut la confiance de quelques lecteurs : cependant, il ne faut pas oublier que l'homme pénétré de sa matiere lui trouve partout des rapports, qui souvent ne paroissent qu'étrangers ou ridicules aux êtres répulsifs. Comment supposer qu'un homme, aussi mûr que paroit l'être l'auteur de cette brochure, soit assez dominé par la vanité de balotter à son gré les opinions, pour se livrer à des recherches aussi longues & aussi fastidieuses, que celles dont il fait preuve; ou bien qu'il ait une assez vaste érudition pour la prodiguer ainsi, pour ses menus plaisirs, dans un simple pamphlet. Les traces du *Magnétisme* qu'il indique tant dans l'antiquité que chez tous les peuples de la terre, sont non-seulement multipliées, mais aussi curieuses que décisives. « Il paroît » évident, dit-il, que les anciens appelloient » *Esprits*, ce que nous nommons *Magnétisme*: » Les travaux de leur génies sont les mêmes

» que ceux de notre fluide univerſel... Qui » doute que nos peres n'aient imaginé les Dieux » pour expliquer les effets de la nature, dont » ils ne pouvoient déſigner la cauſe? Les In- » diens, les Négres, une partie de la terre, » adorent encore les vents, les trombes, les » ouragans & les volcans : ce ſont ces acci- » dens que les anciens adoroient ſous les noms „ d'Eole, de Jupiter, Vulcain, &c. „

Cette explication ingénieuſe à pour elle toutes les vraiſemblances & ne peut que nous rendre circonſpects ſur tout ce merveilleux de l'antiquité, que nous réleguons ſi dédaigneuſement au pays des chimeres. Au reſte, c'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut chercher à rectifier ou conſolider cette opinion. Les eſprits les mieux aguerris tiennent difficilement devant un ſyſtême, étayé d'autorités accumulées, préſentées ſous un coloris vif & animé. Gare la ſéduction....

L'auteur de l'article que vous venez de lire, Monſieur, eſt de bonne foi; il n'admire, il ne croit que ce qui lui paroît bon & évident. Il a autant de lumieres que de franchiſe : il n'oſe point encore affirmer, mais il eſt à-peu-près perſuadé que M. Meſmer eſt le premier homme du ſiecle, un bienfaiteur de l'humanité & que nous autres incrédules ſommes des ingrats indignes de recevoir un auſſi beau préſent du ciel que la découverte du *Magnétiſme animal.* Laiſſons s'épurer au creuſet de la réflexion & de l'expérience une opinion fondée peut-être ſur un peu de mépris pour le jugement des hommes, & ſur la certitude que

que les sots forment le grand nombre ; or c'est le grand & très-grand nombre qui regarde M. Mesmer comme un charlatan.

L'abbé Raynal a, comme l'on sait, promené sa gloire dans les différentes Cours d'Allemagne. Le Roi de Prusse, qui ne jouoit pas un beau rôle dans la premiere édition de l'*Histoire Philosophique*, le fait venir à Potsdam. Il l'entretient assez long-temps. L'*Histoire du Stadhouderat* se trouve sur la table : « voilà, » dit le Monarque, un excellent ouvrage, » & qui vous fait vraiment honneur. » L'auteur ne répondoit rien. Le Monarque recommence ses éloges : alors l'abbé lui répond avec une modestie littéraire : *Sire, c'est un ouvrage de ma jeunesse ; depuis j'ai fait moins mal, & mon Histoire Philosophique a eu quelque succès.* « Je ne vous en dirai rien, repliqua le » Monarque, je n'en ai jamais entendu parler. »

Voilà comme se venge un grand homme, ou plutôt comme il châtie un écrivain inconsidéré,

Qui pour être éloquent croit être quelque chose.

Ceux qui n'aiment pas les anecdotes (l'abbé Raynal peut-être) trouveront ici des fragmens d'histoire. Voici une lettre de ce même Roi de Prusse qui vaut tout un livre.

A Monsieur le Marquis d'Argens, de Hermansdorff près de Breslau.

Le 27 Août 1760.

AUTREFOIS, mon cher Marquis, l'affaire du 15 auroit décidé de la campagne ; à pré-

ſent cette affaire n'eſt plus qu'une égratignure. Il faut une grande bataille pour finir notre ſort. Nous la donnerons ſelon toutes les apparences bientôt, & alors on pourra ſe réjouir ſi l'événement eſt avantageux. Je vous remercie cependant de la part ſincere que vous prenez à cet avantage, il a fallu bien des ruſes & bien de l'adreſſe pour amener les choſes à ce point. Ne me parlez pas des dangers, la derniere action ne me coûte qu'un habit & un cheval. C'eſt acheter à bon marché la victoire. Je n'ai point reçu l'autre lettre dont vous me parlez. Nous ſommes comme bloqués pour la correſpondance, par les Ruſſes d'un côté de l'Oder, & par les Autrichiens de l'autre. Il a fallu un petit combat pour faire paſſer Coccei. J'eſpere qu'il vous aura rendu ma lettre. Je n'ai été, de ma vie, dans une ſituation plus embarraſſante, que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour nous faire ſurmonter toutes les difficultés que je prévois. Je ferai ſûrement mon devoir dans l'occaſion; mais ſouvenez-vous toujours, mon cher Marquis, que je ne diſpoſe pas de la fortune, & que je ſuis obligé d'admettre trop de caſuel dans mes projets, faute d'avoir les moyens d'en former de plus ſolides. Ce ſont les travaux d'*Hercule* que je dois finir, dans un âge où la force m'abandonne, où mes infirmités augmentent, & à vrai dire, quand l'eſpérance (cette conſolatrice des malheureux) commence même à me manquer. Vous n'êtes point aſſez au fait des choſes, pour vous

faire une idée nette de tous les dangers qui menacent l'Etat. Je les ſais, je les cache, je garde toutes les appréhenſions pour moi, & je ne communique au public que les eſpérances, ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réuſſit, alors, mon cher Marquis, il ſera temps d'épancher la joie. Mais juſques-là, ne nous flattons pas, de crainte qu'une mauvaiſe nouvelle inattendue ne nous abatte trop. Je mene ici la vie d'un chartreux militaire. J'ai beaucoup à penſer à mes affaires; le reſte du temps je le donne aux lettres qui font ma conſolation, comme elles la faiſoient de ce conſul orateur, pere de la patrie & de l'éloquence. Je ne ſais ſi je ſurvivrai à cette querelle; mais je ſuis bien réſolu, ſi cela arrive, de paſſer le reſte de mes jours dans la retraite, au ſein de la philoſophie & de l'amitié. Dès que la correſpondance deviendra plus libre, vous me ferez plaiſir de m'écrire plus ſouvent. Je ne ſais où nous aurons nos quartiers d'hiver. Ma maiſon à Breſlau a péri durant le bombardement. Nos ennemis nous envient juſqu'à la lumiere du jour, & à l'air que nous reſpirons. Il faudra pourtant qu'ils nous laiſſent une place, & ſi elle eſt ſûre, je me fais une fête de vous revoir : Hé bien, mon cher Marquis, que devient la paix de la France? vous voyez que votre nation eſt plus aveuglée que vous ne l'avez cru. Ils perdront le Canada & Pondichery, pour faire plaiſir à la Reine d'Hongrie & à la Czarine. Veuille le ciel que le Prince Ferdinand les paie de leur ze

Ce ſeront les officiers, innocens de ces maux, & de pauvres ſoldats qui en ſeront la victime; & les ill[illegible]es coupables n'en ſouffriront pas.

Je ſais un trait d[illegible] *** que je vous conterai, lorſque je vous verrai. Jamais procédé plus faux, ni plus inconſéquent n'a flétri un miniſtre de France, depuis que cette monarchie en a. Voici que les affaires ſurviennent : j'étois en train d'écrire, mais je vois qu'il faut finir, pour ne pas vous ennuyer & pour ne pas manquer à mon devoir. Adieu, mon cher Marquis, je vous embraſſe.

FRÉDERIC.

De Verſailles, le 5 Juillet 1784.

VOICI comme un de nos politiques les plus diſtingués s'exprimoit ces jours-ci dans une lettre qui devoit reſter enveloppée des voiles du myſtere, & dont j'ai eu communication.

» Cinq Puiſſances ſe diſputent la monarchie de l'Europe & du Nouveau-Monde. L'Autriche, la Ruſſie & la Pruſſe trouvent les partages agréables ; elles voudroient anéantir toutes les Puiſſances ſecondaires qui ſont leurs voiſines, pour augmenter les domaines de leurs Etats. La querelle qui ſubſiſte depuis long-temps entre la France & l'Angleterre pour l'empire de la mer, n'eſt point à ſa fin, & ne ſe terminera ſans doute qu'à l'extinction de l'une des deux nations. Dans ce mo-

ment les rivaux doivent oublier leurs propres vues pour contrecarrer celles de leurs concurrens; c'eſt ainſi que l'humanité, en proie à des alarmes ſans ceſſe renaiſſantes, ne voit que des fers d'un côté, du carnage de l'autre. Il eſt malheureux pour les eſclaves ſpectateurs, que parmi les puiſſances prépondérantes, il ne s'en trouve pas une aſſez forte, pour ſoumettre toutes les autres : alors les guerres ceſſeroient, & cette heureuſe révolution ſeroit l'époque de la tranquillité de l'Europe. »

» Si cependant l'on conſidere l'état actuel des différentes Puiſſances; ſi l'on juge de leurs intentions par certains points de leur conduite, on regardera l'Europe comme dans une ſituation à-peu-près ſemblable à celle où elle ſeroit alors. Les deux Cours Impériales ſont étroitement unies, elles parlent en maîtres; elles ſoutiennent fermement ce qu'elles ont une fois mis en avant. Le grand Fréderic eſt clairement déterminé à ne point faire la guerre hors de ſon cabinet, il n'eſt point d'occaſion, où, depuis la paix de Teſchen, il n'ait cédé lorſque l'amour de ſon repos l'a exigé. Le partage de la Pologne, la paix de Kainardgi, la conquête de la Crimée par les Ruſſes, & les efforts de notre miniſtere pour former des liaiſons dans le cabinet de S. James, démontrent aſſez quel eſt le ſyſtême de la France, & ce que l'Europe doit ſe promettre de ſon intervention dans les affaires générales. »

Que réſulte-t-il donc des ſpéculations nos plus habiles politiques ? Rien qu'i

tude ſur la maniere dont ſe décidera l'alternative d'une guerre affreuſe ou d'une révolution générale qui s'opérera au gré des Cours de Vienne & de Pétersbourg.

Au moment où l'on élevoit M. de Calonne ſur le pinacle, la maladie qui rappelle à tous ces grands perſonnages qu'ils ne ſont pas d'une autre trempe que le reſte des mortels, eſt venue déranger & peut-être culbuter ces beaux projets. Il n'étoit queſtion de rien moins que de faire M. de Calonne Garde-des-Sceaux, & ſelon d'autres, Miniſtre de la marine, en conſervant les finances, au département deſquelles il auroit eu un adjoint. Il offroit, dit-on, à M. de Miromeſnil, pour avoir les ſceaux, un cadeau de 600,000 liv. 60,000 liv. de rente & mille louis d'épingles à Madame. Une autre verſion lui donne l'honneur de les avoir refuſés du Roi, ſous le prétexte qu'il n'avoit pas encore fait dans ſa place tout le bien qu'il deſiroit. Une fievre inflammatoire, la même dont M. de Bourgade eſt mort, a ſuſpendu ce délire. Des ſaignées, des bains ont apporté du mieux ; on eſpere. On avoit agité le projet de réduire le miniſtere à deux départemens & de lui en donner un. Le plus vraiſemblable eſt qu'il aura les ſceaux. Attendons du moins qu'il ait la ſanté.

Le Roi de Suede eſt toujours ici : l'on a dit qu'il prolongeoit ſon ſéjour pour ſe rencontrer avec le Prince Henri, que l'on ſuppoſe chargé de conſommer une négociation intéreſſante. Quelques perſonnes doutent pourtant encore que ce Prince paſſe même par

Paris pour se rendre à Lausanne où il va rendre visite à la Duchesse de Wirtemberg. Le Monarque Suédois, selon d'autres, reste pour voir l'Archiduchesse, que nous attendons. Quoi qu'il en soit, il est encore ici, mais on s'en apperçoit peu, si ce n'est aux spectacles. Une des galanteries qui l'ont le plus flatté, a été celle de la Comtesse de Pons, chez laquelle, en se mettant au jeu, il trouva des jetons portant son portrait, & au revers une devise flatteuse. Il n'en a pas été ainsi de la part d'une certaine Dame de Montarchet, qui demeure au Temple. Il alloit, accompagné d'un seul gentilhomme, visiter Madame de Boufflers qui habite la même maison que cette Dame. Le portier lui dit de monter; & dans la persuasion apparemment que toutes les portes devoient être celles de Madame de Boufflers, il ouvre la premiere qui se présente. Il traverse une anti-chambre sans laquais, puis un sallon, & gagne une chambre à coucher, où Madame de Montarchet étoit *in naturalibus*, c'est-à-dire, fort laide, comme toutes nos femmes à peinture en quittant leurs draps. Furieuse d'être ainsi surprise, elle demande au Roi qui il est? ce qu'il vient faire? pourquoi il ne s'est pas fait annoncer? Il répond poliment qu'il n'a pas rencontré un seul domestique, & qu'il a toujours gagné terrain, espérant de trouver quelqu'un qui l'annonçât à Madame de Boufflers. Nouveaux reproches de la Dame. Elle appelle son portier, lui témoigne son mécontentement, & alloit lui donner l'ordre d'expulser les indiscrets, si ces Messieurs qui ron-

giſſoient de l'aventure après s'en être amuſés, ne ſe fuſſent promptement retirés, & ſi le gentilhomme n'eût prèvenu le portier, que l'inconnu ſuſpectè & maltraité étoit le Roi de Suede.

On a bien parlé de la préſentation de la Comteſſe d'Aranda; mais on n'a point fait mention des diſtinctions qu'elle a reçues. Préſentée chez la Reine, elle a reçu l'accolade de la premiere Dame d'honneur, qui l'a conduite à la Reine. Sa Majeſté lui a montré le fauteuil où elle devoit s'aſſeoir. Aſſiſe, le Roi eſt venu pour la voir. La choſe s'eſt paſſée de même chez Madame & chez la Comteſſe d'Artois, où elle a reçu viſite de leurs époux. Le Comte d'Aranda, qui connoît les mœurs, mais qui eſt Eſpagnol, a dérouté juſqu'ici tous nos ſéducteurs, en ne quittant pas ſa jeune moitié. On en jaſe; mais que lui importe? ne jaſeroit-on pas bien mieux de le voir dupe.

Dans le temps des diſputes de Geneve, précédentes à celles-ci, M. de Voltaire les attiſa par un petit poëme, intitulé : *la Guerre de Geneve*. Il ne deſtinoit point cet ouvrage à la publicité. Il en liſoit les chants à ſes commenſaux de Ferney. Cependant par l'indiſcrétion de quelques ſecrétaires, ces petits amuſemens du grand homme parvenoient dans la ville de Paris, mais en déſordre, comme on avoit pu les dérober; c'eſt-à-dire que le troiſieme chant arrivoit, ſans qu'on eut eu le ſecond. Les femmes étoient affamées de cet ouvrage. La difficulté de s'en procurer l'enſemble, piquoit encore davantage leur

curiosité & leur goût. Plusieurs d'entr'elles s'adressent dans une société à l'auteur de la bagatelle qu'on va lire, supposant que par ses relations, il pouvoit leur procurer les différens chants de M. de Voltaire, dont elles étoient privées & altérées ; celui-ci imagina de leur donner satisfaction, sans prendre beaucoup de peine pour faire des recherches, en faisant lui-même un chant de la *Guerre de Geneve*, qui put satisfaire à l'instant leur impatience. Pour donner de l'étendue aux espérances, il leur apporta donc un septieme chant d'un poëme, dont on croyoit qu'il n'y en avoit que quatre de faits. Dans ce chant il suppose qu'après des événemens, Vachine, la femme du sorcier prétendu, servant à la machine du poëme, par un coup de baguette fixe à Geneve l'ennui qui vouloit en déserter.

SEPTIEME CHANT. (*)

Déjà l'ennui par le bruit écarté
Craignant bientôt d'entendre la trompette
Abandonnoit les murs de la cité,
Vers les Grisons méditant sa retraite.
Il s'éloignoit d'un vol pénible & lourd,
Opprimant l'air qui lui livre passage.
Ou vas-tu donc ? es-tu fol ? es-tu sourd ?
Arrête-toi, retarde ton voyage,
Dit une voix dont il connoît l'accent,
Il apperçoit la sorciere, & descend.

(*) Du Poëme de la guerre de Geneve.

Que voulez-vous Madame ? — grosse bête !
Ce que je veux ? que tu restes ici.
Quoi de tout temps Geneve est ta conquête ;
Tu tiens ce peuple à tes loix asservi ;
Tes Lieutenants, le rusé cagotisme,
L'esprit bourgeois & le plat pédantisme
Te l'ont livré ; ce Domaine est à toi ;
On t'en a fait le Syndic & le Roi ;
Et tu pourrois abandonner l'emploi !
Un bruit de guerre est-ce un assaut si rude
Pour que tu sois forcé de déguerpir !
Tu sais si bien résister au plaisir,
Et tu fuirois devant l'inquiétude ?
Reprends courage, & reviens à l'instant.
Pour mieux tromper l'ennemi qui nous guette
Il faut ici jouer de la baguette.
Il faut quitter les ailes de chouette,
Ce front ridé barbouillé de safran,
Cet œil rempli du venin qu'il répand,
Cet étui lourd, où ton ame végete.

Elle a frappé : bien plus prompt que l'éclair,
Le corps épais se dissipe dans l'air,
Il reparoît, tel qu'un nuage sombre
Dont le soleil ne peut dissiper l'ombre,
Et sur Geneve à l'instant descendu,
Comme un brouillard le voilà répandu.
Vers le midi trois beautés génévoises,
C'étoit Hubert, Desfranche & Gallatin,
Cherchoient querelle au Conseiller Tronchin ;
Comme à Lutece auroient fait des Gauloises :
En vérité, Monsieur le Conseiller,
On n'y tient pas, & votre fourmilliere
Qu'en utopie il vous plait d'habiller,
Devient un trou qu'on ne peut habiter,

Un cul de sac, une geôle, une ornière.
Laissez les loix que vous n'entendez guere
Et faites-nous un bon conte, un brelan. —
Il faut que j'aille au conseil, on m'attend —
Oui, pour juger, discuter des miseres,
Pour s'attirer des procès & des guerres,
Pour soutenir ce qu'avoient fait nos peres,
Pour conserver des mœurs de paysans
Et vivre ici comme des chats huants.
Ah croyez-moi, laissez-là ces matieres.
Vos Conseillers peuvent s'entendre entre eux;
Qu'ils soient deux cens, ou qu'ils soient vingt
& deux,
Tout est égal, si tous sont ennuyeux.
Nous nous moquons de votre République
Et le plaisir est la *chose publique ;*
Avisez-y, cherchez à l'attirer,
Ou vers Paris nous allons déserter.

Mais quels plaisirs, répartit d'un ton grave
Le Magistrat. Ici tout est réglé.
Des réglemens le sénat est l'esclave.
Allez donc dire au sénat assemblé
Qu'il faut le jeu, le bal, la comédie,
Des beaux esprits, des soupers amusans,
Ou nous allons lier notre partie
Et figurer parmi les *opposans*.

Tout alarmé d'un discours si profane,
De ce mépris pour le commun foyer,
Par des raisons, Tronchin veut foudroyer
Un plan hardi que le sénat condamne.
Mais le brouillard agissant sur l'organe,
Il balbutie & ne fait que bailler.
L'exemple gagne, & cette épidémie

Ayant faifi toute la compagnie,
Le fénateur confus, déconcerté,
Cherche la porte & quitte la partie.
Tout en baillant le *trio* s'injurie
Autant qu'il croit pouvoir être écouté.
Puis revenant au point qui l'intéreffe,
Gallatin dit, d'un ton demi favant :
Mais fentez-vous ce phyfique affommant
Cet air épais; il empâte, il oppreffe,
Il interdit jufqu'aux rayons du jour
Et met le comble à l'ennui du féjour.
M'en croirez-vous? fortons de cette enceinte,
Contre le mal dont nous fuyons l'atteinte
Allons chercher du remede à Ferney,
Vers le vieillard plaifant & magnifique
Qu'à nous guérir le ciel a deftiné
Et des vapeurs & de la République.

Ce parti pris, ce *trio* mutiné
Se met en marche; à la hâte on arrive,
Et l'on furgit à la riante rive.
Dans le château l'on entend peu de bruit,
Le Philofophe étoit encore au lit,
Preffé de vivre, & plus preffé d'écrire,
Il fe plaifoit à fe voler fa nuit
Qu'il employoit trop fouvent à médire.
Au point du jour il s'endormit enfin.
Saint Athanafe & Meffire Aretin
Deux *in-quarto*, lui fervoient de couffin:
Mais fa paupiere étoit à peine clofe,
L'aurore vint avec fes doigts de rofe
Ouvrir la porte aux fonges du matin,
Sous un berceau de fleurs & de verdure,
Où l'art difcret fait valoir la nature
Il eft couché fur l'œillet & le thim;

Trois Déités apparoissent soudain ;
C'est Idamé, c'est Joraste & Zaïre,
C'est le Couvreur, c'est Clairon, c'est Gaussin ;
Que des amours environne l'essaim,
Autour de qui tout s'embrase & soupire,
Viens, lui dit-on, avec un doux sourire,
Auteur charmant dont le pinceau divin
Sur tous les cœurs nous a donné l'empire,
Viens, le bonheur t'attend entre nos bras —
Viens te livrer à l'amoureux délire.

Le vieux Athlete en voyant tant d'appas ;
Des premiers feux ressentit la puissance ;
Vers le plaisir qui l'appelle, il s'élance;
Pour l'arrêter, on lui fait violence.
Il se récrie, eh quel est l'inhumain?...
C'est Jean Fréron, la férule à la main.
Retire-toi, galant sexagénaire
Et laisse là ces prestiges de l'art.
Ces vils objets de l'amour mercénaire
Cet oripeau, ces grimaces, ce fard....
C'est sur ce ton que parloit le pendart.
Eh! que veux-tu, bourreau de ma vieillesse? —
T'humilier, te mâter, te punir
D'avoir pillé, d'avoir trop su haïr,
D'être envieux. La douleur qui l'oppresse
Fait au vieillard pousser un cri perçant,
Et le rideau du lit s'ouvre à l'instant.

C'étoit Jasmin : Monsieur, l'heure s'avance.
Donnez dessus ! qu'on le chasse d'ici !
Mais qui, Monsieur — mais voyez l'impudence!
Chassez-le donc ! ne puis-je être obéi ?
Puis le vieillard avecque pétulance
Crie à Fréron, comme on crie halali !

Le Majordome, oyant le bruit s'avance ;
Monſieur, dit-il, le château ſe remplit.
Eh quoi, du Ciel je ſuis donc bien maudit,
Bien malheureux ! une étoile funeſte
Empoiſonna mes jours dès leur printemps,
Dans ce tracas j'ai conſumé mes ans.
Les importuns ſe jettent ſur le reſte.
Mais qui ſont-ils? *Primò* c'eſt un rimeur,
Je l'ai d'abord jugé par ſa monture ;
Un lourd Pegaze à la traînante allure,
Deux manuſcrits, & qui ſont des plus gros,
Des piſtolets traverſant les foureaux.
C'eſt un Anglois qui revient d'Italie,
C'eſt un ſavant qui ſe dit étranger,
Qui veut vous voir.... — Qu'il perde cette envie,
Je ſuis malade. — En vain pour l'éloigner,
De ce propos j'ai voulu m'étayer.
Il veut vous voir pour votre maladie.
Il eſt, dit-il, médecin. — Je ſuis mort ! —
Vous êtes pris, ſi c'eſt-là votre fort.
Pour y venir en moyens il abonde,
Il veut parler aux gens de l'autre monde. —
Voyons-le donc, puiſque c'eſt mon deſtin.
Mais eſt-ce tout ? — Madame Gallatin,
Et je ne ſais combien de Genevoiſes,
Des Bourguignons, des Normands, des Gauloiſes.
— Ah juſte Ciel ! on veut me ruiner, (*)
Me deſſécher, allez, Monſieur la France,
Traitez ces gens ſuivant leur importance,
Veillez à tout, parlez au cuiſinier,

(*) Il faut prendre ceci pour une plaiſanterie. M. de Voltaire & Madame Denis faiſoient parfaitement bien les honneurs de leur maiſon. On y avoit même des attentions recherchées. Voyez l'*Hiſtoire de Voltaire*, Tome II.

Dans quelque temps on viendra m'habiller.
Traitez toujours le sexe avec décence,
Avec égard logez le Cavalier,
Leurs gens près d'eux — le poëte ? — au grenier.

De Paris, le 9 Juillet 1784.

La médiocrité voit des bornes à tout; le talent n'en admet à rien : les arts, la poésie, les lettres & les sciences sont autant de champs qu'il moissonne avec un égal succès, tandis qu'elle ne les cultive que péniblement l'un ou l'autre; s'il est peu d'exemples de cette universalité du véritable talent, il en est; & cela suffit pour justifier cette opinion qui, pour choquer les préventions adoptées par l'amour-propre, n'en est pas moins incontestable.

Je vous ai cité un ouvrage plein de recherches, selon d'autres, fatiguant d'érudition, (*les traces du Magnétisme*) dont l'estimable auteur avoit gardé l'anonyme. Soupçonné maintenant, il veut apparemment prolonger l'incertitude de ses lecteurs, & se fait un jeu de l'accroître, en leur offrant une nouvelle production, qui, quoique remplie d'agrément & d'esprit, contraste si étrangement avec la précédente, qu'elle détruit, pour ainsi dire, jusqu'à l'apparence de fraternité. C'est un colifichet agréable, dont la variété, la frivolité, l'incohérence même font le charme, en témoignant la facilité, la supériorité de son auteur. Des Rigoristes vous diront que tous ces Contes, proverbes & fragmens décousus, ne forment point un livre : mais leur reproche étoit

prévu ; peut-être provoqué par cet indépendant écrivain, & voici ce qu'il leur répond : „ ... Qui vous parle de faire un livre ? J'é-„ cris, parce que je n'ai pas un volume chez » moi, parce qu'il fait un temps affreux, parce » que je veux écrire enfin, j'ai la liberté de » barbouiller du papier, comme vous avez » celle de blâmer ma méthode. D'après une » bagatelle que je laisse en jouant échapper » de ma plume; quoi ! vous osez porter un » jugement sur moi ? Ne nous fâchons pas ; » soyez sages, polis, honnêtes, & je vous » conterai quelques historiettes jolies. » M. de Cambry pourroit les renvoyer à son curé J..., à sa S.., à *ses Essais sur la vie & les tableaux de Poussin*, &c. à ses *Traces du Magnétisme* ; il se borne à tenir parole en racontant de fort jolies fariboles, d'où résultent toujours quelques moralités d'autant plus charmantes qu'elles sont toujours consolantes. « Il y a quelques années, dit-il, qu'un pere de famille » présenta à Monseigneur un placet ; Son Al-» tesse se servit, sans se lire, du placet du pauvre » homme ; qui, de retour chez lui, disoit à ses » parens, à ses voisins, à ses amis : *Mon affaire* » *sera du bruit ; le Roi me rendra justice ; Mon-* » *seigneur m'a fort bien accueilli.* L'oubli du Mi-» nistre ruina le bon pere de famille ; il per-» dit son procès ; il fit banqueroute ; son fils » fut mis à Bicêtre & sa fille à la Salpétrie-» re... Le hasard nous fait vivre, tourner à » gauche, à droite, avancer, reculer pendant » soixante ans ; le hasard nous donne la mort. » L'entreprise la mieux combinée, la mieux

» conduite, manque son but, parce qu'une
» mouche a volé, parce qu'un homme a trop
» mangé, parce qu'un valet a passé la nuit
» au cabaret : consolons-nous donc dans la
» plus sérieuse position; une paille peut tout
» réparer. Quand la nature paroît nous aban-
» donner, comptons peu sur nos amis, en-
» core moins sur nos talens, sur nos vertus,
» sur le génie même. Dormons. Si notre sort
» ne change pas aujourd'hui, il changera de-
» main, après demain, dans un mois, dans
» un an... Dormons, & soyons convaincus
„ qu'art ne regne, mais cas & fortune. „

J'aurois grand plaisir à vous citer comme un morceau plein de goût & de graces, la description de la vallée de Tempé; c'est un Episode charmant, digne de figurer dans l'Odissée, & d'embellir l'immortel ouvrage de Fénélon. La notice sur les Troubadours a le mérite de la précision & de la clarté; c'est comme le dit l'auteur, un travail offert à la paresse. Quantité de traits piquans & peu connus offrent un petit cadre fort intéressant de ces personnages si intéressans eux-mêmes. M. de C. n'est jamais un simple érudit, & ses réflexions conduisent toujours à quelques conséquences qui décelent le sain penseur & bon, le vrai philosophe. " Il
„ résulte, dit-il, en terminant sa notice sur les
„ Troubadours, que le onzieme, le treizieme
„ & le quatorzieme siecles furent guidés par
„ une imagination ardente, que le goût & le
„ bon sens ne moderoient pas; delà les con-
„ trastes & les écarts que l'on y remarque; delà
„ cette bizarrerie qui présidoit à tout, aux

„ Conſeils des Princes, à l'Egliſe, au Barreau;
„ l'influence de l'imagination eſt plus ſenſible
„ chez les Troubadours, qu'on peut regarder,
„ pour ainſi dire, comme ſes Miniſtres. „

„ Tour-à-tour l'ambition, l'ignorance &
„ l'eſprit philoſophique gouvernent le monde.
„ Sous le regne de l'ambition, la guerre, la
„ cruauté, la vengeance font couler des flots
„ de ſang; ſous celui de l'ignorance, l'homme
„ croupit dans la fange de la ſuperſtition. L'eſ-
„ prit philoſophique produit une incertitude,
„ une nonchalance, une indifférence abſolue.
„ Quel eſt donc le bon temps?... Eſt-ce ce-
„ lui des Troubadours, de la Reine Berthe, du
„ bon Evandre ou de Saturne? Non: tous les
„ ſiecles ſe reſſemblent; il eſt néceſſaire qu'il
„ exiſte toujours ſur la terre un mélange égal
„ de grêle & de roſée, de biens & de maux,
„ de vices & de vertus. „

Je ne crois pas vous avoir parlé des *Veillées du chateau ou Cours de morale à l'uſage des enfans*, ouvrage où il ſe troûve beaucoup d'eſprit & des détails agréables. Il n'en peut être autrement des productions d'une femme aimable ſans ceſſe entourée par une cour d'académiciens & de gens de lettres de toute eſpece. Ils la comblent tous d'éloges & de flatteries, mais on croit remarquer que leurs conſeils ne ſont pas toujours ceux d'amis fideles & ſinceres. Mad. de Genlis débute dans ſon *Cours de morale* par donner l'exemple d'une modeſtie rare. *Je ſuis*, dit-elle, *le premier auteur qui ſe ſoit occupé de l'éducation du Peuple.* Cette aſſertion, ſi elle eſt de bonne foi, ne fait pas un

honneur infini à l'érudition de celui qui ose la hasarder. *Il n'y a d'utiles que les livres agréables :* Retenez bien ceci, mes enfans, & jettez au feu tout ouvrage qui ne vous amusera point. Celui-ci ne sera pas du nombre, du moins les petits contes qu'il renferme, & où, je dois le répéter, il se trouve des détails charmans, peut-être en effet très-propres à instruire de jeunes lecteurs, à leur inspirer le goût de la vertu, l'horreur de quelques vices. Je choisirai cet exemple touchant. Eugénie, femme de Léonce, a reçu de son beau-pere une bourse de soixante louis pour se faire faire un habit de bal. Elle avoit vu dans la campagne un vieillard à cheveux blancs, pauvre, chargé d'une sœur paralytique & de cinq petits enfans orphelins. Avec cinquante louis, se dit-elle, j'aurai un habit assez beau, ainsi je vais prendre dix louis sur cette somme pour les donner au pauvre Jérôme (c'est le nom du vieillard) : elle le trouve endormi au bord d'un ruisseau; sa petite famille rassemblée autour de lui, & protégeant son sommeil; les uns chassant les mouches & les cousins avec des branches de saule, une de ses petites filles étendant au-dessus de sa tête un tablier pour lui donner de l'ombre, la naïveté de cet enfant qui fait signe du doigt à Eugenie de ne point faire du bruit, & ne consent à lui céder une place ainsi que ses petits freres qu'après qu'elle a bien promis de chasser les mouches, tout cela forme un tableau enchanteur. « Comme il dort paisible-
» ment, dit Eugenie en le considérant! Pau-

» vre & respectable vieillard! à soixante-quinze
» ans encore obligé de travailler sans relâche!..
» O qu'il seroit doux d'assurer la tranquillité
» de ses vieux jours!.. Dix louis ne seroient
» qu'un soulagement à sa misere, mais cin-
» quante le mettroient dans l'aisance... Va-
» lentine, regarde ce vieillard... Avec quelle
» gaité il souperoit ce soir, entouré de ses
» petits enfans; avec quelle joie pure il les
» embrasseroit & recevroit leurs caresses!...
» Et moi, demain matin, je pourrois écrire
» tout ce détail à ma mere..... O ma mere,
» combien elle seroit heureuse en lisant cette
» lettre! » Elle convient avec Valentine qu'elle doit consulter Léonce. Caché derriere une haie, il avoit tout vu, tout entendu, tout approuvé avec transport. On peut se figurer l'attendrissement, la joie, la reconnoissance du vieillard à son réveil.

Ce *Cours de morale* est terminé par une satyre amere de plusieurs écrivains célebres dont quelques-uns existent encore, & sauront bien rendre la pareille à Mad. de Genlis. Les manes de plusieurs autres ne manqueront pas de défenseurs & la postérité vengera les uns & les autres. En attendant il se fera une petite guerre qui pourra nous amuser.

Ce doit être assez, Monsieur, de vous transcrire le titre d'une brochure qui nous arrive de la Hollande. *L'autorité législative de Rome anéantie ou Examen rapide de l'histoire & des sources du droit canonique, dans lequel on prouve ses incertitudes, ses abus & la nécessité de lui substituer pour la discipline de l'église, des loix sim-*



plès, *&c.* On y reconnoît la touche facile & la maniere concise d'un écrivain hardi qui marche à grands pas sur les traces des Freret, des Boulanger, & qui joint à leur érudition les agrémens d'un style qui fait disparoître la rebutante aridité de ces discussions.

Cet ouvrage encore très-rare ici & conséquemment très-cher fera sans doute du bruit. Je laisse à d'autres la tâche dangereuse de vous le faire connoître : l'Ecriture sainte, les Conciles, les Décrétales, les écrits nombreux des Peres, toutes les bases les plus sacrées sur lesquelles reposent l'autorité pontificale & celle de l'église, y sont attaquées.

Chaque jour fournit une nouvelle preuve à l'appui du passage que je vous ai dernièrement cité de M. Mercier sur l'imprimerie. Les presses de Londres offrent une vengeance sûre à tous les opprimés, & la crainte des persécutions sans cesse renaissantes contre les écrivains audacieux n'en arrêtera jamais le cours. Je viens de recevoir un assez gros volume intitulé : *Mémoire au Roi Louis XVI, en dénonciation d'abus d'autorité & de mépris des loix, exercés contre moi Roland, ci-devant caissier pour S. M. du produit de la vente des grains, qui appartenoient au gouvernement sous le regne précédent, Receveur des tailles, caissier du S. Watelet, &c. &c.* Je me propose de vous en donner le précis dès que j'aurai pu le lire : je me garderai bien de prononcer entre M. Roland & ses puissans adversaires, mais je dois à la vérité de dire qu'il étoit plus estimé & plus considéré parmi les honnêtes gens que M. Watelet n'a jamais pu

l'être au Parnasse & sa Muse Mad. le Comte à l'Académie des Arcades.

On écrit d'Amsterdam qu'un officier François nommé *de Montluisant*, au retour de l'Amérique où il a servi pendant la derniere guerre, s'est vu obligé de quitter sa partie pour une affaire d'honneur & s'est refugié dans cette ville. Son dessein étoit de passer à Berlin & d'y solliciter de l'emploi. Sa physionomie étoit, dit-on, des plus heureuses, & il avoit des talens distingués dans le génie. Ne recevant de secours ni de sa famille ni de ses amis, il se trouva sans ressource ou du moins n'en connut d'autre que de se casser la tête dans son auberge. Il laissa sur sa table un paquet cacheté à l'adresse d'une de ses parentes & avec les deux vers de Mérope que les suicides prennent ordinairement pour épigraphe ou pour texte de leur testament de mort : *Quand on a tout perdu, &c.*

A FIGARO.

Disciple enjoué de Thalie,
Toi, qui du bonnet de Momus
Coëffes la tête d'Uranie;
Toi qui le Martyr de l'Envie
Au moment qu'on te crut exclus
Par une cabale ennemie,
Revins soudain d'Andalousie
Escorté de jeux & de ris,
Pour dérouter la calomnie,
Et faire rire tout Paris,
Salut, enfant de la folie.

Par un accueil bien mérité,
Le public a donc fait juſtice
Des ſots qui t'ont perſécuté :
En vain leur abſurde malice,
Au Roi t'avoit repréſenté
Comme un fou digne du ſupplice,
De qui la coupable gaîté
Alloit choquant l'autorité,
Compromettant mainte Excellence,
Se jouant de la gravité
De plus d'un corps plein d'importance
Et pouſſant même la licence,
Juſqu'à dire la vérité :
Comme Tartuffe maltraité
Tu trouves la même vengeance.

Qu'un triomphe auſſi glorieux,
Echauffe, excite ton courage,
Tu fis un chef-d'œuvre, fais mieux,
Ariſtophane de notre âge;
Pénetres juſques dans les cieux
Bannis en maint ſot perſonnage
Que l'erreur met au rang des dieux.

A ton folâtre perſifflage,
Immole ces grands ſi petits,
Chardons qu'un haſard fit éclore,
Où le laurier croiſſoit jadis;
Fléaux dont le luxe dévore
Le peuple objet de leur mépris,
Que leur mœurs corrompent encore,
Et qui de titres ſouvent faux
Repaiſſant leur ſtupide ivreſſe,
Semblent penſer que la nobleſſe,

De vertus ainſi que d'impôts,
Exempte leur vaine hauteſſe.

Peins d'une couleur vengereſſe,
Les vils pontifes de Themis,
Prévaricateurs aguerris,
Qui le front armé d'impudence,
A la toilette de Cypris,
Vont de l'arrêt de l'innocence,
Fixer & recevoir le prix;
Ces publicains aux mains avides,
Dont les cœurs offrent le portrait
De la tonne des Danaïdes;
Les viſirs tirans par brevets,
Craints par l'abus de la puiſſance,
Qui ſur le front de l'innocence,
Promenent ſans nulle prudence
Et les chaînes des malfaiteurs
Et le glaive de la vengeance;
Mais laiſſant ces vices divers,
Frédonne encor ſur ta guitare,
Nos petits talens, nos grands airs,
Et la kirielle bizarre,
De nos jeux & de nos travers,
Qu'un jour & vieillit & répare.

Chante nos femmes en faveur,
Donnant dans un boudoir magique,
Le Sceptre d'adminiſtrateur,
Et le Rameau diplomatique.
Et le Ruban de la valeur,
Et le Fauteuil académique,
Et l'Hermine du ſénateur,
Et la Simare apoſtolique;
Célebre nos jeunes héros,

De

De Suffren & de la Fayette,
Se croyant les dignes rivaux,
Pour avoir fait mainte conquête,
Prenant d'assaut lits de repos,
Mettant aux fers quelque caillette;
Maint seigneur se croyant poëte
Pour avoir fait des madrigaux,
Et chansonné quelque coquette,
Nos bégueules dites Saphos,
Les conciles de la toilette,
Nos mœurs libres, nos vers moraux.
Et la guerre de l'ariette,
Et la justice des journaux.

Rappelle enfin sur notre scene,
La joie au front toujours serein,
Dont le Drame à pleurer enclin
Usurpe si fort le domaine.
Au milieu des ris & des jeux,
Et toujours de bons mots prodigue,
Ramene l'art ingénieux
De suspendre au fil d'une intrigue
L'essaim des spectateurs joyeux.

Conserve sur-tout la franchise,
Et ton utile liberté,
Le Roi le veut & l'autorise.
Eh! comment de la vérité
Louis pourroit-il se défendre?
On le sait bien, Sa Majesté
Ne peut que gagner à l'entendre.

De Paris, le 12 *Juillet* 1784.

La nécessité d'une confédération entre les principaux potentats de la terre a toujours été considérée par les bons esprits de chaque siecle, comme indispensable pour maintenir l'ordre & la paix parmi eux ; & les moindres circonstances ne font que démontrer la vérité de ce principe. Mais ce bel ouvrage ne pouvant être que le résultat de la plus grande perfection de la raison humaine, n'a malheureusement encore été regardé que comme une chimere d'une réalisation impossible ; & delà cette fatale perpétuité de débats, plus ou moins sérieux, dont la pauvre humanité fait toujours les frais. En vain prétend-on remontrer à des souverains l'injustice ou la vanité de leurs prétentions : sans autre regle que l'arbitraire, sans autre conseil que l'ambition, peu sensible à l'opinion publique, le sentiment de leurs forces est ce qui les affermit dans leurs entreprises. Que peut donc espérer l'auteur d'un petit écrit sur les prétentions actuelles de la Russie ? pour en sentir le ridicule, a-t-il un tribunal competent qui puisse apprécier & faire droit à ses raisons ? non sans doute. Que résultera-t-il donc de ses réflexions? je l'ignore : peut-être même, seront-elles désapprouvées de notre cour, & les précautions avec lesquelles on les produit, n'annoncent que trop les défiances de l'auteur à cet égard. Quoi qu'il en arrive, je vais satisfaire votre curiosité par un petit précis de cette brochure

qui ne vous parviendra peut-être pas, & qu'on s'arrache ici des mains.

L'auteur débute par un coup de patte ſur l'*invaſion de la Crimée*, qu'il avoit, dit-il, annoncée dès le mois d'Avril 1782, de même qu'il annonce aujourd'hui celle de Conſtantinople, de l'Archipel & de la Turquie Européenne avant dix ans.

» L'Europe le verra, dit-il, & ſe réveillera
» trop tard de ſon aſſoupiſſement. »

» Le ſeul moyen d'empêcher cette révo-
» lution, ajoute-t-il, c'eſt 1°. une triple al-
» liance entre la Suede, la Pruſſe & la France.
» 2°. L'abandon aux Rois de Naples & de
» Sardaigne, des états de l'Empereur en Ita-
» lie. 3°. L'occupation par la France de la
» Flandre Autrichienne, de la Finlande par
» la Suede, & de la Bohême par la Pruſſe.
» 4°. Perſuader au Sultan d'envoyer en France
» & en Pruſſe trois ou quatre cens jeunes
» gens d'élite, pour étudier la tactique Euro-
» péenne ſur mer & ſur terre. »

Après le dévéloppement de ces moyens, l'auteur paſſe à l'article délicat *des prétentions de la Ruſſie.* C'eſt-là que l'auteur, quoiqu'animé d'une louable philoſophie, s'abandonne à toute ſa chaleur, & même à quelqu'indignation contre *la puérile importance de l'étiquette des Cours.* Quant aux préſéances, il expoſe les regles d'après leſquelles on les établit, c'eſt-à-dire, d'après les mêmes principes qui fixent naturellement le rang dans la ſociété.

» En conſéquence on a conſulté l'âge des
» Monarchies Européennes, & l'on a dit : le

» titre d'Empereur d'Allemagne étant repré-
» sentatif de l'Empire Romain, & par consé-
» quent de la plus ancienne Monarchie de
» l'Europe, les Ambassadeurs de l'Empereur
» auront la préséance (*) sur tous les au-
» tres. La France étant, après l'Empire Ro-
» main, la plus ancienne des Monarchies de
» cette même partie du monde, ses Ambas-
» sadeurs auront le pas immédiatement après
» ceux de l'Empereur; l'Espagne se trouvant
» après la France, la plus ancienne en date,
» ses Ministres auront le troisieme rang; l'An-
» gleterre, par la même raison aura le qua-
» trieme, & ainsi de suite jusques & compris
» la Sardaigne & la Prusse, érigées en royau-
» mes de nos jours. Cet arrangement fondé
» en raison & sur la nature même, n'ayant
» rien de désobligeant pour aucune nation,
» obtint le consentement universel, & si quel-
» que puissance a tenté depuis de s'en écar-
» ter, elle a bientôt été forcée de renoncer
» d'elle-même à ses prétentions, en réfléchis-
» sant à la sagesse de la base sur laquelle cet
» ordre a été établi, & en s'appercevant que
» ses démarches seroient une insulte faite
» non-seulement à telle ou telle nation; mais
„ à toutes les nations de l'Europe, puis-
„ qu'elles tendroient à annoncer de sa part
„ une prééminence fondée sur l'opinion qu'elle
„ auroit eue de ses forces & de sa dignité,
„ au-lieu que par l'arrangement convenu, la

(*) Ici, est une note des plus fortes sur le néant de ces titres, & conséquemment de ces droits de préséance.

„ délicatesse des souverains n'est pas plus
„ blessée que ne l'est celle des particuliers
„ dans la société, quand entre personnes de
„ même rang, on voit les vieillards occuper
„ les premieres places, & les jeunes gens
„ se mettre d'eux-mêmes aux dernieres. „

„ Que dire donc des prétentions actuelles
„ de la Russie? de cette Russie qui, plongée
„ dans le néant, étoit encore à naître pen-
„ dant que la monarchie françoise fleurissoit
„ déjà depuis plusieurs siecles, de cette Rus-
„ sie qui, formant enfin un état sous le nom
„ de *Moscovie*, a végété pendant d'autres siecles
„ encore, humble esclave des Tartares, &
„ dont les souverains recevant l'investiture de
„ ces mêmes Tartares, n'osoient régner sans
„ l'aveu de ces barbares, pendant qu'à la même
„ époque la France avoit pour vassaux de
„ grands Rois, pendant que des Rois mêmes,
„ qui n'étoient point leurs vassaux, ne se per-
„ mettoient pas de traiter nos Rois de Freres,
„ ne les appelloient que Monseigneur.... Que
„ dire de cette Russie, quand née d'hier, &
„ encore flétrie des fers des Tartares, elle
„ forme aujourd'hui la prétention d'avoir la
„ prééminence sur nos Rois & sur tous les
„ Rois?... Auroit-elle la folle ambition de se
„ comparer aux Romains & aux Césars, jadis
„ maîtres de la moitié du monde, pour oser
„ dire aux Rois de l'Europe qu'elle se croit
„ au-dessus d'eux, & qu'elle prétend leur dic-
„ ter des lois? croit-elle que les Rois de l'Eu-
„ rope auront la foiblesse de le souffrir?....
„ Non, non, que la Russie ne se flatte pas de

„ les trouver dociles à ſes caprices. Si cette „ Puiſſance a la romaneſque ambition de jouer „ le rôle des Romains à l'égard des Rois & des „ nations, qu'elle commence donc à l'exemple „ des Romains, par les ſubjuguer, mais je „ l'avertis qu'il y a loin de les inſulter par „ un manifeſte, à les conquérir; je l'avertis „ qu'elle ne trouvera pas dans les Rois ni „ dans les peuples de l'Europe. des nations „ & des monarques diſpoſés à ſe ſoumettre „ à ſes manifeſtes comme l'ont fait le Kan de „ Crimée & ſes tartares : qu'elle ſache que „ ces Rois, que ces peuples pourront au con- „ traire dès l'inſtant qu'ils le voudront, la „ circonſcrire dans ſes déſerts, & lui défendre „ d'en ſortir. Ce langage peut étonner ſa fierté, „ mais n'en eſt pas moins vrai.... „

„ Quant au titre de Czar, que les Ruſſes „ font dériver de Céſar, & ſur lequel la Ruſſie „ fonde, dit-on, ſa chimérique prétention, „ c'eſt une idée abſurde : Céſar n'a jamais „ ſignifié une dignité; Céſar eſt un nom d'hom- „ me, le nom du premier tyran de Rome; ſes „ ſucceſſeurs l'ont porté, & ont même fini „ par le donner à ſes Lieutenans, comme nos „ Rois portent aujourd'hui le nom de *Louis*, „ comme d'autres ſouverains ont porté ailleurs „ les noms de *Philippe*, de *Frédéric*, de *Léo-* „ *pold*, de *Mahomet;* mais, en vérité, l'on a „ beau adopter un nom de ſaint, d'enthou- „ ſiaſte ou de Romain, jamais cela n'a été & „ ne ſera un titre pour dicter des loix aux „ Rois & aux nations; & s'il a plu à des Ducs „ Moſcovites de ſe baptiſer du nom de *Céſar*

„ au lieu de se nommer *Nicolas*, comme le
„ patron de leurs Etats, les Rois de l'Europe
„ n'en concluront jamais qu'ils doivent se
„ regarder comme inférieurs aux Ducs Mos-
„ covites, cela seroit par trop absurde... „ &c.

Le ton de cette Brochure, dans laquelle l'Empereur n'est guere plus ménagé que *Catherine*, la sensation qu'elle fait, m'ont porté à vous en donner un extrait étendu. Quelques personnes prétendent que l'auteur a été autorisé du gouvernement, & qu'il en est de sa production comme du discours de M. de Choiseul-Gouffier sur le projet de faire revivre les Républiques de la Grece. C'est, dit-on, une pierre jettée en l'air, un Ballon lancé qui retombera où il pourra.

On n'a pas encore deviné l'auteur; c'est probablement celui des *Considérations politiques*.

Achever de vous transcrire le titre du *Mémoire justificatif* de M. Roland, c'est vous donner le précis de cet ouvrage: & vous faire sentir combien un plus grand détail vous deviendroit fastidieux: *Journal de mes emprisonnemens, à la Bastille, petit Châtelet, Conciergerie & au Temple, (car est prison tout lieu d'où l'on ne peut sortir pour suivre ses affaires.) Récit fidele des persécutions & injustices que j'ai souffertes, depuis le 15 octobre 1779, jusqu'au mois de juillet 1783, par l'abus des Ordres du Roi, le mépris des lois, par la Chambre des comptes de Paris, & par l'incompétence & les mal-jugés de cette Chambre, lesquels elle a elle-même reconnus en partie par ses arrêts subséquens, après avoir assuré ma ruine, ce qui m'a forcé de m'expatrier. Anecdotes, pieces*

justificatives, & projets de finance par moi fournis à M. Necker *& exécutés en partie.*

On ne doute point, quand on a lu cet ouvrage, que M. Roland n'ait été l'une des victimes du despotisme, de la tyrannie des hommes en place, de la prévention des juges. Il s'étoit volontairement constitué prisonnier à la Bastille : en vertu de ces Ordres du Roi dont les Ministres sont dépositaires, il avoit été transféré en d'autres prisons; relâché ensuite, l'Arlequin Carlin qu'il n'a pas dû trouver fort plaisant, auquel il devoit cinquante mille liv. refusa de se joindre à la masse de ses autres créanciers, & les sentences qu'Arlequin obtint contre lui menaçant de nouveau sa liberté, il prit le parti de fuir.

Cet ouvrage peut intéresser infiniment les étrangers par le tableau qu'il offre de détails intérieurs de l'administration, dont ils sont rarement à portée d'être instruits, & de la marche de la justice chez nous quand elle se livre à l'influence du crédit. On s'arrache ici le très-petit nombre d'exemplaires qui a pénétré en France. Les uns & peut-être même les amis de M. Watelet lisent ce mémoire avec empressement comme libelle diffamatoire & calomnieux, les autres y voient avec un plaisir vivement senti les actes de despotisme, les abus d'autorité, l'oppression que la faveur exerce, représentés sous des couleurs vengeresses.

L'annonce d'un Pamphlet qui se distribue sous ce titre : *Avis au public sur la nouvelle édition du Dictionnaire historique*, par l'abbé

F. X. de Feller, exjésuite, vous tiendra lieu du compte que j'aurois dû vous rendre de cet ouvrage & des *Mémoires du Marquis de Pombal*, vengeance que la feue société vient de prendre en quatre volumes in-12, de ce célebre Ministre.

Cet avis au public n'est autre chose qu'une Diatribe très-mordante contre l'exjésuite qui a accommodé à ses principes ou pour mieux dire à ses opinions, les articles du *Dictionnaire historique*, qu'il s'est chargé de reproduire. C'est un malheur sans doute pour l'humanité qu'un écrivain voué à un parti, livré à la prévention qui en résulte, y mêlant de l'enthousiasme & même du fanatisme, s'exerce sur des matieres générales & se charge de nous peindre les modeles que l'histoire nous offre à suivre, mais il faut le plaindre & non le déchirer, prémunir les lecteurs contre ses écrits, faire connoître combien ils méritent peu de confiance & ne point chercher à rendre leur auteur odieux. Il est vrai qu'on impute ici à M. de Feller une mauvaise foi qui n'est que trop ordinaire aux historiens & aux compilateurs. On prétend qu'il a supprimé des faits, qu'il en a supposé d'autres, & l'on cite pour exemple celui-ci. « La Reine de Portu-„ gal, dit M. de Feller, actuellement regnan-„ te, ayant déclaré innocentes toutes les „ personnes impliquées dans la prétendue „ conspiration, par un décret solemnel du „ 7 Avril 1781, il ne doit pas plus rester „ de doute à l'égard du P. Malagrida, qu'à „ l'égard des autres. . . . „

L'auteur de l'*Avis au public* révoque en doute cette décision. « L'exjésuite, dit-il, ne
„ donne pour garans d'un fait si important,
„ que les prétendus *Mémoires du Marquis de*
„ *Pombal*, en 4 volumes in-12, & les *Anec-*
„ *dotes* du ministere du même en un volume,
„ publiés sans aucune authenticité en 1783.
„ C'est-à-dire, qu'il cite en preuve ses pro-
„ pres ouvrages ou ceux de ses anciens con-
„ freres; car il passe pour constant, que les
„ *Anecdotes* ont été composées par l'abbé de
„ Feller & trois autres exjésuites, & les
„ *Mémoires* par d'autres membres de la socié-
„ té.... Le jugement solemnel dont ils se
„ vantent n'a paru ni en Portugal ni ailleurs,
„ & eux-mêmes n'osent dire qu'ils l'aient vu.
„ Ils déclarent au contraire (*Mémoires du*
„ *Marquis de Pombal*) que ce prétendu long
„ & sérieux examen (qu'ils datent du 4 Avril
„ & non du 7, comme le Dictionnaire) fut
„ fait dans le court espace de la nuit du 3
„ au 4 Avril 1781, que dans cette seule
„ nuit on lut toutes les pieces du procès;
„ qu'après diverses contestations, la décision
„ fut prononcée à quatre heures du matin;
„ que sur dix-huit juges, il y en eut trois
„ d'un avis contraire; que le procureur du
„ Roi de la couronne en interjetta appel;
„ que cet appel empêcha la publication de la
„ sentence, & que des politiques pensoient
„ que cette publication n'avoit été suspendue
„ que parce que les jésuites y paroissoient
„ aussi innocens que les autres accusés. Les
„ auteurs du libelle venoient de dire peu

„ auparavant que les jésuites Portugais avoient
„ demandé par deux placets, que l'ordre de
„ la Reine pour la révision du procès de
„ quelques-uns des seigneurs compris dans la
„ sentence du 12 Janvier 1759, s'étendît à
„ ceux de leurs confreres condamnés en même
„ tems ; que ces placets furent présentés à la
„ Reine par le Roi son époux, & appuyés
„ de tout le crédit de ce Prince, qui a tou-
„ jours aimé ces religieux ; que néanmoins
„ ils n'avoient été suivis d'aucun effet. De
„ sorte que les jésuites sont réduits à attendre
„ que la vérité se montre dégagée des nua-
„ ges qui l'obscurcissent...., & que les au-
„ teurs mêmes des libelles auxquels le nouvel
„ éditeur du Dictionnaire renvoie comme ses
„ seuls garans, déclarent cette affaire indé-
„ cise pour autant qu'elle concerne les jé-
„ suites.... „

VERS

Sur le Maréchal de Richelieu.

Croire encor écrire en beaux vers,
Se marier, livrer bataille
Quand on a quatre-vingt hivers,
C'est s'exposer à trois revers,
Dont sans pitié chacun se raille.
Idolâtrer ; servir dans un âge aussi vieux
Les Amours, les Muses, la Gloire,
N'est qu'un ridicule odieux.
Tous les vieillards sont faits pour rater la Victoire.

L'homme au bord du tombeau, traînant son corps
perclus,
Même avant d'expirer souvent n'existe plus.
Ainsi, Guerriers, Amans, Rimeurs octogénaires,
Jouissez du passé, bornez-y vos chimeres,
Racontez vos exploits, lisez vos vers heureux,
Sans essayer d'en faire d'autres;
L'esprit baisse & s'éteint dans un corps catarreux.
Mars, Phoebus & l'Amour ne lancent plus leurs feux
Sur des cœurs vieux, usés, glacés comme les vôtres,
Ces vers, où je m'égaie aux dépens des vieillards,
Furent lus l'autre jour d'un ami des Beaux-Arts,
Qui me dit: *N'en déplaise à votre poésie,*
Ce modele brillant de la galanterie,
Qui pilla de Vénus, des graces le trésor,
Qui prit Chypre & Mahon en dépit de l'envie
Qui reçut tour-à-tour une couronne d'or;
Des trois Dieux que vos vers veulent qu'un vieillard fuie:
R........ qui des Grands piqua la jalousie,
A quatre-vingt-huit ans est bien vivace encor.
L'age n'a pas éteint sa force & son génie.
J'en conviens, ce Héros vanté,
Non moins savant dans l'art de Follard, de Polybe,
Que dans l'art plus charmant de dompter la beauté,
Siffle par sa bonne santé
Ma morale & ma diatribe.
En Grece, les vieillards à leurs petits enfans
Disoient: *Ce bon Nestor qu'on révere & qu'on aime,*
Qui raconte des faits aussi vieux qu'étonnans;
Qui vit Troye embrasée & ses remparts croulans,
Nos peres comme nous l'ont toujours vu de même.
Je veux que R...... par un bonheur extrême,
Conserve comme lui sa vigueur & ses sens;
Que Bellone & Vénus l'adorent à cent ans.

Ces deux Belles encor, sans nuire à mon systême ;
Peuvent le couronner de leurs lauriers brillans.
Comme on voit dans l'hyver un beau jour de printemps ;
Par miracle une fois la sagesse suprême
Suspend l'ordre & le cours de ses décrets constans,
Garantit un Héros des outrages du temps,
Et le dérobe aux coups de la Parque au teint blême.
Mais comme tout finit, quand ce Nestor nouveau
Aura dans un esquif traversé l'onde noire,
Voici ce que sur son tombeau
Gravera le burin des Filles de Mémoire ;

Passant, qui que tu sois, apprends que dans ce lieu,
Sous ce marbre sacré, repose un demi-Dieu,
Qui fixa sur ses pas l'Amour & la Victoire,
Qui vit bien peu changer les destins inconstans,
Qui joignit de Vénus les myrtes éclatans
Aux brillans lauriers de la gloire ;
Le plus aimable des François,
Le plus grand aux yeux de Bellone,
Le sauveur du Genois, la terreur de l'Anglois ;
L'ami de son monarque & l'appui de son trône ;
Qui réunit tous les honneurs,
Qui de Minerve eut les faveurs,
Qui subjugua toutes les Belles ;
Qui, sans languir jamais dans un obscur repos,
Se montra près d'un siecle un grand Homme, un Héros ;
Il cueillit en tout tems des palmes immortelles.

Si du Seigneur vanté, dont je peins les hauts faits,
Dans des vers moins beaux que fideles,
Je te tais le grand nom. Tu m'as lu. . . . . Tu le sais.

De Versailles, le 14 Juillet 1784.

On parle beaucoup d'un mémoire que le Roi a apporté & a fait lire dans l'un des derniers Conseils, au grand étonnement des Ministres, qui ignorent de quelle source il est parvenu à S. M.

Ce mémoire contient un critique vive & raisonnée de la conduite que la France a tenue depuis quelques années, relativement aux affaires politiques de l'Europe. On y censure sans ménagement le systême de temporisation que nous avons adopté. On y établit que la France ne doit prendre parti aux affaires du continent que pour y maintenir l'équilibre, en se joignant à celle des deux Puissances prépondérantes qui se trouve la plus foible. On cherche à y prouver la nécessité d'une guerre pour s'opposer à temps aux vues que l'on suppose à la Maison d'Autriche, & qui menacent la constitution germanique. On finit en pressant notre Cour de se montrer avec une vigueur digne de sa dignité & du rang qu'elle doit conserver parmi les Puissances de l'Europe, de porter dans une premiere campagne des coups décisifs, & de suivre un plan que l'on trace pour en faire payer les frais à ceux qui auront rendu indispensable la rupture de la paix.

Les nouvelles propositions de la Cour de Vienne sont en ce moment l'objet des délibérations du Conseil. Elles sont de nature à prévenir une guerre, & probablement on les

acceptera malgré les insinuations contraires. L'Empereur n'a pu se dissimuler les dangers d'une explosion, à laquelle une saine politique lui conseille de préférer une marche lente & plus certaine dans ses effets. Suivant le plan qui auroit sans doute lieu en cas de guerre, il seroit obligé d'avoir cinq armées en campagne ; savoir, dans la Bohême, dans la Hongrie, en Italie, dans les Pays-Bas & sur le Rhin. Il auroit à combattre les forces non-divisées du Roi de Prusse, de la France, de la Sardaigne & de la Hollande ; les Turcs & la Suede occuperoient la Russie & le Danemarck, & les premiers tiendroient l'armée autrichienne en échec dans la Hongrie. Les troupes de Hesse & de Brunswick auroient l'œil sur l'Electeur de Hanovre, la marine de France, d'Espagne & de Hollande agiroit contre celle de l'Angleterre, de la Russie, & du Danemarck. Celle de Suede suffiroit pour tenir tête à ce dernier.

LE NOVICE DE LA TRAPPE.

ROMANCE.

Lainval aimoit Arsenne
Et ne put l'obtenir.
Traînant par-tout sa chaîne,
Il cherchoit à mourir.
A la Trappe il espere
Terminer son ennui,
Il entre au Monastere,
L'amour entre avec lui.

En lui donnant la haire
Qu'il reçoit à genoux,
L'Abbé lui dit : mon frere
Quel nom porterez-vous ?
Ah ! qu'on m'appelle Arſenne,
Ce nom qui fit mon ſort,
En redoublant ma peine,
Avancera ma mort.

Frere Arſenne eſt novice
Et ſert d'exemple à tous ;
Diſcipline & cilice
Lui paroiſſent trop doux.
Pour éteindre ſa flamme
Il fait de vains efforts ;
On ne guérit point l'ame,
En déchirant le corps.

Il s'écoule une année
Sans qu'il ſoit plus heureux ;
Enfin vient la journée
De prononcer ſes vœux.
Il héſite, il chancele
Sentant bien qu'à jamais
Son cœur ſera fidele
Aux premiers qu'il a faits.

Le déſeſpoir l'emporte :
Mais dans l'inſtant fatal,
Un homme eſt à la porte,
Qui demande Lainval.
On le refuſe : il crie,
Lainval, mon doux ami,
Ta maitreſſe chérie
Veut t'arracher d'ici.

Au fond du Monastere
Cette voix retentit.
Du pied du sanctuaire
Le frere l'entendit :
Il court hors de lui-même
A des accents si doux ;
Il voit l'objet qu'il aime,
Et tombe à ses genoux.

Sa maîtresse adorée
Lui présente la main,
Le ciel l'a délivrée
D'un tuteur inhumain,
Ce couple qui s'adore,
Fuit loin de ce séjour,
Tous deux pleurent encore
Mais de larmes d'amour.

De Paris, le 21 Juillet 1784.

TOUS les papiers publics vous ont appris le mauvais succès du ballon aërostatique des Srs. Miolan & Janinet. Vous savez que ces aëronautes ont perdu la tête, que la garde ne l'a pas plus conservée, que les soldats ayant frappé du fusil, le peuple a riposté par des coups de canne & s'est rendu maître du champ de bataille, où il s'est payé aux dépens du pauvre ballon de ce qu'il lui en avoit coûté pour être témoin de cette cacade. C'est donner gain de cause à la malignité publique que de s'en laisser accabler, & voilà pourquoi les Srs. Miolan & Janinet ne cessent d'être journellement chargés, chansonnés, mystifiés

de toutes les manieres. On a fait une estampe dans laquelle on voit un char miaulant, ayant un globe attaché au derriere, &c.

L'inexpérience n'est pas un crime ; ces aëronautes pouvoient avouer la leur, & ne point laisser inculper leur droiture & leur bonne foi. La chaleur de l'atmosphere étoit trop considérable, pouvoient-ils dire, pour qu'il nous fût possible de faire élever notre ballon par une chaleur proportionnée au degré de résistance qu'opposoit son enveloppe. Ce défaut de prévoyance ou de réflexion nous a fait porter inconsidérément la chaleur intérieure à un degré qui a favorisé l'inflammation du ballon. Cette faute nous a confirmé que la raréfaction seule occasionne l'ascension, & que conséquemment cette ascension devenoit plus ou moins praticable, à raison de la légéreté de l'atmosphere, &c. Cet exposé simple & véridique eût satisfait sans doute, sinon le plus grand nombre, au moins les plus raisonnables. Mais rien! Par ma foi, les méchans ont eu beau jeu. Les freres Robert n'ont pas été si mal avisés que de se laisser ainsi juger sans mot dire. Leur expérience, qui dans les premiers momens, ne parut qu'une échappée d'écoliers, inspire au contraire le plus grand intérêt depuis les détails qu'ils viennent de donner. Comme ils offrent des circonstances nouvelles, & qu'ils sont peu susceptibles d'êtres élagués, je me fais un devoir de vous donner leur propre relation. " En construisant un „ aërostat cylindrique terminé par deux hé- „ misphères de trente pieds de diametre ; pour

„ trente mille pieds cubes de solidité, nous „ ne présentions que la plus petite surface „ possible à la résistance de l'air. Nous avions „ suspendu dans le milieu de cet aërostat un „ ballon destiné à contenir de l'air atmosphé- „ rique. La dilatation devant avoir lieu sur „ l'air inflammable jusqu'au terme de son en- „ loppe totale, devoit en même temps com- „ primer le ballon intérieur & en faire sortir „ l'air atmosphérique en raison proportion- „ nelle ; un soufflet placé dans la galerie, „ étoit propre à remplir le ballon intérieur, „ après, la compression nécessitée par la di- „ latation de l'air inflammable, & à nous don- „ ner conséquemment un excès de pesanteur „ relatif à la quantité d'air atmosphérique in- „ troduite dans ce ballon. Une fois en équili- „ bre dans l'atmosphere, nous devions par ce „ moyen, monter & descendre à volonté, „ sans aucune déperdition d'air inflamma- „ ble. „

„ Notre intention étoit de diriger cette „ machine avec des rames de douze pieds de „ surface, fixées à un levier de dix pieds de „ long, & posées à une extrêmité de la ga- „ lerie, en opposition à un gouvernail de „ cinquante-quatre pieds de surface appliqué „ à l'autre extrêmité. Telles étoient nos dis- „ positions principales. „

„ Après avoir pesé l'excès de légéreté de „ notre machine en présence des spectateurs, „ nous nous disposâmes à quitter la terre.... „ Elevés à cent toises par le temps le plus „ calme, & pointant de sud-est, un petit

„ coup de vent nous fit dévier au nord-eſt ;
„ mais le ſecours d'une ſeule rame de notre
„ droite, nous rétablit dans notre premiere
„ direction, en inclinant foiblement le gou-
„ vernail au nord-eſt. Pendant cette courte
„ manœuvre nous montions très-ſenſiblement,
„ & bientôt la terre ſe déroba à nos yeux.
„ Emportés, ou plutôt enſevelis au milieu
„ d'une vapeur denſe, des tourbillons de
„ vent s'emparerent de notre machine & la
„ firent tourner trois fois de gauche & de
„ droite en un moment; les ſecouſſes vio-
„ lentes que nous éprouvâmes nous firent
„ abandonner toutes les machines deſtinées à
„ nous diriger & nous prîmes alors le parti
„ de déchirer le taffetas de notre gouvernail
„ pour ôter priſe au vent qui agiſſoit avec
„ l'action la plus violente. Jamais ſpectacle
„ n'offrit une horreur plus intéreſſante, une
„ mer de nuages informes roulant les uns
„ ſur les autres ſembloit devoir nous inter-
„ dire pour jamais le retour de la terre. L'a-
„ gitation de notre aëroſtat devint plus forte
„ encore; nous entendîmes caſſer les cordes
„ de ſoie qui ſuſpendoient le ballon intérieur.
„ Devenu libre, il tomba ſur l'orifice inté-
„ rieur de notre appendice & le boucha. Un
„ coup de vent nous emporta rapidement à
„ la ſurface de la vapeur, où le ſoleil, en
„ nous rendant le ſentiment de l'exiſtence de
„ la nature, vint nous cauſer une dilatation
„ précipitée... Nous tentâmes avec un bâton
„ de repouſſer le ballon intérieur qui bou-
„ choit l'appendice de notre aëroſtat, mais la

„ dilatation le pressoit si fort sur l'orifice que
„ tous nos efforts furent vains, & bientôt la
„ différence de sa capacité le fit crever. Nous
„ montions pendant ce temps à vingt-deux
„ pouces douze lignes du mercure, ce qui
„ donne selon le module barométrique de
„ M. Deluc, huit cent trente toises. Nous ju-
„ geâmes qu'il étoit prudent de faire dans le
„ moment même, une ouverture à la partie
„ inférieure de notre aërostat. Monseigneur
„ le Duc de Chartres prit lui-même un des
„ étendarts & fit deux trous à l'aërostat qui
„ se déchira d'environ sept à huit pieds : nous
„ descendîmes très-promptement. Nous n'ap-
„ percevions alors ni ciel ni terre ; un mo-
„ ment après nous découvrîmes la campagne,
„ & bientôt ensuite une femme gardant des
„ vaches, précipitant sa fuite en raison de
„ la frayeur que nous lui causions. Nous al-
„ lions descendre au milieu de l'étang de la
„ Garenne, mais nous jettâmes dans cet étang
„ un sac de sable de soixante livres, & cela
„ nous porta sur le sol à la distance d'envi-
„ ron trente & quelques pieds. „

„ Quoique notre descente ait été accélé-
„ rée, personne de nous n'a été blessé, & de
„ six bouteilles pleines, que nous avions sim-
„ plement posées sur le plancher de la gale-
„ rie, il ne s'en est trouvé qu'une seule de
„ cassée. „

Ce ballon de S. Cloud étoit bien une des plus belles choses que l'on puisse imaginer. Des crépines d'or, des pavillons, des banderoles, une galerie capable de contenir huit à dix per-

ſonnes & tout ce que le luxe peut fournir de plus brillant ont rendu cette expérience très-impoſante. Au milieu des bois, c'étoit le coup-d'œil le plus enchanteur, que l'affluence incroyable des ſpectateurs. Le premier rang étoit à genoux, & les autres en amphithéâtre ſuivant la diſpoſition du terrain. Nos femmes les plus élégantes avoient couché au bivouac ſur le lieu, toutes friſées, toutes parées, pour ne pas laiſſer échapper une bonne place. La Reine elle-même s'y étoit rendue à huit heures du matin. Quoique les ſieurs Robert ſe juſtifient tant bien que mal dans l'écrit que vous venez de lire, on doit regretter infiniment qu'ils n'aient pas conſervé le ſang-froid du ſieur Charles ; ils auroient peut-être trouvé le véritable moyen de diriger les machines aëroſtatiques & il leur en reſtoit de meilleur que celui dont Alexandre a donné l'exemple en rompant le nœud gordien, pour prévenir le danger auquel la dilatation de l'air inflammable les expoſoit. Il réſulte, ce me ſemble, deux grandes vérités de leur expérience : que les aëroſtats en air inflammable ſont les plus ſûrs, mais les plus périlleux, & que dans aucun cas la chûte de ces machines ne peut être aſſez rapide pour devenir funeſte aux navigateurs qui les montent.

La méchanceté & la prévention s'oppoſent ordinairement aux avantages que l'humanité doit retirer des progrès que les connoiſſances & les lumieres ont faits en ce ſiecle ; mais l'honnêteté, la ſenſibilité, l'amour du bien ont dicté le morceau ſuivant qu'un des hommes

qui mérite le plus l'estime de ses semblables vient de m'envoyer :

„ Il en est des Novateurs, comme de ces
„ anciennes hordes de barbares, qui ne pa-
„ roissoient sur la terre que pour y porter le
„ trouble & la destruction. Tels ont été par-
„ ticulièrement les Philosophes de ce siecle :
„ usages, opinions, religions, systêmes, il
„ n'est rien qu'ils n'aient attaqué, censuré,
„ bouleversé même, & l'on peut hardiment
„ avancer que depuis moins de cinquante ans,
„ les sociétés sont méconnoissables : nos prê-
„ tres ne parlent plus que de tolérance & de
„ population, nos soldats que d'humanité, nos
„ grands que d'égalité, nos damoiseaux que de
„ simplicité, nos histrions que de mœurs, &
„ graces à ces excellens réformateurs, il est
„ à croire que les chimeres de l'âge d'or
„ se réaliseront enfin pour nous. L'un de leurs
„ plus hauts faits, est, sans contredit, l'an-
„ nihilation de la religion, dont est résulté
„ ce dégagement de tout frein, cette liberté
„ de conscience qui, pour le peuple sur-tout,
„ est le plus grand des trésors ; ce qui l'a
„ bientôt également conduit à l'extinction de
„ tous sentimens naturels comme à l'oubli de
„ tous devoirs. Ces coups une fois portés, il
„ n'a pas été difficile d'en étendre l'influence
„ sur des objets non moins sacrés jusqu'alors ;
„ tel est, par exemple, le mépris des morts,
„ la violation de leurs sépultures & leur ban-
„ nissement des églises, ainsi que des cime-
„ tieres particuliers. On a beau se parer du
„ nom imposant de l'humanité ; ce n'est qu'un

» vain & spécieux prétexte, fait pour masquer l'insensibilité, la dépravation des réformateurs, mais insuffisant pour justifier la nécessité de ces horribles charniers publics, où l'égoïste, l'homme de bien & le coupe-jarret sont entassés pêle-mêle dans des cloaques affreux, dont la vue seule est capable d'humilier, d'indigner, de révolter le dernier des hommes, s'il n'est pas abruti. Que je vous plains, vous tous, êtres sensibles, qui connûtes l'amour & l'amitié ; si dans vos tristes souvenirs, votre cœur a besoin de s'épancher sur la tombe d'une mere, d'un ami,... d'une amante ; à quelles malédictions ne vouerez-vous pas les odieux novateurs qui, dans leur rage philosophique, ont osé ravir aux morts un asile, aux vivans la douce consolation d'y visiter, & d'y rejoindre un jour les objets de leur tendresse ! Fut-il un seul peuple dans toute l'antiquité, pour qui les morts ne fussent des objets de vénération & de respect ? Les Egyptiens, les Grecs, les Romains ne leur rendoient-ils pas les honneurs les plus religieux ? Les monumens de ces différens peuples ne sont-ils pas des témoignages incontestables d'une piété scrupuleuse à leur égard ? Nous seuls les reléguons ignominieusement à Clamard, où tel homme qui habitoit un louvre, n'a pas une seule misérable pierre sur la tête qui puisse rappeler aux siens : *Ci gît celui que vous pleurez*. Hé, que me parle-t-on de bien public, de contagion, de vapeurs pestilentielles ? Depuis

» puis des fiecles, eft-il un feul exemple que
» les églifes ou les cimetieres aient procuré
» la moindre épidémie fatale, foit aux fideles
» qui s'y raffemblent, foit aux habitans des
» maifons circonvoifines? Je défie qu'on en
» cite un feul exemple authentique. Mais tel
» eft le preftige de cette marotte dominante
» fous le beau, mais faux nom de philofo-
» phie, que fur les criailleries répétées de
» quelques-uns de fes fanatiques fectaires,
» les meilleurs efprits fe font livrés à des ter-
» reurs paniques, & n'ont plus vu de fûreté
» pour les vivans que dans une féparation
» abfolue d'avec les morts. De là, la profa-
» nation, la deftruction des anciens tombeaux,
» & l'acception formelle & générale du pro-
» verbe fi relatif à nos bénignes mœurs; *qu'un*
» *homme mort ne vaut pas un chien en vie.* »

„ Des fentimens plus généreux, une phi-
„ lofophie plus éclairée, plus compatiffante,
„ plus digne de l'homme en un mot, fauve-
„ ront M. Court de Gebelin (*) de cette
„ profcription. M. le Comte d'Albon ayant
„ enfin obtenu la permiffion de le faire ex-
„ humer du réfervoir commun, l'a fait tranf-
„ porter à fa terre de Franconville pour lui
„ faire élever un maufolée, comme un jufte
„ tribut mérité par fes travaux, fes talens &
„ fes vertus fociales. La jaloufie, que tout
„ irrite & que tout empoifonne, n'a pas déjà
„ manqué de critiquer un tel hommage : mais

(*) Auteur du *Monde Primitif*, dont je vous ai dernié-rement annoncé la mort.

„ que d'envieux mourront, dont la tombe & „ le nom seront à toujours ignorés ! „

C'est sans doute un singulier spectacle que celui d'un siecle de lumieres, où toutes les sciences ont été perfectionnées, & la plupart d'entr'elles fondées sur des principes exacts, & qui cependant regorge de philosophes hermétiques, cabalistiques, théosophes, propageant avec fanatisme toutes les anciennes absurdités de la théurgie, de la divination, de l'astrologie, &c. Les esprits foibles qui se livrent à ces doctrines, ignorent qu'elles ne sont autre chose que de vieilles erreurs ; ils les regardent comme autant de découvertes du génie : c'est leur rendre service, que de les désabuser de ce préjugé. Ce but salutaire a dicté un ouvrage récent, sous le titre de *Recherches & doutes sur le Magnétisme animal*, par M. Thouret, Docteur-Régent de la Faculté, & Membre de la Société Royale de Médecine. Ce livre peut servir de catéchisme du bon sens, & d'antidote contre tous les efforts des charlatans pour nous engager à renoncer au sens commun. L'auteur prouve par des citations littérales & multipliées l'origine de la médecine magnétique, dont la théorie, précisément conforme à celle de M. Mesmer, se rencontre en dix ouvrages des siecles précédens : on y retrouve les mêmes moyens, les mêmes effets, les mêmes expériences, jusqu'à celles de l'épée & de la bague, qui ont tourné & tournent encore tant de têtes susceptibles. Ces deux tours fameux sont exactement décrits dans l'ouvrage sur l'*Art Mar*

gnétique par le savant P. Pirker, publié il y a plus d'un siecle. La Société Royale de Médecine, en approuvant l'écrit aussi savant que philosophique de M. Thouret, dit, avec raison, que ces *Reckerches serviront beaucoup à résoudre une question, sur laquelle l'intérêt public exige qu'on prononce au plutôt.*

Les découvertes méchaniques de ce siecle sont plus réelles que les prétendus talens de nos Thaumaturges. Le joueur d'échecs de M. Kempelen & l'automate parlant de M. Mical, sont une preuve plus authentique des progrès de nos connoissances. Cette derniere machine quoique connue depuis plusieurs années & continuellement sous nos yeux, a fait peu de bruit, parce qu'elle n'est que savante & ne flatte nos sens en aucune maniere. M. Kempelen a fait voir une boîte fermée, dans laquelle il inséroit ses doigts, & d'où l'on entendoit sortir des paroles; plusieurs personnes rapportent même avoir oui distinctement quelques mots de différentes langues; cette machine n'étoit qu'une ébauche à côté des têtes parlantes de M. Mical, dont l'invention est antérieure, mais ces têtes parlantes ne sont que des figures bronzées & rebutantes; leur ton de voix est rauque & désagréable; ce n'est point un spectacle flatteur ni amusant, & les gens qui font la réputation des artistes ne pensent pas tous comme cet Anglois qui dit un jour à M. Mical : *Ce que j'admire le plus ici, c'est que je n'entends point la voix de l'homme, preuve certaine que votre art a tout fait sans le secours d'aucun prestige.* N'en-

tendant point des sons humains, les auditeurs venus chez M. Mical dans cette illusion, concluent que les têtes ne parlent point, & dans un pays où il faut plaire, même en démontrant le quarré de l'hypothenuse, tout ce qui ne produit pas cet effet perd la moitié de son prix. Puis l'inventeur est sans emphase comme sa machine sans mystere : les ressorts sont à découvert : on voit un assemblage méchanique qui ne laisse rien à dire à l'imagination. Si les têtes eussent été voilées dans un antre, & que ces articulations rocailleuses fussent sorties des ténebres, ou plutôt si elles avoient été surmontées d'un polichinelle, dont la pantomime eût diverti les yeux, la foule se seroit portée chez M. Mical.

Cet artiste vient d'annoncer qu'il substitueroit à son cylindre un clavier, de maniere que l'on pourra, comme le désiroit Diderot, jouer sur ces têtes un sermon, exécuter un volume entier, comme on joue une piece de musique sur un claveffin. La singularité de cet amusement, quoiqu'elle ajoute fort peu au mérite de l'invention, procurera peut-être à M. Mical toute la gloire qui lui est due.

On a fait une nouvelle édition du *Tableau de Spa*, qui a paru, il y a une couple d'années, & pour rendre le rajeunissement complet, on en a, suivant l'usage, changé le titre. Celui-ci est le *Nouveau Tableau* : ce sont pourtant les mêmes traits, les mêmes couleurs, à de légers changemens près. Il est vrai que les augmentations sont considérables. Ce *Nouveau Tableau* renferme beaucoup d'anec-

dotes omises dans le premier ou plus récentes. On y voit l'histoire d'un M. de C..... mari confiant, ainsi qu'il faut être, cruellement désabusé par les soins d'un amant dédaigné de sa facile épouse, & convaincu par ses propres yeux du petit malheur dont il ne se doutoit pas; celle d'une charmante petite *Rouerie* du Comte de P.... & de Madame de Q..... à qui il avoit fait ressentir les peines cuisantes de l'amour, comme ces Messieurs l'appellent : l'idée ne leur vint pas de feindre une indisposition, d'employer l'un de ces mille & un moyen que les femmes trouvent plus facilement pour se soustraire aux empressemens de leurs époux que pour les exciter : l'expédient que voici parut à Madame de Q.... le plus simple & peut-être le plus honnête pour arranger l'affaire avec son mari & lui donner tout au moins l'apparence du tort. Le Comte de P.... mena M. de Q..... à la source du mal, & arrangea les choses de maniere qu'il y puisa une ample provision de motifs pour sa chaste moitié, de lui faire les mêmes reproches qu'elle avoit lieu de craindre de sa part, & M. de Q..... se trouva trop heureux qu'on voulût bien lui pardonner. L'anecdote la plus frappante & dont on ne peut trop désirer que la lecture produise l'effet qu'on en peut attendre, est celle de la mort du vieux Ramier de la Raudiere, célebre par son talent dans l'art d'écrire, mais plus encore par sa passion pour le jeu, la misere dans laquelle elle l'a fait vivre pendant la derniere moitié de sa vie, malgré les secours qu'on lui pro-

diguoit, la résolution qu'il prit de s'ôter la vie & la singularité des circonstances de son suicide.

CONTE.

On menoit pendre un insigne voleur,
Un Cordelier lui dit : Eh! quel bonheur!
Qu'il est prochain! avant qu'il soit une heure,
Vous allez être en la sainte demeure.
C'est avec Dieu que vous soupez ce soir.
Hélas, hélas! dit le patibulaire,
Serois content, pourvu demain mon pere,
Que je me rende à dîner : l'homme noir
Lui repliqua : du Christ, avec les Anges
Vous chanterez les divines louanges,
Vous mangerez en outre avec les Saints
De l'ambroisie & mille mets divins.
Ah quel plaisir! quelle ineffable grace
Vous fait le ciel! Mais l'autre répondit:
Si le croyez, mettez-vous à ma place,
Car aussi bien je n'ai point d'appétit,
Je le voudrois, dit le porte-besace;
Mais aujourd'hui, veille de St. Ivant,
Mon cher ami, nous jeûnons au couvent.

De Paris, le 27 Juillet 1784.

On ne manquera pas de mettre encore sur le compte de la philosophie cette multiplication de productions ordurieres, que l'on remarque depuis quelques années. Rien n'est plus injuste, & certes ce seroit le comble de la déraison que de donner le nom de Philosophe, d'ami de l'humanité à tout homme qui ne dé-

ploreroit pas le déréglement des mœurs que ces funestes lectures entretiennent & provoquent. Félicitons-nous au contraire de ce que le remede est à côté du mal, & croyons que les leçons de vertus, les exemples d'honnêteté que nous donnent les seuls hommes dignes du titre de Philosophe, forment un obstacle salutaire aux efforts des apôtres du libertinage. Au nombre des ouvrages que ceux-ci offrent à la jeunesse pour la corrompre & l'entraîner dans la route des faux plaisirs où ils se sont égarés, il en est peu de plus dangereux que celui qui vient d'éclore sous ce titre : *Le petit-fils d'Hercule.* Dans une espece de Discours préliminaire, dissertation ridiculement grave & grossiérement obscene, l'auteur annonce naïvement qu'il a voulu faire de ce petit ouvrage, une encyclopédie de ce qui a été dit de plus sale jusqu'à nos jours. Les lecteurs qui auront le courage de parcourir cette brochure, gémiront encore cette fois de voir le talent & l'esprit ainsi prostitués. Il est difficile d'écrire avec plus d'agrément & de légéreté ; mais il étoit impossible d'imaginer de plus infâmes scenes de débauche, & des tableaux plus lubriques, pour former à la Cauchoise un pendant digne d'elle.

Ne confondez pas, Monsieur, avec ces compilations inutiles qui peuvent tout au plus aider les oisifs à combattre l'ennui qui les dévore, un volume intitulé : *Anecdotes historiques sur les principaux personnages qui jouent maintenant un rôle en Angleterre.* Il fournira des matériaux précieux pour l'histoire de ce siecle

Le trait ſuivant juſqu'ici mal connu, ou du moins préſenté dans cet ouvrage avec des circonſtances que l'on ignoroit, m'a paru digne de vous être tranſcrit. « Pendant le dernier „ ſéjour du Chevalier Rodney à Paris, ſa „ pauvreté étoit telle qu'il ne ſavoit ſouvent „ où aller dîner. M. de Sartine qui connoiſ„ ſoit ſon habileté & ſon mérite, crut ce temps „ propre pour le gagner : en conſéquence il „ pria le Duc de Biron de lui offrir, au nom „ du Roi, le commandement de la flotte fran„ çoiſe deſtinée pour les Indes-Occidentales, „ avec une ſomme d'argent aſſez forte pour „ remettre ſes affaires en bon état. Le Duc „ invita Sir Rodney à venir paſſer un mois „ dans ſa maiſon, & pendant ce temps, il le „ ſonda ſur ce ſujet avec une grande délica„ teſſe, & voyant enfin qu'il ne s'étoit pas „ fait comprendre aſſez clairement, il lui dé„ clara ouvertement ſa miſſion. L'Anglois „ écouta la propoſition avec beaucoup de „ ſang-froid, & lui fit la réponſe ſuivante : „ *M. le Duc, ma malheureuſe ſituation, il eſt* „ *vrai, m'a obligé de me retirer du ſein de ma* „ *patrie, mais rien au monde ne ſera capable de* „ *me faire quitter ſon ſervice : je prendrois pour* „ *une inſulte ſi de vous-même vous m'euſſiez fait* „ *une ſemblable propoſition ; mais je ſuis enchanté* „ *d'apprendre qu'elle vient d'un endroit où l'on* „ *ne peut pas être injuſte.* Le Duc de Biron fut „ ſi étonné des vertus de Sir Rodney, qu'il „ s'écria : *Il eſt bien dommage qu'un ſi brave* „ *Officier ſoit perdu pour ſon pays ; mille louis* „ *pourroient-ils vous mettre à même de retourner en*

„ *Angleterre pour continuer à lui rendre vos ser-*
„ *vices ?* Sir George assura qu'oui, reçut la
„ somme, & partit le lendemain. „ Cette anecdote est sans doute également honorable pour le Duc de Biron & pour le Lord Rodney, mais le tribut d'admiration auquel le premier a droit de prétendre ne sera point unanime parmi nous.

Nous venons de recevoir le N. IV du *Conteur.* Ce cahier renferme force épigrammes, tant vieilles que nouvelles, des contes en vers, la relation véritable du mariage de l'encensé & de l'angélique, pour servir à l'histoire de tous les lan-du-monde, (à commencer par l'ennui & à finir par l'endormi,) gentillesse qui pétille d'esprit à la maniere du Pacha Bilboquet; une lettre écrite de Berlin en 1748, & qui renferme des traits assez piquans pour servir à l'histoire de cette Cour; enfin des anecdotes dont on trouve la plus grande partie dans mes lettres. Celle d'un mariage par lettre de change est assez plaisante. Un marchand françois, établi dans une des isles françoises de l'Amérique, voulant se marier, & faire venir une fille de France pour partager avec elle sa grande fortune, écrivit à son correspondant en ces termes : *Vous ne manquerez pas de m'envoyer par le premier Vaisseau une fille entre vingt & vingt-cinq ans, de taille médiocre & bien proportionnée, de visage agréable, d'humeur douce & de mœurs sans reproche, de constitution assez forte pour résister au changement de climat, afin que je ne sois pas obligé d'en faire venir une seconde si la premiere venoit à manquer,* à quoi il

faut obvier, vu les risques du transport : je ne demande point de dot. Arrivant ici conditionnée comme ci-dessus, & rapportant la présente lettre endossée de votre part, ou du moins copie d'icelle bien, & duement légalisée, je m'oblige & m'engage à acquitter laditte lettre de change, en épousant à quinze jours de vue, la femme qui en sera chargée, en foi de quoi j'ai signé la présente.... Le Correspondant songe à servir l'Américain selon son goût ; il trouve, après plusieurs recherches, une Demoiselle fort jolie, qui ne subsistoit que par le moyen d'une vieille tante, dont elle étoit esclave. Elle saisit l'occasion de ce mariage avec ardeur. On chargeoit pour lors à la Rochelle un vaisseau pour les isles : elle partit avec les ballots de marchandises qu'on envoyoit à son futur mari, & fut comprise dans la facture des marchandises.

Je vous dois aussi un échantillon des poésies que le Conteur offre à l'amusement de ceux qui le liront.

Demande faite en 1784.

Dis moi, sage Genlis, dont la tête est si bonne ;
Ce qu'il faut devenir pour paroitre accompli ?

Réponse.

Droit comme Beaumarchais, prudent comme Calonne,
Savant comme Mesmer, sensé comme Mabli.

M. de Bock, Baron & membre de la noblesse immédiate de l'Empire, au canton de

Kocher en Souabe, Lieutenant des Maréchaux de France, Gouverneur pour le Roi de la ville de Sierck, & Membre honoraire de la Société des antiquités de Caſſel, vient de publier la Relation d'un voyage philoſophique qu'il a fait dans le Palatinat & dans quelques autres parties de l'Allemagne en 1782. Les titres que je viens de tranſcrire ne me laiſſent point de place pour vous faire l'extrait de l'ouvrage : n'en peuvent-ils point tenir lieu ?

Toute mauvaiſe plaiſanterie à part, M. de Bock paroît un homme d'eſprit, qui auroit pu voyager avec plus de fruit pour ſes lecteurs. Un triſte & inſenſible célibataire pourra ſeul lire, ſans émotion, les expreſſions de ſa douleur pour la mort de ſa fille, & les ſoumettre à l'examen d'une froide critique.

Combien de fois l'on déplore en liſant les plus agréables productions de nos jours, cette manie qui change les meilleurs écrivains en froids beaux-eſprits, qui les fait renoncer à la phyſionomie qu'ils pourroient avoir pour ſe congeler dans le moule d'une mode funeſte à l'imagination, deſtructive du ſentiment ! Jouer ſur le mot, forcer toutes les idées à ſe prêter à l'antitheſe, aligner au cordeau des phraſes monotones, & qui, pour ne pas manquer au goût, ſont le plus ſouvent inſignifiantes & ſans expreſſion, c'eſt en cela que nos littérateurs du bon ton veulent faire conſiſter l'art d'écrire. On regrette que M. le Chevalier de Cubieres ne ſe ſoit point ſouſtrait à l'épidémie ; il en éprouvoit un accès bien fâcheux, quand il a compoſé un petit roman

P 6

intitulé : l'*Ecole des filles*. Le ſujet eſt ſimple ; les caracteres des perſonnages fort ordinaires ; mais cette hiſtoire eût véritablement ſervi d'une utile leçon de morale ſi l'affectation de bel-eſprit n'en avoit exclu toute chaleur, ce ton de vérité, cette vigueur de touche ſans leſquels le Peintre, le Romancier manquent l'effet qu'ils veulent produire. En deux mots Germilly ſéduit d'abord par les attraits de Clémentine, l'abandonne pour porter des hommages dont elle n'eſt pas digne, à ſa mere, qui poſſede toutes les vertus. L'auteur compare la premiere à Vénus, la ſeconde à Diane : „ Le teint de Clémentine réuniſſoit les deux „ couleurs principales de ſa gorge ; c'étoit un „ mélange de lait & de fraiſes pêtries enſem- „ ble des mains de la nature, & dont elle „ ſeule a le ſecret.... Les yeux de Clémen- „ tine lançoient des éclairs, un feu dévorant „ jailliſſoit ſans ceſſe de ſes paupieres, on ne „ pouvoit la regarder ſans être frappé comme „ d'un coup de ſoleil : un feu plus doux bril- „ loit dans ceux de la Marquiſe ; on ne voyoit „ les autres qu'une fois, & quand on avoit „ vu une fois les ſiens, on cherchoit à les „ voir encore.... „ Le temps viendra, ſans doute, où ce langage paroîtra celui de la parodie : nos neveux, ſi le haſard conſerve de telles brochures, les regarderont comme des productions ſatyriques où l'on a eſſayé de ridiculiſer par le traveſtiſſement, les peintures vives & gracieuſes qu'ils en rapprocheront.

En dépit de ma réſolution, il faut bien que je vous parle encore des ballons ; de ceux au

moins, dont l'exiſtence peut figurer glorieuſement dans l'hiſtoire de cette découverte : & de ce nombre paroît devoir être celui que M. Blanchard vient de lancer à Rouen ſa patrie. Sans la prévention, le mépris même, avec leſquels nous recevons ici tout ce qui vient de Province, j'oſerois vous aſſurer, d'après la relation de cet aëronaute, d'après cent témoignages particuliers. que ſon expérience eſt l'une des plus heureuſes & des plus intéreſſantes qui ſe ſoient faites juſqu'à préſent, & j'ajouterois que, depuis le premier pas que MM. de Montgolfier ont fait faire à Annonai, celle-ci montre ſeule un progrès tant ſoit peu ſenſible. Ce n'eſt pas la longueur de la marche que je conſidere; quoiqu'elle ait été de quinze lieues; mais les différentes circonſtances qui en ont réſulté. M. Blanchard prétend avoir fait agir avec ſuccès des eſpeces d'aviron, tant pour ſe diriger, que pour s'abaiſſer & ſe relever à volonté. Je n'oſerois l'en croire ſur parole ni pourtant rejetter formellement ce qu'il avance à cet égard. Ce que je crois ne pouvoir révoquer en doute, c'eſt que, s'étant élevé à une aſſez grande hauteur au-deſſus de la ville, il eſt redeſcendu, moyennant (dit-il) quelques manœuvres fort ſimples, à une hauteur aſſez moyenne pour pouvoir entendre les acclamations & jouir des démonſtrations de ſes ſpectateurs; qu'après une eſpece de ſtation de quelques minutes, il s'eſt relevé à ſon premier point; que là, le vent étant au Nord, il avoit, d'après le deſir de M. Bobi ſon compagnon de voyage, dévié de maniere

à se mettre au Nord-ouest; qu'ensuite ils avoient pris leur essor, s'abaissant & se relevant suivant les circonstances & leurs desirs ! qu'ayant apperçu dans leur route la ville de Neufchatel, ils avoient voulu se procurer la satisfaction d'y saluer quelques-uns de leurs amis, qu'en effet ils s'étoient abaissés positivement sur la ville, qu'ils avoient joui de la surprise & de l'admiration de tous les habitans, qu'ils s'étoient remis en marche & l'avoient prolongée de cette maniere agréable, jusqu'à ce que le murmure de la mer, son aspect imposant & l'approche de la nuit les eussent décidés à prendre terre, dans un beau champ de treffle, après avoir rasé légérement & horizontalement la campagne pendant plus d'un quart de lieue.

Leur descente peut vous donner une idée de l'effet qu'elle produiroit dans quelques climats éloignés. Tous les paysans étoient dans une émotion, dans un désordre, dans un délire inexprimables : les uns se prosternoient, les autres leur tendoient les bras, d'autres leur demandoient s'ils étoient des Dieux; tous pleuroient d'attendrissement. Quelles dispositions pour exciter les hommes à de grandes entreprises! cette découverte pourroit bien rétablir l'exaltation dans les têtes, & rappeller ces beaux temps de la chevalerie où les hommes, au milieu de bien des sottises, exerçoient du moins quelques belles vertus.

L'histoire nous a conservé le nom de cet Empereur romain qui, prétendant aux honneurs de l'Apothéose & voulant sans doute donner à croire qu'il entretenoit déjà des relations avec

les Dieux, s'amusoit dans son palais à imiter la foudre : mais de grands Savans n'avoient taxé cette prétendue occupation de l'Empereur, que d'enfantillage ou d'imposture historique. En vain Drebel (*), dans l'autre siecle, assuroit qu'il produisoit non-seulement les mêmes effets, mais encore la grêle & la pluie : la preuve incontestable de ces merveilles nous étoit réservée. M. Quinquet a démontré la transformation d'eau en glace, en grêle & en givre ; sous nos yeux un autre exécute les effets les plus terribles du tonnerre. Et par une singularité digne d'observation & de réflexion, car elle fait voir que la fortune des découvertes ne dépend pas de leur mérite, mais presque toujours des caprices du hasard, à peine a-t-on donné quelqu'applaudissement à ces deux-ci, qui pourtant ne peuvent être que le résultat de très-longs tâtonnemens ainsi que de méditations & d'expériences très-réitérées.

Indifférence, ridicule ou satyre, telles sont, en général, les inflictions auxquelles doit s'attendre ici quiconque a la témérité d'être moins sot, moins lâche que cette prostituée qu'on appelle *société*.

Ce que MM. le Marquis de Gérardin & le

(*) Corneille Drebel, Philosophe Alchimiste, né à Alcmaër en Hollande en 1532 ; mort à Londres en 1634. Il faisoit, dit-on, certaines machines pour produire la pluie, la grêle, les éclairs, &c. aussi naturellement que si ces effets venoient du ciel. Il produisoit un froid pareil à celui de l'hiver. On prétend qu'il en fit l'expérience à la priere du Roi d'Angleterre, dans la salle de Westminster, & que le froid fut si grand qu'on ne put le supporter.

Comte d'Albon ont fait pour l'humanité & pour leur gloire, a fait éclore le plus plat des Calembours. Le Marquis, dit-on, a mis dans son jardin J. J. Rousseau, le Comte Court de Gebelin, & le Duc de C... des Ruës dans le sien, par allusion à Desrues l'empoisonneur. O la belle chose que l'esprit!

Que le charme de la naïveté se trouve encore dans quelques chansons modernes, cela doit étonner; mais que ce charme soit senti, soit goûté dans un temps où la froide recherche du langage & la corruption des mœurs contrastent si formellement avec la simplicité de la nature, voilà ce qui doit étonner beaucoup plus. La pastorale suivante a ce double avantage : dictée avec l'ingénuité, la candeur de l'innocence, elle est également en vogue à Paris & à la Cour. L'auteur, tel qu'il soit, est digne d'emboucher les pipeaux de Théocrite.

Il pleut, il pleut, Bergere,
Presse tes blancs moutons;
Allons à ma chaumiere,
Bergere, vite, allons :
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit,
Voici, voici l'orage,
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre?
Il gronde en approchant;
Prends un abri, Bergere,
A ma droite en marchant :
Je vois notre cabane,

Ah! tiens, voici venir
Ma mere & ma ſœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bon ſoir, bon ſoir, ma mere;
Ma ſœur Anne bon ſoir,
J'amene ma Bergere
Près de vous pour ce ſoir:
Va te ſécher, ma mie,
Auprès de nos tiſons;
Sœur, fais-lui compagnie:
Entrez, petits moutons.

Ayons bien ſoin, ma mere,
De ſon joli troupeau;
Donnez plus de litiere
A ſon petit agneau:
C'eſt fait.... allons près d'elle:
Hé bien donc, te voilà?...
Sans corſet qu'elle eſt belle!
Ma mere, voyez-la.

Soupons; prends cette chaiſe;
Tu ſeras près de moi;
Ce flambeau de méleſe
Brûlera devant toi:
Goûte de ce laitage;
Mais tu ne manges pas?
Tu te ſens de l'orage,
J'ai trop preſſé tes pas.

Hé bien, voici ta couche;
Dors-y juſques au jour;
Laiſſe-moi ſur ta bouche
Prendre un baiſer d'amour:



Bon ſoir, jeune Bergere;
Ma mere & moi demain,
Nous irons vers ton pere,
Lui demander ta main.

De Verſailles, le 20 Juillet 1784.

Le Roi de Suede s'eſt arrêté à Chantilly en quittant Paris. Il y a reçu une petite fête batarde qui n'en a été ni moins brillante ni moins agréable. Le départ de ce Monarque a fait peu de ſenſation. Son ſéjour en faiſoit peu depuis long-temps. Voilà où l'on parvient à réduire le peuple quand on ne ſoudoie pas ſon empreſſement. Sa curioſité une fois ſatiſfaite, il ne voit plus que l'homme là où il avoit vu un héros. On cite peu d'actions royales de ſa part. Il a reçu cependant ici le titre de *bienfaiſant*, mais c'étoit de la part d'une femme & d'une femme maſquée, cela eſt ſans conſéquence ; auſſi le Roi ne s'en eſt-il pas fâché. C'étoit une certaine Baronne qui tient ici bureau d'eſprit, &c. qui étant au bal maſqué de Verſailles, voulut ſe donner la petite gloriole d'avoir parlé à un Roi. Elle reconnoît le Comte de Haga ſous le *domino*, l'aborde & lui tient le ſot propos ordinaire : *Je te connois, beau maſque! — J'en doute...* Elle lui prend la main en diſant : cette main-ci eſt *la main bienfaiſante!* à la place du Roi j'aurois penſé que la Dame me demandoit adroitement l'aumône.

On raconte de ce Monarque un mot qui vaut mieux que celui-là. Il venoit d'accompa-



gner la Reine [illegible] Princesse [illegible] dans la [illegible], [illegible] mencée, Gustave [illegible] *Dieu, Madame*, [illegible]

M. de Calonne s'est [illegible] à ses fonctions. Sa maladie [illegible] de ces crises politiques, [illegible] tout exposés les grands qui [illegible] reste sur le pauvre monde. Le [illegible] étoit déjà presque convaincu qu'il [illegible] de meilleur parti à prendre que [illegible] lui d'une place à laquelle il n'étoit plus propre; & le Roi déclara brusquement un beau jour à M. de Calonne que ses démarches étoient inutiles, qu'il étoit content de M. de Miromesnil & qu'il vouloit lui conserver les sceaux. Le frisson saisit sur le champ M. de Calonne qui ne sortit de chez le Roi que pour se jetter sur son lit, où des réflexions sur la variabilité du vent des Cours, ont sans doute plus contribué à le guérir que l'art des médecins.

M. Brissot de Warville revenu depuis quelque temps à Paris, y a eu le sort de Linguet. On ne comprend pas que livré à des travaux aussi intéressans que les siens, occupé d'un aussi bel établissement que celui dont il a formé le projet à Londres, & déjà parvenu à un rang distingué dans notre littérature, il ait voulu descendre dans la carriere des libelles. Pensons donc avec ses amis qu'il ne tardera pas à se justifier & à recouvrer sa liberté. Le Marquis de Pellepore que l'on prétend auteur du *diable dans un bénitier*, avoit été arrêté quel-

qué temps auparavant, & il eſt ſoupçonné d'avoir compromis M. de Warville dans ſes interrogatoires.

Si l'on gémit ſur ces actes au moins inutiles d'inquiſition politique, on ne peut qu'applaudir à la détention d'un de nos hiſtrions fameux, de Weſtris le fils : juſte châtiment de ſa haute inſolence. La Reine étant à l'opéra le dernier jour que le Roi de Suede s'y trouva, apperçut le danſeur qui gambadoit dans les couliſſes pendant un entr'acte. Elle propoſa au Comte de Haga de le faire danſer, puiſqu'il ne l'avoit pas vu pendant ſon ſéjour : (& cela par la raiſon que Monſieur *étoit en* Angleterre pour *ſes menus plaiſirs* :) *la* Reine le fait donc appeller & daigne lui dire que le Roi de Suede déſirant de le voir danſer, elle le prioit de paroître dans le cours de l'opéra, & d'y exécuter un pas de fantaiſie. Le Mime faiſant le précieux s'incline devant la Reine & lui dit qu'il ne peut la ſatisfaire, qu'il a mal.... au pied. La Reine venoit de le voir ſauter dans les couliſſes. Cette charmante Souveraine a la bonté d'inſiſter, & le drôle l'impertinence de perſévérer dans ſon refus. La Reine indignée ſe retourne vers le Roi de Suede : Vous voyez, lui dit-elle, l'inſolence de ces gens-là, ſi quelque talent leur perſuade qu'on a beſoin d'eux. M. de Breteuil informé de l'impudence du danſeur, l'a fait conduire à l'hôtel de la force, d'où l'on eſpere qu'il ne ſortira pas de ſitôt, ce qui aſſurément vaudra mieux que de retenir à la Baſtille d'honnêtes gens utiles à la ſociété, néceſſai-

res à leur famille & juftement réclamés par ceux qui ont avec eux des relations d'intérêt fans pouvoir être enveloppés dans les mêmes foupçons.

Le dénouement de cette belle expérience aëroftatique de S. Cloud, où Monfeigneur le Duc de Chartres a traité la phyfique un peu à la houfarde, a donné naiffance à mille & un couplets, dont vous ne me pardonneriez pas ici de vous refufer un échantillon. Ceux que voici fe chantent fur l'air du Vaudeville des Jumeaux de Bergame :

Quelles frayeurs, quelles alarmes,
Monfeigneur vient de nous caufer !
A-t-il donc pu trouver des alarmes
A courir un nouveau danger ?
Ah, mon Prince, quelle manie !
Vos procédés font imprudens.
Souvenez-vous, je vous fupplie,
Qu'il faut craindre les élémens.

Songez que la voûte éthérée
Eft périlleufe à vifiter :
Si fon Alteffe eût rencontrée
Quelque Sylphe ou *Zéphir* guerrier,
Que devenoit fa renommée
Dans ce nouvel embarquement ?
Sa gloire n'eft point deftinée
Pour aucun fluide élément.

Il vaut mieux voler terre à terre,
Ce ne fera qu'un jeu pour vous :
Bornez votre illuftre carriere

A Paris, Verſailles, St. Cloud;
Maîtriſez votre humeur altiere,
De vos travaux l'on eſt content,
N'employez votre ſavoir-faire
Que ſur le ſolide élément.

De Verſailles, le 29 Juillet 1784.

Le Roi de Suede eſt parti fort content de nous, nous le ſommes de lui quoique ſon acceſſion à nos plans nous coûte fort cher. Le payement d'une grande partie de ce que nous lui devions de ſubſides a précédé toute ſignature de ſa part. Bien des gens en inferent que la guerre eſt réſolue : ils obſervent que notre uſage n'eſt pas de payer nos dettes aux étrangers, à moins que nous n'ayions le plus grand beſoin d'eux. Nous nous brouillons de plus en plus avec la Ruſſie; nous avons bien de la peine à nous accorder avec la Cour de Vienne, & nous avons fait de grandes promeſſes à celle de Berlin; mais on ne ſauroit perdre de vue que jamais le ſyſtême de temporiſation n'a été plus analogue à la ſituation de la France. Ce diſcours que l'on rapporte de M. de Vergennes ne prouve rien, on lui fait dire : « Nous avons bien garanti de l'op» preſſion un peuple ſéparé de nous par de » vaſtes mers. Nous réuſſirons mieux encore » pour une nation auſſi voiſine que l'Allema» gne, auſſi à portée de recevoir de nous les » ſecours qui lui ſeront néceſſaires. »

Notre miniſtere eſt parvenu à mettre la Ruſſie entre deux feux. Il a jetté les fonde-

mens d'un traité entre le Roi de Suede & la Porte Ottomane ; tel est l'objet de la mission du seigneur Suédois parti dernièrement pour Constantinople.

L'arrivée de M. de Choiseul-Gouffier fera époque dans l'Empire Ottoman ; il a emmené avec lui des hommes du premier mérite dans tous les genres : militaires, marins, ingénieurs, financiers, quelques artistes, gens de lettres, il a de tout à sa suite. On veut à tel prix que ce soit, que les Turcs s'éclairent, & qu'ils rentrent dans le rang des puissances du premier ordre, dont ils sont sortis depuis longtemps. Le Prince de Nassau est parti avec l'agrément du Roi, pour aller parcourir toutes les provinces de l'Empire Ottoman : des François & des Polonois l'accompagnent ; on le dit chargé d'une commission secrete de la part de notre gouvernement.

M. le Marquis de Conflans & plusieurs autres Officiers de troupes légeres, doivent sous peu de temps partir *incognitò* pour la Pologne, où ils s'aboucheront avec des membres de la République dont nous nous croyons sûrs. On dit que M. de Conflans se rendra ensuite en Crimée pour y voir quelques chefs de Tartares, & reviendra par Constantinople. Des émissaires affidés & noblement payés par notre ministere, sont répandus dans les différentes parties de l'Europe où il est utile à nos vues de disposer les esprits de telle ou telle maniere. Ce système de Tactique en vaut bien un autre. Il y a apparence qu'on le pousse fort loin en Irlande : on a apperçu dans les

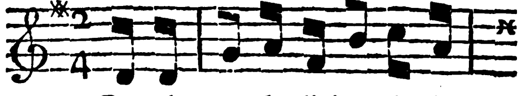
bureaux un mémoire où il eſt démontré que la ſeule maniere de mettre fin à la funeſte rivalité qui diviſe la France & l'Angleterre, & d'arrêter les flots de ſang qu'elle fait couler depuis tant de ſiecles, eſt de réduire la derniere à l'état d'un tronc impotent dont on a ſucceſſivement détaché les membres. En effet ſi l'on nous laiſſe faire, ſi nous réuſſiſſons à réduire à une ces ſuperbes iſles Britanniques; ſi après avoir rendu aux Irlandois le même ſervice qu'aux Américains, nous faiſons rentrer les Nababs de l'Inde dans tous leurs droits; le pavillon Anglois privé des béquilles qui le ſoutiennent devant le nôtre, ceſſera bientôt de nous diſputer l'Empire des mers.

LES QUATRE SAISONS.
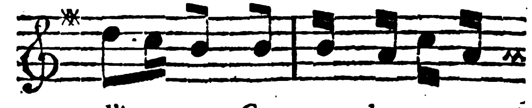
ROMANCE.

Par M. de Martanges, Lieutenant-général des armées du Roi.

L'HIVER.
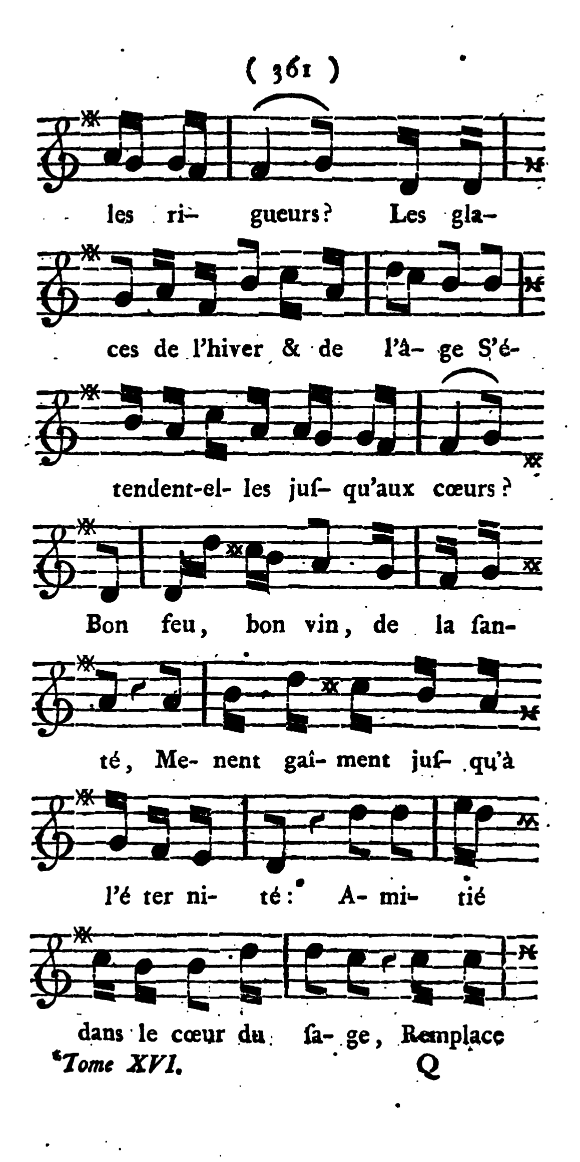


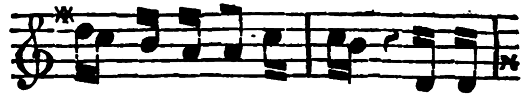
Des gla- ces de l'hiver & de
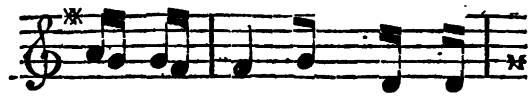


l'â- ge, Comment brave-t-on

les


les ri- gueurs? Les gla-
ces de l'hiver & de l'â- ge S'é-
tendent-el- les juf- qu'aux cœurs?
Bon feu, bon vin, de la fan-
té, Me- nent gaî- ment juf- qu'à
l'é ter ni- té: A- mi- tié
dans le cœur du fa- ge, Remplace



a- mour & ſes fa- veurs ; Des gla-



ces de l'hiver & de l'â- ge Ain-



ſi l'on brave les ri- gueurs.

LE PRINTEMPS.

Le Printemps eſt la fleur de la vie,
Et c'eſt le bouquet de l'amour ;
Le Printemps eſt la fleur de la vie ;
Pour le plaiſir naît chaque jour :
Jeune beauté, cette ſaiſon
N'eſt pas celle de la raiſon ;
Si votre Maman gronde & crie,
Vous chanterez à votre tour :
Le Printemps eſt la fleur de la vie,
Et c'eſt le bouquet de l'amour.

L'ÉTÉ.

Les flammes qui brûlent l'hémiſphere
Ne peuvent plus ſe ſoutenir,
Aux flammes qui brûlent l'hémiſphere
Répondent les feux du deſir.

Que font là-bas dans ce verger,
Jeune Bergere & ſon jeune Berger?
Nature, cette bonne mere,
Qui ſait en tout nous prévenir,
Quand le ſoleil brûle la terre,
A l'ombre a placé le plaiſir.

L'AUTOMNE.

Ces chaſſeurs que l'on voit dans la plaine,
Suivre de timides perdrix,
Ces chaſſeurs que l'on voit hors d'haleine,
Pourſuivre leur cerf à grands cris,
Sont attendus à leur retour
Par les jeux, les ris & l'amour.
Si Diane a cauſé leur peine,
Vénus leur en garde le prix,
A l'amour il faut qu'on en revienne,
Sans lui point de fleurs, point de fruits.

De Paris, le 4 Août 1784.

LE cerf qu'on livre à la voracité d'une meute, n'eſt pas plus impitoyablement déchiré que les malheureux perſonnages qu'on abandonne à la vindicte publique. Il n'eſt ſorte d'indignités, d'affronts & d'outrages dont ils ne ſoient accablés; & dès qu'une fois on a lâché le frein à cette hydre, bien plus réelle que celle de l'Antiquité, jamais ſon inſatiable malignité ne lui dira : *C'eſt aſſez*. Depuis la fatale expérience de Mrs. Miolan & Janinet, il n'eſt jour, que dis-je? il n'eſt heure où l'on ne voie éclore quelque farce nouvelle

à la honte de ces malheureux phyſiciens ; dont les noms, par une ſorte de fatalité, ne ſemblent réunis que pour donner plus de priſe à la ſatyre & au ridicule. Fait-on l'anagramme de l'abbé Miolan ; on y trouve *Ballon abîmé.* Veut-on le repréſenter ſous un coſtume tout à la fois figuratif & groteſque ; c'eſt celui d'un *Chat miaulant*, portant le petit collet. Pour M. Janinet, il n'a pas fallu aller bien loin pour en faire un petit deſcendant de ce fameux Janot, ſi connu dans l'hiſtoire des *Gobe-mouches* : & Dieu ſait à quelles ſauces on met ces deux pauvres perſonnages dans les mille & une caricatures qui pullulent contre eux ! dans l'une, on les voit tenir boutique de phyſique, & Janot ſur la place tenant des billets à trois & ſix livres, ſur leſquels eſt écrit ; *Prenez vos billets* ; expreſſion que les bâteleurs emploient ſur nos boulevards. Dans une autre, on les voit l'un & l'autre en Midas, dans l'attitude la plus ignominieuſe, à la vue de leur funeſte ballon ; ayant à leurs pieds, le projet du monument qu'on veut élever à leur gloire ; une borne, avec une légende qui les ravale au rang de nos ſavoyards, dont les fonctions ſont de décroter les paſſans. Dans une autre, mais celle-ci peut-être eſt la ſeule qui ſe reſſente de cette aménité piquante dont on a fait honneur à notre eſprit national, tant abatardi maintenant, on voit un ballon prodigieux s'élever flaſquement, & ſous ſes bords un petit minet s'arquant les reins pour ſoulever cette énorme maſſe, tandis qu'un petit ſinge ſeconde ſes impuiſſans

efforts, avec cette inscription ; ILS FONT CE QU'ILS PEUVENT.

Le reste n'offre guere que des facéties plus ou moins insultantes, accompagnées de couplets plus ou moins plats & grossiers, dont les mots de *voleur*, de *volé*, de *volant* sont les expressions par excellence ; aussi notre populace croit-elle, de la meilleure foi du monde, que ces deux honnêtes gens sont les coquins les plus pendables de cette capitale ; & grace à tous les chanteurs de rues, de cafés & de guinguettes, cette calomnie atroce ne fait que prendre racine & se propager chaque jour : cela est au point que les noms de Miolan & de Janinet sont devenus l'épouvantail de la jeunesse & servent d'invective à la canaille. Beaucoup de gens rient de tout cela : mais le petit nombre de ceux qui font encore profession d'honnêteté & d'équité, souffrent sensiblement de la tolérance avec laquelle on laisse un libre cours à ces excès. Car enfin, de deux choses l'une ; ou ces Messieurs sont coupables ou ils ne le sont pas ; & dans ce cas ils méritent punition ou protection. S'ils sont irréprochables, pourquoi les abandonner à cette rage publique qui fait le désespoir de ces deux citoyens (*) ; & s'ils sont répréhensibles, pourquoi laisser à la multitude la liberté si dangereuse de se faire justice elle-même ?

(*) Après avoir pris bien des peines à former un beau cabinet de physique, dont ils étoient démonstrateurs, ils se sont vus forcés de s'expatrier.

Quelle conséquence peut résulter d'un tel exemple ? car enfin les particuliers ne se croiroient-ils pas de même autorisés à se la rendre dans tant de circonstances où on la leur refuse au mépris des mœurs & des loix ?

Où l'un se noie, l'autre trouve un diamant : & tandis qu'on accable ces Mrs. Miolan & Janinet des charges les plus mistifiantes, on reproduit coup sur coup l'effigie de M. Pilâtre du Rosier, dont tous les Muséens semblent avoir pris à tâche de célébrer les courses glorieuses. Mortel intrépide, disent les uns : *Tu es un aigle — Tu es un Dieu*, disent les autres. L'enthousiasme & la poésie ont proféré bien des sottises. Ces éloges au moins ne le gâtent pas ; ils ne font qu'accroître son ardeur pour de nouvelles & de plus périlleuses entreprises que toutes celles qu'on a faites jusqu'à ce jour. Par un mémoire qu'il vient de présenter, il propose de passer en Angleterre, dans un ballon qui, quoique d'une capacité quatre fois plus grande que celui de S. Cloud, ne reviendroit qu'à trente mille livres ; & il a telle confiance dans son succès, qu'il offre de renoncer à la pension de deux mille livres que le Roi vient de lui accorder, s'il ne réussit pas. On ne peut se dissimuler que cette traversée ne fasse une époque fort intéressante dans l'histoire de la navigation aërienne.

Voilà la pauvre philosophie à bas. Ses apôtres ou plutôt ses peres ont insensiblement disparu depuis peu d'années : M. Diderot vivoit encore, & c'étoit assez : mais il vient

de mourir. Très-célebre par ses écrits, il l'est sur-tout par le vaste édifice auquel il a tant participé, & qui sera, dans tous les temps, un monument aussi authentique qu'honorable de son savoir & de sa gloire (l'*Encyclopédie.*)

On attribue à M. Collé les chansons qui composent un recueil imprimé sous ce titre : *Chansons qui n'ont pu être imprimées & que mon censeur n'a point dû me passer*, & avec cette épigraphe, qui est on ne peut pas mieux choisie : *Sunt quædam bona, sunt mediocria, sunt mala multa.* On croira difficilement qu'un grand nombre des pieces qui composent cette collection soient sorties de la plume du plus agréable chansonnier de ce siecle, & l'on gémira que la liste de ses œuvres soit salie par cette quantité d'obscénités grossieres, faites pour les lieux où l'on ne rencontre pas plus de gens de goût que de gens de bonnes mœurs.

Nous avons retourné de tant de manieres l'art de donner des graces & de l'esprit au titre d'un ouvrage, que nos neveux seront fort embarrassés pour faire du neuf en ce genre, à moins que tout bonnement ils n'appellent *recueil de contes*, *recueil de pieces fugitives*, *recueil d'anecdotes*, *histoire*, *poésie*, *roman*, les productions que ces titres indiquent. Nous avions bien des caprices, mais non encore des caprices poétiques ; M. Daillant de la Touche nous a fait ce cadeau. De tous les prétendus caprices que renferme la collection de ses poésies légeres qu'il intitule ainsi, le

titre est celui qu'on lui pardonnera le moins. En voici un joli échantillon.

LA BONNE FOI.

On demandoit à Lisimon
Quelles gens voyoit Emilie.
Je n'en sais rien, dit-il, *brouillé pour tout de bon*;
Je m'informe peu de sa vie;
Mais la belle voyoit mauvaise compagnie,
Quand je fréquentois sa maison.

Fontenelle jugé par ses pairs, *ou Eloge de Fontenelle en forme de Dialogue entre trois académiciens des Académies françoise*, *des Sciences & des Belles-Lettres.* Cette seconde édition d'une brochure assez piquante que je vous ai annoncée dans le temps, est précédée d'un *Extrait des jugemens que M. l'abbé Royou a portés de cet ouvrage*, & suivie d'une *Galerie poétique de quelques événemens de l'année* 1783. Vous comprenez, Monsieur, que cette galerie poétique est une collection de *pieces de vers.* L'éditeur, comme M. Daillant de la Touche, est dans l'opinion qu'*il faut un titre quelconque à des vers détachés que l'on rassemble.*

ÉPITRE

A une jolie Tête qu'on voudroit changer.

Tête charmante que j'adore,
Tête, où des yeux non prévenus
Admirent les appas de celle de Vénus,
Et tout l'éclat de celle de l'aurore,

Tête, (*) qui de ton fexe es la gloire & l'honneur,
De vouloir te changer un mortel a l'audace!
O l'infenfé réformateur!
Quelle autre efpere-t-il pouvoir mettre à ta place?
Seroit-ce la tête à l'évent
De la jeune & vive Delphire,
Que l'on voit tourner fi fouvent
Au moindre fouffle du zéphire?
Seroit-ce la tête d'Iris
Qui de fes titres de nobleffe,
Vieille pâture des fouris,
Échaffaudant fa petiteffe,
Si vous n'êtes point une Alteffe,
Vous infulte avec dignité,
Et vous honore avec bonté
D'un mépris plein de politeffe?
Seroit-ce la tête d'Eglé,
Dont l'efprit toujours déréglé,
Et toujours hors de la nature,
Pour y chercher quelqu'aventure
S'égare au pays des Romans,
Voudroit qu'on l'enlevât, que d'énormes Géans
On fît en fon honneur ample déconfiture,
Et dont la fotte vanité
Par qui fans ceffe elle eft guidée
Fait d'une Angélique en idée
Une folle en réalité?
Seroit-ce la tête d'Elife
Qui d'un cœur humble & pénitent
Paffe la journée à l'Eglife,

(*) Tête dans ces vers eft prife quelquefois pour la perfonne, comme dans celui-ci de Racine.

J'ignore le deftin d'une tête fi chere.

Et toute la nuit?... On m'entend.
Seroit-ce la tête d'Ismene
Qui ne se plaît qu'à voir souffrir,
Et dont l'ame très-inhumaine
S'afflige de notre plaisir,
Et s'amuse de notre peine?
Seroit-ce la tête d'Issé?
Dont le cœur entraîné loin des routes vulgaires,
Comme un léger esquif, est poussé, repoussé,
Par l'escadron fougueux des vents toujours contraires:
D'Issé, qui ne veut rien qu'avec emportement,
Qui vous adore un jour, qui vous déteste l'autre,
De la fidélité tantôt se dit l'Apôtre,
Et tantôt l'est du changement?
Seroit-ce la tête d'Alzonde,
Dont s'étend par-tout à la ronde
La vaste sensibilité;
Et qui, sans même qu'on réponde
A ce penchant illimité,
Aime également tout le monde
Par amour pour l'humanité?
Seroit-ce la tête légere
De la pétulante Glycere,
Qui sourit presqu'en même temps
A quarante ou cinquante amans,
Qui tour-à-tour, par fantaisie,
Sur eux laisse tomber son choix,
Et les garde chacun un mois
Pour prévenir leur jalousie?
Seroit-ce.... mais qui donc! vais-je épuiser les traits
De mille têtes sans attraits
Et qui sont toujours sous les armes
Pour des triomphes imparfaits?
Tête, que j'adore — ah! permets

Que las de ces tableaux, j'ose esquisser tes charmes,
Toi seule sur les tendres cœurs
Mérites d'obtenir l'empire !
Si l'on échappe à tes regards vainqueurs,
Echappe-t-on à ton sourire ?
Ton sourire charmant subjugueroit les dieux ?
Et le ciel tout entier n'est-il pas dans tes yeux ?
Cette Reine des fleurs, dont le printems s'honore,
La rose fixe tous les vœux ;
Mais enlacée à tes cheveux
Elle les fixe plus encore.
Fleur toi-même, de ton éclat
Tu pares la fleur la plus belle :
Telle on voit la couleur d'un pastel délicat
Pâlir auprès de son modele.
Et ton front ingénu, siege de la candeur,
Oserai-je aussi le décrire ?
Qu'apperçois-je ?... il rougit — ô divine pudeur !
Je t'entends, c'en est fait, & je suspens ma lire
Aux Autels que lui doit mon cœur.

De Paris, le 11 Août 1784.

Il est peu d'événemens qui ne prêtent aux réflexions de l'homme sensible ; malheureusement elles seroient le plus souvent en pure perte, & cette seule idée le réduit à les concentrer en lui-même. Cette retenue, qui, dans tout ce qui le concerne, doit être justement considérée comme un effet de sa sagesse & de sa modestie, seroit vraiment criminelle lorsqu'il s'agit de ses semblables, s'il ne couroit le danger trop certain de voir la simple effusion de sa sensibilité confondue avec les hurlemens

de la licence. C'eft donc en gémiffant de cette fatalité que je ne me permets de vous parler de la détention de M. Briffot de Warville à la Baftille, que pour vous communiquer les circonftances attendriffantes qui l'ont fuivie, fans ofer y ajouter les triftes réflexions qu'elles m'infpirent & qui femblent en découler fi naturellement. Cet eftimable citoyen, dont on ignore les fautes, mais dont on connoît les intéreffantes qualités, a pour femme l'une de ces charmantes & rares créatures dont l'exiftence fait le bonheur de fes proches & l'admiration de la fociété. Je vous parlerois de fes talens, (*) de fes connoiffances, fi je n'avois à vous dire qu'elle fut la plus douce des filles, qu'elle eft la plus tendre des époufes, & qu'elle feroit la plus digne des meres fi la fienne n'exiftoit encore. Comteffe de Spadara! vous la contemplâtes fans doute du haut des cieux, cétte digne émule de votre gloire, lorfqu'à la fatale nouvelle qu'elle reçut de la détention inattendue de fon gendre, elle s'élance dans une miférable barque de pêcheur, fans égard pour la foibleffe, pour les frayeurs de fon fexe & de fon âge, fe hafarde à faire ainfi le trajet dangereux de la mer, pour devancer en Angleterre l'arrivée du paquebot, & fauver à fon enfant l'impreffion, peut-être mortelle, qu'une lettre imprudente auroit pu lui

(*) Miff Dupont eft auteur de différens ouvrages connus & eftimés; entr'autres d'un *Manuel* des *Enfans*, où l'on retrouve fa belle ame, de la traduction d'une hiftoire d'Angleterre, &c.

cauſer? cette ſublime & généreuſe ſollicitude maternelle méritoit une plus heureuſe récompenſe : la jeune épouſe rempliſſoit alors les ſaints devoirs de mere, elle allaitoit un jeune enfant de quatre mois, premier fruit d'un amour tendrement partagé : l'arrivée ſubite de ſa mere, la nouvelle qu'elle lui apportoit, lui cauſerent une révolution qui, peut-être pour elle & l'enfant, a malheureuſement été le coup de la mort. Le lait s'eſt arrêté, le ſein s'eſt ulcéré, l'enfant n'a plus reçu que des larmes; dans cette triſte poſition, ces trois infortunées ont pris la réſolution de paſſer en France pour réclamer l'innocent auteur de leurs maux. Qui peut aſſurer qu'elles parviendront à le recouvrer? eh! ſi ſelon les vraiſemblances, elles n'y parvenoient pas, quel cruel & déchirant réveil pour l'infortuné qui, dans ſa priſon, n'eſt pas plus inſtruit de l'exiſtence de ces êtres précieux, qu'ils ne le ſont de la ſienne à lui-même! Miniſtres & Magiſtrats! daignez donc être ſenſibles à ce tableau trop précis ſans doute, mais trop véritable! daignez donc ne pas totalement étouffer dans vos cœurs ce feu ſacré, qui ſeul épure & diviniſe nos actions, le ſentiment de l'humanité, & qu'une juſte compaſſion accélere les effets plus ou moins rigoureux d'une juſtice avérée pour indiſpenſable!

Qu'un honnête homme, qu'un pere de famille, qu'un citoyen utile ſoit ravi à ſes travaux, à des entrepriſes intéreſſantes pour la ſociété; on le plaint, on en gémit: mais que de jeunes éventés ſe ſoient attirés la même

disgrace, on est fortement disposé à les en croire dignes, & dès-lors on les plaint peu. Des circonstances singulieres rendent pourtant intéressantes deux de ces jeunes têtes, qui, depuis quelques jours, sont à l'Abbaye. Voulant, dit-on, se soustraire à un jugement rigoureux qui les condamne à vingt & un an de prison, ils ont pris la résolution de se procurer la liberté, aux dépens de leur vie. Munis de pistolets, ils ont descendu chez le géolier, lui ont demandé les clefs, & sur son refus, lui ont lâché un coup de pistolet, qui, très-heureusement n'a fait que l'effleurer, ce qui lui a permis d'appeller du secours. La garde est arrivée, les jeunes gens ont fait face, & menacé de tirer si l'on tentoit de les saisir: mais la partie n'étoit pas égale, ils ont fait retraite dans leur chambre, & s'y sont barricadés, menaçant quiconque s'y présenteroit, de lui brûler la cervelle. On a cru les prendre par famine, & depuis cinq à six jours ils en sont réduits à leur eau. Cependant le temps faisant craindre pour leurs jours, on est allé en pourparler avec eux; M. le Maréchal de R..... leur a fait lui-même des propositions qu'ils ont rejettées avec obstination. On est fort en peine de savoir comment se terminera cette aventure, dont tout Paris parle, & dont la moitié doute, quoiqu'elle se passe sous ses yeux.

» Il y a quatre ou cinq mois qu'on trouva au bord de la mer, sur les côtes de Normandie, un jeune homme de quatorze ou quinze ans, dont le langage étoit inconnu, & qui

parut ne pas comprendre aucune des principales langues de l'Europe, qu'on lui parla. On en prit soin & il resta trois mois à Caën, sans que l'on put découvrir qui il étoit ni d'où il venoit. Il faisoit entendre qu'il avoit été sur un vaisseau, même témoin d'un combat, car il expliquoit assez bien par ses gestes les effets du canon. On l'amena ici ; il alloit être envoyé dans un hôpital, lorsqu'une marchande de la rue du roule s'en chargea. Un acteur de la comédie françoise s'intéressa pour lui & engagea ses camarades à se cottiser pour lui faire une pension de neuf cens livres. Il n'est pas Indien certainement ; rien dans sa figure ni dans sa couleur ne l'annonce, son langage est fort doux & n'a presque point de consonnes ; il paroît avoir reçu une éducation au-dessus de celle du peuple ; il n'a jamais paru étonné de nos usages & de nos manieres, & se fait servir avec autant d'aisance que si toute sa vie il avoit été environné de valets. On s'attend bien que nos académies & nos savans dans les langues étrangeres l'ont interrogé ; non-seulement ils ont perdu leur latin, mais leur arabe, leur chinois, leur finlandois, &c. Personne ne peut comprendre cet enfant, ni le caractere qu'il trace. Comme on a beaucoup de difficulté à lui faire prononcer notre ch & lr, ceux qui savent que ces consonnes ne sont pas dans la langue otahitienne, soupçonnent qu'il pourroit bien être de cette isle. Quoi qu'il en soit, ce jeune homme met souvent M. de.... en défaut, & il se pourroit bien que ce ne fût qu'un bas-

Breton qui se joue de nous & de nos savans. ».

Telle est une relation qu'on lit dans nos cafés. S'agit-il d'un fait ; est-ce une satyre, une énigme ? C'est ce que je ne puis encore vous dire.

Je ne vous entretiendrai pas longuement de l'ouvrage nouveau qui a pour titre : *Traité sur la finance, ouvrage utile aux Anglois, François, Autrichiens, Hollandois, aux Politiques, Négocians & à tous autres Citoyens.* Je ne pourrois transmettre dans un extrait tout ce qu'il a de plaisant. Les idées, le style, l'orthographe, le langage même, car je ne suis pas bien certain que l'auteur ait voulu écrire en françois, tout doit faire mettre cette production au nombre des nouveautés piquantes qu'on ne lit point, mais dont on s'amuse un instant. Il m'auroit suffi, quant à moi, de jetter les yeux sur cette phrase saillante & merveilleuse à laquelle je ne me permets pas de changer une seule lettre : *Qui sait si les spéculations modernes, des génies inventeurs, n'iront pas jusqu'au point que les Dames de Paris, pour cacher les imperfections que la nature & le climat ont marqué sur leur figure, ne les portera pas à faire succéder la dorure à la Sirkis des beautés des serrails d'Ispahan, & au rouge végétal, & le lait virginal de Paris & de Londres.*

Au surplus, comme un financier n'est obligé que de savoir compter, il sera facile à celui-ci de s'excuser sur les fautes de langue & sur l'excédante prolixité de ses dissertations ; il

fera valoir quelques bonnes choſes qui ſe trouvent dans ſon ouvrage, mais comme d'autres les ont dites & mieux dites avant lui, les lecteurs ſujets à ſe laiſſer ſéduire par les titres, feront des vœux pour qu'un bon emploi l'engage à ne plus faire gémir les preſſes, qu'on tourmente ſi ſouvent mal à propos.

Pendant que de lourds compilateurs raſſemblent tous les menſonges que des gens privés de goût & de lumieres ont écrits ſur les pays qu'il prétendent avoir viſités, M. Couret de Villeneuve a fait une charmante collection en ce genre. Il a réuni dans quatre volumes les deſcriptions badines que des gens de lettres ont données de leurs voyages : Si Horace, Chapelle & Bachaumont, le Franc, Deſmahis, Bertin, Parni & quelques autres avoient parcouru les contrées lointaines, & donné de ces voyages des récits ſemblables à ceux que l'on trouve d'eux dans ce joli recueil, on chercheroit avec plus d'empreſſement à acquérir la connoiſſance des routes, des peuples & de leurs uſages. Les gens du monde, que des obſervations philoſophiques ou d'hiſtoire naturelle intéreſſent peu, perdroient au moins une partie de leur ignorance, en préférant ces lectures à celle des romans inutiles & dangereux. Combien de gens n'ont connu long-tems nos provinces méridionales que par l'élégant badinage de Bachaumont !

Beaucoup de pieces de vers choiſies avec goût ſont entremêlées aux morceaux qui com-

pofent ce recueil. Je vous citerai celle-ci, qui renferme un grand fens moral.

LA PRÉCIPITATION.

FABLE.

Avant la fin du jour je veux être à Paris,
Difoit un jeune fat. Ses chevaux hors d'haleine
Etoient tout en fueur : Que vous avez de peine
Pauvres chevaux, quand vous êtes conduits
Par de tels étourdis !
Paffe un manant. *Bonhomme, écoute :*
Arriverai-je avant la nuit? — Sans doute,
Si vous faites aller lentement votre char;
Sinon vous coucherez en route.
— Ah, ah, tu fais le goguenard !
Cela te convient bien! Notre fier perfonnage
Lui donne un coup de fouet à travers le vifage :
Apprends à vivre, impertinent ! Il part :
Mais tandis que le jeune guide
Va comme un trait, l'effieu perfide
Crie & fe rompt : Monfieur tombe dans le foffé;
Monfieur n'arriva pas pour s'être trop preffé.

Il paroît que M. Couret de Villeneuve avoit d'abord eu le deffein de faire un recueil gai & purement littéraire : les matériaux lui auront manqué; & pour que fon calcul typographique ne fût pas dérangé, il aura été obligé de chercher dans les Œuvres de Jean-Jacques Rouffeau, dans celles de Voltaire, même dans la Traduction de Brydone, des morceaux trop férieux pour ne pas fembler

déplacés dans ce recueil, & trop connus pour ne pas y paroître une répétition inutile. Au reste, le vœu que M. de Villeneuve forme de voir son recueil sur la cheminée de tous les châteaux, dans la berline de tous les voyageurs, & dans la poche de tous ceux qui se promenent, n'est pas moins d'un homme de goût que d'un libraire.

Une pépiniere de paradoxes, un recueil de pensées à la disposition de ceux qui font le matin leur provision d'esprit comme leur provision de tabac pour la journée, devoit nécessairement avoir un succès prodigieux. Ainsi l'on n'a pas dû s'étonner de voir en si peu de temps trois éditions des *Doutes sur différentes opinions reçues dans la Société.* Suivant l'auteur même il n'y a point d'absurdités, point d'extravagances qui ne trouvent des têtes toutes disposées à les recevoir. Il ne faut pourtant pas conclure de ceci que tout soit absurde, extravagant dans cette production. L'auteur a souvent très-bien observé, quelques-unes de ses idées sont heureuses, & elle montre beaucoup d'esprit.

Une histoire écrite par un témoin oculaire des faits qu'il raconte est toujours un ouvrage précieux, quand même on pourroit lui reprocher un peu de partialité. Dès qu'un lecteur judicieux a pénétré les penchans de l'historien, il lui est facile de démêler où la prévention peut l'avoir égaré. Ainsi je dois, Monsieur, vous recommander comme l'une des productions les plus intéressantes de ce siécle, le *Tableau de la guerre de la pragmatique-*

ſanction en Allemagne & en Italie, avec une relation originale de l'expédition du Prince Charles Edouard en Ecoſſe & en Angleterre ; par un aide-de-camp général dans l'armée d'Eſpagne. " Ce „ qui diſtingue, dit M. P....., auteur de cette „ hiſtoire, la guerre dont on donne ici le „ tableau, c'eſt qu'elle a été pour ainſi dire „ le noyau des deux guerres de 1756, entre „ la Reine de Hongrie & le Roi de Pruſſe, „ & entre la France & l'Angleterre...... Nous „ allons plus loin, ajoute-t-il, après avoir „ prouvé cette aſſertion, & nous croyons „ pouvoir affirmer que ces deux guerres de „ 1740 & 1756 ont contribué à la grande „ révolution arrivée dans les colonies an- „ gloiſes de l'Amérique ſeptentrionale..... „

Il n'eſt, comme je viens de le dire, rien de plus ſatisfaiſant pour le lecteur d'une hiſtoire, que de voir ſon auteur dire : *j'ai vu*, *j'ai fait*, & c'eſt une ſatisfaction dont on jouit fréquemment dans les deux volumes de cet ouvrage. Il porte un caractere de véracité qui inſpire la plus grande confiance, quoique peut-être le patriotiſme de l'auteur, trop vivement affecté des mauvais ſuccès, ait exagéré les défauts & les fautes de quelques généraux. " Il a eu lieu, dit-il, de ſe con- „ vaincre de la vérité de ce que diſoit le „ général Athénien Chabrias, qu'*une armée de „ lions conduite par un cerf, valoit moins qu'une „ armée de cerfs conduite par un lion.* Les Pruſ- „ ſiens, tout Pruſſiens qu'ils ſont, c'eſt tout „ dire, n'auroient jamais cueilli dans l'eſpace „ de quatre ſemaines, les lauriers de Rosbach

„ & de Breslau, s'ils avoient eu à leur tête „ un Comte de Gages, ou un Marquis de la „ Mina. „

COUPLETS

A Mlle. LA BARONNE DE FR..... POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

Sur l'Air : *Faut attendre avec patience.*

Raisonne, ma tendre musette ;
Comme les Bergers du canton.
Avec l'écho des bois répete,
Et chantons tous à l'unisson :
Vive notre charmante Hélene,
Des filles du lieu c'est l'honneur,
Du hameau c'est la souveraine,
Elle regne aussi sur mon cœur. (*bis.*)

De tous les Bergers du village
Mon Hélene fixe les yeux :
Sein de rose.... Joli corsage,
Elle a l'œil brun, chatains cheveux ;
Toujours simple dans sa parure,
Sur son front se peint la candeur,
Elle tient tout de la nature ;
Mais ce que j'aime c'est son cœur. (*bis.*)

C'est aujourd'hui son jour de fête ;
Ornons sa houlette de fleurs,
De roses couronnons sa tête ;
Pour hommage offrons-lui nos cœurs,
Moi du sien j'aime l'innocence,



Il n'a point de piége trompeur :
Hélene dit ce qu'elle pense,
On peut lire au fond de son cœur. (*bis.*)

Par M. le Chev. de C.....

LES CINQ PÉRIODES D'ÉGLÉ.

Encore enfant, la petite personne
Déjà convoite & pompons & rubans,
Aime beaucoup sa poupée & sa bonne,
Brûle sur-tout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printemps vient : Églé déjà pressée,
Rêve beaucoup, lit les romans du jour ;
Au fond du cœur enterre sa pensée,
Attend l'hymen pour connoître l'amour.

Enfin Églé jure d'être fidelle,
L'hymen sourit en recevant ses vœux :
Elle court, vole au plaisir qui l'appelle ;
Tout en courant elle fait des heureux.

L'automne arrive : Églé plus réfléchie
De sa toilette écarte les témoins,
Couvre son âge, elle-même l'oublie ;
Pour son amant elle est aux petits soins.

Voilà l'hiver : la belle inconsolable
Trouve que l'homme est petit & bien vain ;
Invoque Dieu par la crainte du diable,
Et joue & triche, & médit du prochain.

Par M. Antoine Bernard.

De Paris, le 18 Août 1784.

Les *Essais de géographie, de politique & d'histoire sur les possessions de l'Empereur des Turcs en Europe*, que je vous ai annoncés, il y a quelque temps, méritent une mention plus particuliere. Cet ouvrage est du plus haut interêt dans les circonstances actuelles; il renferme des matériaux importans pour l'histoire, & les détails qu'on y trouve peuvent servir de base à nos spéculations sur les événemens qui découleront de ceux qu'on y raconte. Les hommes instruits se plaindront peut-être de n'y rien apprendre de nouveau, mais est-il bien certain que dans leurs calculs politiques, il ne leur échappe jamais aucune donnée essentielle? Il me semble que l'on peut citer pour exemple la loi qui appelle le souverain de la Crimée à la succession de l'Empire Turc, dans le cas où la famille des Ottomans viendroit à s'éteindre : je ne me rappelle point qu'elle ait été citée par aucun de nos érudits gazetiers, journalistes & autres politiqueurs, dans le nombre des avantages que la conquête de cette presqu'isle pouvoit offrir. De fait les Sultans Gherai que l'Impératrice de Russie tient en sa puissance & compte maintenant au nombre de ses sujets, sont les héritiers légitimes du turban de Mahomet.

L'histoire des principaux événemens de la guerre de 1768 entre la Russie & la Porte, qui forme la troisieme partie de cet ouvrage, paroît écrite avec beaucoup d'impartialité. Les

fautes des Généraux des deux parts y ſont expoſées par un homme du métier, & l'on voit qu'il s'eſt attaché à ſe procurer les relations les plus circonſtanciées & les plus authentiques.

Dans un moment où l'eſprit de licence auquel ſe livre une troupe d'écrivains a forcé notre gouvernement de renouveller la rigueur des empriſonnemens à la Baſtille, on doit lire avec un intérêt particulier l'hiſtoire de M. de la Tude. Ce ſera un exemple de plus à oppoſer à la manie d'écrire dont les gens qui ne connoiſſent point de frein, ſemblent plus que jamais poſſédés.

On ignore quel fut le crime de M. de la Tude : il eſt certain qu'il avoit offenſé la Marquiſe de Pompadour. On le conduiſit en 1749 à la Baſtille d'où on le transféra au Donjon de Vincennes. Il réuſſit à s'évader de ce château, & ne ſe ſentant coupable que d'imprudence, il reſta à Paris & ſe repoſa ſur la promeſſe que M. Queſnai; médecin de Louis XV, lui fit d'obtenir ſon pardon. Une nouvelle lettre de cachet fut le prix de ſa ſécurité; on le mit dans les cachots de la Baſtille où il reſta dix-huit mois. Enfin on adoucit ſa captivité & on lui aſſocia un compagnon d'infortune, qui l'avoit été de ſes erreurs. Ils concerterent enſemble les moyens de ſortir de ce lieu funeſte, mais M. de la Tude ſeul en comprit la poſſibilité. Il falloit ſe procurer mille quatorze cens pieds de corde, deux échelles, l'une de bois de vingt-cinq pieds, l'autre de corde de quatre cent quatre-vingt; il falloit arracher plu-

ſieurs

ſieurs grilles de fer & percer dans une ſeule nuit une muraille épaiſſe, & cela ſans inſtrumens & ſans pouvoir ſe procurer ni chanvre ni fil. Notre priſonnier défile ſes chemiſes, ſes bas, ſes caleçons : c'eſt ainſi qu'il ſe procura les cordes néceſſaires. Avec deux fiches de fer qui ſoutenoient ſa table, il fit du briquet une eſpece de couteau ou de lime propre à couper les barreaux de fer; avec le bois deſtiné à ſon chauffage il fit une échelle. Enfin M. de la Tude & M. d'Alyre ſon camarade ſortirent de la Baſtille par la cheminée de leur chambre, le 25 février 1756; ils deſcendirent dans le foſſé où il y avoit vingt-cinq pieds d'eau, & après avoir enlevé plus de deux tombereaux de pierre du mur qui ſépare la Baſtille de la porte S. Antoine, ils furent libres. Ils réſolurent de ſortir de France & arriverent l'un après l'autre à Bruxelles. D'Alyre qui étoit parti le premier y fut arrêté avant l'arrivée de ſon ami : Celui-ci ne le trouvant point à l'auberge qu'il lui avoit déſignée & d'où il avoit reçu des lettres de lui, garda ſon déguiſement de payſan & partit le même jour pour Anvers, avec un ramoneur qui alloit comme lui à Amſterdam; il ſut par cet homme comment d'Alyre avoit été pris, parce que cet enlevement avoit fait une grande ſenſation à Bruxelles, & apprit en même temps que l'on faiſoit de grandes recherches d'un autre priſonnier d'état qui s'étoit ſauvé avec le premier. Là-deſſus M. de la Tude ne jugea pas à propos d'attendre la barque de Roterdam; il prit un prétexte pour quitter ſon ramoneur, & ſe ren-

dit à pied, le plus vite qu'il lui fut possible, sur les terres de la Hollande. Arrivé à Amsterdam, il se lia avec quelques-uns de ses compatriotes & leur fit connoître sa position. Les plus célebres Jurisconsultes assurerent qu'il ne seroit jamais livré par les Etats, pourvu qu'il se tînt tranquille; mais la puissance de Mad. de P...... ne pouvoit trouver d'obstacle: M. de la Tude fut réclamé par l'Ambassadeur; ses lettres avoient été interceptées, quoiqu'adressées sous d'autres noms; & l'on n'en avoit laissé passer qu'une de son pere, qui contenoit une lettre de change. Au moment où il en alloit recevoir le montant, il fut arrêté, trois mois après son évasion, & conduit de nouveau à la Bastille, où on le renferma dans un cachot obscur, avec les fers aux pieds & aux mains. C'est de là que, le 14 avril 1758, il adressa à Louis XV un mémoire dans lequel il proposoit de faire prendre à tous les officiers & sergens, des fusils au lieu d'espontons, & de renforcer par ce moyen nos armées de vingt-cinq mille fusiliers. Un autre plan qu'il envoya au Ministere, quelque tems après, a augmenté de douze millions les revenus du Roi. Ses services n'adoucirent point ses ennemis ni sa situation: ce ne fut qu'au débordement de la riviere, qu'il dut sa sortie de son cachot, après quarante mois de séjour. On lui donna une chambre particuliere, où il devoit attendre la disgrace ou la mort de sa persécutrice. Elle mourut en 1764: des Demoiselles qui demeuroient près de la Bastille, & qu'un paquet jeté par la fenêtre de M. de

la Tude avoit instruites de ses malheurs, lui apprirent cet événement en tenant exposé devant sa chambre un papier sur lequel étoient écrits quelques mots. Le prisonnier écrivit sur le champ à M. de *** pour demander sa liberté, la cause de sa détention ne subsistant plus. Le Lieutenant de Police surpris de le voir instruit de cette mort, vint à la Bastille pour savoir qui la lui avoit apprise. M. de la Tude ne voulut pas le satisfaire; on le menaça de prolonger ses peines : tourmenté par ses lettres, le Magistrat lui fit des promesses : elles ne s'exécutoient point; le prisonnier au désespoir, s'exhala en plaintes & en reproches; la réponse fut un cachot. Comme cette conduite du Magistrat avoit été indiscrétement blâmée des Officiers de la Bastille, la nuit du 14 au 15 août, M. de *** fit envelopper le prisonnier de chaînes de fer, & il fut conduit à Vincennes dans une cachoterie. M. Guyonnet, Lieutenant du Roi ; homme honnête & sensible, se laissa toucher par le récit des maux & des aventures de M. de la Tude; il sollicita pour lui & obtint qu'il sortiroit du cachot, & qu'il se promeneroit deux heures par jour dans les fossés du château, accompagné de deux fusiliers. Il jouissoit depuis huit mois de cette faveur, lorsque, le 23 octobre 1765, il s'éleva un brouillard assez épais pour lui faire naître l'idée de s'échapper. Il pousse les deux sentinelles qui l'environnoient, le sergent & toutes les sentinelles qu'il rencontre, entre dans le bois, franchit les murs, se cache jusqu'à la nuit;

& va trouver les bonnes Demoiſelles qui l'avoient averti de la mort de la Marquiſe. Il écrivit à M. de *** pour lui promettre d'oublier toutes ſes injuſtices, & lui demander dix mille écus en avance des récompenſes qu'il croyoit avoir méritées de la Cour, &c. &c. Pour être inſtruit que ſes propoſitions étoient agréées, il demandoit qu'on poſât deux croix en noir ſur deux endroits déſignés. M. de *** ordonna au S. Marais & au S. Receveur, inſpecteurs de police, de placer les ſignaux convenus. Ils le firent ſur deux grandes feuilles de papier qui furent enlevées par les premieres perſonnes qui paſſerent. M. de la Tude prétend que les exempts les virent enlever, & qu'ils ne les renouvellerent pas. Le Magiſtrat prit juſtement de l'humeur de ce que l'on ne répondit point aux ſignaux. Le Chevalier de Mehegan prévint M. de la Tude qu'on le faiſoit chercher, & qu'on avoit promis mille écus à celui qui découvriroit ſa demeure : le même ami lui conſeilla d'aller ſe jeter aux pieds du Roi. Cette démarche téméraire ne réuſſit pas ; il fut arrêté à Fontainebleau, le 18 décembre 1765, jeté dans un carroſſe, mené encore au Donjon de Vincennes, & plongé dans le cachot noir, d'où il n'eſt ſorti qu'en 1783, lorſque M. le Cardinal de Rohan, chargé d'examiner les cauſes qui retenoient dans les priſons ceux qui y étoient à la naiſſance de M. le Dauphin, l'a trouvé à dix pieds ſous terre, au pain & à l'eau, couvert des haillons de l'indigence, ayant une barbe de treize pouces de longueur. M. de la Tude,

né à Montagnac en Languedoc, étoit ingénieur : son ami M. d'Alyre, est devenu enragé à la Bastille en 1776, & a été envoyé à l'hôpital des fous à Charenton.

L'anecdote que voici n'affligera pas moins toute ame honnête, quoiqu'elle offre des détails assez gais.

L'abbé P..... alloit à la terre d'un de ses amis dans le Limousin. A l'entrée d'une forêt, il s'entend saluer par un Cavalier qui galopoit derriere lui, d'un *Bonjour, mon confrere!* il se retourne & voit un jeune ecclésiastique élégamment monté, avec lequel il voyage de la maniere la plus agréable jusqu'à la nuit. Celui-ci joignoit au ton le plus aimable de la société des connoissances superficielles, mais inépuisables dans tous les genres. Il se donnoit pour un séminariste de L.... & soudiacre. Arrivés à une auberge, les deux voyageurs déjà intimes, conviennent de faire table & lit communs. Vers la fin du souper, le prétendu séminariste se met à réciter des vers de la *Pucelle.... Mon confrere*, lui dit le bon & chaste abbé P....., *tous les abbés du Limousin ont-ils l'humeur aussi gaillarde que vous? Vous me paroissez fort gai, pour ne rien dire de pis!....* Le soi-disant abbé se leve en fureur à cette apostrophe. *Parle donc*, J. F., s'écrie-il, *crois-tu donc que je suis comme toi, un B. d'abbé?* A l'instant ses deux mains entr'ouvrent une petite veste, & laissent entrevoir les marques les plus séduisantes d'un sexe que son compagnon n'avoit eu garde de soupçonner. L'abbé P.

protefte qu'il ne s'affura que par fes yeux de la vérité de cette découverte. Il eft admirable, lorfqu'il raconte avec ingénuité qu'il prit la main de la belle, qu'elle fe mit à pleurer, confufe, émue par la violence de fon étourderie, & qu'il feroit devenu fans doute victime de fes enchantemens, s'il n'avoit pris le parti de defcendre pour demander une chambre particuliere, & de partir non fans des regrets & des combats infinis, avant le réveil de la belle inconnue, au refte ; voici ce que c'étoit :

Mlle de B....., c'eft le nom de fille de l'Abbé prétendu eft née en 1758 à A.. : elle fut douée par la nature de tous les talens qu'une éducation diftinguée a développés dans la fuite. Pour la vertu qui donne du luftre aux autres vertus des femmes, elle avoue qu'elle l'a connue de nom fans y croire. De jeunes Berrichons féduits par fa mine voluptueufe, fe chargerent d'être fes maîtres : l'écoliere leur fit honneur, car après avoir dévoré tous les romans qu'ils lui prêterent, elle fe fit enlever & conduire à Paris, pour donner matiere au fien. La capitale perfectionna ces belles difpofitions : elle fut fucceffivement Comteffe, Marquife, Baronne, &c. Enfin, ayant fait une infidélité d'éclat à un Seigneur qui fourniffoit à fes dépenfes, tout s'éclipfa. La Princeffe fut obligée, pour conferver ce nom, de monter fur les planches. Malheureufement avec beaucoup de talent pour la couliffe, la débutante n'en avoit pas de merveilleux pour la fcene. Pourfuivie par les fifflets

de Paris, elle entra dans une troupe de Province où ſa jolie figure & la beauté de ſon organe la firent applaudir : bientôt elle devint l'héroïne d'un grand nombre d'aventures : elle fit force duppes, elle le fut quelquefois. Dégoûtée du théâtre, Mlle B.... ſe mit aux gages de Plutus, & eut le front de revenir enfin dans ſa propre patrie. Une réforme apparente, de la figure & de l'eſprit enſorcelerent M. Du.... employé à l'hôtel de la monnoie de.... & il fut aſſez bête pour l'épouſer.

Les eaux reprirent bientôt leur cours, & l'hymen n'arrêta point l'amour. Madame Du.... fit un tel éclat par ſes folies, qu'il fut facile au mari d'obtenir l'ordre de la faire renfermer. L'infidelle s'en douta & prit la fuite ; le ſot la pourſuivit à la tête d'une brigade, elle fut bientôt arrêtée. Alors ſans ſe déconcerter, la Comédienne joua ſon rôle à merveille, marqua le plus ſincere repentir, ſe mit aux genoux de l'imbécille, & ſut tellement toucher ſon cœur, qu'il la ſerra tendrement dans ſes bras en préſence des capturans. C'étoit où l'attendoit ſa femme. Pour ſignaler, dit-elle, mon retour à la vertu, je veux ici, ici-même, donner une fête, je me charge d'en payer les frais. Le plus ſuperbe ſoupé fut ordonné ; le vin adroitement prodigué par ſes mains, fit ſon effet ordinaire. Le mari, les archers, l'hôte & l'hôteſſe, tout juſqu'à la ſervante du cabaret dormit du ſommeil le plus profond. Habile à profiter du moment, la pénitente s'échappe, monte ſur un des chevaux de la brigade, fait vingt lieues, dépoſe les habits qui pouvoient

la trahir ; les titres de Marquise, de Princesse, d'épouse, disparoissent ; il ne lui reste plus que celui de bergere.

Il est de fait qu'elle a gardé pendant six semaines les moutons d'un laboureur limousin, qu'habile à prendre toutes les formes, & à s'accommoder à toutes les situations, elle enchanta ces bons villageois : ses blanches mains pêtrissoient leur pain grossier, elle apprenoit à lire à leurs enfans, & charmoit toutes les veillées par des contes plaisans qu'elle accommodoit à leur portée.

Cependant M. Du...., son mari, peu riche, fit, dit-on, un faux dans son emploi ; peu *habile*, il fut *découvert* ; peu *protégé*, il fut condamné suivant toute la rigueur de la loi. Transféré à Paris pour y entendre prononcer son arrêt définitif, il alloit être pendu en personne. La charitable femme ne fut pas la derniere à recevoir cette nouvelle ; elle eût regretté que son époux rendît le dernier soupir sans assister à ce spectacle. Elle vole à Paris, & c'est de là qu'elle revenoit lorsque l'abbé P... en fut salué d'un bon jour, mon confrere. On prétend qu'elle disoit, qu'en prenant l'habit ecclésiastique, c'étoit pour obtenir l'honneur de confesser son pauvre patient de mari. Maintenant elle vit à A..... avec M*** tous les deux la honte d'un sexe, le scandale de l'autre, & le sujet éternel de toutes les conversations de la ville.

Pendant qu'on disserte sur le froid éloge de M. d'Alembert, par le Marquis de Condorcet, permettez-moi de jetter quelques fleurs sur le

tombeau de ce Philosophe bienfaisant, en transcrivant les vers que voici.

De la parque en fureur le ciseau redouté,
Dans la nuit du tombeau l'a donc précipité,
Comme il entroit à peine au quatorzieme lustre!
Il n'est donc plus ce sage illustre,
Cet ami des talens & de la vérité:
O regrets, ô douleur amere!
De longs crêpes enveloppés
Les talens orphelins redemandent leur pere
Et tous du même coup, semblent être frappés.
Déjà la poésie aux affronts exposée
Sans honneurs dans nos murs languissoit méprisée;
L'éloquence déjà, les yeux baignés de pleurs
Se plaignoit de son infortune,
Et pour déplorer ses malheurs
Alloit monter dans la tribune.
Qui les consolera, ces deux augustes sœurs?
Quelle main soutiendra leur trône qui chancele;
Et leur palais mal affermi?
Je sais plus d'un amant qui leur est infidele,
D'Alembert plus constant fut toujours leur ami,
Quel autre aussi dans le champ des sciences
A fait éclore plus de fleurs?
Quel autre a mieux sondé les vastes profondeurs
De ces labyrinthes immenses
Dont Newton eut la clef, & dont le fil trompeur
S'est brisé tant de fois dans la main de l'erreur?
Géometre, il ouvrit aux émules d'Euclide
Des sentiers nouveaux, inconnus.
Philosophe! il orna la vérité timide
De la ceinture de Vénus.
Son stile toujours intéresse,

Il unit l'élégance & la ſimplicité ;
La profondeur y naît de la clarté
Et la grace, de la juſteſſe.
On dédaigne aujourd'hui le talent précieux
D'écarter les grandes images,
Qui, ſans les éclairer, éblouiſſent les yeux ;
Ce mélange de tons familiers, ſérieux,
Qui, flattant tous les goûts, ravit tous les ſuffrages ;
On s'éleve, on s'éleve au-deſſus des nuages
Et c'eſt pour ramper dans les Cieux.
Où le trouver cet art de ne jamais trop dire,
Et même, en diſant peu, d'attacher & d'inſtruire ;
D'Alembert l'avoit hérité
De l'ingénieux Fontenelle.
En peignant à demi l'aimable *vérité*,
Tous deux la rendirent plus belle.
La ſatyre & l'envie, ainſi que des vautours,
Oſerent ſur tous deux étendre leur furie ;
Tous deux bravant la calomnie
Dans le ſein de la paix terminerent leurs jours,
Foulant aux pieds les ſots diſcours
De la ſatyre & de l'envie.
Le nom de Fontenelle en tous lieux publié
D'un Prince égal aux Rois lui conquit le ſuffrage :
D'Alembert obtint l'amitié
Du Salomon du Nord, du Héros de notre âge.
Né d'illuſtres parens, dans ſa jeune ſaiſon,
Fontenelle par eux vit former ſa raiſon :
Fontenelle dut tout à leur tendreſſe extrême :
D'Alembert ſe créa lui-même,
Et couvrit ſon berceau de l'éclat de ſon nom.

De Versailles, le 22 Août 1784.

UNE aventure assez singuliere dont on a parlé ici pendant quelque tems, tiendra pour aujourd'hui la place de nouvelles hazardées ou de conjectures insipides, triste pâture à laquelle nos politiques sont réduits en ce moment.

L'un de nos plus aimables, courtisans également bien venu au Parnasse, à Cithere & à Versailles, se vengea derniérement par une épigramme sanglante, de l'infidélité d'une belle Marquise. Cette petite piece ne parvint à sa destination qu'après avoir passé dans vingt cercles. La Marquise écrit sur le champ au Chevalier pour lui demander le pardon de ses torts, le supplier de détruire toutes les traces de sa vengeance & l'engager à venir chez elle à une heure indiquée pour sceller une réconciliation sincere. Le Chevalier connoissoit trop bien les femmes pour aller sans défiance au rendez-vous. Il se munit de pistolets. A peine avoit-on fait les premieres explications, que quatre grands drôles arrivent, le saisissent, l'étendent sur le lit, le déshabillent autant qu'il étoit nécessaire pour exécuter leur dessein & lui administrent en cadence cinquante coups de verges sous le commandement de Madame. La cérémonie finie, le Chevalier se releve froidement, se rajuste & s'adressant aux spadassins que la vue de ses pistolets à deux coups fit trembler : Vous n'avez pas fini votre besogne, leur dit-il, Madame doit être satisfaite,

mon tour eſt venu ; je vous brûle la cervelle à tous les quatre, ſi vous ne lui rendez à l'inſtant ce que je viens de recevoir...... Cet ordre étoit donné avec trop de fermeté, & M. de B. l'accompagnoit de manieres trop engageantes pour qu'on tardât à lui obéir. Les pleurs de la belle n'empêcherent pas que le ſatin de ſa peau ne fût déchiré ſans pitié. Mais ce ne fut pas tout ; M. de B. voulut que les exécuteurs de ces actes de vengeance ſe fiſſent ſubir mutuellement une ſemblable punition, puis voulant ſe retirer : — adieu, Madame, que rien ne vous empêche de publier cette plaiſante aventure, je ferai le premier à en régaler les oiſifs..... On prétend que la Marquiſe courut après lui, ſe mit à ſes genoux, & le conjura tellement de garder le ſecret qu'il ſoupa chez elle le même ſoir pour déconcerter les indiſcrétions : on ajoute même que la recette opérant, la ſcene ſe termina plus gaiment qu'elle n'avoit commencé.

Nous ſommes tellement accoutumés à voir des grands hommes que nous ne paroiſſons plus y faire que peu d'attention. Le Prince Henri eſt déjà depuis pluſieurs jours à Paris, & à peine en parle-t-on. Il étoit pourtant à l'opéra, dimanche dernier, dans la loge du Maréchal de Biron. Ce Prince eſt logé à l'hôtel de la Chine.

L'IVROGNE LOGICIEN.

Sur le midi, ſortant de la taverne
Certain ivrogne alloit je ne ſais où,

Mon homme tombe & soudain on le berne
Bien qu'il jouât à se casser le cou.
Quelqu'un pourtant lui dit, ami Grégoire,
» Puisque le vin vous fait ainsi broncher
» A chaque pas, vous avez tort de boire,
» Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher.

De Paris, le 25 Août 1784.

VOILA bien des gens attrapés. Quelques-uns avoient osé penser que le *Magnétisme animal* étoit la découverte la plus admirable : d'autres prétendoient au contraire que ce n'étoit qu'une vieille doctrine, réchauffée par M. Mesmer ; d'autres enfin vouloient que ce ne fût autre chose que l'électricité déguisée avec un adroit charlatanisme ; & maintenant, ce n'est rien moins que tout cela, car ce n'est rien absolument. Tel est au moins le résultat des observations de nos Corps savans, & tel est l'arrêt pronóncé dans le RAPPORT qu'ils viennent d'en publier par ordre du Roi, *que le fluide magnétique n'existe pas.*

Il faut convenir que si quelque chose est capable de ramener les esprits même les plus prévenus en faveur du Magnétisme, c'est le ton d'impartialité, de modération, de sagesse avec lequel est écrit ce Rapport des Commissaires chargés de l'examen du *Magnétisme animal.* (*) L'exposition qu'ils font de leur conduite dans leurs diverses tentatives pour se

(*) Il est signé de Messieurs B. Francklin, Majault, le Roy, Sallin, Bailli, Darcet, de Bory, Guillotin, Lavoizier.

procurer une forte de démonftration fur l'efficacité ou l'inefficacité du Magnétifme, annonce autant de zele que d'intelligence & de prudence. On voit qu'ils n'en vouloient qu'à la vérité. D'abord obfervateurs du traitement public, ils fe font bientôt foumis eux-mêmes à toutes les épreuves du Magnétifme dans un traitement particulier : mais en garde contre leurs propres fenfations, ils ont enfuite dirigé des expériences multipliées fur des fujets dont le tempérament, l'âge & les conditions différoient; & toujours ont-ils reconnu le pouvoir de l'imagination au lieu de Magnétifme, & jamais de Magnétifme dans le fecours de l'imagination. Cette abnégation d'effet dans les individus ifolés contrafte étrangement avec le tableau tumultueux qu'offrent les individus raffemblés dans la falle aux crifes. " Rien n'eft „ plus étonnant, difent les commiffaires, que „ le fpectacle de ces convulfions; quand on „ ne l'a point vu, on ne peut s'en faire une „ idée : & en le voyant, on eft également „ furpris & du repos profond d'une partie de „ ces malades & de l'agitation qui anime les „ autres, des accidens variés qui fe répe„ tent, des fympathies qui s'établiffent. On „ voit des malades fe chercher, & en fe pré„ cipitant l'un vers l'autre fe fourire, fe „ parler avec affection & adoucir mutuelle„ ment leurs crifes; tous font foumis à celui „ qui magnétife; ils ont beau être dans un „ affoupiffement apparent, fa voix, un re„ gard, un figne les en retire. On ne peut „ s'empêcher de reconnoître à ces effets conf-

„ tans une grande puiſſance qui agite les ma-
„ lades, les maîtriſe, & dont celui qui ma-
„ gnétiſe ſemble être le dépoſitaire. „

Quelle eſt donc cette puiſſance que ces Meſſieurs reconnoiſſent dans le Magnétiſme, & qu'ils refuſent au Magnétiſme ? — L'imagination. — Mais ſi l'imagination produit de tels effets, pourquoi n'en procureroit-elle pas de ſalutaires ? A cela ces Meſſieurs répondent que, " lorſque l'imagination produit des con-
„ vulſions, elle agit par des moyens vio-
„ lens, & ces moyens ſont preſque toujours
„ deſtructeurs. Il eſt des cas très-rares où ils
„ peuvent être utiles ; il eſt des cas déſeſ-
„ pérés où il faut tout troubler pour ordon-
„ ner tout de nouveau. Ces ſecouſſes dange-
„ reuſes ne peuvent être d'uſage en médecine
„ que comme les poiſons. Il faut que la né-
„ ceſſité les commande & que l'économie les
„ emploie. Ce beſoin eſt momentané, la ſe-
„ couſſe doit être unique. Loin de la répéter,
„ le médecin ſage s'occupe des moyens de
„ réparer le mal néceſſaire qu'elle a produit ;
„ mais au traitement public du Magnétiſme,
„ les criſes ſe répetent tous les jours, elles
„ ſont longues, violentes, l'état de ſes criſes
„ étant nuiſible, l'habitude n'en peut être que
„ funeſte. Comment concevoir qu'une femme
„ dont la poitrine eſt attaquée, puiſſe, ſans
„ danger, avoir des criſes d'une toux con-
„ vulſive, des expectorations forcées, & par
„ des efforts violens & répétés fatiguer, peut-
„ être déchirer le poumon, où l'on a tant de
„ peine à porter le baume des adouciſſemens ?

„ Comment imaginer qu'un homme, quelle
„ que ſoit ſa maladie, ait beſoin, pour la
„ guérir, de tomber dans des criſes où la
„ vue ſemble ſe perdre, où les membres ſe
„ roidiſſent, où dans des mouvemens préci-
„ pités & involontaires, ils ſe frappent ru-
„ dement la poitrine; criſes qui finiſſent par
„ un crachement abondant de glaires & de
„ ſang! Ce ſang n'eſt ni vicié ni corrompu;
„ ce ſang ſort des vaiſſeaux d'où il eſt arra-
„ ché par les efforts; & d'où il ſort contre
„ le vœu de la nature. Ces effets ſont donc
„ un mal réel & non un mal curatif; c'eſt un
„ mal ajouté à la maladie quelle qu'elle ſoit. „

Cette conſéquence eſt auſſi juſte que ſemblent l'être les raiſonnemens qui la précedent : M. Meſmer n'en aura pas moins un vaſte champ à la replique, & l'on s'attend bien qu'elle ne tardera pas ſi on le lui permet. Ce qu'il dira d'abord, & non ſans raiſon, c'eſt qu'on le juge ſans l'entendre. Ce n'eſt point ſon traitement qu'on a examiné, c'eſt celui de M. Deſlon, qui véritablement a été ſon éleve, mais devant qui M. Meſmer a déclaré s'être tenu en réſerve, & qui d'ailleurs a déclaré s'être formé une doctrine ſur des principes qui lui ſont particuliers. Meſſieurs les Commiſſaires répondent à cela, que peu leur importe la théorie de M. Meſmer, de Deſlon ou de tout autre; que leur examen n'a porté que ſur le Magnétiſme, & que s'étant aſſurés de ſa non-exiſtence, il devenoit ſuperflu d'entrer dans d'autres détails. Au ſurplus, on a tout lieu de préſumer, d'après la

conclusion du Rapport, que toutes les pratiques du Magnétisme vont être interdites, & les Professeurs de cette nouveauté décrédités. Ce résumé des Commissaires est intéressant, en ce qu'il offre un précis de leurs observations & de leurs réflexions. " Ayant reconnu,
„ disent-ils, que ce fluide magnétique animal
„ ne peut être apperçu par aucun de nos
„ sens, qu'il n'a eu aucune action, ni sur
„ eux-mêmes, ni sur les malades qui lui sont
„ soumis; s'étant assurés que les pressions &
„ les attouchemens occasionnent des change-
„ mens rarement favorables dans l'économie
„ animale, & des ébranlemens toujours fâ-
„ cheux dans l'imagination; ayant enfin dé-
„ montré par des expériences décisives, que
„ l'imagination sans Magnétisme produit des
„ convulsions, & que le Magnétisme sans
„ l'imagination ne produit rien; ils ont con-
„ clu, d'une voix unanime, sur la question
„ de l'existence & de l'utilité du fluide Ma-
„ gnétique animal; que ce fluide sans exis-
„ tence est par conséquent sans utilité; que
„ les violens effets que l'on observe au trai-
„ tement public, appartiennent à l'attouche-
„ ment, à l'imagination mise en action & à
„ cette imitation machinale qui nous porte
„ malgré nous à répéter ce qui frappe nos
„ sens. Et en même temps, ils se croient
„ obligés d'ajouter, comme une observation
„ importante, que les attouchemens, l'action
„ répétée de l'imagination, pour produire des
„ crises, peuvent être nuisibles; que le spec-
„ tacle de ces crises est également dangereux,

„ à cauſe de cette imitation dont la nature
„ ſemble nous avoir fait une loi ; & que par
„ conſéquent, tout traitement public où les
„ moyens du Magnétiſme feront employés,
„ ne peut avoir à la longue que des effets
„ funeſtes. „

On continue de differter & d'écrire ſur les ballons aëroſtatiques. Cette découverte a donné lieu à beaucoup de productions éphémeres, qui doivent être rangées parmi les bavardages imprimés que ce ſiecle a produits abondamment, mais les *Recherches ſur l'art de voler depuis la plus haute antiquité juſqu'à ce jour*, par M. David Bourgeois, doivent tenir un rang diſtingué dans la bibliotheque des aëroſtateurs. On y cite ce paſſage curieux de la Diſſertation que Fleyder lut en 1627, à l'Académie de Tubingen ſur cet art. « Telle eſt, dit-il,
» la condition des hommes, que tous les arts
» dans ce ſiecle ſe ſont ſouverainement per-
» fectionnés. Combien de choſes manquent à
» l'homme à ſa naiſſance ! Jeté dans l'amphi-
» théâtre de ce monde, ſans bec pour mor-
» dre, ſans dents pour ronger, ſans cornes
» pour frapper, ſans ongles pour déchirer,
» il lui manque auſſi des ailes pour voler.
» Il répare toutefois par l'art & la prudence
» tout ce que la nature lui refuſe, & il pour-
» voit, par le ſecours de ſes mains, à tous
» les inſtrumens qui lui ſont refuſés par elle ;
» il déchire, il frappe, il met en pieces, il
» nage & il volera. Puiſqu'il lui eſt donné de
» jouir de l'odorat du vautour, de l'ouie du
» renard, du goût de la poule, de la vue de

» l'aigle, du tact des limaçons & des huitres,
» de la course du lievre, & de l'art de nager
» du poisson, pourquoi, s'écrie Fleyder, l'art
» de l'oiseau lui manqueroit-il? Enfin, ajoute-
» t-il très-dévotement, n'avons-nous pas les
» ailes de la foi, par lesquelles nous pouvons
» voler au ciel?.... »

M. Anquetil, l'un de nos meilleurs historiens, auquel nous devons d'intéressans ouvrages sur les événemens des derniers temps, l'*Esprit de la Ligue*, l'*Intrigue du Cabinet*, &c. vient de nous donner la *Vie du Maréchal de Villars*, en 4 vol. in-12. Cette vie est suivie du Journal que M. de Villars a tenu de ce qui s'est passé au Conseil-d'Etat depuis l'année 1724, qu'il y a été admis, jusqu'à ce qu'il fut envoyé de nouveau à la tête de nos armées en 1733, dans la quatre vingt-quatrieme année de son âge, la derniere de sa vie.

Cette exposition suffit pour vous faire connoître, Monsieur, combien cette production est digne de votre curiosité. La vie du Maréchal de Villars rédigée sur des Mémoires & d'après ses propres lettres soit au Roi, soit aux Ministres, dont M. Anquetil a conservé beaucoup de morceaux originaux, offre autant de négociations politiques que d'opérations militaires. M. de Villars étoit à la fois homme d'état & grand Général; la maniere claire & précise dont il rend compte des motifs de toutes ses démarches dans l'une & l'autre carriere rend ses mémoires utiles & intéressans pour les lecteurs de toutes les classes. On remarque

d'abord avec quelque peine un grand penchant à se louer & à se faire valoir ainsi que ses amis, mais si l'amour de la gloire est le premier mobile des hommes de cette trempe, n'est-il pas naturel qu'ils cherchent à anticiper leurs jouissances? D'ailleurs M. de Villars avoit sans cesse des envieux & des détracteurs à combattre, & le ton de franchise & de simplicité avec lequel il s'explique ne permet pas de croire qu'il ait jamais exagéré le mérite de ses services.

Un tact & une présence d'esprit aussi nécessaires à un négociateur qu'à un Général, distinguoient particuliérement M. de Villars. Les Généraux ennemis ne cessoient de se plaindre qu'il pénétroit tous leurs desseins & il réussissoit presque toujours à leur donner le change sur les siens propres. Il mêloit une gaîté décente aux matieres les plus sérieuses, & ses dépêches n'étoient point arides & fastidieuses comme la plupart de celle des hommes de guerre.

Le fort de la Scarpe étant à la veille de capituler, des Officiers de la place vinrent lui demander quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres du Prince de Savoie. *Vous voudrez bien*, leur répondit-il, *que sur votre proposition, j'assemble mon Conseil.* — *Cela est trop juste*, dirent-ils. Le Maréchal appelle les Grenadiers: *Approchez, Messieurs, c'est votre conseil que je veux prendre.* — *Comment*, repliquerent les Officiers, *un Conseil de Grenadiers!* — *Sans doute, en pareilles occasions je n'en prends pas d'autre*: aux Grenadiers : *Mes amis, ces Capitaines de-*

mandent quatre jours pour avoir le temps de recevoir les ordres de leur général ; qu'en pensez-vous? Leur réponse fut ! *Laissez-nous faire, dans un quart-d'heure, nous leur couperons.... Messieurs*, dit le Maréchal aux Officiers de la place, *ils le feront comme ils le disent, ainsi prenez votre parti.* La délibération ne fut pas longue, ils se rendirent à discrétion.

Le Journal du Conseil d'état renferme les matériaux les plus curieux sur l'histoire politique des premieres années du regne de Louis XV. Il ne m'appartient de vous citer qu'une anecdote assez piquante & propre à prouver que les plus grands événemens sont souvent dus à des influences que l'on ne seroit pas tenté de soupçonner. A la mort de Charles II Roi d'Espagne, on eut beaucoup de peine à obtenir de Philippe V son pere subjugué par son confesseur, comme il semble propre à ce climat, qu'il reprît la couronne qu'il avoit abdiquée. La Senora Louisia sa nourrice lui dit un jour, qu'il étoit honteux de se laisser gouverner par un fripon, & d'abandonner son fils à une minorité dont la junte profiteroit pour anéantir l'autorité royale. Cette nourrice parloit avec tant de violence que la Reine s'appercevant que le Roi pâlissoit, lui dit : *Nourrice, taisez-vous, vous serez mourir le Roi de chagrin.* La courageuse nourrice répondit : *Qu'il meure. Ce n'est qu'un homme de perdu ; au lieu que s'il abandonne le gouvernement, ses peuples, ses enfans, son royaume sont perdus.*

Les demandes que l'Empereur fait aux Hollandois & l'abolition très-probable des entraves

qui ont été imposées à la navigation de l'Escaut fixent les regards des politiques. Les faiseurs de brochures, soit inspirés soit de bonne volonté, n'ont pas laissé échapper cette belle occasion. On en a vu à ce sujet de toutes les formes, de toutes les couleurs. J'ai sous la main en ce moment des *Observations sur l'état actuel de la République des Provinces-unies, & sur la liberté de l'Escaut, par un Hollandois soi-disant impartial.*

La République, selon l'observateur, est dans un état de décadence qui ne lui permet pas de résister & elle ne peut d'ailleurs se soustraire aux justes prétentions de l'Empereur. Ce sont ces deux points que l'auteur a entrepris de prouver. « Que les temps sont changés, s'écrie-t-il! à peine notre République est-elle » comptée au nombre des Puissances qui in- » fluent sur les affaires politiques de l'Europe: » on l'a vue dans le siecle dernier faire la loi au » plus fier des Rois; ... combattre & triom- » pher de la Puissance maritime la plus for- » midable; aujourd'hui timide, humble, sou- » mise, elle n'a ni la force ni le courage de » défendre les droits de sa souveraineté, qu'elle » ne peut exercer ni au dehors ni au dedans, » ni conserver ses possessions ni venger ses in- » jures. A peine a-t-elle une armée de terre » & une de mer; elle n'exerce sur ses soldats » & sur ses vaisseaux qu'un pouvoir apparent; » il réside en entier dans son premier sujet, qui » pour devenir son maître, n'a pas même be- » soin de changer de titre: s'il le vouloit, » cela seroit: son cher oncle nous diroit, *je*

» *le veux* & cela feroit : le moyen de résister » à un ordre notifié par deux cent mille sol» dats ! la révolution est commencée, elle s'a» chevera quand Fréderic l'ordonnera. »

Après avoir déclaré qu'il verroit avec douleur arriver ce changement, l'auteur fait très-clairement des vœux pour qu'il s'opere. « No» tre situation, dit-il, est on ne peut pas plus » triste, nulle union sincere entre les mem» bres de la confédération ; la confusion & le » désordre regnent dans nos cités : le citoyen » y est armé contre le citoyen ; la mort y » moissonne également le Stadhouderien & le » Républicain ; si l'un s'y couronne de lau» rier, l'autre s'y ceint le front de cyprès : » l'on y a vu un pere recevoir la mort du » fils chéri qu'il avoit élevé pour être le dé» fenseur de la patrie. Toutes les branches » de notre commerce se dessechent ; avec lui » passeront chez nos voisins & notre richesse » & notre population. Nous n'avons rien à » espérer du temps ni des circonstances ; je » le dis avec douleur, il faut que nous ces» sions d'être Républicains ; ce grand change» ment opéré, notre situation pourra chan» ger : je crois que si nous reconnoissons le » Prince d'Orange pour Comte de Hollande » ou Roi des sept Provinces-unies, l'esprit de » parti qui regne parmi nous & qui est inhé» rent aux Etats républicains disparoîtroit & » avec lui les troubles & les désordres qui » l'accompagnent toujours. Nous avons besoin » d'alliés puissans.... La France pourroit-elle » nous protéger aussi efficacement que le Roi

» de Pruſſe & le Roi d'Angleterre ? l'un & » l'autre ne nous abandonneroient pas en cas » d'attaque, ſi nous avions pour ſouverain » le Prince d'Orange qui ſeroit le beau-pere » de l'héritier préſomptif de la couronne d'An- » gleterre & le neveu du Roi de Pruſſe. »

Quant à la liberté de la navigation de l'Eſcaut, l'auteur obſerve qu'il ſied mal à des membres de la confédération de neutralité armée, à des puiſſances qui ont couvert les mers de leurs vaiſſeaux pour maintenir la liberté des mers, de ſouffrir aujourd'hui que les fleuves ſoient privés de cette liberté. Au reſte il prétend que le rétabliſſement du commerce des Pays-Bas ne fera point de tort à celui d'Amſterdam. Il ne veut également point que l'on faſſe la moindre difficulté pour mettre l'Empereur en poſſeſſion de l'Ecluſe, du Sas de Gand, de Maeſtricht, du Comté de Vroonhoven, du pays d'Outremeuſe, des villages de Rédemption, (*) de la terre d'Argenteau, de

(*) Les prétentions de l'Empereur ſont fondées ſur l'article XVII du traité du 20 août 1673, en conſéquence duquel le Prince d'Orange déclara en 1687, qu'*il conſentoit à ce que Maeſtricht, le Comté de Vroonhoven & leurs dépendances fuſſent remis à S. M. C.* Ce qui n'a eu cependant lieu que pour deux ſeuls villages des terres de rédemption, leſquels ont paſſé en effet ſous la domination Autrichienne.

Cet art. du traité de 1673 eſt de la teneur ſuivante: *Leſdits Sgrs. Etats promettent de plus de donner à S. M. C. la ville de Maeſtricht avec le Comté de Vroonhoven & toute leur part dans le pays d'Outremeuſe, & les prétentions qu'ils ſoutiennent d'avoir ſur les villages de rédemption, ſans aucune réſerve, au cas que par l'engagement de S. M*

l'Abbaye

l'Abbaye de Poſtel, &c. &c. eſpérant que S. M. I. renoncera aux 70,000,000 de florins qu'elle réclame pour les réparations des fortifications des villes de barriere, que l'on a négligé de faire.

On écrit de Londres qu'il y eſt arrivé un François pour préſenter un défi à un célebre perruquier du Strand, nommé Sewell. Il s'agiſſoit d'arranger en huit minutes la friſure complette d'un homme du bon ton. Sewell ayant accepté le gant d'honneur, les parties avec leurs amis ſe ſont rendues dans une maiſon de Piccadilly : la gageure étoit de cent guinées. Sewell ayant été choiſi par le ſort pour opérer le premier, en ſix minutes la beſogne fut achevée. Son concurrent attéré de cette diligence s'exécuta de bonne grace, s'avoua vaincu & délivra la ſomme du pari.

De Verſailles, le premier Septembre 1784.

On a répandu depuis le départ du Prince de Naſſau, divers bruits ſur ſon objet, & je crois vous avoir donné les avis les plus certains à cet égard. Je ne garantirois pas de même ce que l'on dit en ce moment, quoique des gens inſtruits & éclairés y ajoutent foi. L'iſle de Candie, prétend-on, ſera érigée en

en cette guerre, & par les ſuccès des armes communes ou autrement, les affaires puiſſent être menées à un point que leſdits Seigneurs Etats ne ſoient point obligés de ſacrifier la ville de Maeſtricht ou quelqu'autre de leur Etat, qui leur eſt ou ſera occupée en cette guerre pour parvenir à la paix d'un commun accord. Or l'on ſait que la Cour d'Eſpagne a fait à la maiſon d'Autriche l'abandon de tous ſes droits ſur les Pays-Bas.

royaume en ſa faveur, ſous la protection immédiate de la France. Cette opération oppoſeroit une barriere aſſurée aux entrepriſes des Ruſſes : Candie deviendroit le boulevard de notre commerce dans les mers du Levant, & ſerviroit auſſi en quelque ſorte de ſauve-garde aux Turcs. S'il étoit permis de chercher quelque vraiſemblance à une nouvelle auſſi ſinguliere, on la trouveroit dans l'envoi de deux régimens embarqués pour cette iſle, il y a dix à douze mois, ſans que l'on ait entendu parler de leur retour.

On revient ſur l'ancien bruit de l'abdication du Roi de Pologne, auquel on donne le Comte d'Artois pour ſucceſſeur. C'eſt une des nouvelles qu'a enfantées le ſéjour du Prince Henri qui, ajoute-t-on, aura à cette occaſion le Duché de Courlande. Nos ſpéculateurs politiques ſont ſujets à cette manie de diſpoſer des Couronnes & des Etats, moyennant quelques figures tracées ſur le ſable des promenades. Là ils ne rencontrent d'obſtacles dans leurs conquêtes qu'un vent mal aviſé qui en détruit juſqu'au moindre veſtige. Il ne paroît pas conforme à l'eſprit actuel de nos Conſeils, de combattre les projets qui nous alarment, par des contre-projets qui ne ſeroient pas moins funeſtes au repos de l'Europe.

Épigramme ſur le babil des Femmes.

Sais-tu pourquoi, cher camarade,
Le beau ſexe n'eſt point barbu ?
Babillard comme il eſt, on n'auroit jamais pu
Le raſer ſans eſtafilade.

De Paris, le 6 Septembre 1784.

MA prédiction s'est vérifiée ; M. le Chevalier de Florian a, comme je vous l'ai annoncé d'avance, il y a plusieurs mois, remporté le prix de poésie que l'Académie devoit distribuer cette année. Son ouvrage est, comme vous le savez, une Eglogue, intitulée *Boos* & *Ruth*. Le sujet est généralement connu : il a de tout temps été si goûté, que M. le Chevalier de Florian s'y est entiérement assujetti, & n'a fait, pour ainsi dire, que le versifier. A-t-il bien fait ? Oui sans doute ; & ce ne doit pas être un foible éloge de son ouvrage & de son talent, que de vous dire qu'il égale souvent son original. Ses vers sont coulans, sa narration simple & quelquefois touchante : il est vrai que cette simplicité, qui semble plutôt annoncer la facilité du versificateur que l'onction du poëte, manque souvent de ces couleurs vives & fraîches, dont l'éclat bien ménagé anime si délicieusement ces aimables tableaux champêtres. Quelques extraits d'une autre églogue mise au concours (*) vous prouveront, je pense, combien la simplicité du genre pastoral admet ce coloris précieux, inséparable de la poésie la plus naïve comme la plus élevée : ils vous feront regretter que leur auteur, éleve de la seule nature, ait malheureusement imité les cygnes de la fable, & que ses premiers chants aient été le signal de

* Intitulée : *Le Patriarche ou le vieux laboureur.*

sa mort. Ignorant les premiers élémens de l'art poétique, sa sensibilité suffit pour lui dicter les vers les plus purs & les plus harmonieux. Quel dommage qu'un homme, doué d'une oreille & d'un sentiment aussi précieux, ait été ravi aux justes espérances, que faisoient concevoir son début, de le voir bientôt nous rappeller Colardeau, & consoler les lettres de sa perte. Aussi, l'Académie qui s'est tue sur tous les autres concurrens du Chevalier de Florian, a-t-elle eu la justice de faire de celui-ci la mention la plus honorable, & d'en citer des morceaux dont la lecture a causé la plus vive sensation. En les rapprochant de l'Eglogue victorieuse, vous sentirez mieux qui des deux concurrens est le vrai poëte.

L'auteur offre son vieillard au milieu des laboureurs, dont il étoit l'arbitre & le modele, puis au milieu de sa famille qu'il gouvernoit.

Damon de la sagesse exerçoit le pouvoir:
Arbitre pacifique, il étouffoit les haines,
Marquoit des champs voisins les bornes incertaines.
L'ordre régnoit au sein du peuple fraternel;
Tout plioit sous les loix du sceptre paternel.
Empire aimable & saint! qu'un pere est un bon maître!
Damon seul dominoit sur la tribu champêtre:
Seul il dictoit les soins & les travaux du jour,
Et l'instant du départ & l'instant du retour.
Le soir, du lendemain sa voix régloit l'usage,
Il commande, & chacun content de son partage,
Jusqu'à l'aube du jour, va du coq matinal,
Pour le départ commun attendre le signal.

Mais d'un éclat nouveau déjà les cieux rougissent,
De l'étable échappés, les bœufs au loin mugissent;
Dans les sillons ouverts le coutre se polit;
Sous les ongles de fer la glebe s'amollit:
La sueur à grands flots des fronts en vain ruisselle,
Une chanson soutient la force qui chancelle.
Damon ne peut languir dans un repos oisif;
D'une épine noueuse aidant son pas tardif,
Il va des bords du champ, voir, diriger l'ouvrage;
Sa voix, des bras lassés ranime le courage.

Quelle vérité dans ces détails! quel charme dans cette peinture de la soirée d'hiver sous le toît du bon laboureur!

Mais lorsque, s'emparant de la voûte azurée,
Le nébuleux décembre alongeoit la soirée,
Un jeune enfant, docile aux soins de son aïeul,
De nos fastes sacrés prenoit le Saint Recueil;
Mais non sans le baiser. Sa main respectueuse
L'approchant des lueurs d'une mêche onctueuse,
Il lit, d'abord timide, & bientôt enhardi.
Autour de lui soudain un cercle est arrondi;
L'un debout, l'autre assis, tous, fervent auditoire,
En extase écoutoient la vénérable histoire.
Appliquant un crystal sur ses yeux obscurcis,
Et du jeune lecteur dirigeant les récits,
Le vieillard lui disoit : lisez ces pages saintes,
Abel, le juste Abel de son sang les a teintes.
Où peut d'un frere aller la jalouse fureur!
Pourquoi le meurtrier fut-il un laboureur?

Délicieuse réflexion! ce dernier vers ar-



drit juſqu'aux larmes. Après la lecture, la famille formoit un concert ruſtique.

D'innocentes chanſons ou d'un pieux cantique.
Le vieillard, à voix baſſe, accompagnoit leurs chants;
Son ame étoit ouverte à des plaiſirs touchans :
Et s'il goûtoit des voix la douceur réunie,
Des cœurs, bien mieux encore, il aimoit l'harmonie.
Souvent de leurs concerts interrompant le cours,
Ses enfans lui diſoient : cher auteur de nos jours,
Sans doute en l'étendant, Dieu ſema votre vie
De bien des traits divers : contentez notre envie:
Daignez les raconter : vos peines, vos malheurs,
Soufferts, hélas! pour nous, doivent toucher nos cœurs.
— Pourquoi de mes chagrins vous nourrir la mémoire?
Mes jours ſont bien plus longs que ne l'eſt mon hiſtoire,
Répondoit le vieillard, & quels traits curieux
Offriroit de mes ans le cours laborieux?
Ah! puiſſent-ils au moins avoir été utiles!

Dans le récit que ce vieillard fait de ſes malheurs : ah! dit-il,

Être iſolé, j'aurois moins ſenti ma miſere;
Mais combien, dans les maux, c'en eſt un d'être pere!
Que l'art du laboureur eſt un art incertain!
La fortune dépend d'un ſoir ou d'un matin :
Il voit au gré des vents errer ſes eſpérances.

L'amour & la nature le conſoloient dans ſes peines.

Que dis-je, toutefois? en ma douleur amere,
Dieu me gardoit encor pour ſoutien votre mere :

Je courois dans son sein répandre mes soucis;
Nos pleurs en se mêlant se trouvoient adoucis.

Il la perd, & toute sa tendresse se réunit sur ses enfans.

Vous sentîtes dès-lors vos rigoureux destins.
Vous augmentiez mes pleurs par vos cris enfantins.
Cher & triste fardeau, votre nombre, votre âge
Auroient dû m'accabler : Dieu soutint mon courage.
Que la religion est utile aux mortels !
Je cours me prosterner au pied des saints autels.
Au ciel je confiai les soins de votre enfance :
Il ne m'a point trompé dans ma juste espérance.

Les récits du bon Vieillard étoient mêlés de leçons utiles; & dans ces leçons, il rappelloit à ses enfans les anciennes mœurs des villageois, qui de notre temps ont perdu, disoit-il, leur antique simplicité.

Nos tissus les plus fins de chanvre étoient ourdis;
Nos cheveux sur nos fronts descendoient arrondis;
Et sans boucle & sans tresses, aux plus beaux jours de fêtes,
Un feutre, long-temps neuf, paroit assez nos têtes.
Comme de vos besoins la vanité se rit!
La farine vous poudre & le son vous nourrit.

Quelle énergie dans ce dernier vers, que notre pitoyable délicatesse ne goûtera probablement pas!

Enfin il s'adresse à ses filles & leur recom-

mande la modeſtie, dont leur mere étoit un exemple.

Vous, mes filles, gardez les mœurs de votre mere :
Nul ruban ne chargea ſon front énorgueilli ;
Un bouquet l'ornoit mieux quand je l'avois cueilli.
Fuyez une parure aux hameaux étrangere :
La toiſon des brebis convient à la Bergere.

Si quelques légeres taches s'apperçoivent dans ces morceaux, combien de beautés y émeuvent le ſentiment. Cette lecture vous diſpoſera peu favorablement à celle de l'Eglogue du Chevalier de Florian. Je la réſerve pour ma premiere lettre.

Peut-être pourrois-je mieux choiſir, Monſieur, pour vous parler encore des plaiſanteries auxquelles les Ballons ont donné lieu, que le projet pour l'établiſſement d'une flotte ballonique, aérienne ou aéroſtatique, avec laquelle on pourra ſe battre en bon air, & auſſi long-temps que l'on voudra, ſans que les habitans des villes & de la campagne en ſouffrent. Il faut avouer cependant qu'on ne pouvoit trop s'empreſſer de tourner en ridicule l'uſage que l'on fera vraiſemblablement un jour des aéroſtats pour s'entr'égorger dans les airs, quoique l'époque n'en paroiſſe pas prochaine. Notre faiſeur de projets habille ſes équipages de plumes, les alimente avec cette nouvelle pâte dont il ne faut que deux onces pour la nourriture journaliere d'un homme, leur donne pour armes offenſives des ſeringues remplies d'eau-forte...., &c.

Après les ballons il n'eſt point de matiere plus digne d'exercer notre imagination que la ſituation actuelle de la Hollande. C'eſt encore un texte inépuiſable pour les écrivains brochuriers. L'une des productions les plus ingénieuſes & les plus adroites que le parti anti-ſtadhoudérien ait enfantées dans le genre qui peut eſpérer ici des lecteurs, eſt celle qui a pour titre : *Les ſept Provinces-Unies à louer ou à vendre préſentement.* Les données de l'auteur peuvent bien n'être pas fort exactes, mais elles ſeront crues telles par les lecteurs indifférens qu'auront ſéduits le vernis de plaiſanterie, la légéreté de l'expreſſion & ſur-tout la conciſion, avec leſquels une matiere auſſi ſérieuſe eſt traitée dans cette brochure.

L'auteur examine cinq cauſes qui peuvent faire mettre des biens à vendre ou à louer. Dans l'un des cas où l'on peut être forcé à prendre ce parti, les propriétaires de biens qu'ils ſe ſont partagés, ont choiſi entr'eux ceux qui leur paroiſſoient les plus à portée ou les plus éclairés, pour leur en confier l'adminiſtration ; à la charge de veiller au profit & à l'intérêt commun. Ces adminiſtrateurs peuvent choiſir, avec le conſentement des perſonnes intéreſſées, un receveur qui ait ſoin de veiller à la conſervation & à la défenſe de ces héritages. Mais il peut arriver que le receveur à qui l'on a confié cette direction & qui eſt en quelque ſorte le gouverneur de cet héritage conſidérable, s'imagine en être le véritable propriétaire & ſe croie beaucoup au-deſſus des adminiſtrateurs mêmes

qui l'ont conſtitué dans ce poſte. Dès-lors il ne gouverne pas comme il feroit à déſirer pour les héritiers, il ne conſulte que ſon propre intérêt, &c. S'il eſt honnête homme, ſes ſubalternes peuvent ſe laiſſer corrompre par des voiſins, ſoit par des avances d'argent, ſoit par les emplois qu'on leur promet; les uns le font par ignorance, d'autres ont leur avancement en vue. L'honnête receveur qui penſe que tout le monde lui reſſemble, s'eſt laiſſé ſéduire, la ſucceſſion tombe dans le plus grand danger, les adminiſtrateurs fideles ſe rappellent qu'ils ſont véritablement maîtres; qu'ils ont droit de reprocher au receveur tous ſes torts & d'en rechercher les preuves; mais les ſubalternes ne manquent pas de perſuader à celui-ci qu'on en veut à ſon honneur & à ſes privileges : delà naît bientôt la diſcorde entre les adminiſtrateurs & le receveur. Ce dernier a pour lui tous les ouvriers qui reçoivent leur ſalaire de ſes mains, il a auſſi des partiſans parmi les héritiers. Ces brouilleries ne ſont d'abord qu'un feu qui couve ſous la cendre, la réſiſtance des deux parts met peu à peu les choſes dans un état déſeſpéré....

Une analyſe trop ſuccincte ne peut, Monſieur, vous faire bien ſentir comment ſous cette allégorie l'auteur veut peindre la ſituation des Provinces-Unies : il la dévéloppe avec beaucoup de netteté, conclut que cette ſituation eſt de celles qui portent des propriétaires ſages à vendre leur héritage, & qu'ainſi les ſept Provinces-Unies ſont à louer ou à

vendre préſentement. “ Quel état plus triſte
„ que le nôtre, ſi nous ne pouvons ſatisfaire
„ aux demandes qu'on nous fait de toutes
„ parts! nous avons perdu l'appui de la Sue-
„ de, du Danemarck, de Veniſe : Fréderic
„ vient de nous donner une bonne leçon,
„ l'Angleterre ſe ſoucie peu d'être en paix
„ ou en guerre avec nous; il nous faudroit
„ long-tems délibérer avant de mettre en mer
„ une demi-douzaine de vaiſſeaux, tandis
„ que d'autres Puiſſances navales peuvent en
„ équiper plus de douze douzaines.... Le
„ plus grand nombre des Hollandois ne ſe
„ donne ſeulement pas la peine d'examiner ſi
„ les prétentions de Joſeph II ſont fondées :
„ *Nous connoiſſons ce grand Prince*, s'écrie-
„ t-on, *nous l'avons vu dans nos villes, nous*
„ *ſommes ſûrs de ſon caractere, la ſincérité eſt*
„ *peinte ſur ſon front, il n'eſt pas capable d'exi-*
„ *ger une choſe injuſte....* Ce Prince eſt trop
„ équitable & trop éclairé pour exiger un
„ pouce de terre qui ne lui appartiendroit
„ pas. Au reſte ce n'eſt pas ici la queſtion;
„ il faut demander ce que nous avons à ob-
„ jecter à un procès-verbal ſigné de quatre-
„ vingt mille hommes qui ſont juſtement le
„ double de ce que nous pouvons mettre ſur
„ pied. Je crois que cette piece eſt très-forte
„ & peu ſujette à des diſcuſſions qui ſeroient
„ inutiles. Dans les cauſes civiles, lorſqu'on
„ vous fait ſignifier des prétentions réelles
„ ou même imaginaires, il faut que vous
„ ayez d'abord à y oppoſer des titres d'égale
„ force, ſinon l'adverſe partie eſt miſe pro-
S 6

„ viſoirement en poſſeſſion de l'article con-
„ teſté & l'on commence par faire exécuter
„ & expoſer vos biens à louer ou à vendre.
„ C'eſt-là notre ſort.... *Plût à Dieu que Jo-*
„ *ſeph II ſoit le locataire, l'acheteur ou l'exécu-*
„ *teur de nos terres! c'eſt ce qui pourroit nous*
„ *arriver de mieux....* „

On a laiſſé envoler ſoit en Angleterre ſoit en Hollande un pamphlet dont il eſt tombé quelques exemplaires ici, je ne dirai pas au grand déplaiſir de M. de Beaumarchais, car il aime mieux être déchiré, qu'oublié; mais peut-être à ſon détriment. On l'accuſe d'être un ignorant ou un fourbe, on le dénonce au Public comme ayant abuſé de ſa confiance, parce qu'il a promis les plus beaux caracteres de l'Europe en annonçant qu'il emploieroit ceux de l'immortel Baskerville. *Si Baskerville*, ajoute-t-on, *eſt immortel, ce n'eſt pas par la réputation que veut bien lui donner le S. C.; ſes caracteres n'ont pû briller ni par leur coupe ni par la richeſſe de leurs proportions.* Les capitales ſont trop quarrées, les O trop ronds, les Q à l'ancienne mode (*il ſeroit aſſez étonnant que Baskerville fût à la nouvelle*) les D & les J tous deux mal conformés dans le bas, les premiers trop larges, ceux-ci trop courbés, &c. Le critique a oublié les S & qui ſont d'une maigreur priſe bien mal-à-propos pour de l'élégance. Enfin le pamphlet a pour objet une vérité qui, pour avoir été en quelque ſorte combattue par M. de Beaumarchais, n'en eſt pas moins reconnue, c'eſt que les caracteres de Baſkerville, ſont bien inférieurs pour la coupe

& le dessin à ceux de Fournier, de Fleischman, &c.

On m'envoie l'avis suivant comme une addition nécessaire à un *prospectus* que je vous ai derniérement communiqué.

En annonçant la continuation de la Correspondance universelle à Londres, on a oublié de prévenir qu'on joindra à chaque numéro un supplément en même papier, même caractere, même format, qui en fera partie ; mais qui sera composé de la matiere la plus subtile, la plus inflammable, la plus ardente, & conséquemment la plus dangereuse. On paie pour le supplément, contenant douze feuilles répandues sur chacun des douze numéros nonante-six livres de France & cent quatorze livres y compris le corps de l'ouvrage.

On prie les personnes que les grandes vérités effraient de ne point souscrire pour le supplément ; il y a du danger pour ceux qui ne sont pas familiers avec la foudre philosophique & irreligieuse.

On souscrit chez tous les principaux libraires de Londres, & au bureau des postes de ladite ville.

A propos de *prospectus*, je viens d'en voir un très-curieux pour les amateurs de la langue françoise. Il annonce *la Troye belgique ou les faits glorieux & intéressans des Brugeois & Francôts, représentés par les victoires & triomphes qu'ils ont remportés sur différentes nations.* L'ouvrage sera fort érudit sans doute, rempli de recherches, de faits importans ; les vues les plus saines & les plus philosophiques y seront développées, particuliérement pour prouver que

„ visoirement en … oix, (*) mais
„ texte & l'on c … ment voulu écrire
„ & exposer v … era pas mal avant
„ C'est-là not … e jetter un coup-d'œil
„ … *Il fait* … mpoise.
„ … arjac vient d'être réim-
„ … ème fois. C'est un libraire

On a le … a eu l'audace d'entreprendre
Holland … dition avec une clef faite au
ques e … s laquelle on nomme des gens
dépla … ela de ces gentillesses typographi-
mie … n auteur peut devenir doublement
for … e. Celui de Barjac n'a, selon toutes
ap … arences, voulu faire que des peintures
… ales.

Nous nous flattons chaque jour de voir M. Brissot de Warville rentrer dans la société. On attribue à la générosité d'un Suisse l'accélération de son élargissement. Ce Suisse auteur d'un ouvrage dont la Reine agréoit l'hommage, répondit, ces jours derniers, à l'offre que cette Princesse lui faisoit de sa protection, par la demande de la liberté de M. de War-

(*) Le défaut de l'auteur n'étant pas d'être fort clair dans ses expressions, on pourroit croire en lisant ceci dans l'énorme intitulé de son livre, qu'il veut dire que la justice doit céder à la force : il ne paroît pas que ce soit cela. Pour lui assurer la gloire due à une idée brillante & neuve, transcrivons ce qu'il dit plus loin : Dans le Chap. I. *l'auteur fait l'éloge des armes & décide qu'elles sont au-dessus des loix ; que non-seulement plusieurs royaumes doivent leur origine aux armes, mais aussi la souveraineté de nos Comtes de Flandres avec un récit de la bataille ; &c.*

·ille son ami. N'est-ce donc point assez d'ê-arraché pendant trois mois pour un sim-soupçon à sa famille, à ses affaires, à société, & d'être enseveli pendant ces rois mois sous les murs épais d'une odieuse prison?

Il est certain que la Reine elle-même, la maison d'Orléans & les personnes les plus respectables ont paru prendre le plus tendre intérêt au sort de M. de Warville, mais cet estimable citoyen l'a dû plutôt à leur amour pour la justice, à leur humanité qu'aux sollicitations. Et ces sollicitations n'étoient-elles pas la censure la plus févere d'actes d'une rigueur nécessaire sans doute puisqu'on l'exerce, mais qui n'en fait pas moins gémir toutes les ames honnêtes & sensibles. Les amis osent à peine intercéder pour le malheureux qui a déplu à des maîtres toujours justes; une femme éplorée alloit réclamer chez les hommes en place, un époux, un pere de famille dont l'absence portoit la désolation parmi les siens & le trouble dans ses affaires; elle protestoit de son innocence, elle la prouvoit peut-être & les Ministres gémissoient eux-mêmes de la nécessité où ils se trouvoient de détenir l'innocent pour mieux connoître ou pour convaincre les coupables.

De Paris, le 8 Septembre 1784.

SI je peignois une belle femme sous différentes faces, & que j'écrivisse sur chacune: *L'originale eut été parfaite; mais elle étoit borgne,*

bossue, *manchote*, *bancale*, &c. ne seroit-ce pas détruire en un instant l'impression avantageuse qu'auroit donné la premiere vue de ce tableau? Il en est ainsi de l'*Eloge de Fontenelle*, par M. Garat (*) : autant de fois il vous montre son héros supérieur, autant de fois il le réduit à rien. « En parcourant, dit-il, les ouvrages » de Fontenelle, on passe de surprise en sur- » prise; sans cesse on voit, avec un sentiment » mêlé de regret & d'admiration, cet esprit » que ses goûts & ses talens naturels ne por- » tent & ne fixent dans aucun genre, choisir, » pour lutter contre eux, les écrivains qui ont » le plus mis dans les genres qu'ils ont créés » ou étendus, ce goût exquis est sûr, cette » perfection ou cette verve qu'on ne porte » guere que dans ceux auxquels la nature nous » entraîne.... Boileau, Racine, Lafontaine, » les écrivains du même siecle, que la nature » a doués de l'imagimation la plus audacieuse » & la plus brillante, ne peuvent se prêter aux » invraisemblances du théâtre lyrique. Le mer- » veilleux qu'il étale, étonne & blesse ces gé- » nies si amoureux de toutes les hardiesses de » la poésie; & Fontenelle, cet esprit philo- » sophique, dont aucun prestige ne peut éga- » rer un instant la raison, entreprend de trai- » ter ces fictions qui semblent avoir été créées » par le génie poétique en délire : il n'a pas » connu les illusions de la nature, & il veut » reproduire celles de la Mythologie. Au

(*) Discours qui vient de remporter le prix d'éloquence de l'Académie françoise.

» choix toujours heureux des sujets, à son
» adresse à manier tous les ressorts du merveil-
» leux, à les disposer dans des plans dont l'ima-
« gination la plus hardie semble avoir dessiné
» l'ordonnance : ne croiroit-on pas même qu'il
» est fait pour habiter au milieu de ces féeries
» & de ces enchantemens ? Nul n'a mieux
» connu la poétique de l'opéra ; l'art de dé-
» gager la fable de toutes les préparations, de
» tous les développemens, pour former le
» tissu du drame lyrique des momens les plus
» intéressans de l'action : l'art de placer les dan-
» ses & les fêtes dans les repos nécessaires de
» l'action, ou de les faire servir à la marche
» de l'action même ; de se servir du merveil-
» leux des faits, pour faire naître continuel-
» lement le merveilleux du spectacle, de dé-
» rober les invraisemblances du genre à la rai-
» son, en enchantant continuellement les sens
» par les prodiges des tableaux. Faut-il donc
» reconnoître l'auteur de Psyché, de Thétis
» & Pélée pour le rival d'Atys & d'Armide ?
» Un esprit supérieur peut élever la machine
» du poëte ; lui seul peut parler sa langue....
» Fontenelle a beau faire parler les démons
» & les dieux, les déesses & les furies, sa
» langue est toujours celle d'un homme ; ni
» dans les cieux ni dans les enfers, il n'est
» poëte : Ses vers, toujours foibles & ingé-
» nieux, ne prennent jamais la couleur des
» tableaux qu'il met sur la scene : les rochers
» marchent, les palais s'élevent ; & l'on n'en-
» tend point de lyre. «

Ainsi, cet homme qui d'abord sembloit de-

voir le diſputer à Quinault, ſe trouve tout à coup déchu à la médiocre fonction de compoſiteur adroit. M. Garat continue ſes parallèles, & toujours ſon héros finit par n'y paroître qu'un Nain.

» Des Régions enchantées de la Mythologie, dit-il, Fontenelle deſcend dans les hameaux : après avoir eſſayé de parler la langue des Dieux, il veut parler celle des Bergers : Fontenelle devient le rival de Théocrite & de Virgile. Mais, ajoute-t-il après bien des pages faſtidieuſes, le talent de faire parler les paſſions n'appartient point à une connoiſſance réfléchie de leurs effets; le Poëte doit porter dans ſon ſein un génie qui y allume un inſtant la paſſion même qu'il veut peindre, & ce génie manquoit à Fontenelle.... »

Puis en parlant de ſes *Dialogues des morts*. » Lucien, dit-il, ſemble un inſtant lui communiquer quelque choſe de ſa verve; on le croiroit du moins à la vigueur & l'étendue qu'on apperçoit dans le deſſein général des Dialogues de Fontenelle. » Mais placé, » pour ainſi dire, au milieu de tous les ſiecles, » il ne trace aucun tableau hiſtorique : il perd » cette occaſion de mettre toutes les vérités » recueillies par l'expérience du genre humain, » au milieu même du ſpectacle des événemens qui en ont été la ſource & qui en » ſont la preuve. Tant de perſonnages illuſtres ont preſque perdu le ſouvenir de leur » vie; les lieux & les âges où ils ont vécu ſont » preſqu'effacés de leur mémoire; jamais leurs

» entretiens ne reçoivent ni l'empreinte ni
» la couleur de leur caractere & de leur sie-
» cle : tant de caracteres si divers, tant de
» siecles si différens ont la même couleur, ou
» plutôt n'en ont aucune ; & *ces prétendus Dia-*
» *logues sont des dissertations ingénieuses, où les*
» *deux interlocuteurs ont toujours également &*
» *l'esprit & le style de Fontenelle.* » Comme en
voulant donner carriere à son esprit, M. Garat réduit à peu de chose son volumineux éloge du célebre auteur des Mondes ! étoit-ce ainsi que louoit Fontenelle ? ce n'est pas pourtant que son panégyriste ne le rende intéressant : l'influence qu'il lui donne sur les lettres & les sciences, & le tableau qu'il en trace suffiroient seuls pour le rendre très-recommandable. « Les savans avant lui, dit-il,
» presqu'inconnus au monde, qui travailloient,
» pour ainsi dire, à l'insu de la renommée,
» méditent, écrivent sous les yeux de la gloi-
» re ; &, forcés de mettre plus de clarté dans
» leur style, sont éclairés eux-mêmes de cette
» lumiere plus vive qu'ils répandent sur leurs
» ouvrages. Le talent de rendre leurs idées
» leur en fait découvrir de nouvelles. Les
» sciences, devenues agréables, plaisent aux
» esprits les plus frivoles, & les plus délicats
» les cultivent comme les arts de l'imagina-
» tion : les femmes mêmes pénetrent dans leur
» sanctuaire, dès qu'elles y voient les graces ;
» & y portent la moitié de l'esprit humain
» qui en étoit exclue. Des expériences qui
» ne pouvoient point se faire par des savans
» qui n'avoient que du génie, sont faites par

» des hommes du monde qui ont des richeſſes » & le goût des ſciences : & les tréſors deſ- » tinés autrefois au luxe & aux voluptés qui » corrompent les nations, ſervent à les éclai- » rer. Dans le petit nombre de ceux qui cul- » tivoient les ſciences avant Fontenelle, un » haſard pouvoit ſeul faire rencontrer des » hommes de génie, & les ſciences attendoient » leurs progrès des prodiges de la nature : » plus d'un homme de génie aujourd'hui peut » ſortir aiſément de la foule immenſe qui a » ſuivi les pas de Fontenelle, des nations » entieres, qui travaillent aux connoiſſances » humaines, leur font faire encore quelques » pas ; aucun moment n'eſt perdu : en jouiſ- » ſant même de la nature, on l'étudie, & le » globe entier, pour ainſi dire, eſt devenu » un obſervatoire, d'où on l'épie, d'où on » l'interroge ſans ceſſe ; & tous ces effets qui » ont changé, qui doivent changer encore » l'eſprit humain, ont été préparés, accélérés » ou produits par Fontenelle. »

Enfin il s'agit d'aſſigner un rang à Fontenelle ; & le Panégyriſte ſans s'en arroger l'honneur, a l'adreſſe de l'indiquer en développant ſuccinctement, les parties eſſentielles de l'eſprit, du talent & du génie de Fontenelle.

» Quel a donc été, dit-il, cet homme dont » l'influence ſur les lettres, ſur les ſciences, » ſur les nations eſt ſi marquée, & dont la » gloire cependant ſemble encore reſter indé- » ciſe ? Qu'eſt-ce que Fontenelle ? eſt-ce un » bel eſprit ? eſt-ce un homme de talent ? eſt-

» ce un génie ? c'eſt le moment de graver » aux pieds de ſa ſtatue le titre de gloire qu'il » doit porter dans la poſtérité.... Nul avant » lui n'avoit porté ſon eſprit ſur tant d'ob- » jets divers, ni tant de vues neuves ſur » chacun de ces objets ; nul, avant lui n'a » porté, dans la proſe françoiſe, un ſtyle » plus original, plus neuf ; ni dans les ſcien- » ces, une langue plus nouvelle, une mé- » thode plus propre à en étendre les progrès. » Il n'a point ſubjugué les hommes par l'ad- » miration, & je ne lui donnerai point le » nom de *Grand*, mais je dirai : Né dans le » ſiecle des beaux arts, il a créé le ſiecle de » la philoſophie ; il exerça ſur ſes contem- » porains un empire inviſible, mais auquel » on ne réſiſtoit point, qui a fait marcher » toute la France à ſa ſuite, & toute l'Eu- » rope à la ſuite de la France : & après » l'avoir peint ſous ces traits, qui appartien- » nent tous au caractere & à l'influence de » ſon eſprit, je n'aurai point de regret de » n'avoir pas oſé dire que Fontenelle fut un » homme de génie. »

MES SOUHAITS.

Quand pourrai-je vivre au village !
Quand ſerai-je le poſſeſſeur
D'un champêtre réduit, aſyle du bonheur,
Qu'un bois de ceriſiers ombrage !
Tout auprès ſeroit un jardin
Où croîtroit la laitue, où verdiroit l'oſeille
Parmi de longs feſtons de lavande & de thin ;

Les murs feroient couverts d'une flexible treille
Où pendroit la grape vermeille.
La figue y mûriroit à côté du raifin,
Et la fraife odorante aux pieds de la grofeille.
Le lait d'une géniffe, aliment doux & fain,
Ou liquide, ou preffé dans fa pure corbeille,
Fourniroit fans recherche aux frais de mon feftin.
Quand l'amant des cités péniblement fommeille,
Quel plaifir d'entendre le matin,
Sur l'arbufte fleuri qu'auroit planté ma main,
Gazouiller la fauvette ou murmurer l'abeille!
Bordé de noifetiers, un limpide ruiffeau
Environneroit mon empire;
Et mes defirs, j'ofe le dire,
Ne pafferoient jamais le canal de fon eau.
Là, dans le fein de la nature,
Là, je coulerois d'heureux jours:
La promenade, la lecture,
Le repos, le travail en rempliroient le cours.
Plus fatisfait que ceux que la fortune enivre,
Et dont l'avide cœur ne fauroit fe borner:
Avec peu j'aurois de quoi vivre,
J'aurois encor de quoi donner....
Doux plaifir de donner, d'épandre fes largeffes,
Toi feul tu fais fentir le plaifir des richeffes!
Il doit être fi doux pour l'auteur d'un bienfait
De rencontrer les yeux de l'heureux qu'il a fait!
O vertu qu'adore notre âge!
Noble & touchant befoin de faire des heureux,
Plaifir vraiment royal, plaifir digne des Dieux,
Et qu'avec ces derniers Penthievre partage,
Penthievre la vive image
De l'être bienfaifant qui regne dans les cieux,
Defcends dans mon humble hermitage,

Et verſe dans mon cœur l'amour délicieux
De ce devoir divin la volupté du ſage.
Que manque-t-il à mon bonheur
Si jouiſſant de ce deſtin céleſte
Une épouſe douce & modeſte
Embellit ma retraite & conſole mon cœur!
Si je vois quelquefois & ma fille & ſon frere
Se diſputer à qui courra le mieux
Pour venir embraſſer leur mere!
Ah! je croirois alors même au ſein des déſerts,
Poſſéder, ſentir ſeul le charme de ma vie,
Et devoir exciter l'envie
De tous les Rois de l'Univers!

Par M. Bérenger.

Fin du Tome [illegible]ieme.

